



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08172484 5

*DM

MERCURE

MERCURE DE FRANCE DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

CONTENANT

*Le Journal Politique des principaux événemens de
toutes les Cours; les Pièces fugitives nouvelles en
vers & en prose; l'Annonce & l'Analyse des
Ouvrages nouveaux; les Inventions & Décou-
vertes dans les Sciences & les Arts; les Spectacles,
les Causes célèbres; les Académies de Paris & des
Provinces; la Notice des Édits, Arrêts; les Avis
particuliers, &c. &c.*

SAMEDI 3 AOUT 1782.



PARIS,

Chez PANCROUKE, Hôtel de Thou,
rue des Poitevins.

Avec Approbation & Brevet du Roi.

T A B L E

Du mois de Juillet 1782.

P I È C E S FUGITIVES.

<i>Vers à M. de Ch*</i> ,	3
<i>Réponse,</i>	5
<i>L'Illusion de l'Amour, ou</i>	
<i>l'Erreur de l'Amitié, Con-</i>	6
<i>te,</i>	
<i>Epître à M. Dufaulx,</i>	49
<i>Vers à Mde de **,</i>	51
<i>— A M. le Conte du Nord,</i>	52
<i>Voyage de Salency,</i>	53
<i>L'Amant-Jaloux, Epître,</i>	97
<i>Les Grâces reconnues,</i>	101
<i>Vers à M. de Piis,</i>	145
<i>— A Mesdemoiselles de Gau-</i>	147
<i>din,</i>	
<i>Conte Epigrammatique,</i>	148
<i>Enigmes & Logogryphes,</i>	19,
	60, 102, 149
NOUVELLES LITTÉR.	
<i>Shakespéare, traduit de l'An-</i>	
<i>glois,</i>	20
<i>Eloge de Charles de Sainte-</i>	
<i>Maure,</i>	31
<i>Histoire de la Maison de Bour-</i>	

<i>bon,</i>	62
<i>Annales Poétiques,</i>	76
<i>Détail général des Fers, Fon-</i>	
<i>te, &c.</i>	80
<i>Eloge du Marquis de Courten-</i>	
<i>vauz,</i>	104
<i>Le Chevalier de Jordans,</i>	117
<i>Carmina Caroli le Beau,</i>	122
<i>Analyse raisonnée du Droit</i>	
<i>François,</i>	129
<i>Les Soupirs d'Euridice dans</i>	
<i>les Chants Elystes,</i>	132
<i>Histoire de Charlemagne,</i>	150
<i>Agis, Tragédie en cinq Actes,</i>	173

S P E C T A C L E S.

<i>Acad. Royale de Musiq.</i>	41,
	83, 186
<i>Comédie Française,</i>	89, 136
<i>Comédie Italienne,</i>	93, 138
<i>Gravures,</i>	46, 95, 188
<i>Musique,</i>	143
<i>Annonces Littéraires,</i>	47, 95,
	143, 190

À Paris, de l'Imprimerie de MICHEL LAMBERT,
rue de la Harpe, près S. Côme, 1782.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 3 AOUT 1782.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

A Mademoiselle A U R O R E , de l'Opéra.

O D E.

DAIGNES me rendre, aimable Aurore,
Les songes brillans des Amours :
D'un seul regard tu fais éclore
Et tu ramènes les beaux jours.

QUE vois-je ? ton rayon colore
Les sommets du sacré vallon ;
Ton char, dont l'Orient se dore,
Devance le char d'Apollon.

SUR les fleurs à ta vûe écloses,
Les perles tombent de ta main ;
Et dans les airs l'éclat des roses
Jette un sillon sur ton chemin.

A ij

M E R C U R E

QUOI ! ma voix t'auroit-elle émue ?
 Es-tu présente à mes regards ?
 Du Parnasse es-tu descendue
 Sous ce portique des Beaux-Arts ?

L'AMOUR y vole sur tes traces ,
 Ton charme en fait l'enchantement ;
 Tes vers y ramènent les grâces ,
 Ta voix y peint le sentiment.

RAPPELLE en mon cœur la tendresse ;
 Que j'ose encore l'écouter :
 Rends-moi l'Amour & son ivresse ;
 Rapprends ma voix à le chanter.

SANS gloire mon luth se repose ;
 Fais lui prendre un nouvel essor ;
 Aurore , sous tes doigts de rose ,
 Ses cordes frémiroient encor.

HEUREUX Tiron , que je t'envie
 Les jours qui te furent comptés !....
 Je veux précipiter ma vie
 Sur la pente des voluptés.

POÈTE , amant , quels feux encore
 Me rendroit un regard touchant !
 Et si ta Muse , jeune Aurore ,
 Daignoit sourire à mon couchant !

PARDONNE : des vœux plus timides

DE FRANCE.

Devoient enchaîner mon ardeur,
Aurore, j'oublois mes rides,
Je ne voyois que ta fraîcheur.

Les pavots réparoient ma veille,
Quand j'ai vû poindre un jour brillant;
Et lorsque l'Aurore m'éveille
Je me crois jeune en m'éveillant.

AH si... (quels doux pleurs cette image
Fait naître en mes yeux attendris)
Si tes bras daignoient dans tes lys
Cacher les traces de mon âge !

Tu me vois timide & tremblant;
Pardon, pardon, jeune Déesse....
Amour, c'est à toi que j'adresse
Le dernier vœu d'un cœur brûlant.

DIEU puissant ! sur mes pas ramènes
La foule active des desirs :
Puisque l'on blanchit dans les peines,
Fais-moi blanchir dans les plaisirs.

(Par M. le Baron de T***.)



V E R S

Pour le Portrait de M. D'ALEMBERT.

DU Philosophe aimable il offre un vrai modèle,
Il agit comme il pense, il sent ce qu'il écrit;

Et son cœur avec son esprit

Peut seul entrer en parallèle.

*QUATRAIN de Madame **, qui m'avoit
trouvé rêveur la première fois qu'elle me
vit.*

QUE dites-vous? ah! quelle est votre erreur!
Assurément vos yeux vous ont déçue.

En vous voyant peut on être rêveur?

On ne l'est, belle Églé, qu'après vous avoir vûe.

*A Madame C***, qui m'avoit demandé
une Chanson.*

AIR: On compteroit les Diamans.

LE droit de chanter la beauté
N'appartient vraiment qu'au génie;
D'un emploi si peu mérité
Pourquoi m'honorer, Émilie?
Sans doute je saurois rimer
Si tes yeux, faits pour tout séduire;

DE FRAN

de ce coin d'air

le talent d'air

en, comment échapp

le Dieu charmant que

l'âme, il a res

l'âme intéressée, m

l'âme un certain tr

Qu'à ses côtés il v

Mars je baïsse rou

Pour éviter de l

Lorsque rano

Morphée a co

L'Hymen, ve

Met à la voi

Mais en vain

L'Amour ve

L'Hymen d

Et l'Amou

Vous, c

Qu'Am

Il ser

Si v

San

Aussi bien que celui d'aimer ,
Enseignoient le talent d'écrire.

Où , comment échapper aux traits
Du Dieu charmant que tu retraces !
Pour séduire , il a tes attraits ,
Et pour intéresser , ses grâces.
Il est un certain trouble heureux
Qu'à tes côtés il nous inspire ;
Mais je baïsse toujours les yeux
Pour éviter de t'en instruire.

LORSQUE ramenant le repos
Morphée a consolé la terre ,
L'Hymen , veillant sous tes rideaux ,
Met à la voile pour Cythère.
Mais en vain , jaloux de son sort ,
L'Amout veut être du voyage ;
L'Hymen débarque dans le port ,
Et l'Amour au loin fait naufrage.

Vous , qui croyez braver les traits
Qu'Amour porte à l'âme attendrie ,
Il seroit vengé pour jamais
Si vous connoissiez Émilie ;
Son sourire & ses blonds cheveux
Rappellent la tendre Julie ;
Mais nous voyons bien que Saint-Preux
N'a pas connu la plus jolie.

(Par M. Damas.)

A iv

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Bouton* ; celui du Logogryphe est *Placet*, qui donne place publique, place, emploi, & lacet.

É N I G M E.

SA N S retard ni retour je vais comme le temps.
Entraîné comme lui, j'entraîne aussi de même ;
Un abysme est le terme où, comme lui, je tends,
Et comme lui toujours je change & suis le même.

L O G O G R Y P H E.

JE suis, Lecteur, avec ma tête,
Non moins utile que sans tête,
Puisque je sers avec ma tête
Au même usage que sans tête.
Près de moi, quand je suis sans tête,
Je vois souvent des gens de tête
Fatiguer ou perdre leur tête ;
Tandis qu'en reprenant ma tête,
Ceux que je sers avec ma tête
Me quitrent plus libérés de tête.
Chose incroyable ! étant sans tête,
J'ai des piés ; mais avec ma tête,
Lecteur, je n'ai ni piés ni tête.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Le sang innocent vengé, ou Discours sur les réparations dues aux Innocens, couronné par l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Châlons-sur-Marne, le 25 Août 1781; par J. P. Brissot de Warville. Quis talia fando temperet à lacrymis? A Paris, chez Defauges, Libraire, rue Saint-Louis-du-Palais.

LIl paroît presque tous les jours de nouveaux Ouvrages sur les Loix Criminelles; c'est un des objets qui occupent le plus aujourd'hui tous les Écrivains philosophes de l'Europe. On s'est trompé lorsqu'on a imprimé que la lumière est d'abord venue de l'Italie. Montesquieu avoit écrit long-temps avant Beccaria, & les idées principales de Beccaria sont dans Montesquieu. On verra dans la suite de cet Extrait que je suis loin de vouloir disputer au Philosophe de Milan la gloire qu'il mérite; j'aime son talent & sa gloire; son Ouvrage est un de ceux qui a le plus parlé à mon âme; c'est le premier Écrivain, après Rousseau, qui ait fait sentir à mon cœur, dans toute son étendue, l'intérêt tendre qu'un homme peut prendre à l'humanité : comment n'aimeroit-on pas beau-

A v

coup un Écrivain auquel on est redevable d'un sentiment si doux & si sublime ? Mais lui-même convient, ce me semble, dans sa Preface, qu'il a marché sur les traces de Montesquieu, & c'est beaucoup d'avoir suivi cette route, d'y avoir attiré une foule d'Écrivains que Montesquieu seul peut-être n'y eût pas fait entrer. Nous ne connoissons pas encore l'Ouvrage que la Société de Berne a couronné; celui de M. Dupaty n'est pas achevé encore. M. de Servan, qui suivit Beccaria dans son Discours sur la Justice Criminelle, comme Beccaria avoit suivi Montesquieu, vient de publier encore quelques vûes sur cet objet important; mais des vûes éparées ne sont point un Ouvrage. M. de Warville en a fait un qui a paru sous le titre de *Théorie des Loix Criminelles*. Il n'est permis de porter un jugement sur de pareils Ouvrages que lorsqu'on peut bien le motiver. Nous ne parlerons donc aujourd'hui que du Discours que nous annonçons.

L'Académie de Châlons-sur-Marne a demandé *quels seroient les moyens les plus simples & les moins coûteux à la Société de dédommager les accusés innocens.*

La manière dont la question est posée, suppose qu'il est décidé qu'on leur doit des dédommagemens. Cela n'est pourtant pas décidé encore; c'est donc ce qu'il falloit d'abord demander. M. Brissot de Warville s'est fait la question que l'Académie

auroit dû faire ; voici comment il la pose : *Doit-on des réparations aux accusés innocens ?* Sous ce point de vûe, la question est belle, touchante, elle intéresse l'ordre social & l'humanité ; & quoiqu'elle ne soit qu'une question subordonnée à celle que la Société de Berne a proposée, celui qui l'auroit bien résolue répandroit de grandes lumières sur les Principes généraux d'une bonne Législation Criminelle ; mais peut-être a-t-elle été posée par M. de Warville même d'une manière un peu vague, un peu trop générale. Cette question en renferme deux, & il falloit les distinguer. On ne sauroit mettre trop de précision dans ces matières, parce que c'est de la précision que naît la clarté, & qu'une question est presque résolue lorsqu'elle est établie d'une manière très précise : voici les deux questions.

1°. La Société doit-elle des réparations à un innocent qui a subi une peine ?

2°. La Société doit-elle des dédommagemens à un innocent qu'on a fait passer par les épreuves d'une procédure criminelle, & dont on a reconnu l'innocence ?

Ces deux questions ne sont pas les mêmes, quoiqu'elles aient de grands rapports ensemble.

1°. On n'a jamais douté qu'on ne dût réhabiliter la mémoire d'un homme qui auroit subi une peine capitale & flétrissante qu'il n'auroit pas méritée. Nos Loix ne sont pas humaines, mais elles n'ont pas eu cet

excès de barbarie & d'iniquité ; ainsi cette question est décidée par notre Législation même ; mais voici ce qu'elles n'ont pas décidé encore ; on ne peut pas rendre la vie à un innocent qui l'a perdue dans des supplices ignominieux ; sa famille , injustement flétrie avec lui , peut seule profiter de la réhabilitation de sa mémoire ; mais cette réhabilitation dédommagera-t-elle suffisamment une femme qui a perdu son mari , des enfans qui ont vu périr leur père par la main d'un bourreau ? Les Gouvernemens ont eu quelquefois plus d'humanité que les Loix ; ils ont fait servir quelquefois les richesses de la Nation à réparer , autant qu'il est possible , les erreurs fatales de la Justice ; mais ce que fait le Gouvernement est arbitraire de sa nature , & ce que la Société doit au Citoyen doit être fixé par les Loix immuables de la Justice.

2°. Le sentiment de la justice naturelle ne prononce pas aussi fortement sur la seconde question , & c'est ici que les lumières de la raison ont été incertaines , que les Législateurs & les Jurisconsultes ont cessé d'entendre la voix de l'humanité. Nos Loix & leurs interprètes ont décidé que l'innocent devoit subir sans exiger aucun dédommagement des épreuves qui finissent par constater son innocence ; que les malheurs qui sont la suite de ces épreuves étoient une des charges de l'état de Citoyen , un des tributs qu'il paye à la Société. Sans doute ils se sont

trompés, & leur erreur a été cruelle ; mais c'est une erreur, & non pas un crime. On pensoit que cela étoit nécessaire à l'ordre social, & que l'ordre social fait toujours le bonheur du Citoyen.

L'Écrivain qui vouloit se charger de répondre à la question de l'Académie de Châlons, devoit donc s'attacher sur-tout à combattre cette erreur ; à faire disparaître les faux avantages que se promet la Société de cette disposition de nos Loix ; à faire sentir vivement les maux affreux qui en résultent pour la Société même ; enfin, à indiquer la nature & la proportion des dédommagemens que les Loix & la Justice doivent au Citoyen innocent qu'elles ont été forcées de soumettre à leurs épreuves.

Voyons ce qu'a fait M. Brissot de Warville.

Il divise la question de l'Académie en trois Sections.

Il cherche dans la première *les principes qui doivent diriger la Société publique dans la réparation due à l'Innocent* FLÉTRI INJUSTEMENT.

Dans la seconde, *les moyens de rendre le sort des Accusés plus doux, & les accusations des Innocens moins fréquentes.*

Dans la troisième enfin, *les moyens de réparer les maux qu'il a soufferts, lorsque son innocence est reconnue.*

Voici le début de la première Section.

LIBERTÉ, SURETÉ, PROPRIÉTÉ,

triple base du pacte social. La Société doit la respecter comme les particuliers ; quand elle la VIOLE, elle doit réparer son INIQUITÉ!

Il n'en faut pas davantage pour voir que M. Brissot de Warville a mal vu la question. D'abord, la Société en général ne peut pas faire d'iniquité ; tout ce qu'elle fait, elle le fait sur elle même ; elle ne peut jamais avoir l'intention de se faire du mal ; si elle s'en fait, c'est qu'elle se trompe ; mais alors elle est malheureuse, & non pas coupable ; il ne s'agit point là d'iniquité.

Cette première erreur vient de ce que M. de Warville a confondu la Société & le Gouvernement ; cette méprise est commune dans ceux qui ont parlé des Loix & du Droit public, & c'est une source d'erreurs innombrables.

M. de Warville change la nature de la question proposée. L'Académie de Châlons n'a point demandé si des Juges qui auroient rendu un arrêt *inique* doivent des réparations, des dédommagemens à l'Innocent qu'ils ont flétri, à la mémoire & à la famille de l'Innocent qu'ils ont fait périr sur l'échafaud. S'ils en doivent ? Eh ! qui a pu jamais en douter ? S'il existoit un pays où les Loix n'auroient pas décidé une question semblable, il faudroit en sortir, & non pas y faire des Ouvrages sur les Loix. Les nôtres & celles de tous les pays civilisés, font monter à l'échafaud le juge inique qui a condamné

l'Innocent à la mort. Il ne s'agit point de décider si l'on doit punir l'iniquité des Juges, mais si l'on doit réparer leurs erreurs, & si c'est la Société ou les Juges que la réparation de ces erreurs regarde. A peine la question est ainsi posée, qu'on en voit naître la décision. Si le Juge s'est trompé en suivant à la rigueur les règles que les Loix ont établies pour la recherche de la vérité, c'est la Société qui doit réparer ces erreurs, car elles naissent ou de l'insuffisance des Loix, ou de la constitution vicieuse de la Société, ou d'une certaine fatalité dans l'enchaînement fortuit des faits, & tout cela doit être à la charge de la Société; c'est pour elle un devoir rigoureux de réparer les maux qu'elle a faits, & il est digne d'elle de corriger encore les maux de la nature. Si le Juge s'est trompé en ignorant les règles ou en négligeant de les suivre, c'est lui qui doit répondre de ses erreurs, c'est à lui à réparer le mal qu'il a fait, & c'est à la sagesse du Législateur à décider dans ce cas jusqu'à quel point l'ignorance ou la négligence du Juge se rapproche du crime.

M. de Warville a confondu tous ces objets; il a toujours parlé des *crimes* de la Société, qui ne peut pas commettre de crimes; il a toujours parlé des *iniquités* des Juges, qui doivent être réparées, ce qu'on ne s'est jamais avisé de mettre en question, ce dont on n'a jamais pu douter, même au Japon, où les Loix ne semblent avoir eu d'autre ob-

jet que de verser le sang des Citoyens. Il est arrivé de-là que la question est tout aussi peu décidée dans cette première Section que dans les termes même qui l'établissent.

Elle l'est moins encore dans la seconde; car en rendant le sort des accusés plus doux, on rendra les réparations & les dédommagemens plus faciles, s'il est prouvé qu'on en doive. En trouvant les moyens de rendre les accusations des innocens plus rares, on fera moins souvent exposé au malheur d'avoir des erreurs à réparer; mais tout cela ne prouve pas que les erreurs doivent être réparées; que le Citoyen qui a souffert dans son honneur, dans sa fortune, dans sa liberté, a droit d'exiger des dédommagemens proportionnés, & que l'intérêt général de la Société est de lui en accorder. Cette seconde Section n'a donc qu'un rapport assez éloigné à la question proposée; elle est du moins inutile pour la résoudre; elle seroit très-bien placée dans un Ouvrage sur la Législation Criminelle en général; mais ce n'étoit pas ici sa place. Rien n'est si important que de renfermer une question dans ses bornes naturelles: plus on la resserre, & mieux on la décide; car les motifs qui doivent en décider se pressent sous un regard, & on les apprécie mieux, parce qu'on les voit tous en détail & tous à-la-fois.

Dans la troisième Section, l'Auteur suppose la question décidée, & il ne cherche

plus que la proportion des réparations & des dédommagemens; il en résulte que la question divisée en trois sections n'a été résolue dans aucune : on pouvoit la moins diviser, & la mieux résoudre. Cette troisième Partie nous a paru la meilleure de l'Ouvrage. M. de Warville a senti avec énergie les maux des accusés innocens, la cruauté des formes de notre procédure criminelle, & il a répandu dans ces tableaux la chaleur de sa sensibilité. Nous avons cependant encore des reproches à lui faire.

« La douleur physique, dit-il, ne peut
» être mesurée que sur sa durée & sur son
» étendue, & cette étendue sur la sensibi-
» lité du patient..... Pour le dédommager
» exactement, il faudroit lui donner un
» plaisir égal, circonscrit dans un intervalle
» de temps égal. »

Ces subtilités métaphysiques, si fort à la mode aujourd'hui, ne conviennent point à un homme qui écrit sur les Loix. Montesquieu n'en a jamais parlé qu'avec mépris; s'il les eût jugées bonnes à quelque chose, qui avoit plus que lui cet esprit flexible & délié qui pénètre dans les intervalles les plus étroits de nos idées? Le vrai Métaphysicien n'en fait pas plus de cas que le Législateur; elles n'entrent point dans les jugemens que nous devons former des choses; elles sont, pour ainsi dire, hors de la raison naturelle de l'homme; elles ont fait la gloire des Scot, des Covarruvias, & c'est une rai-

son de plus pour nous de les mépriser. *

Nous allons nous permettre encore quelques réflexions critiques sur le style de M. de Warville; non pas que la perfection du style nous paroisse d'une grande importance dans ces matières; Montesquieu seroit encore un de nos plus grands Hommes quand il ne seroit pas un de nos plus grands Écrivains. Mais nous croyons que c'est l'ambition d'écrire avec éloquence qui rend souvent les vûes de M. de Warville si peu exactes, si peu justes; il penseroit mieux s'il consentoit à écrire avec plus de simplicité. Le titre même de son Discours est une preuve de ce que nous disons ici.

* On ne sauroit trop le dire à M. de Warville, qu'il s'accoutume à ne prendre la plume & à ne s'échauffer que lorsqu'il se sera fait une chaîne d'idées bien nettes & bien distinctes. Il fait cas de l'analyse philosophique, & il a bien raison; vouloir traiter les grands objets de Morale & de Législation sans le secours de l'analyse, c'est vouloir lever des fardeaux immenses sans le secours du levier; mais il ne fait pas assez d'usage de cette analyse qu'il estime beaucoup. Nous ne dissimulons rien à M. Brissot de Warville; mais nous croyons lui donner par notre sévérité un témoignage de notre estime. Les objets importants auxquels il paroît s'être consacré ne trouveront que rarement des Écrivains qui les embrassent avec autant de zèle & de chaleur. Nous voudrions qu'il apprît à mieux se servir des forces de son esprit, à mieux diriger ce zèle si actif, à tirer plus de lumière de sa chaleur.

M. de Warville a voulu être éloquent jusques dans le titre : *Le sang innocent vengé*. Il est fâcheux que ce pathétique n'ait pas de sens. Nous avons prouvé qu'il ne s'agit point de vengeance dans la question qu'il avoit à traiter ; que dans tous les temps & dans tous les pays on avoit puni les Juges coupables. Ne diroit-on pas d'ailleurs qu'on ne peut devoir des réparations qu'aux innocens que le glaive des Loix fait périr ? On en doit à celui qui a souffert dans tous les droits de l'homme & du Citoyen, dans son honneur, dans sa fortune & dans sa liberté. M. de Warville semble croire enfin que son Discours a déjà vengé le sang innocent ; mais nos Loix & notre Jurisprudence criminelles sont encore les mêmes, quoique son Discours ait été couronné à l'Académie de Châlons. Il ne faut pas donner un titre qui annonce le déclamateur à un Ouvrage qui ne peut être bien fait que par un Philosophe. Le style dans tout le Discours ressemble trop à ce titre. M. de Warville dit que sa plume est trempée dans ses larmes & dans celles des innocens ; qu'il s'est étendu avec les accusés innocens sur leur lit de douleur.

Nous sommes persuadés, par exemple, que c'est à cause que le mot d'*iniquité* a paru à M. de Warville plus fort & plus éloquent que celui d'*erreur* ; qu'il a toujours parlé des iniquités, & jamais des erreurs, quoique dans la question proposée il s'agisse d'erreur, & non pas d'iniquité. Voilà comment la

fausse éloquence produit de fausses idées ; voilà comment on voit tout mal lorsqu'on a la prétention de sentir tout avec chaleur. Il faut voir avant de sentir ; si l'on voit bien, on sentira juste, & on sera éloquent ; mais on le sera à propos, & on ne voudra pas l'être dans le titre d'un Discours. Il a été donné à quelques hommes de se passionner pour les vérités qu'ils découvroient, & de faire passer à-la-fois leurs idées & leurs sentimens dans l'esprit & dans l'âme de leurs Lecteurs ; c'est le plus beau triomphe & la plus belle gloire du génie ; mais il faut songer que c'est à lui seul qu'il appartient de les obtenir. Beccaria, qui a souvent une métaphysique vaste & profonde, a mis cependant dans son Livre plus d'éloquence encore que d'idées & de vûes neuves, & son Livre n'en a été peut-être que plus utile... Il a peu éclairé les Législateurs, mais il a beaucoup adouci les Magistrats. Que d'innocens il a sauvés sans avoir fait changer une seule loi ! Mais il n'y a point d'esprit qui soit plus éloigné de la déclamation que celui de Beccaria. Il se jettera plutôt dans les profondeurs de la métaphysique, & il paroîtra obscur à ceux qui ne sauront pas l'y suivre. Nous le répétons encore, si M. de Warville veut mettre plus de simplicité dans son style, il verra mieux les idées qu'il aura écrites ; il en jugera mieux ; il ne prendra pas une question pour l'autre, & la lumière qu'il mettra dans son esprit il la répandra sur les grands objets.

dont il s'occupe ; avec moins de prétention d'attendrir les âmes , il les attendrira davantage ; car il est des vérités qu'il suffit de démontrer pour les rendre touchantes.

En finissant cet article , nous avons senti avec peine qu'il pouvoit affliger M. de Warville , & nous avons été tentés de le jeter au feu. Nous ne connoissons M. de Warville que par son enthousiasme pour le bien public , que par les études & les Ouvrages que ce sentiment lui fait faire. Il doit nous être cruel de faire la plus légère peine à un homme de ce mérite. Nous ne nous sommes déterminés à imprimer cet article que parce que nous avons espéré que M. de Warville pourroit en retirer quelque utilité. Nos Critiques ont été sévères , peut-être dures , mais il est bien certain que nous n'aurions pas parlé de ce Discours si son Auteur nous avoit paru un homme sans esprit & sans talent. Et qu'il ne pense point que ce que nous disons ici soit un de ces moyens usés qu'emploient souvent les Critiques les plus injustes pour se donner un air de modération & d'équité : dans les détails de son Discours il y a beaucoup d'observations particulières sur notre Jurisprudence , pleines de justesse & de vérité. Il paroît qu'il a porté de la Philosophie dans l'étude des formes de nos Loix. La Philosophie est toujours dans son cœur , & quelquefois dans son esprit ; si son esprit s'égare & confond les objets , c'est lorsqu'il

veut les voir de trop haut ou les élever par son style. Son style même cependant a quelquefois une chaleur vraie, & nous nous félicitons bien de pouvoir donner à M. de Warville un éloge qu'il a sans doute beaucoup ambitionné. Mais qu'il se rappelle combien cette ambition lui a fait de tort, & combien elle peut lui en faire encore.

Voici un des morceaux dans lesquels M. de Warville nous a paru le mieux réunir l'Éloquence & la Philosophie.

« Peut-on douter que la partialité qui
 » infecte notre instruction criminelle ne
 » viole les droits du Citoyen ? Parcourez
 » tous ses degrés, il n'en est pas un seul qui
 » ne soit marqué par un abus. Depuis l'inf-
 » tant où l'Accusé perd sa liberté jusqu'à
 » celui qui le voit sortir des prisons, tous
 » ses jours ne sont qu'un tissu perpétuel
 » d'affronts, d'attentats à ses droits, d'é-
 » checs à sa fortune, de maux, de dou-
 » leurs pour lui, pour sa famille, pour ses
 » amis. Flétri par l'opinion publique, hu-
 » milié par ses Juges, outragé par ses gar-
 » diens, ruiné dans sa fortune, que ne
 » souffre-t-il pas ? Et lorsque la Justice re-
 » connoît son innocence, loin de s'empres-
 » ser à refermer les plaies qu'elle a, par sa
 » rigueur, ouvertes, agrandies, envenimées,
 » elle lui refuse tout, jusqu'au léger signe
 » d'une compassion stérile. Elle s'en étoit
 » saisi avec avidité ; elle le rejette au sein
 » de la Société avec indifférence, même

» avec une espèce de regret de voir échap-
 » per sa proie; elle étouffe ses cris & le
 » force au silence sur ses douleurs & sur
 » ses bourreaux.... Fatale inquisition, tribu-
 » nal de sang qui fit frémir si long-temps la
 » terre: si j'avois à te peindre, emprunte-
 » rois-je d'autres traits? »

Il y a dans ce morceau des phrases où M. de Warville s'est donné à lui-même le modèle d'un style éloquent & sensible: celle-ci entre autres, *elle s'en étoit saisi avec avidité; elle le rejette au sein de la Société avec indifférence, même avec une espèce de regret de voir échapper sa proie.* Peut-être n'est-ce pas la phrase que M. de Warville en aime le mieux; mais qu'il consulte les hommes de goût, & qu'il recueille les voix.

(Cet Article est de M. F. de V.)



Le Couronnement de Pétrarque à Rome , en un Acte, par M. Sabatier de Cavaillon, ancien Professeur d'Éloquence, Pensionnaire du Roi. A Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

Nous croyons que nos Lecteurs nous sauront gré de leur donner une idée de ce petit Opéra, qui nous a été communiqué manuscrit. Les noms de Pétrarque & de Laure ne se lisent point, ne se prononcent point sans réveiller l'idée de l'amour & de la poésie, par conséquent sans parler au cœur & à l'imagination. Un second motif d'intérêt, c'est le nom de son Auteur, M. Sabatier, connu depuis long-temps dans la Littérature par des succès dans le genre lyrique.

La Scène est à Rome, dans une salle décorée pour la cérémonie. Les Acteurs sont Pétrarque, Laure, sous le nom de Sophie, Delphire, veuve Romaine, un Coriphée des Troubadours, avec plusieurs Troubadours.

L A U R E (*sous le nom de Sophie.*)

O tendre Amour ! c'est aujourd'hui ta fête ;
 Mon amant va jouir d'un destin glorieux ;
 Son triomphe s'apprête ;
 Pour en être témoin j'ai volé dans ces lieux.
 Quand tout lui parlera de sa gloire immortelle ,
 Daigne ,

Daigne , Amour , lui parler de moi ;
Si l'éclat des honneurs le rendoit infidèle ,
Reprends tous les attraits que j'ai reçus de toi.

Mais s'il respecte encore

Le plus tendre lien ,

Si couvert de lauriers , il se souvient de Laure ,
Mon triomphe sera plus flatteur que le sien.

O tendre Amour ! &c.

Jalousie de Laure à l'occasion de Delphire ,
qui , fière de quelques vers que Pétrarque
a faits pour elle , dit dans une Scène qu'elles
ont ensemble :

Les sons d'une lyre agréable

Immortalisent la beauté ;

Et le Chantre le plus aimable

Est toujours le mieux écouté.

L'esprit touche les plus cruelles ;

C'est lui qui fait nous enflammer ;

Apollon , qui chante les Belles ,

Est le Dieu qui les fait aimer.

Laure demande à entendre ces vers , &c
Delphire lui récite ce couplet.

Non , non , vous ne ressemblez pas

A la plus charmante Déesse ;

Vous en avez tous les appas ;

Mais il vous manque sa tendresse.

Aimez , aimez à votre tour ;

Sans desirs la beauté se fane ;

N°. 31 , 3 Août 1782.

B

Pourquoi votre œil peint-il l'Amour,
Si votre fierté le condamne ?

Laure , pour confondre sa rivale , lui ré-
plique :

Écoutez cette chanson
Qu'il fit sur les bords de Vaucluse.

D E L P H I R E .

Laure de ces lieux est la Muse ,
Et Pétrarque en est l'Apollon.

L A U R E .

Dans nos jardins la fleur nouvelle
Près de Zéphire s'embellit ;
Les fauvettes battant de l'aile
Chantent l'Amour qui les unit.
Hélas ! ma Bergère cruelle
Dédaigne mes tendres ardeurs :
Ah ! je mourrai de ses rigueurs ;
Mais je mourrai du moins pour elle.

Delphire comprend que ces vers tendres
ont été faits pour Laure. Elle exhale son
dépit contre cette amante , qu'elle ne croit
pas si près d'elle , & qu'elle se promet bien
de supplanter.

Dans la troisième Scène , Laure peint vi-
vement la situation de son cœur. On entend
après , ce Chœur de Troubadours :

De Pétrarque chantons le triomphe éclatant ;
De ses accords imitons l'harmonie ;

Et que le laurier du génie
Brille sur le front d'un amant.

Pétrarque répond par ce couplet passionné.

Le laurier ne vaut point la simple violette
Qui parfumoit nos gazons amoureux,
Et dont ma main, dans ma douce retraite,
De ma Bergère ornoit les beaux cheveux.
Un regard de ce que j'adore
Est plus pour moi que l'empire des Dieux;
Si j'étois immortel, je descendrois des cieux
Pour mourir dans les bras de Laure.

On pourroit dire à Pétrarque qu'en ne peut pas être *immortel & mourir*. Mais il y a ici double enthousiasme, celui du Poète & celui de l'amant; ce qui suppose moins de raison que de délire.

Pétrarque prie les Troubadours de le laisser seul; & toujours plein de Laure, il chante ces vers :

Vaucluse, asyle solitaire,
Berceaux consacrés aux Amours;
Vaucluse, où règne ma Bergère,
Vers tes bords je reviens toujours.
Hélas! quand je languis loin d'elle,
Plaintive & tendre tourterelle,
Par tes sons peins-lui ma douleur;
Mais dis-lui bien qu'amant fidèle,
Je brave l'absence cruelle,
Si je suis présent à son cœur.

Delphire entretient Pétrarque de sa gloire,
& lui dit qu'il n'y manque que la présence
de Laure.

Que ne peut-elle sur vos traces ,
Menant les jeux à ses côtés ,
Faire admirer ses talens & ses grâces !

P É T R A R Q U E .

Elle y sera ; vous la représentez.

Ici on entend une symphonie qui annonce
la fête ; & Pétrarque enthousiasmé s'écrie :

Je te sens , Dieu du génie ;
Tu m'embrâses de tes feux ;
Je commence une autre vie ;
Je monte au palais des Dieux.

Dans la septième Scène , on est assemblé
pour la fête. Pétrarque monte sur un trône.
A ses côtés sont deux Sénateurs qui le cou-
ronnent. Le Coryphée des Troubadours en-
tonne un hymne à Apollon ; dont Pétrarque
& le Chœur répètent les deux derniers vers.
Les Muses forment aussi une danse en l'hon-
neur du Dieu des vers ; mais dans ce moment
Pétrarque apperçoit la belle Laure ; aussi tôt
il s'élance de son trône , & le délire poéti-
que faisant place à l'enthousiasme amou-
reux , il s'écrie :

Couronne , qui-ceignez mont front ,
Tombez aux pieds de ma maîtresse.
Ma gloire est de l'aimer sans cesse.

Ce coup de théâtre cause autant de plaisir à Laure que de dépit à sa rivale, qui dit en se retirant :

Je vois que l'amant qui nous vante

N'est pas celui qui nous chérit.

Après un duo entre les deux amans, vient un Ballet composé de danses vives, & dans la manière des Provençaux. Pétrarque chante un air ; & un divertissement général termine la Pièce.

*L'IMMORTALITÉ de l'Âme, Poëme, par M. l'Abbé Dourneau, des Académies de Châlons-sur-Marne & de Montauban, & Curé à S. D***; avec cette épigraphe: Non omnis moriar. A Paris, chez Berton, Libraire, rue Saint Victor. Brochure de 15 pages.*

ON a vu plusieurs fois dans ce Journal quelques Poésies de M. l'Abbé Dourneau, qui ont dû faire bien augurer de son talent poétique. Il vient de s'essayer sur un sujet plus grave & plus important ; & cet essai doit ajouter à l'idée qu'on en avoit conçue.

L'immortalité de l'âme est assurément un sujet digne de la poésie ; mais ce sujet, quoique grand & riche, n'en est pas moins usé ; on a tant écrit en prose & en vers sur l'immortalité de l'âme ! M. l'Abbé Dourneau a su faire encore des vers sur ce sujet si connu, & les faire lire avec intérêt. Il n'a pas épuisé

B iij

sa verve par l'abus de la métaphysique ; qui tue si souvent la poésie ; il a parlé souvent à l'imagination & au cœur , qui la vivifient & la raniment. On pourroit même lui reprocher d'avoir donné à son Ouvrage une couleur trop poétique , ou du moins trop mythologique. On voit que M. l'Abbé Dourneau est familiarisé avec les Poètes de la bonne antiquité ; il le prouve par sa manière de faire des vers , qui est naturelle & de bon goût , & par la couleur qu'il donne à ses idées ; mais peut-être , en écrivant sur l'immortalité de l'âme , auroit-il dû moins parler de *Tantale* , de *l'Achéron* , de *Sisyphé* , &c. Il ne faut pas faire servir la Fable de preuve à la vérité. Ce vers , par exemple , lui est sans doute échappé par inadvertance :

L'homme , *émule des Dieux* , ne vivroit qu'une
aurore !

Émule des Dieux , nous paroît déplacé dans un Ouvrage où il est question du péché originel. Peut-être , *Émule de Dieu* eût été plus déplacé encore. Il falloit sacrifier cette idée. Cette observation tient à un principe de goût qu'il est bon de rappeler de temps en temps ; mais elle ne touche point au talent de M. l'Abbé Dourneau. On trouvera dans son Ouvrage la noblesse qui convient à son sujet ; l'expression & l'harmonie poétique ; jamais d'emphase , ni de faux bel-esprit. Nous n'avons besoin pour le prouver que de

citer la tirade suivante , où il représente les opérations progressives & la dignité de l'âme.

Foible au sein maternel , & plaintive au berceau ,
Elle acquiert , elle éprouve un sentiment nouveau.
Diverse en ses progrès , tour-à-tour elle donne
Et des fleurs au printemps & des fruits en automne.
A son œil pénétrant tout devient lumineux ;
La terre est son exil , sa patrie est aux cieux.
Entre les opposés habilement placée ,
Elle réunit tout , esprit , raison , pensée.
Des gouffres de l'abyssme aux voûtes de l'Éther ,
Agile , elle s'élance & devance l'éclair.
Volant par la pensée aux bornes de l'espace ,
Prompte , elle le parcourt , immense , elle l'embrasse.
Féconde , elle enfanta les Arts & les Talens ;
Et riche , elle éleva ces hardis monumens ,
Chef-d'œuvres précieux qu'ont respecté les âges ,
Du vœu de se survivre éclatans témoignages.
Brûlant de tout connoître , aimant la vérité ,
De l'atôme elle passe à la Divinité ;
Par des vœux infinis sans cesse tourmentée ,
Elle est semblable au feu que ravit Prométhée ;
Dans des prisons d'airain on a beau l'enchaîner ,
Fidelle à son principe on l'y voit retourner.
Une inquiète ardeur l'agite , la dévore ;
Sur ses frêles débris elle est sublime encore.

L'INDÉPENDANCE des Anglo-Américains , démontrée utile à la Grande-Bretagne. A Paris , chez les Marchands de Nouveautés. Prix, 1 livre 4 sols.

C E titre, qui semble n'être qu'un paradoxe, peut révolter la plupart des esprits. L'Auteur le fait. Et s'il ose, dit-il, résister au torrent de l'opinion, c'est qu'il espère qu'on voudra bien ne pas le juger avant de le lire. Il faut convenir qu'il est loin des préjugés les plus généralement accrédités. La France, en appuyant l'Indépendance de l'Anglo-Américain contre les prétentions injustes de la Grande-Bretagne, n'imaginait pas prendre les armes pour l'utilité de son orgueilleuse rivale. L'Angleterre elle-même ne pense guères que cette Indépendance qu'elle redoute, qu'elle s'efforce d'empêcher, ou du moins de retarder, & qui la jette dans des dépenses qui doivent consommer sa ruine, est conforme à ses vrais intérêts.

Des Nations si éclairées ont-elles donc pu se tromper des siècles entiers sur un objet de cette importance? Quel doute! Mais si l'Auteur ne se trompe pas, de quels remords ne doit pas être dévorée l'Angleterre, d'avoir allumé les feux de la guerre dans toutes les parties du Monde, d'avoir dévasté, incendié, porté la misère, la consternation & la mort dans des Colonies que,

pour son bien-être, sa prospérité & sa gloire, elle ne peut trop se hâter de rendre libres !

Le sujet de cet Ouvrage nous paroît donc intéresser particulièrement les Puissances Belligérantes, & par-là même mériter l'attention de l'Homme d'État. L'Auteur se fût-il trompé, les questions qu'il examine tiennent si essentiellement au bonheur de l'humanité, qu'on doit lui savoir gré de les présenter à l'examen des gens instruits.

Il ne seroit pas aisé de rendre en peu de mots un compte exact de ce petit Ouvrage. Les idées y sont si pressées, les conséquences se trouvent si étroitement liées aux principes, qu'une analyse succincte seroit insuffisante pour en juger. Nous nous bornons donc à en recommander la lecture. Il nous a paru que l'Auteur joignoit à une logique profonde & serrée, à la plus grande précision, cette clarté si désirable dans un Ouvrage de raisonnement. Nous ajouterons encore que si ce Livre eût été publié à Londres, il y auroit excité la plus vive sensation, & qu'il auroit fait naître de grands débats dans les Chambres du Parlement.



S P E C T A C L E S.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LE Samedi 20 Juillet, on a donné la première représentation des *Journalistes Anglois*, Comédie en trois Actes & en prose.

M. Discord, Journaliste en chef, est logé chez M. Sterling, riche habitant de Londres, homme de probité, mais entêté de la manie du Théâtre; dévoré du desir d'être Auteur; & qui, après avoir employé douze ans à composer un Drame ridicule, caresse les folliculaires dans l'espérance de se voir louer dans les Journaux. Ce M. Discord est amoureux de la fortune d'Émilie, jeune veuve, fille de M. Sterling. La foiblesse du père lui promet un heureux succès; mais Émilie aime & est aimée du Colonel Sedley. Sous le nom de Smith, celui-ci s'introduit chez M. Sterling, comme Secrétaire de Discord. De concert avec Franck, Quartier-Maître de son Régiment, & dont le Journaliste a maltraité les chansons, il le fait berner chez un prétendu Grand d'Espagne de la première Classe, où il a été invité par une Lettre supposée. Dans une Scène qui précède cette humiliante épreuve, Discord est forcé d'entendre déchirer sa réputation & ses Ouvrages; on l'oblige même à convenir

que c'est avec raison qu'on s'explique de cette manière sur sa personne & sur les productions. Cependant Sterling persiste dans le dessein de donner sa fille à Discord ; Émilie déclare au Journaliste qu'elle ne sauroit s'unir à lui. Furieux de se voir méprisé, le traître projette d'obliger Sterling à contraindre la veuve à lui donner la main ; & voici comment. Le Drame du vieillard est imprimé ; Discord en a fait un éloge emphatique ; il en fait sur le champ une critique sanglante ; Sterling désespéré cherchera un vengeur ; Discord le fera sous condition. Le faux Smith est mis dans le secret du scélérat, & dédaigne de s'en servir pour son propre avantage ; mais Émilie , moyennant vingt guinées , achète le manuscrit fatal d'un des subalternes coopérateurs de Discord , & le remet à son père , qui , en présence d'une troupe de Journalistes assemblés, dévoile le perfide Écrivain, & donne sa fille au Colonel Sedley.

Cet Ouvrage est coupé par quelques Scènes épisodiques qui ont été très applaudies. On a principalement goûté celle où Sterling fait le plan de son Drame devant sa Servante Nicole. Celle-ci debout , & le visage caché , ne présente aux yeux de son maître qu'une femme retenant ses pleurs, & prête à être suffoquée par ses sanglots. Sterling l'engage à ne point lui cacher ses larmes, à le laisser jouir de l'effet qu'il a produit sur son âme. La Servante alors part d'un éclat de rire inextinguible , qui indigné le bon homme , & qui l'en-

gagé à penser que Molière choisissoit aussi mal ses juges que ses sujets.

L'intrigue de cette Comédie ne répond pas absolument à son titre. C'est M. Discord qui fait tous les frais du comique mordant qui la caractérise, & que la malignité a applaudi avec transport. Les gens sans passion ont avoué que les Journalistes, après avoir abusé souvent du droit dont ils jouissent, n'importe à quel titre, de prononcer sur les Ouvrages d'autrui, pouvoient & devoient même être punis sur le Théâtre de l'indécence de leurs pamphlets, de leur excessif orgueil & de leurs ridicules prétentions; mais ils ont en même temps pensé que, soumis comme tous les autres états de la Société, à la férule des Auteurs Comiques, les Journalistes ne pouvoient être portés sur la Scène que sous des traits généraux, & absolument éloignés d'être susceptibles d'aucune application personnelle. On a été fâché d'appercevoir dans le personnage de M. Discord l'intention d'offrir, sous une physionomie réellement méprisable, un Écrivain célèbre, recommandable par des talens devenus rares, par le rang qu'il tient dans un Corps respectable, & par les services qu'il a rendus à la Littérature, soit comme Auteur, soit comme Critique. Nous n'examinerons point si quelques Gens de Lettres ont eu en effet à se plaindre de l'excessive sévérité de ce très-austère Censeur. Eh ! quel homme n'est jamais sorti des bornes de l'exakte vérité ! Mais, nous ose-

rons le dire : Que de toutes les propriétés d'un Citoyen, la plus respectable sans doute, est celle de son honneur, & qu'il y a, au moins, bien de la légèreté à porter atteinte à la réputation d'un individu quelconque en se permettant contre sa personne des épi-grammes, des sarcasmes satyriques, uniquement fondés le plus souvent sur des discours vagues, sur des inculpations controuvées, peut-être même sur des mensonges imaginés par l'envie & par la haine. Il est bien extraordinaire que ce soit dans le siècle de la philosophie, des lumières & de la politesse que les Écrivains se livrent entre-eux à des combats qui les ravalent au rang des plus vils gladiateurs; il ne l'est peut-être pas moins que la Scène Françoisé soit l'arène qu'ils ont choisie, & qu'elle leur soit ouverte sans difficulté.

Hélas! de cette Cour j'ai vu jadis la gloire!

Au surplus, l'Auteur a fait imprimer sa Comédie. Il l'a fait précéder par une Préface, dans laquelle il déclare qu'il a pris *justqu'au moindre détail de sa Pièce chez ses dignes Héros*; & plus loin, il ajoute: *quand la haine publique ou la malignité s'obstinera à trouver des portraits où je n'ai voulu faire que des tableaux, les personnes bien nées diront pour ma justification, que les allusions sont un malheur ou un bonheur inséparable de tout OUVRAGE DE CARACTÈRE*. Malgré cette assertion, le Public, après avoir cherché des tableaux, n'a trouvé qu'un por-

trait : est ce lui , est-ce l'Auteur qui a tort ?

*Non nostrum..... tantas componere lites. **

Si le Rédacteur de cet article étoit pour quelque chose dans la Comédie des Journalistes, il n'auroit pas le droit de s'expliquer aussi ouvertement sur ce qu'il ose appeler la licence de cet Ouvrage; & loin de donner à connoître sa façon de penser, il suivroit le conseil renfermé dans ces deux vers du Comédien la Noue :

Le bruit est pour le fat ; la plainte est pour le sot :

L'honnête homme outragé s'éloigne, & ne dit mot.

V A R I É T É S.

DISCOURS lû par M. le Marquis DE CONDORCET à l'Académie des Sciences, lorsque M. le Comte DU NORD y vint prendre séance.

LE temps n'a pu affoiblir parmi nous la mémoire de ce jour où l'Académie vit pour la première fois un Souverain assister à ses Assemblées, & s'intéresser au récit de ses travaux ; mais ce souvenir nous est encore plus cher dans ce moment, où l'arrière petit-fils de ce Prince vient, après soixante-cinq ans, occuper la même place, & nous montrer, par ce témoignage d'un amour héréditaire pour les Sciences, qu'il est appelé à succéder aux grands desseins de Pierre Ier, comme à son Empire.

* Si la Comédie dont nous parlons à nos Lecteurs n'avoit pas pour titre : *les Journalistes*, nous ne ferions pas cette citation ; mais ce titre nous fait la loi ; *Latet anguis in herbâ.*

Avant le Czar, aucun Souverain n'avoit joint le titre modeste d'Académicien à ces titres réservés au premier degré des grandeurs humaines. Le vainqueur de Charles XII parut flatté de voir son nom placé dans une liste que décorent alors les noms de Newton & de Fontenelle. *Il n'y a de rang dans les Sciences, écrivoit-il, que ceux qu'y donnent l'application & le génie.* Jaloux de paroître ne rien devoir qu'à lui-même, & sur-tout d'en donner l'exemple, il voulut mériter ses titres Littéraires par les travaux, comme il avoit voulu ne monter aux grades Militaires que par ses Services. Il n'accepta le titre d'Académicien qu'après avoir envoyé à l'Académie un Mémoire sur la Géographie de la Mer Caspienne, comme il n'avoit pris le titre de Vice-Amiral qu'après une victoire. On l'avoit vû rechercher avec empressement dans tous les pays, les hommes qui pouvoient lui donner des lumières utiles pour ses Sujets, ne se reposant que sur lui-même du soin de les instruire, comme du devoir de les gouverner : dès lors, il fut aisé de prévoir que les bornes de l'Europe alloient se reculer, & que les Sciences avoient conquis un nouvel empire.

Cette époque, d'une si grande révolution pour la Russie, fut aussi celle d'une révolution heureuse pour les Sciences dans l'Europe entière. Jusques-là, plusieurs Souverains les avoient protégées, soit par un goût naturel pour quelque genre de connoissances, soit par un desir ardent de la gloire. Mais le Czar a montré le premier, par sa conduite, qu'un Prince doit regarder la protection accordée aux Sciences, & comme une sage politique dictée par son propre intérêt, & comme un véritable devoir, puisque leurs progrès sont une des sources de la prospérité des États & de la félicité des peuples. Cette opinion est devenue celle des Souverains de toutes les Nations policées. Des établissemens formés partout en l'honneur des Sciences, en ont répandu les

principes & inspiré le goût dans les Provinces comme dans les Capitales. Les heureux effets de cette protection ont été si prompts & si étendus, qu'elle a, pour ainsi dire, cessé d'être nécessaire. L'amour de l'étude, le sentiment de l'utilité & de la dignité des Sciences est trop général, pour qu'elles aient désormais besoin de secours étrangers; & l'on peut dire que le plus grand bienfait des Princes à leur égard, a été de les rendre indépendantes de leur puissance.

Mais parmi les travaux nécessaires au progrès des Sciences, il en est qui exigent, ou le concours de plusieurs générations, ou le concert de plusieurs peuples. Si ceux qui se livrent à ces travaux pouvoient être témoins en partie de l'utilité qui doit résulter de leurs efforts, s'ils pouvoient espérer pour récompense ou le plaisir de connoître des vérités nouvelles, ou la gloire de les avoir découvertes; si le succès de ces travaux n'exigeoit point dans les observations un concert que la diversité des vûes, ou peut-être l'amour-propre rendent si difficile, on pourroit tout attendre de l'activité & de la puissance du génie. Tant que le desir du bien des hommes, l'amour de la gloire & le plaisir de saisir une vérité peuvent être le prix du travail, les Sciences n'ont à demander aux Princes que la paix & la liberté. Mais pourroit-on espérer des Savans, même les plus modestes, que, sans aucune autre récompense que cette froide estime qu'on accorde au travail, à l'exactitude ou au zèle, ils se dévoueront à préparer la gloire de leurs successeurs, à recueillir des matériaux pour la découverte des vérités qu'ils ne doivent jamais entendre, & dont l'utilité est réservée pour des générations qu'ils ne doivent jamais voir?

La vérité de ces réflexions deviendra plus frappante si l'on jette ses regards sur l'état des Sciences en Europe. D'un côté, on sera frappé des progrès rapides qu'elles ont faits depuis un demi-siècle, de

cette immense collection de vérités ignorées de nos pères, du grand nombre des méthodes, &, pour ainsi dire, des Sciences nouvelles qui ont ajouté à la force de l'esprit humain & à ses richesses. On sera surpris de cette multitude d'hommes que de véritables découvertes ont placés dans cette première classe de l'humanité, celle des inventeurs; mais en même-temps on verra que plusieurs parties des Sciences se sont dérobées à cette impulsion générale, & on observera que ce sont précisément celles où le génie seul ne peut trouver en lui-même ni ses moyens ni la récompense de ses efforts, celles où une découverte importante ne peut être le prix que des recherches de plusieurs siècles & des travaux de plusieurs peuples. Qu'il me soit permis de développer ici cette observation, & de l'appuyer par quelques exemples: parler en cette occasion de ce que les Sciences ont droit d'attendre encore du secours des Souverains, c'est nous entretenir de nos espérances.

Tout concourt à prouver que la Nature entière est assujétie à des loix régulières; tout désordre apparent nous cache un ordre que nos yeux n'ont pu appercevoir. Il ne peut être connu que par l'observation des faits dont l'ensemble ou la suite sont nécessaires pour rendre cet ordre sensible à notre foible vûe; il faut donc que ces faits puissent se réunir sous les yeux d'un observateur, ou que par des expériences il les force, pour ainsi dire, à se présenter au gré de sa volonté. Il faut encore que les loix auxquelles ils sont assujétis se marquent par des révolutions dont la durée n'excede point ce court espace que la Nature a marqué à notre existence. Si cette heureuse réunion de circonstances ne vient point au secours de notre foiblesse, les efforts du génie peuvent rester long-temps inutiles.

Cette foule de phénomènes que nous présente l'atmosphère, ses variations si promptes qu'il nous

est impossible de prévoir, suivent cependant des loix générales. Ces phénomènes dépendent de causes constantes, universelles ou locales ; mais la Nature de ces causes est à peine soupçonnée, & les loix qu'elles suivent nous sont inconnues.

Soumis pour notre existence, pour tous nos besoins, à l'influence de ces phénomènes, en deviner les causes seroit presque les maîtriser. Si l'homme pouvoit prévoir les révolutions des saisons, il deviendrait en quelque sorte indépendant d'elles ; car dans cette Science, comme dans presque toutes les autres, toute découverte est une conquête de l'homme sur la nature & sur le hasard. Mais pour s'élever à cette connoissance, il faudroit connoître & la liaison qu'ont entre-eux les phénomènes de l'atmosphère dans les différentes parties de la terre, & les loix de leurs périodes, dont les révolutions s'étendent peut-être à des siècles entiers ; il faudroit embrasser dans ses recherches & tous les climats & une longue suite d'années.

La terre que nous habitons, les révolutions qu'elle a essuyées, celles que les siècles futurs doivent y amener, nous sont aussi peu connues que le mouvement du fluide qui l'entoure & les phénomènes qui se produisent dans son sein. En vain nous avons parcouru la surface de la terre, fouillé dans ses entrailles, décrit, analysé même les substances qu'elles renferment. Les causes qui ont hérissé le globe de montagnes, qui l'ont sillonné de vallées, qui ont creusé les mers, élevé les Isles, distribué sur la terre les combinaisons si diverses d'un petit nombre d'éléments, les loix qui ont présidé à la formation de ces combinaisons, à la fois si constantes & si variées, tous ces objets nous sont inconnus. Nous avons créé des systèmes ; mais à l'instant qu'on a fait un pas de plus sur la surface de la terre, qu'on s'est enfoncé quelques pieds plus avant dans son sein, tous ces

fantômes de l'imagination se sont évanouis. Comment un être éphémère surprendra-t'il le secret des opérations que la Nature prépare dans des temps si longs pour notre durée ? Comment un homme saisira-t'il un ensemble dont les parties sont répandues comme en désordre sur un espace si vaste , qu'en y consacrant sa vie entière , il lui seroit impossible , non pas d'en observer toute l'étendue , mais de la parcourir , non de tout examiner , mais de tout voir ?

Combien l'histoire de l'homme même est-elle encore ignorée ? La terre qu'il habite , sa température , son humidité , son élévation plus ou moins grande , les productions du sol , les travaux de la culture , les différentes espèces d'occupation , la manière de vivre , de se vêtir , les usages , les gouvernemens , les loix , toutes ces causes agissent sur la durée de la vie , sur la fécondité , sur la force de l'homme , sa santé , son activité , son industrie , son caractère , sa morale même & son génie. Ces causes sont en même-temps liées entre-elles , dépendent l'une de l'autre , & peuvent encore être modifiées par l'effet des changemens mêmes qu'elles ont produits. Nous n'avons sur ces objets que des observations générales , mais vagues , & dont la plupart sont même contestées. Ici l'homme , la terre , les influences du climat ont cédé à la force des loix & des opinions ; là , au milieu des révolutions politiques , des changemens dans les préjugés , il a conservé le même caractère avec sa constitution & son climat. Ici , un peuple transplanté a changé de mœurs comme de pays. Là , il a porté avec lui son caractère ; & ni le temps , ni les événemens , ni les mélanges avec d'autres peuples n'ont pu en effacer l'empreinte. La liaison qui existe entre la constitution physique de l'homme , ses qualités morales , l'ordre social , & la nature du climat où il vit , du sol qu'il habite & des objets qui l'entourent , ne peut être connue que par

une longue suite de recherches qui embrassent à la fois différens climats, différentes mœurs & différentes constitutions politiques. Il doit en résulter une Science importante, & cette Science ne sera véritablement créée qu'après qu'une collection immense d'observations constantes & précises aura permis d'assujétir au calcul & les résultats des observations, & la certitude de ces résultats.

Dans ces diverses parties de nos connoissances, comme dans toutes celles qui nous auroient fourni des exemples semblables; il peut arriver sans doute qu'au bout d'une longue suite de siècles un heureux hasard rassemble sous les yeux d'un homme de génie les monumens épars & confus amassés par le temps. Les Souverains seuls ont entre leurs mains des moyens de rendre ces succès indépendans du temps & du hasard. Eux seuls peuvent prescrire & faire exécuter sur un même plan ces longs & pénibles travaux dont la gloire ne peut être le salaire. Qui formera ces grandes entreprises dont l'utilité ne peut être sensible que dans un avenir éloigné, si ce n'est un Prince qui sait mesurer ses projets, non sur la durée de la vie d'un homme, mais sur celle des Empires? Les Souverains seuls peuvent, en se réunissant, donner aux recherches des Savans l'étendue qu'exige toute partie des Sciences dont la Nature a dispersé les élémens sur la terre entière.

Jamais aucun moment n'a été plus favorable pour les desseins qu'on peut former en faveur des Sciences. Jamais leur empire n'a embrassé un si grand espace, jamais elles n'ont réuni un aussi grand nombre de Disciples. Les Linnæus & les Bergman ont éclairé l'Europe du fond des mêmes climats où les Savans rassemblés par Christine n'avoient excité que de l'indifférence & du mépris. Un Philosophe né sur ces bords où les Anglois n'avoient trouvé dans le siècle dernier que des Sauvages barbares, a su

deviner la cause de la foudre, la soumettre à ses loix, & défarmer le Ciel de la même main qui devoit briser les fers du Nouveau-Monde : tandis que dans cette Ville rivale de Rome & de Byzance, qui, presque de nos jours, s'est élevée du sein des marais de la Neva, on voit un homme d'un génie infatigable, (M. Euler) produire des découvertes profondes avec une fécondité qui étonneroit dans les genres les plus futiles, sans que l'âge lui ait rien ôté de sa force, ni la perte de la vue de son ardeur ou son incroyable facilité; semblable (si pourtant ce n'est point rabaisser de grands Hommes que de leur comparer des Héros fabuleux) semblable à ce Tiresias, que les Dieux privèrent de la vue pour le punir d'avoir pénétré leurs secrets, mais à qui le Destin les força de laisser cette science divine dont ils avoient été si jaloux.

Si l'on a pu former l'espérance de voir les Princes se réunir pour accélérer les progrès de l'esprit humain, c'est sans doute dans l'époque où nous vivons. Les Princes que les connoissances qu'ils ont acquises & l'état florissant des Sciences dans leur Empire sembleroient dispenser de recourir à des lumières étrangères, s'empressent cependant, non de les appeler auprès d'eux, mais de les chercher, & mettent leur gloire à remporter dans leur pays ces trésors, les seuls qu'on puisse partager sans rien ôter à ceux qui les possèdent. Les Souverains se hâtent de détruire à-la-fois les barrières élevées entre les Peuples par ces prétendus intérêts nationaux, fantômes créés par la cupidité & par l'ignorance, & celles que des préjugés de toute espèce mettoient entre les sujets d'un même Empire. On sait enfin que tous les hommes ne forment qu'une seule famille, & n'ont qu'un seul intérêt. Le nom de l'humanité, de ce sentiment qui embrasse les hommes de tous les pays & de tous les âges, est dans la bouche des Sou-

verains comme dans celle des Philosophes, & semble réunir dans les mêmes vûes ceux dont l'ambition est d'éclairer les hommes, & ceux dont le devoir est de veiller à leur bonheur & de défendre leurs droits.

Le Czar, a senti le premier qu'un des plus grands bienfaits d'un Prince envers ses sujets est de les éclairer. Puisse son petit-fils montrer un jour qu'un des plus grands biens que la Nature puisse accorder à une Nation, est de lui donner un Souverain qui sache à-la-fois employer pour elle toutes les connoissances de son siècle, & préparant de nouvelles lumières pour les générations qui n'existent point encore, leur ouvrir des sources inconnues de prospérité & de bonheur !

G R A V U R E S.

ESTAMPE dans laquelle on voit *Vénus présentant son fils à Mars, pour servir de pendant à celle de Mars & Vénus*, inventée & gravée par M. N. Ransonnette, Graveur ordinaire de MONSIEUR.

Couronnement de Voltaire sur le Théâtre, le 30 Mars 1778, après la sixième Représentation d'Irène, dédié à Mme la Marquise de Villette, Dame de Ferney-Voltaire, gravé par M. Ch. E. Gaucher, de l'Académie de Londres, & d'après le dessin de M. J. M. Moreau, Dessinateur & Graveur du Cabinet du Roi, de l'Académie Royale de Peinture. A Paris, chez l'Auteur, rue S. Jacques, vis-à-vis S. Yves. Le sujet de cette Estampe est intéressant, & l'on trouve dans la Gravure le fini, l'exactitude & le moëlleux qui distinguent les Ouvrages de M. Gaucher. L'illusion des lumières du Théâtre n'est point détruite par le soin qu'il a donné à chaque

détail, & le Portrait de Voltaire qu'on apperçoit dans une loge, est parfaitement ressemblant.

Portrait de Voltaire en Médaillon d'environ six pouces & demi de haut, sur cinq de large, par M. Miger, de l'Académie Royale de Peinture, d'après le dessin de M. Vincent, sur le buste de M. Houdon, tous deux de la même Académie. A Paris, chez l'Auteur, Place de l'Estrapade, près de la rue des Postes. Prix, 1 livre 16 sols. Il se délivre aussi avec le Couronnement de Voltaire chez M. Gaucher. Cette Gravure répond parfaitement à l'idée que doit donner la réunion de ces trois talens.

Nouveau Plan de la Ville & Fauxbourgs de Rouen, avec tous les alignemens des ouvrages faits ou à faire, en deux grandes feuilles, levé par MM. les Ingénieurs des Ponts & Chaussées, & dédié par eux à M. Thiroux de Crosne, Maître des Requêtes Honoraire, Intendant de la Généralité de Rouen. A Paris, chez Latré, Graveur ordinaire du Roi, rue S. Jacques, la porte cochère vis-à-vis la rue de la Parcheminerie, avec Privilège du Roi. Prix, 4 liv. 4 sols. Collé sur toile, avec gorge & rouleau noir, 9 liv. Idem. monté en gorge & rouleau bleu & or, 11 liv. 10 sols.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

ALEXANDRINE, ou l'Amour est une Vertu, par Mlle de S***, Auteur des Lettres du Chevalier de Saint-Alme. A Amsterdam ; & se trouve à Paris, chez Delormel, Imprimeur-Libraire, rue du Foin-Saint-Jacques ; la Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques ; Esprit, Libraire, au Palais Royal.

Du Théâtre François, ou Observations sur la

Nouvelle Salle. A Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

Traité des Dartres, par M. Poupart, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Correspondant de la Société Royale de Médecine de Paris, petit in-8°. A Paris, chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers.

Traité de la culture des arbres, contenant la manière de greffer, enter, cultiver, tondre, tailler & ébrancher toutes sortes d'arbres fruitiers, avec la liste des meilleurs fruits, le temps qu'il faut les cueillir & la manière de les conserver pendant toutes les saisons, suivi de la culture des melons. Prix, 1 livre 16 sols les deux Parties reliées en un Volume. A Paris, chez Lamy, Libraire, quai des Augustins.

Tarif pour la jauge des vaisseaux propres à contenir des liqueurs, avec une explication de son usage, approuvé par MM. de l'Académie Royale des Sciences. A Paris, de l'Imprimerie de Prault père, quai de Gèvres, au Paradis.

T A B L E.

<i>A Mademoiselle Aurore</i> , 3	<i>L'Immortalité de l'Ame</i> , 29
<i>Vers pour le Portrait de M. d'Alembert</i> , 6	<i>L'Indépendance des Anglo-Américains</i> , 32
<i>Quatrain à Madame**</i> , ib.	<i>Comédie Française</i> , 34
<i>A Madame C***</i> , ib.	<i>Discours lu par M. le Marquis de Condorcet à l'Académie des Sciences</i> , 38
<i>Enigme & Logogryphe</i> , 8	<i>Gravures</i> , 46
<i>Le Sang innocent vengé</i> , 9	<i>Années Littéraires</i> , 47
<i>Le Couronnement de Pétrarque</i> , 24	

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercure de France*, pour le Samedi 3 Août. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 2 Août 1782. GUIDI.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 10 AOÛT 1782.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

*STANCES à M. le Ch. DE L., qui avoit
prédit à l'Auteur qu'il seroit un jour Curé
de Village.*

Sur l'Air : *Je fais ce que je veux être.*

ELLE badine la Muse
Qui chante mon sort futur.
Mais soit : qu'elle s'en amuse
Si son horoscope est sûr.
Un si joli badinage
A bien de quoi me flatter.
Bon ou mauvais, c'est l'usage ;
On vous chante, il faut chanter.

Si, loin du luxe des villes,
Je dois rester au hameau ;

N°. 32, 10 AOÛT 1782.

C

Si, dans ces vallons fertiles,
Je n'ai qu'un petit troupeau,
Je saurai, je vous assure,
Rendre mon sort assez doux :
Rien de mal dans la Nature
Quand on est selon ses goûts,

Je n'aurai pas la richesse,
Je n'en aurai le souci ;
A la fortune traîtresse
Je pourrai faire défi.
Avec peu, serai sans crainte ;
Content, serai sans desir.
Otez cette double atteinte,
Que reste-t'il ? le plaisir.

TOUTEFOIS qu'à la prairie
Je conduirai mes moutons,
Dessus l'herbette fleurie
Ensemble nous bondirons :
S'ils courent vers le rivage,
Ensemble nous y boirons ;
S'ils s'endorment sous l'ombrage,
Ensemble nous dormirons.

L'ABRI de ma maisonnette
Sera cher à mon troupeau.
Si pauvre, aurai paix parfaite,
Somme & réveil toujours beau.
Voilà, Damon, voilà comme

Avec peu l'on vit en Roi :
Beaucoup, est peu pour maint homme ;
Peu, fera beaucoup pour moi.

Si les Muses tant aimables
Qui me chantent tour-à-tour,
De leurs talens agréables
Vouloient parer mon séjour ;
Dans les cieux pourroit se plaire
Jupin, avec tous les Dieux ;
Je resterois moi sur terre,
Et j'y serois cent fois mieux.

VERS à M. VANDEBERGUE.

Les Poètes jadis étoient réduits à feindre,
Lorsqu'ils nous parloient du bonheur.
Plus heureux aujourd'hui, chez vous, il n'ont qu'à
peindre
Ce qui charme les yeux, ce qu'éprouve le cœur.
Dans votre *Beau-séjour* *, j'ai trouvé l'Élysée.
L'Amitié, la Nature & l'aimable gaité
Y forment les doux nœuds de la Société,
Et la fable est réalisée.

(Par M. Béranger.)

* Beau-séjour, maison de campagne charmante aux environs d'Orléans.

MADRIGAL sur deux Sœurs très-aimables.

HEUREUX qui de Chloé pourroit tourner la tête ;
 Heureux qui de Zila pourroit charmer le cœur ;
 Ovide eut au premier envie sa conquête :
 Tibulle eut au second envie son bonheur.

(Par M. l'Œuillart.)

S O N G E A T H É M I R E.

CETTE nuit, le sommeil favorable à mes vœux,
 Avait à mes transports abandonné vos charmes.
 Votre austère pudeur m'avait rendu les armes,
 Et par mille faveurs vous couronniez mes feux.
 Mais, hélas ! le réveil dissipant le mensonge,
 Ne m'a laissé qu'un vain regret.
 Thémire, montrez-vous plus inhumaine en songe,
 Et devenez plus humaine en effet.

L'ALLURE DE MES CONFRÈRES.

UN jeune Clerc du Châtelet,
 Parfumé de rose & d'œillet,
 Plus étourdi qu'un prestolier,
 Va, promenant son feu follet,
 De la fontange au bavolet ;

Auprès d'un tendron qui lui plaît ,
Défile un galant chapelet ,
Dérange un peu le mantelet ,
Baïse la croix , le bracelet ,
Dit un bon mot , tourne un couplet ,
Gage d'un bonheur très-complet ;
A table , en mangeant le poulet ,
Rit au nez de maître Rollet ,
Et glisse à Madame un billet
Sous l'assiette ou le gobelet....
Vive les Clercs du Châtelet.

(*Par un Clerc de Procureur.*)

L'AMOUR DÉSINTÉRESSÉ, Anecdote.

QU'UN Auteur ait recours à son imagination pour offrir à la nôtre un agréable délassement ; qu'on invente pour instruire , ou tout au moins pour amuser l'esprit sans gêner le cœur , c'est alors que le mensonge devient innocent , & que la fiction peut être aussi utile que la vérité. Mais si la vérité vient offrir elle-même à un Écrivain ce que son imagination iroit chercher loin , on ne doit pas le blâmer de s'approprier des faits sans courir après la fiction ; car il en résulte moins de peine pour lui , & le Lecteur lui en fait autant de gré.

Telle est la situation où je me trouve aujourd'hui. Je ne prétends ici que le titre

C ii j

d'Historien; peut-être ne croira-t'on pas à cette assertion, peut-être aura-t'on raison de n'y pas croire; quoi qu'il en soit, je commence.

Georgette (c'est le nom de mon Héroïne) étoit dans son seizième printemps; un Peintre qui eût voulu peindre Georgette auroit eu l'air d'avoir fait un portrait de fantaisie, tant il est vrai qu'en fait d'agréments la Nature avoit fait pour elle tout ce que peut créer l'imagination la plus poétique. Il y avoit moins de vivacité que d'intérêt dans sa physionomie; ce n'étoient pas de ces yeux noirs qui allument les sens, mais de ces yeux plus tendres qui vont à l'âme. Ses regards exprimoient la tendresse; ils peignoient son âme douce & sensible. Quoiqu'elle fût spirituelle, sa conversation étoit peu brillante par excès de naïveté; son cœur effaçoit, pour ainsi dire, son esprit.

Voilà de quoi faire une aimable personne, mais non pas de quoi faire une femme heureuse. Ce que j'ai à dire de Georgette n'est pas aussi satisfaisant que ce que j'en ai dit; c'est que jusqu'à présent ce que j'ai peint, c'est elle, & ce qui me reste à dire lui est étranger. L'hymen n'avoit point présidé à sa naissance; elle n'étoit fille que du Dieu dont elle étoit le portrait vivant. Si l'irrégularité de sa naissance l'excluoit de l'héritage de ses père & mère, elle lui donnoit au moins des droits à leurs soins & à leurs bienfaits pendant leur vie; & cepen-

tant la pauvre Georgette avoit été abandonnée dès sa plus tendre enfance, & elle vivoit des secours d'un Bienfaiteur qui l'avoit adoptée par humanité. Ce Bienfaiteur (que j'appellerai M. de Mazincour) étoit un homme qui avoit autant de probité que de richesses. Ne pouvant pas se charger seul de l'éducation de Georgette, il l'avoit placée chez une Dame autrefois riche, tombée depuis dans la pauvreté, & qui se servoit, pour subsister, des connoissances qu'elle avoit acquises pour son plaisir. Elle avoit établi une pension pour de jeunes Demoiselles; & comme ses talens & ses mœurs étoient également connus, beaucoup de familles honnêtes lui avoient confié sans peine leurs enfans. M. de Mazincour avoit prié cette Institutrice, qu'on appeloit Mme Margin, de se charger de Georgette comme d'une enfant qui lui appartenoit. Bientôt Georgette s'étoit distinguée parmi ses compagnes, même sans exciter leur jalousie; sa modestie & sa douceur lui faisoient pardonner jusqu'à ses succès. Bien sûr qu'elle ne pouvoit puiser à cette école que le savoir & les bonnes mœurs, M. de Mazincour ne se hâtoit point de l'en retirer; il aimoit mieux la tenir là que dans un Couvent; mais il la voyoit presque tous les jours. La raison & la sensibilité de Georgette prêtoient à sa conversation un charme des plus attachans; & M. de Mazincour avoit conçu pour elle tant d'estime & de confiance, que, malgré sa

jeunesse, il ne manquoit jamais de la consulter sur ses propres affaires, comme il auroit consulté un homme de son âge & de son expérience. Elle répondoit toujours avec la timidité de son âge & la sagesse de l'âge mûr; c'étoit la modestie qui servoit d'interprète à la raison. Ainsi Georgette rendoit grâces au Ciel d'avoir trouvé un pareil Bienfaiteur, & M. de Mazincour s'applaudissoit à chaque instant d'avoir si bien placé ses bienfaits.

Il est temps d'apprendre au Lecteur que M. de Mazincour, qui étoit veuf depuis long-temps, avoit un fils unique presque aussi jeune que Georgette; il avoit nom Drilly. C'étoit un jeune homme de la plus grande espérance; il n'avoit mis à faire bien ses études que la moitié du temps qu'on emploie à les faire mal; & il étoit bien plus savant avant de sortir du Collège qu'on ne l'est d'ordinaire en le quittant. Du reste, sa conduite étoit encore plus extraordinaire que son savoir. Retiré sans misanthropie & solitaire sans ennui, il n'avoit aucun des défauts des jeunes gens, & leurs plaisirs n'étoient pas les siens. Quelques uns blâmoient sa singularité; car on ne le voyoit jamais qu'avec des personnes bien au dessus de son âge; mais tout le monde l'estimoit, & sa conduite étoit citée pour exemple dans toutes les familles. Quand je dis qu'il fuyoit les jeunes gens, je dois pourtant en excepter le fils de Mme Margin; chez laquelle il alloit

fort souvent. Elle avoit pour Drilly une amitié presque maternelle ; & quoique la présence d'un jeune homme parmi tant de jeunes filles pût donner quelques alarmes, elle le recevoit à chaque instant du jour. La confiance qu'avoit inspirée Drilly étoit si universelle, qu'elle le voyoit chez elle sans scrupule, & que les mères l'y rencontroient sans effroi. D'ailleurs, Mme Margin avoit un fils ; c'étoit un prétexte qui pouvoit même devenir une raison plausible. Outre le plaisir qu'elle avoit à converser avec lui, elle y trouvoit un avantage particulier. Comme Drilly avoit l'esprit très-orné, & qu'il savoit à fond la Grammaire, la Géographie & tout ce qui entre dans l'éducation de la jeunesse, elle lui proposoit ses doutes, & ce n'étoit jamais en vain.

Drilly, assidu auprès d'elle, assistoit souvent aux leçons. Le spectacle de ces jeunes Élèves lui faisoit plaisir ; mais toutes ne l'intéressoient pas également. Ses yeux distinguèrent bientôt Georgette, & la douceur, l'intelligence de cette intéressante orpheline achevèrent de le subjuguier. Peut-être ce goût avoit-il commencé depuis long-temps ; peut-être cette assiduité de Drilly, qu'on attribuoit à son caractère, n'étoit-il que l'effet de l'Amour ; quoi qu'il en soit, rien de plus intéressant que les soins qu'il rendoit à Georgette. Ces soins portoient le caractère de la candeur, même de l'enfance. Il lui faisoit des plumes au - delà

Cv

de ses besoins ; elle ne cherchoit pas long-temps ce dont elle avoit affaire : à peine se retournoit-elle pour prendre un livre, que ce livre se trouvoit dans les mains de Drilly, qui le lui présentoit. Ces attentions n'échappèrent pas à l'Institutrice ; mais elle n'attribuoit cette prédilection de Drilly qu'aux progrès rapides de Georgette, & à la supériorité qu'elle avoit acquise sur ses compagnes. La jeune Georgette fut plus habile à interpréter ce zèle empressé ; elle n'eut pas de peine à reconnoître dans les soins de Drilly ce qu'elle sentoît déjà dans son propre cœur ; car l'Amour s'en étoit emparé avant qu'elle eût songé à s'en défendre, comme leurs cœurs s'entendirent avant que leur bouche eût parlé. Cependant leurs conversations n'étoient pas longues, parce que leurs tête-à-tête ne pouvoient pas être fréquens : d'ailleurs, Georgette étoit timide, & Drilly craignoit de lui occasionner du chagrin.

Mais l'Amour, comme on sait, ne peut jamais rester en place. Drilly résolut enfin d'ouvrir son cœur à l'auteur de ses jours. Il fallut néanmoins en prévenir la tendre Georgette ; & ce fut alors qu'elle commença à craindre les suites de son amour. Elle n'ignoroit pas combien la fortune & le préjugé étoient contre elle ; sa naissance & sa pauvreté sembloient lui interdire pour jamais tout espoir d'hyménée, & cependant elle avoit livré son cœur à l'Amour : quelle cruelle réflexion ! Quand elle n'eût pas crain-

doit de perdre ce qu'elle aimoit, n'eût-elle pas frémi du chagrin qu'elle alloit causer à M. de Mazincour ? M. de Mazincour étoit son Bienfaiteur ; elle se jugeoit coupable de l'amour qu'elle avoit inspiré à son fils ; & l'amour qu'elle sentoit elle-même étoit à ses yeux une noire ingratitude. La naïve Georgette n'avoit jamais songé à tout cela ; c'est qu'on ne réfléchit guères sur l'Amour que lorsqu'il n'est plus temps de le combattre. Dans l'effroi que lui causèrent ces réflexions, elle pria, la larme à l'œil, son cher Drilly de ne pas parler à son père ; c'étoit la seule prière de Georgette que Drilly pût ne pas exaucer. Il la consola ; mais il la quitta pour aller demander sa main.

Il entre chez son père de bon matin ; mais quel moment avoit-il choisi ? Avant même qu'il eût salué, M. de Mazincour lui dit qu'il alloit le faire appeler ; & en effet, tandis que Drilly se disposoit à lui demander Georgette, son père alloit le mander pour lui annoncer qu'il avoit arrêté son mariage avec la fille de son ancien ami. M. de Mazincour n'étoit pas pressé de marier son fils, qui étoit encore assez jeune pour attendre ; mais des circonstances particulières lui faisoient craindre de manquer un mariage qu'il jugeoit très-avantageux. Il lui dit d'un ton qui paroissoit fort décidé, qu'il lui avoit trouvé une femme jeune, jolie & riche, & qu'il comptoit sur son

obéissance. Ce discours foudroya le pauvre Drilly, qui ne fut plus tenté de lui demander la main de Georgette; il prétexta une indisposition subite, & se retira.

Il savoit bien que cette nouvelle seroit aussi un coup de poignard pour Georgette; il trembloit à chaque instant de l'affliger; & cependant il n'eut rien de plus pressé que d'aller la lui apprendre. Drilly essuya les larmes qu'il venoit de faire couler; il jura de désobéir, & alla trouver sur-le-champ un autre ami de M. de Mazincour, homme sensible & officieux, mais foible & sans caractère. On le nommoit Dorval. Au récit des amours de Drilly, Dorval pleura, & se fit habiller sur-le-champ pour aller trouver M. de Mazincour. En lui parlant, il fit un long exorde sur les vertus de Drilly, & il finit par dire d'un air fort attendri que ce pauvre garçon étoit bien amoureux d'une jeune personne bien intéressante. M. de Mazincour ayant demandé quelle étoit sa fortune: je crois qu'elle n'en a point, répondit Dorval; eh bien, interrompit le père, celle que j'ai choisie à de la jeunesse, de la beauté & une grande fortune. M. de Mazincour étoit bon, mais il tenoit à ses idées; d'ailleurs, il étoit convaincu d'avoir trouvé un très-riche parti pour son fils, & il prononça ce peu de mots d'un ton si ferme, que Dorval n'osa répliquer. Avec la plus grande envie de rendre Drilly heureux, il ne trouva plus une phrase pour le défendre, &

il ne prononça point le nom de Georgette.

M. de Mazincour eut avec son fils un second entretien qui le mit en colère. Le soir même, suivant l'usage, Georgette étant venue chez lui, il la reçut comme à l'ordinaire, car il ignoroit son secret; mais après quelques phrases indifférentes: eh bien, Georgette, lui dit-il, vous devez voir que j'ai du chagrin (Georgette en avoit plus que lui), & vous ne m'en demandez pas la raison! Vous savez cependant que mon cœur ne cherche qu'à s'ouvrir devant vous; vous savez si je vois en vous une amie que j'aime à intéresser à mes peines & à mes plaisirs. Qui l'eût pensé, continua M. de Mazincour? J'ai toujours désiré le bonheur de mon fils: eh bien, je trouve pour lui un établissement des plus avantageux, qui ne laisse rien à désirer, même à un jeune homme, & il le refuse: ne suis je pas bien malheureux (en lui prenant affectueusement la main); & Georgette, qui s'efforçoit de cacher ce que lui faisoit souffrir cet entretien, fut forcée de lui dire oui. Il s'est amouraché; ajouta-t-il, d'une fille qui n'a rien, & voilà l'obstacle qu'il oppose à mes projets! n'ai-je pas raison de me plaindre, & de le contraindre à m'obéir? Georgette, qui étoit prête à pleurer, fut forcée encore de dire oui; mais avec ce oui il sembloit qu'on lui attachât le cœur. Par bonheur une visite interrompit cette cruelle conversation; & Georgette se retira dans sa chambre. Ce fut

la que ses larmes coulèrent abondamment; elle sentoît qu'elle ne survivroit pas à la perte de Drilly, & elle voyoit qu'il falloit y renoncer; elle regardoit alors comme le jour le plus malheureux de sa vie celui où elle avoit trouvé chez M. de Mazincour un asyle & un Bienfaiteur. Hélas, s'écrioit-elle, que deviendrai-je quand il saura que c'est moi qui ai rendu son fils rébelle à ses volontés? Comment éviter le reproche d'ingratitude? Ses larmes à ces mots recommençoient à couler. Quand elle ne se seroit pas jugée coupable, elle auroit gémî amèrement de voir M. de Mazincour malheureux; elle en venoit quelquefois jusqu'à désirer de n'être plus aimée de Drilly.

Georgette passa le reste de la journée dans cette lutte douloureuse; & le lendemain, étant chez son Institutrice, Drilly, qui n'avoit pas osé lui parler chez son père, trouva le moyen d'avoir avec elle un entretien secret. Elle avoit recueilli toutes ses forces, & décidée à un sacrifice dont elle comptoit bien être la victime: Drilly, lui dit-elle, le Ciel m'est témoin que je ne voyois de bonheur sur la terre que dans la possession de votre cœur! mais ce n'est pas à moi que ce bonheur est réservé; il faut renoncer à nous voir.... à nous aimer. J'en mourrai sans doute; mais j'ai jeté la discorde dans votre maison, il est juste que j'en sois punie. Moi, renoncer à vous; s'écria Drilly! ah! ne l'espérez pas; cet effort est au-dessus de moi.

Je cours plutôt, je cours me jeter aux pieds de mon père; je lui déclarerai que c'est vous qui possédez mon cœur. Il connoît vos vertus; il vous aime, il me pardonnera; que dis-je, il me louera de mon choix, & il abjurera le projet d'un hymen qui ne se conclura jamais. Je vous entends, cruel, interrompit Georgette. C'est trop peu pour moi que d'être malheureuse; vous voulez que mes crimes soient connus; vous voulez que je sois haïe de mon Bienfaiteur. Ah! mon cher Drilly, continua-t-elle en se jetant dans ses bras, ne me causez pas ce mortel chagrin; cachez-lui toujours que j'ai eu, dirai-je le bonheur d'être aimée de vous? Oubliez le vous-même, si vous pouvez.... pour moi je ne l'oublierai jamais, je le sens.... Ses larmes & ses sanglots étouffèrent sa voix; & Drilly lui promit de laisser passer au moins quelques jours avant de découvrir tout à son père.

La malheureuse Georgette avoit bien juré de se vaincre elle-même; mais elle avoit la modestie de craindre sa foiblesse; elle se méfioit de son amour pour Drilly, qui lui avoit déjà proposé de l'épouser secrètement; bien sûr, disoit-il, d'appaiser ensuite son père, & de faire la paix avec lui. Les instances du fils, les entretiens du père étoient pour ce tendre cœur une torture continuelle: quel courage ne lui falloit-il pas pour résister à tous deux! Un jour que M. de Mazincour lui parloit du chagrin que lui causoit

la résistance de son fils, elle eut la force de lui dire qu'on lui avoit parlé des amours de Drilly, qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, & qu'elle lui conseilloit d'envoyer son fils à la campagne pour tâcher de le distraire de sa passion. On sent combien ce conseil dût coûter au cœur de Georgette ; mais en éloignant Drilly, elle vouloit lui épargner, ainsi qu'à elle même, des combats tout-à-la-fois inutiles & douloureux. Ce conseil ne fut pas suivi. J'ai déjà dit que M. de Mazincour étoit pressé de conclure ; & les moyens lents ne s'accommodoient pas à son impatience.

Cependant Drilly, pressé tous les jours plus vivement par son père, vint déclarer à Georgette que, pour échapper à la persécution, il étoit prêt à quitter la maison paternelle. Elle frémit de ce projet ; & voyant que Drilly étoit capable de l'exécuter, elle résolut sur-le-champ de l'en empêcher à quelque prix que ce fût. Eh bien, lui dit-elle, avec une joie feinte, il me vient une idée qui pourra concilier peut être notre amour & notre devoir ; respectez mon secret, & attendez le succès de mes démarches.

Aussi-tôt elle alla trouver M. de Mazincour. C'en est fait, disoit-elle ; il faut faire cesser le mal en supprimant la cause. Que la discorde sorte avec moi de cette maison. Que Drilly cesse de me voir, l'oubliera ; je mourrai... Il m'oubliera ! quelle mort af-

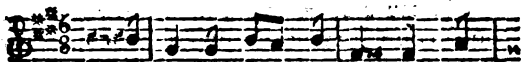
fréuse ! à ces mots, elle entra chez M. de Mazincour, qui ne manqua pas de lui parler de son fils. Je sais quel est l'objet de son amour, lui dit Georgette en se faisant la plus cruelle violence ; c'est une fille sans fortune, qui pis est sans naissance, & qui n'a d'autre mérite que de l'aimer pour lui-même. Votre fils est coupable envers vous, je le vois, & j'en gémis ; mais moi qui vous dois tout, peut-être qu'un jour je pourrois devenir aussi coupable que lui. L'Amour est si tyrannique, si cruel !... Vous, Georgette, interrompit M. de Mazincour ! non je ne crains rien pour vous ; je connois votre cœur : votre sagesse vous garantira toujours des pièges de la séduction. Ces éloges déchiroient le cœur de la pauvre Georgette, qui ne put plus renfermer sa douleur & son désespoir. Elle tombe aux genoux de M. de Mazincour, qu'elle baigne de ses larmes : O mon père, s'écrie-t-elle, ô mon Bienfaiteur ! vous avez tout fait pour me réconcilier avec un monde qui m'avoit rejetée de son sein. Daignez mettre le comble à vos bienfaits en me donnant aujourd'hui le moyen d'en sortir. Mon goût, peut-être la voix du Ciel m'appellent vers la retraite ; je ne veux pas vous fuir, ce seroit me rendre coupable, & je veux emporter votre estime en vous quittant ; je ne vous demande après qu'une grâce, c'est de laisser ignorer à l'Univers entier le lieu de ma retraite ; je vous en conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré ; ne

vous refusez point à ma prière. En parlant ainsi, elle pleuroit amèrement ; & M. de Mazincour, qui l'aimoit, ne put s'empêcher de pleurer avec elle. Il ne pouvoit concevoir la cause de ce désespoir imprévu, quand tout-à-coup survint Drilly, qui, voyant son père attendri jusqu'aux larmes, & Georgette à ses genoux, s'écrie avec joie : Ah ! mon père ! Georgette vient de toucher votre cœur ; elle m'a rendu mon père ; vous avez lu dans son âme ; vous avez vu sa tendresse pour moi ; vous me pardonnez de l'avoir aimée ; & vous allez nous rendre heureux. Il n'en fallut pas davantage pour découvrir tout à M. de Mazincour ; & Georgette, plus tremblante qu'auparavant, se retourne vers Drilly, en lui disant : Ah ! Drilly, qu'avez-vous fait !

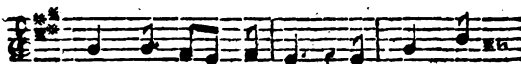
Cependant M. de Mazincour, en se rappelant toute la conduite de Georgette, ne peut résister au spectacle d'un Amour aussi courageux & aussi désintéressé. Il ouvre ses bras à Georgette & à Drilly, qu'il appelle ses enfans, & les embrasse en versant des larmes de joie & de tendresse. La voix de l'amour-propre & de l'ambition fut étouffée par le sentiment qui maîtrisoit son âme toute entière ; il consentit à leur union, & il s'en applaudit toute sa vie en voyant le bonheur de son fils & la reconnoissance de Georgette.

(Par M. Imbert.)

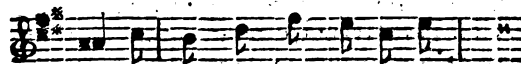
A I R.



N e soyez qu'in fi - de - les, Sans



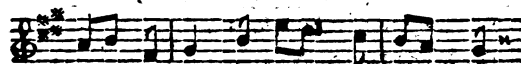
ci-me on peut chan-ger; Mais sans les



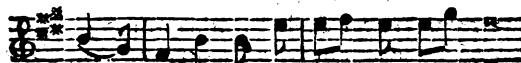
ou - tra - ger, Ai - mez tou - tes les



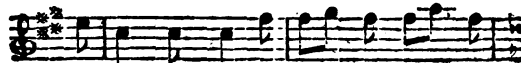
Bel - les. Si les A - mours Por -



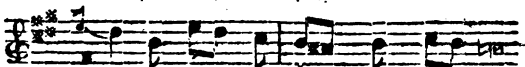
tent tou-jours Vo - tre cœur sur leurs



ai - les; I - mi - rez l'in - conf - tant



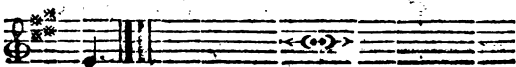
zé phir; Sans bruit il pour - suit le plai -



fir, Et ca - ref - se, sans les



flé - trir, Tou - jours ro - ses non - vel -



les.

Le bruit est pour la gloire,
 Le secret pour l'Amour.
 Heureux amans, au jour
 Cachez votre victoire;
 Dans vos succès soyez discrets,
 Aimez avec mystère:
 Le Ciel fit les myrthes épais
 Pour cacher sous leurs voiles frais,
 Et les plaisirs & les secrets
 D'une tendre Bergère.

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
 du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Fleuve*; celui
 du Logogryphe est *Étable*, où se trouvent
table à jouer, à travailler, à manger. Les
 bestiaux, au sortir de l'*étable*, sont débar-
 rassés du *licol*.

É N I G M E.

UT I L E tout-à-tout aux Arts, à la toilette,
Je sers le Géomètre ainsi que la Coquette;
J'embellis la Beauté sous les doigts de Ninon;
J'instruifis les Savans sous les mains de Newton.

L O G O G R Y P H E.

S U R quatre piés je vais sans cesse;
En tout temps, en tous lieux, j'aime à me présenter.
Cependant, pour me fuir, on s'agite, on s'empresse,
Et souvent on me trouve en voulant m'éviter.
Il faut en convenir, je suis bien haïffable,
Et ce n'est à tort qu'on me fuit.
Otez-moi tête & queue, & je deviens aimable.
Ne voyez que mon cœur, & le votre est séduit.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

RECUEIL d'Épitaphes jériveuses, badines, sauyriques & burlesques, &c. par M. D. L. P. 2 Vol. in-12. A Bruxelles, & se trouve à Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

L'AUTEUR de cet Ouvrage avertit, dans une Préface où il rend compte de son tra-

vail & de son dessein, que, s'il se fût réduit à faire un choix des meilleures Épitaphes, à peine auroit-on pu en former une Brochure de cinq ou six feuilles d'impression. C'est d'abord, il faut en convenir, une prévention contre un Livre en deux Volumes de cinq cent pages chacun ; mais on le parcourt avec plaisir, & dès lors cette objection perd une partie de sa force. C'est que plusieurs de ces Épitaphes, quelquefois médiocres, sont suivies d'une notice qui renferme des faits curieux ou des détails piquans. Il faut donc considérer cet Ouvrage sous le double coup-d'œil d'un Recueil d'Épitaphes, Inscriptions, &c. & d'une collection d'Anecdotes. C'est pour un gros Livre une double raison de n'échapper que très-difficilement à la destinée de ces sortes d'Ouvrages, *sunt bona, sunt quadam mediocria*. Heureux quand le Lecteur n'achève pas le vers de Martial ! *

On sent que l'extrait d'un Livre de cette espèce se réduit presque à des citations. Mais en ce genre, comme en tous les autres, les meilleures Pièces sont aussi les plus connues. On nous sauroit assez peu de gré de transcrire ici les Épitaphes de Regnier, Passerat, Maynard, La Fontaine, Palaprat, Pradon, Saint-Pavin, Ninon de l'Enclos, Piron, &c. Il en est quelques autres dignes d'être conservées, qui sont moins familières à la

* *Sunt mala plura.*

plupart de nos Lecteurs. De ce nombre est celle de l'Abbé Abeille, qu'on attribua dans le temps à Racine.

Ci-gît un Auteur peu fêté,
Qui crut aller tout droit à l'immortalité;
Mais sa gloire & son corps n'ont qu'une même bière;
Et lorsqu'Abeille on nommera,
Dame postérité dira :
Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

Ce dernier vers est, comme on sait, une allusion à la réponse que fit un mauvais plaisant du parterre à un vers d'une Tragédie de cet Auteur : *Vous souvient-il, ma jœur, du feu Roi notre père ?*

M. D. L. P. rapporte à cette occasion une autre Épigramme sur l'Abbé Abeille, qui n'a point été imprimée, & qui fut aussi attribuée à Racine.

Abeille, arrivant à Paris,
D'abord, pour vivre, vous chantâtes
Quelques Messes à juste prix.
Puis au Théâtre vous lassâtes
Les sifflets par vous renchéris.
Quelque temps après fatigâtes
De Mars l'un des grands favoris,
Chez qui pourtant vous engraisâtes.
Enfin, digne aspirant, entrâtes
Chez les quarante Beaux esprits,

Et sur eux-mêmes l'emportâtes
A forger d'ennuyeux Écrits.

M. D. L. P. attribue à Boileau ces six vers
sur Colbert, inconnus jusqu'à présent.

En vain mille jaloux qu'offense ta vertu,
Et dont on voit l'orgueil à tes pieds abattu,
De tes sages exploits veulent souiller la gloire.
L'Univers qui les fait n'a qu'à les publier.
Contre tes ennemis laisse parler l'histoire :
C'est au Ciel qui te guide à te justifier.

Les six vers que M. D. L. P. donne pour
un impromptu, peuvent en effet être de
Boileau, & l'expression de *tes sages exploits*,
appliquée à un Ministre des Finances, est
digne de ce grand Poète.

M. D. L. P. paroît avoir conjecturé moins
heureusement en attribuant à M. de Voltaire
cette Épitaphe de Mlle le Couvreur. Le
Lecteur en jugera.

Ci-gît l'Actrice inimitable,
De qui l'esprit & les talens,
Les grâces & les sentimens
La rendoient par-tout adorable,
Et qui n'a pas moins mérité
Le droit à l'immortalité,
Qu'aucune Héroïne ou Déesse,
Qu'avec tant de délicatesse
Elle a souvent représenté.

L'opinion

L'opinion étoit si forte ,
 Qu'elle devoit toujours durer ;
 Qu'après même qu'elle fut morte ,
 On refusa de l'enterrer.

Nous croyons pouvoir affirmer qu'il est impossible que de pareils vers soient de M. de Voltaire. Nous nous bornerons à douter qu'il soit l'Auteur de l'Építaphe suivante , que M. D. L. P. lui attribue aussi.

Ci-gît qui toujours bredouilla
 Sans avoir jamais pu rien dire ,
 Beaucoup de Livres farfouilla
 Sans avoir jamais pu s'instruire ,
 Et beaucoup d'Écrits barbouilla
 Que personne ne pourra lire.

Mais on retrouve M. de Voltaire dans l'Építaphe du Duc de Rohan.

Avec tous les talens le Ciel l'avoit fait naître.

Il agit en Héros , en sage il écrivit.

Il fut même un grand Homme en combattant son maître ,

Et plus grand lorsqu'il le servit.

M. D. L. P. joint à cette Építaphe l'anecdote suivante. " Le Duc de Rohan , voyageant en Suisse & se trouvant indisposé , on lui fit venir le plus célèbre Médecin du canton , qui s'appeloit le Docteur Thibaud. Il me semble , lui dit le Duc , que votre visage ne

Nº. 32 , 10 Août 1782.

D

m'est pas inconnu. Cela pourroit-bien être, lui dit le Docteur, puisque j'ai eu l'honneur d'être le Maréchal de votre écurie. — Et comment diable vous trouvez-vous aujourd'hui Médecin ? & comment pouvez-vous traiter ici vos malades ? — Comme les chevaux de Votre Excellence. Il est vrai qu'il en meurt plusieurs ; mais j'en guéris beaucoup. De grâce, Monseigneur, ne me décelez pas, & laissez-moi continuer de gagner ma vie avec Messieurs les Suisses. »

Voici une autre Épitaphe copiée de la main de M. de Voltaire ; ainsi elle est de lui, ou du moins lui a paru digne d'être conservée.

Ci-gît dont la suprême loi

Fut de ne vivre que pour soi.

Passant, garde-toi de la suivre ;

Car on pourroit dire de toi :

Ci-gît qui ne dût jamais vivre.

On connoît l'Épitaphe du Maréchal de Saxe, par M. d'Alembert :

Par le malheur instruit dès ses plus jeunes ans ;

Cher au Peuple, à l'Armée, au Prince, à la Victoire,

Redouté des Anglois, haï des Courtisans,

Il ne manqua rien à sa gloire.

Celle-ci est moins connue, & mérite de l'être. La première est pour le Héros, la seconde est pour l'homme :

De combats, de plaisirs, tour-à-tour occupé,

Je pars , je suis vainqueur , je reviens & je tombe
De mon char sur un canapé ,
Et du canapé dans la tombe.

Dans la liste des Épitaphes faites par des
Auteurs moins célèbres, ou par des anony-
mes, on distingue les suivantes :

Ci-gît un fameux Cardinal ,
Qui fit plus de mal que de bien ;
Le bien qu'il fit, il le fit mal ;
Le mal qu'il fit, il le fit bien.

D'un Hypocrite.

Ci-gît dont le zèle feint
Lui tenant lieu de mérite ,
Crut être devenu Saint
A force d'être hypocrite.

D'un Philosophe , par M. Vasse.

Ici gît l'égal d'Alexandre ,
Moi , c'est-à-dire, un peu de cendre.

De M. de Posquière.

Ci-gît le Seigneur de Posquière ,
Qui , philosophe à sa manière ,
Donnoit à l'oubli le passé ,
Le présent à l'indifférence ,
Et, pour vivre débarrassé ,
L'avenir à la Providence.

D ij

Autre.

Le bon Roger le fainéant,
 Eut l'esprit de vivre content ;
 De bien , de mal il n'en fit guères ,
 Et vous quite de vos prières.

De Clurine, par Regnier Desmarais.

Clurine , qui , dans tous les temps ,
 Eut de tous les honnêtes gens
 L'amour ou l'estime en partage ;
 Qui , toujours pleine de bonheur ,
 Sut de chaque saison de l'âge
 Faire toujours un juste usage ;
 Qui , dans son entretien dont on fut enchanté ,
 Faisoit un heureux alliage ,
 D'un agréable badinage ,
 Avec la politesse & la solidité ,
 Et que le Ciel doua d'un esprit droit & sage ,
 Toujours d'intelligence avec la vérité.....
 Clurine est , grâce au ciel , en parfaite santé.

*D'un Amant dépité , par M. le Comte
 de la Touraille.*

Passant, je mourus à la Trappe ,
 Où me mit un dépit d'amour.
 Si jamais je revois le jour ,
 Je ne crois pas qu'on m'y rattrape.

De deux Époux , par le Marquis de Laffai.

La mort seule nous sépara ;
 Notre amitié, tendre & fidèle ,
 Un jour aux mortels servira ,
 Ou de reproche ou de modèle.

Couplet adressé au Duc de Vendôme.

Célèbre par ses prouesses ,
 De Bacchus & du Dieu Mars ,
 Vendôme dès sa jeunesse
 A suivi les étendards.
 Vénus , quelquefois friponne ,
 Respecta peu la personne ,
 Et Bacchus l'enivra... Mais
 Mars ne lui manqua jamais.

M. D. L. P. nous a conservé un grand nombre d'Épithètes en prose. Voici une des plus remarquables.

“ Ci repose noble homme Alainveau ,
 ” celui auquel l'intégrité & fidélité au ma-
 ” niement des Finances sous les Rois Fran-
 ” çois I , Henri II , François II & Charles
 ” IX , a pour récompense acquis , sans en-
 ” vie , ce beau titre de *Trésorier sans re-
 ” proche.* ”

Il seroit à souhaiter que M. D. L. P. n'eût admis dans son Recueil que les Pièces , soit en vers , soit en prose , véritablement dignes d'être conservées , & nous pensons que le

D iij

Volume eût pu excéder de beaucoup le nombre de cinq ou six feuilles d'impression. Il y aura peu d'Hommes de Lettres qui, en parcourant son Ouvrage, ne se rappellent plusieurs Épitaphes qu'on est étonné de ne pas y trouver ; celle de Sardanapale, que cite J. J. Rousseau : *J'ai bâti Tarse & Anchiale en un jour, & maintenant je suis mort.* Celle des Guerriers tués dans la retraite des Dix Mille : *Ils moururent irréprochables dans la guerre & dans l'amitié.* Celle des Lacédémoniens tués aux Thermopyles : *Passant, va dire à Lacédémone que nous sommes morts en combattant pour ses saintes loix.* Celle d'Épictète, que nous a conservée Macrobe, la plus belle peut-être de toutes les Épitaphes : *Ci-gît Épictète, pauvre, esclave, infirme, & cher aux Dieux.* Celle d'un Millionnaire Anglois, connu par ses crimes, & encore plus par sa basse avarice : *Ci-gît N.... qui posséda plusieurs millions sans avoir jamais trouvé un flatteur.* Il seroit aisé de multiplier ces citations, & M. D. L. P., qui possède si bien la langue & la Littérature Angloise, auroit pu, avec des recherches, enrichir son Ouvrage d'une infinité d'Épitaphes curieuses. On sent que le génie profond, & le caractère mélancolique des Anglois, ont dû les rendre très-propres à réussir en ce genre. Ils ont dû joindre, & ont souvent joint en effet à la précision qu'il exige, la précision que leur langue leur permet ou leur commande ; & on admire sur

le marbre de plus d'un tombeau la doublé énergie de l'idiôme & du génie Anglois: M. D. L. P. a mis dans son Recueil l'Épithaphe de Newton: *Que les mortels se félicitent de ce qu'un d'entre-eux a fait tant d'honneur à l'humanité; mais on regrette de ne pas y trouver celle-ci: Isaac Newton, que déclarent immortel le temps, la nature, les cieux, mais que ce marbre déclare mortel.* Quelques-uns de nos Lecteurs se rappelleront une autre Épitaphe Angloise, celle du Docteur Fotherghill, Médecin célèbre par ses talens & par sa bienfaisance envers les pauvres: *Ci-gît le Docteur Fotherghill, qui, pendant sa vie, dépensa en œuvres de bienfaisance deux cent mille guinées distribuées aux malheureux.* Il est des Épitaphes qui font briller davantage l'esprit ou le talent de l'Auteur; mais si l'objet d'une inscription est d'attirer le respect à la cendre qu'elle honore, il en est peu qui valent celle-ci. On sent qu'un Recueil moins considérable, qui ne contiendrait que des inscriptions telles que celles que nous venons de citer, seroit plus utile & plus agréable qu'une collection plus volumineuse. C'est un travail, ou plutôt un amusement que nous osons proposer à la vieillesse de M. D. L. P.

On trouve beaucoup plus de choix dans les Anecdotes rassemblées par M. D. L. P. En voici quelques-unes des moins connues.

“ Le fameux Duc d'Albe, au lit de la mort, eut horreur des torrens de sang qu'il

avait versés en Flandre, soit dans les combats, soit sur les échafauds. Ses remords & son effroi parvinrent jusqu'à Philippe II, son maître. Ce Prince lui fit dire, pour le consoler, qu'il prendroit sur soi le sang qui avait été répandu par ses armes, mais que le Duc répondroit de celui qu'il avait fait couler sur les échafauds. »

« Le fameux Jean Bart, amené à Versailles par le Chevalier de Forbin, fumoit sa pipe dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte. Louis XIV l'ayant fait appeler, lui dit : Jean Bart, je viens de vous nommer Chef-d'Escadre. Vous avez bien fait, Sire, répondit le Marin, en retournant à sa pipe. Cette réponse ayant excité un grand éclat de rire parmi les Courtisans, qui la trouvoient aussi absurde que brutale : vous vous trompez, Messieurs, leur dit gravement Louis XIV ; cette réponse est celle d'un homme qui sent ce qu'il vaut, & qui compte m'en donner bientôt de nouvelles preuves. L'événement justifia la prédiction du Roi. »

« Mlle de Scudéri écrivoit un jour au Comte de Bussi-Rabutin : votre fille, que je vois souvent, a autant d'esprit que si elle vous voyoit tous les jours, & elle est aussi sage que si elle ne vous avoit jamais vu. »

« Le Comte de Grammont trouvant un jour deux de ses Valets qui se battoient l'épée à la main, voulut si absolument en savoir la cause, que l'un d'eux lui avoua qu'ils lui avoient volé cinq louis d'or, & que la

querelle venoit de ce que son camarade vouloit en avoir trois. Tenez, dit-il, en tirant un autre de sa poche : Vous êtes de grands marauds de vous égorger ainsi pour un louis. »

Nous terminons ici ces citations, car on se lasse de citer, & nous rappellerons nous-mêmes une Anecdote trop peu connue, que nous avons cherchée inutilement dans le Livre de M. D. L. P., à l'article Pelisson, qui étoit sa place naturelle. Tout le monde connoît son attachement pour M. Fouquet, & le zèle qu'il mit à le servir dans sa disgrâce ; mais on ignore communément un des traits qui prouva le mieux cet attachement, & qui honore le plus les Lettres, on pourroit ajouter même la nature humaine. « Pelisson craignoit que Fouquet, prisonnier, ne se chargeât lui-même par de certains aveux, dans la persuasion où il devoit être que de certains papiers étoient au pouvoir de ses ennemis. Pelisson les avoit détournés, & ne savoit comment faire arriver cette connoissance à Fouquet. Il desiroit de parvenir jusqu'à lui ; mais le moyen d'engager Colbert & le Telier, ennemis mortels de Fouquet, à permettre cette entrevue ! Il eut le courage de paroître se ranger parmi les délateurs de son ami, de s'exposer au reproche d'une horrible ingratitude, de porter pendant deux mois le poids de cette honte, &, à ce prix, il obtint l'avantage de voir Fouquet en présence des Commis-

D 7

saïres. On conçoit quelle dût être l'indignation de ce Ministre en voyant paroître, comme son accusateur, un homme qu'il avoit comblé de bienfaits; mais sa méprise ne dura pas. Pelisson, dès les premiers mots, trouva le moyen de faire entendre à son ami que certains papiers n'existoient plus. Fouquet detrompé laissa couler des larmes, & son ressentiment fit place à l'admiration.

LE Comte & la Comtesse du Nord, Anecdote Russe, faisant suite aux nouveaux Essais sur Paris, mise au jour par M. le Chevalier du Coudrai: delectando pariterque monendo. A Paris, chez Belin, Libraire, rue S. Jacques.

ON se souvient encore des Anecdotes de l'illustre Voyageur. On sait que, malgré leur succès étonnant, auquel, selon ses propres expressions, l'Auteur ne s'attendoit pas, car il faut tout dire, MM. les Journalistes prétendirent, les uns, qu'il étoit inutile d'imprimer ces Anecdotes; les autres, que c'étoit un Ouvrage à refaire; ceux-ci, qu'il n'appartenoit qu'au Génie de célébrer les Princes vertueux. « Aujourd'hui, devenu » plus sage, dit M. le Chevalier dans sa » Préface, & me voulant faire loyale justice, connoissant la foiblesse de mes » talens & la ténuité de ma plume, je » demeurois tranquille. Point du tout... » Le Samedi 25 Mai, j'entrai par hasard au

» grand Café du Théâtre François. Plus-
 » sieurs Nouvellistes habiles & Politiques
 » profonds, parlèrent de M. le Comte &
 » de Mme la Comtesse du Nord, qui, ce
 » jour-là précisément honorèrent le Spéc-
 » tacle de leur présence. Un de ces Mes-
 » sieurs éleva la voix, & dit : *Je sais que*
 » *le Chevalier du Coudrai a déjà commencé*
 » *le Recueil de ces deux illustres Voya-*
 » *geurs. Avis au Lecteur, me suis je dit tout*
 » *bas. Dans les Spectacles, aux promenades,*
 » *mes connoissances m'abordèrent sans*
 » *cesse en me disant : Vous travaillez aux*
 » *Anecdotes de M. le Comte & de Mme la*
 » *Comtesse du Nord. Cet Ouvrage vous ap-*
 » *partient ; le Public s'y attend. La mo-*
 » *destie eût été déplacée, & le refus mal-*
 » *honnête. Je pris la résolution d'écrire, &*
 » *de ramasser des matériaux pour former*
 » *une Brochure digne d'être offerte au Pu-*
 » *blic.... Je brûle de recueillir bientôt ces*
 » *précieuses Anecdotes pour en former un*
 » *Volume, & les donner au Public en*
 » *chanté, par la voie de l'impression.*

Cette Brochure très-curieuse est un re-
 levé des divers articles relatifs au Comte du
 Nord, insérés dans la Gazette ou dans la par-
 tie politique de ce Journal ; mais ce qui
 rend ces *Anecdotes précieuses*, ce sont les ré-
 flexions que M. le Chevalier du Coudrai y
 a ajoutées. Il ne s'est pas borné à être un
 simple copiste ; il a prouvé qu'il étoit, pour
 me servir de son style, *un de nos Politiques*

raisonneurs, ou, si l'on aime mieux, un de nos Philosophes penseurs. On en peut juger par un seul exemple. " Ce Prince embrassa le même jour Mgr. le Dauphin, & pria Mme la Princesse de Guéméné de lui rap- peler quelquefois l'attachement qu'il lui vouoit dès son berceau. " Cette phrase toute simple est tirée de la Gazette de France. Voici une réflexion qui ne pouvoit venir qu'à l'Itinéraire de l'Empereur. On observera que ce sont deux Dauphins qui font connoissance. Le grand Duc de Russie est le Dauphin du Nord :

Si l'Auteur embellit de ses diverses observations les articles de la Gazette, il a recueilli aussi plusieurs traits qu'on ne peut espérer de trouver que dans son Livre. Ce sont les plus curieux. En voici un seul pour échantillon. Un de ces infortunés ayant la jambe cassée, fils d'un bon Bourgeois de Paris, mais assez libertin, étoit gisant dans un de ces lits de douleur. M. le Comte du Nord lui demandant avec bonté qui pouvoit l'avoir conduit dans cet endroit. C'est la ribotte, mon Prince, répartit gaîment notre moribond. On voit que M. le Chevalier du Condrai daigne écrire comme le peuple parle. Ce talent n'est pas donné à tout le monde. La vérité, dit-il page 23, se montre toute nue; d'ailleurs, je suis un Militaire qui écrit comme il pense.

Au surplus, ce Recueil contient presque toutes les Pièces de poésie adressées au

Comte du Nord. Les vers que M. l'Abbé Favre lui a présentés sur une représentation de la Partie de chasse de Henri IV, méritent d'être connus. L'idée est ingénieuse, & la circonstance heureusement saisie. Les voici :

Lorsque du bon Henri l'idolâtre François *

Sur la Scène t'offrit la vivante peinture,

L'art imitoit si bien les traits de la Nature,

Que tu penças le voir au sein de ses Sujets.

De tant de vertus généreuses

Ton cœur se sentit transporter ;

Prince, tu répandis ces larmes précieuses,

Qu'en tombant de tes yeux un peuple fait compter.

Ah ! comme Henri de la France

Fut le père & le bienfaiteur,

Tu sauras, nouveau Czár, par ton expérience,

Des tiens étendre aussi la gloire & le bonheur.

En toi je vois déjà naître la ressemblance.

Ton épouse t'apprit à connoître l'amour ;

Ta mère, comme il faut gouverner & combattre ;

Et, baigner de tes pleurs l'image d'Henri-Quatre,

C'est annoncer que tu dois l'être un jour.

Ces vers sont accompagnés d'une lettre d'envoi dont la tournure n'est pas moins délicate ni moins spirituelle.

* L'idolâtre François ne signifie pas le François idolâtre.

S P E C T A C L E S.

C O M E D I E F R A N Ç O I S E

LE Vendredi 26 Juillet, on a représenté, pour la première fois, *l'Écueil des Mœurs*, Comédie en trois Actes & en vers, par M. Palisfor.

Rosalie, courtisane jeune, aimable & intrigante, a inspiré une passion très-vive à un jeune-homme bien né, mais dont la connoissance du monde n'a pas encore éclairé l'expérience. Gernance, c'est le nom du jeune-homme, entraîné tant par les séductions de Rosalie, que par les insinuations artificieuses d'un Monsieur Sophanès, homme sans délicatesse & sans mœurs, & qui cherche à couvrir du manteau de la philosophie l'audace de ses principes, & la honte de sa conduite; Gernance est sur le point de se deshonorer en épousant Rosalie. Mais un ami de son père, l'honnête & courageux Lisimon, vient à bout de lui dessiller les yeux, & de lui faire connoître à quelle femme il alloit unir sa destinée. C'est en présence même de Rosalie, dans l'instant où Gernance va la conduire au bal, que Lisimon éclaire son jeune ami. La Courtisane est confondue; mais sa confusion est au comble

lorsque le Cocher de Remise qui a servi Gernance pendant tout le jour, vient déclarer qu'il ne peut continuer son service pendant la nuit, & reconnoit sa sœur Javote dans la séduisante Rosalie.

Il y a six ans que cet Ouvrage a été imprimé sous le titre *des Courtisannes*. L'Auteur y a fait quelques changemens heureux; mais le plus heureux de tous est celui qu'il a produit dans l'esprit des Comédiens François, qui, après avoir refusé de représenter les *Courtisannes* en 1776, se sont humanisés en 1782; sous le prétexte de quelques suppressions faciles à faire alors comme aujourd'hui, & en outre sous la condition d'en changer le titre.

L'intention de cette Comédie est très-morale; elle a été très vivement sentie par un grand nombre de Spectateurs. Les Lettres du Marquis de Rozelle, Roman agréable & philosophique de Madame E. de B. paroissent en avoir fourni l'idée. On pourroit aussi trouver de la ressemblance entre cette Pièce & le *Jenneval* de M. Mercier. Dans l'un & dans l'autre de ces Drames, une Courtisane abuse de l'ascendant qu'elle a pris sur le cœur d'un jeune-homme, pour l'entraîner vers la honte & l'ignominie; mais les couleurs de M. Mercier ont quelque chose de trop prononcé. Les Scènes de son tableau sont plus atroces qu'intéressantes. Son but moral est digne d'éloges, mais il y conduit par l'effroi & par l'horreur; en conséquence, il

force le Spectateur à détourner les yeux de l'objet sur lequel il devoit les fixer. Le tableau que vient d'offrir M. Palissot nous paroît plus vrai, ou, pour mieux dire, plus heureusement saisi que celui de M. Mercier. Pour peu qu'un jeune homme conserve dans son âme quelques rayons d'honnêteté, la proposition d'un assassinat tel que celui qu'exige la Rosalie de Jenneval, ne peut que lui ouvrir les yeux, & le guérir de son amour. On n'est pas long-temps la dupe d'une furie, & les Courtisanes de cette espèce ne sont pas les plus à craindre. Leurs excès suffisent pour éclairer sur leurs séductions. Une Courtisane réellement dangereuse, est celle qui conduit le jeune-homme sans expérience par des chemins semés de fleurs; qui, après s'être servi de tous les moyens que suggèrent l'adresse & la coquetterie pour séduire son cœur & enflammer ses sens, masque sa perversité sous l'apparence de la pudeur, de l'ingénuité, de la sensibilité, de la délicatesse, de l'amour & de la timidité. Telle est la Rosalie de M. Palissot, & telles ont été presque toutes les femmes de cette nature, qui ont deshonoré de grands noms & absorbé de grandes fortunes. Le caractère de Gernance est tout ce qu'il peut être: amoureux, séduit; & par conséquent crédule. Celui de Lésimon, un peu foible dans le premier Acte, devient très-beau dans le troisième; il y parle avec l'éloquence de la vertu. Mais nous ne so-

rons pas le même éloge du personnage de Sophanès. Quel rôle infâme ne fait-il pas , ce Monsieur Sophanès ! D'ancien amant de Rosalie , il est devenu tout bonnement son ami : on sent quelle acception nous donnons à ce mot. C'est lui qui a projeté le mariage de Gernance, & qui veut l'achever. Et quel est ce Monsieur Sophanès ? Un homme d'esprit, un Philosophe , un homme de Lettres. On trouve dans tous les rangs des êtres vicieux & bas ; il est donc possible que l'on rencontre un Sophanès parmi les Littérateurs ; mais s'il existe, étoit-ce à un homme de Lettres à le dénoncer à la Société ? On se plaint tous les jours du peu de considération que les gens du monde accordent à ceux qui suivent la carrière des Arts ! Quel respect veut-on qu'ils inspirent quand ils sont eux-mêmes les premiers dénonciateurs de leurs vices cachés , & , pour tout dire en un mot , quand leur esprit semble se faire un jeu de calomnier leur cœur ?

La première représentation de l'*Écueil des Mœurs* a été précédée de *Georges Dandin*. A ce sujet , quelqu'un fit cette réflexion. Si un homme de bon sens , arrivé du fond de l'Amérique avec quelque connoissance de notre langue, & une ignorance absolue de nos mœurs , avoit assisté aujourd'hui à la Comédie Française ; s'il avoit cru , comme il est naturel de le croire , que les *Ouvrages Dramatiques*, offrent une imitation des

mœurs nationales , quelle idée auroit-il prise des nôtres ? Si elle leur avoit été défavantageuse , qui devoit-on en accuser ? Nous ne nous chargeons pas de résoudre ces questions.

V A R I É T É S.

Av is à Messieurs les Souscripteurs de l'Encyclopédie par ordre de matières.

DANS le dernier *Prospectus* que nous avons publié le premier Mai de cette année , qui sert de base aux engagements que nous avons pris avec les Souscripteurs de cet Ouvrage , nous avons annoncé la première Livraison pour la fin de ce mois d'Août , & la Jurisprudence en faisoit partie ; mais la mort inattendue de M. l'Abbé Remy , qui en étoit le Rédacteur , nous force à remettre la publication de cette Livraison au mois d'Octobre. L'apposition des scellés sur ses effets & ses manuscrits , l'absence des héritiers , les formalités nécessaires pour les faire lever , la nécessité de prendre de nouveaux arrangemens , nous feront sans doute un titre suffisant d'excuse auprès des Souscripteurs pour un aussi court délai. C'est la seconde perte que nous avons à regretter dans cette partie , M. Boissou , Associé de M. l'Abbé Remy , étant mort l'année dernière. Cette circonstance , au reste , ne dérange rien à l'exécution du plan. M. l'Abbé Remy a laissé la copie presque entière du premier Volume , & même quelques matériaux pour le second. M. le Rasle , qui a été vingt ans Professeur en Droit , & qui étoit Associé avec lui pour cette Rédaction difficile , continuera de s'en charger , conjointement

avec les divers Coopérateurs qui s'y étoient précédemment intéressés. Plusieurs Avocats connus, de la Capitale, ont bien voulu depuis se joindre à eux. M. Henrion s'est chargé de faire les additions nécessaires aux articles Féodaux & Domaniaux de l'ancienne Encyclopédie, & suppléer ceux qui manquent. M. l'Abbé Bertolio s'est chargé des matières Bénéficiales; M. Guyot, du Droit Criminel, & de divers autres articles; M. Henri, du Droit des Gens, du Droit Public, &c. &c.

Il n'a encore rien paru de cette Encyclopédie, & cependant l'on a déjà imprimé, dans des Journaux étrangers, des Libelles contre elle & contre l'Entrepreneur. On n'y répondra point. Il nous importe de détruire une seule accusation. On a avancé qu'on n'avoit pas même traité avec les Gens de Lettres qu'on nommoit, qu'on les citoit sans leur permission. Ce seroit une audace bien imprudente sans doute, que de nommer à la tête d'un Ouvrage de cette nature, les principaux Gens de Lettres de la Capitale, de les faire parler, si l'on n'avoit pas leur agrément; mais il faut que le Public sache que M. Panckoucke, Entrepreneur de cette Édition, avoit passé plus de quarante actes avant même d'avoir un seul Souscripteur, & que les *Prospectus* particuliers, qui composent la plus grande partie du *Prospectus* général, sont l'Ouvrage de chaque Homme de Lettres, qui les ont signés; mais ce qui importe le plus aux Souscripteurs, c'est qu'on imprime actuellement huit parties différentes de ce grand Ouvrage, & qu'il sera sous presse l'année prochaine dans dix-huit Imprimeries.



G R A V U R E S.

L'ENFANCE de Saint-Jean-Baptiste, gravée par I. Robert, d'après l'esquisse de C. Natoire. Prix, 1 livre 10 sols. A Paris, chez l'Auteur, rue de la grande Truanderie, la deuxième porte-cochère à droite en entrant par la rue S. Denis.

Collection d'Estampes in-4° & in-8°. proposée par souscription pour le Recueil des Écrits de J. J. Rousseau, première Livraison, contenant six Estampes d'Emile. Prix, 9 liv. On souscrit chez M. Choffard, Dessinateur & Graveur de Leurs Majestés Impériale & Royale, & du Roi d'Espagne, première cour des Quinze-Vingts; chez Esprit, Libraire, au Palais Royal, seul Correspondant de la Société Typographique de Genève; & chez le sieur de Lafosse, rue du petit Carrousel, vis-à-vis les Tuileries, chargé des souscriptions des Voyages d'Italie, de Grèce, &c. Cette Livraison mérite beaucoup d'éloges pour la Gravure & pour le Dessin.

Voyage pittoresque de Naples & de Sicile, Tome III, partie du Royaume de Naples, anciennement appelée grande Grèce, Chapitre III. On souscrit pour ce bel Ouvrage chez M. de Lafosse, Graveur, Place du Carrousel. Prix, 12 livres par Livraison.

Description particulière de la France, département du Rhône, gouvernement de Bourgogne, quatorzième Livraison, huit Estampes à 12 livres pour Paris; & pour la Province & Pays étrangers, 14 liv. 8 sols.

M U S I Q U E .

JOURNAL de Clavecin, n°. 7, contenant cinq Morceaux, composés par MM. Charpentier, Hülmandel & Séjan l'aîné; & la Gavote de Thésée, arrangée par M. Mehul. Prix, 2 liv. On s'abonne en tout temps à ce Journal & à celui de Harpe, chez Leduc, rue Traversière-Saint-Honoré, au Magasin de Musique. Le prix de l'abonnement est de 15 liv. pour Paris & pour la Province, port franc, pour les douze Cahiers.

Troisième Œuvre de six Quatuors concertans pour deux Violons, Alto & Basse, dédiée à M. Gessac, composée par M. Barrière, Œuvre VIII. Prix, 9 liv. port franc par la poste. A Paris, chez Leduc, rue Traversière-Saint-Honoré, au Magasin de Musique.

Sixième Œuvre de Pièces de Clavecin ou Forte-Piano de M. Hülmandel. A Paris, chez l'Auteur, rue Poissonnière, & chez tous les Marchands de Musique.

 A N N O N C E S L I T T É R A I R E S .

DISSERTATION de M. de Parcieux sur le moyen d'élever l'eau par la rotation d'une corde verticale sans fin. A Amsterdam, & se trouve à Paris, rue de Bourbon, Fauxbourg Saint Germain, N°. 36. Brochure in-8°. de 16 pages, ornée de figures en taille-douce. Prix, 1 liv. 4 sols.

Aurelia liberata à puella vulgò dicta Jeanne d'Arcq, stricta narratio, cui accessère interpretatio Gallica, & Canticum Dehora, & ode in novi puella

monumenti instaurationem, i Volume in-8°. Prix, 2 liv. 4 sols Aureliæ, Typis Couret de Villeneuve, Regis Typographi; Parisiis vœnit apud Nyon, Bibliop, viâ dictâ du Jardinets.

Description, usage & avantages de la machine pour réduire les fractures de jambes, inventée par Dom Albert Pieroparo, de Vicence; par M. Mongez le jeune, de plusieurs Académies, Auteur du Journal de Physique, avec une Planche. A Paris, rue & Hôtel Serpente, Brochure de 22 pages.

Observations sur la formation des montagnes & les changemens arrivés à notre Globe, pour servir à l'Histoire Naturelle de M. le Comte de Buffon, par P. S. Pallas, Académicien de Pétersbourg, &c. &c. contenant 90 pages. Prix, 1 liv. 4 sols. A Saint-Pétersbourg; & se trouve à Paris, chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers.

Carte en six feuilles, contenant le tableau de toutes les Jurisdicions du Royaume de France, avec leur compétence, leur pouvoir & le privilège des Provinces, depuis le Conseil d'État ou Privé, dernier de nos Souverains, jusqu'au premier degré ordinaire; par M. Massabiau de Figeac, Avocat en Parlement, avec Privilège du Roi. Prix, 3 livres 12 sols. A Paris, chez Demonville, Imprimeur Libraire de l'Académie Française, rue Christine; & chez l'Auteur, Hôtel de Toulouse, rue Gît-le-Cœur.

Lettre sur le secret de M. Mesmer, ou Réponse d'un Médecin à un autre qui avoit demandé des éclaircissmens à ce sujet, extraite des Numéros 19 & 20 de la Gazette de Santé, année 1782. A Paris, chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, Brochure de 22 pages. Prix, 8 sols.

Second Mémoire sur l'Électricité Médicale, &

Histoire du traitement de quarante-deux malades entièrement guéris ou notablement soulagés par ce Remède ; par M. Masars de Cazeles, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Correspondant de la Société Royale de Médecine, de plusieurs Académies, & Médecin à Toulouse, in-12. Prix, 1 livre 16 sols. A Paris, chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers ; & à Toulouse, chez Dupleix, Sacarau & Monlas, Libraires, rue S. Rome ; & Laporte, Libraire, près les Changes. — On trouve chez Méquignon l'aîné le *premier Mémoire de M. Masars de Cazeles sur la même matière.* Prix, 18 sols broché.

Nouvelle Physique destinée au Cours d'Éducation des Demoiselles & des jeunes Messieurs qui ne veulent pas apprendre le Latin, par M. Wandelaincourt, ancien Préfet & Professeur au Collège de Verdun, petit in-8°. de 295 pages. A Rouen, chez Leboucher le jeune, Libraire, rue Gantière ; & à Paris, chez Durand neveu, Libraire, rue Galande.

Histoire générale & économique des trois règnes de la Nature, Partie première, destinée au règne animal, par M. Buc'hoz, Médecin-Botaniste & de quartier de MONSIEUR, Membre de plusieurs Sociétés & Académies, Tome IV. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe, vis-à-vis la Sorbonne.

Essai d'une Table Poléométrique, ou Amusement d'un Amateur de Plans, sur les grandeurs de quelques Villes, avec une Carte ou Tableau qui offre la comparaison de ces Villes par une même échelle, publié par M. Dupain-Triel père, Géographe du ROI & de MONSIEUR. A Paris, chez l'Auteur, Cloître Notre-Dame, rue de la Maîtrise ; & chez L. Cellot, Imprimeur-Libraire, rue des Grands-Augustins.

Histoire Universelle depuis le commencement du Monde jusqu'à présent, composée en Anglois par une Société de Gens de Lettres, nouvellement traduite en François par une Société de Gens de Lettres, enrichie de Figures & de Cartes. — *Histoire moderne*, Tome III, contenant la suite de l'*Histoire des Arabes*, in-8°. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

Amusemens des Dames dans les Oiseaux de volière, ou *Traité des Oiseaux qui peuvent servir d'amusement au beau Sexe*, par M. Buchoz, Auteur de différens Ouvrages économiques, in-12 de 326 pages. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe, vis-à-vis la Sorbonne.

État Militaire du Corps Royal de l'Artillerie de France pour l'année 1782. Prix, 1 liv. 10 sols broché. A Paris, chez Alexandre Jombert jeune, successeur de Charles-Antoine Jombert, son père, Libraire du Roi pour l'Artillerie & le Génie, rue Dauphine.

T A B L E.

<i>STANCES à M. le Ch. de L.</i>	49	<i>Récueil d'Épithètes sérieuses, badines, &c.</i>	69
<i>Vers à M. Vandenbergue</i>	51	<i>Le Comte & la Comtesse du Nord</i>	82
<i>Madrigal</i>	52	<i>Anecdote Russe</i>	82
<i>Songe à Thémire</i>	ibid.	<i>Comédie Française</i>	86
<i>L'Allure de mes Confrères</i>	ib.	<i>Avis sur l'Encyclopédie</i>	90
<i>L'Amour désintéressé</i>	ib.	<i>Gravures</i>	92
<i>Idote</i>	53	<i>Musique</i>	93
<i>Enigme & Logogryphe</i>	69	<i>Annonces Littéraires</i>	ib.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercure de France*, pour le Samedi 10 Août. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 9 Août 1782. GUIDI.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 17 AOÛT 1782.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

*VERS du Vieux Malade de Fernay ,
au Célibataire Converti.*

Paris, 27 Février 1777.

IL est donc une autre Émilie ,
Qui, digne d'inspirer les transports les plus beaux,
Vous fait chanter l'Hymen & la Palinodie !
Céder à la vertu, c'est céder en Héros.
De vos tendres accens quelle est donc la magie ?
Plus enchanteur qu'Orphée, en suspendant mes maux,
Vous savez me rendre à la vie ,
Et me mettre moi-même au rang de vos rivaux.
Oui, la mort, qui sur moi levoit déjà la faux,
La baisse à vos chants & l'oublie.....
Mais par leur touchante harmonie ,
Avec le sentiment, s'ils me rendoient la voir ,

N°. 33, 17 Août 1782.

E

Plein de son ardeur la plus tendre,
 Tel qu'un cigne mourant je me ferois entendre;
 Je célébrerois votre choix,
 Votre conversion, vos talents, votre gloire,
 Qui, vous distinguant à la fois
 Au Parnasse, à Cythère, au Temple de Mémoire,
 Vous font l'ami des plus grands Rois.
 Je chanterois l'objet qui vous donne des loix,
 Ses charmes, sa franchise, & sur tout sa victoire,
 Qui, sur son propre cœur, éternise vos droits.

NON, des maris trompés ne craignez pas l'histoire,
 Quoiqu'Ulysse à l'Hymen cédât plus tard que vous,
 Cependant Pénélope, aussi jeune que belle,
 N'en fut pas moins tendre & fidelle;
 Vous savez quel pouvoir a l'exemple sur nous,
 Celle qui dompte enfin vos injustes dégoûts,
 Des épouses aussi sera le vrai modèle,
 Tant que vous le ferez vous-même des époux...

ADIEU, le charme cesse, & la mort me harcèle;
 Vivez heureux, vivez digne d'un sort si doux,
 Et faites long-temps des jaloux.
 Pour moi, ne pouvant plus fléchir cette cruelle,
 Tout ce qui me console, en tombant sous ses coups,
 C'est que mon âme est immortelle. *

* Cette Pièce n'a jamais été exactement imprimée.

*É P I T R E , adressée au retour du Printemps
à M. VANDEBERGHE , d'Orléans.*

L'HIVER a disparu : le Ciel est sans tempêtes ;
Le Soleil en vainqueur s'avance sur nos têtes ;
La Nature renaît ; l'Amour & le Printemps
Rajeunissent nos cœurs , embellissent les champs.
Du concert des oiseaux les bosquets retentissent.
En panaches flottans les lilas refleurissent ;
Et la campagne enfin , que peuplent les zéphirs ,
Est un temple paré pour le Dieu des Plaisirs.

HEUREUX qui , loin du luxe & du fracas des villes ,
Respire un air plus pur sous des berceaux tranquilles ,
Qui , couché sur la mousse , à l'ombre d'un ormeau ,
Dort , se réveille & chante au bord d'un clair ruisseau !
Mais s'il découvre , assis sous des grottes riantes ,
Cet abysme azuré de vagues bondissantes ,
Théâtre du commerce & de la liberté
Qu'usurpa des Anglois l'insolente fierté ;
S'il apperçoit de loin cent poupes fortunées ,
D'étendards , de pavois & de palmes ornées ,
Rapporter les doux fruits de Chypre ou de Samos ,
Les richesses de Smyrne & les vins de Lesbos :
Trop fortuné mortel ! que je lui porte envie !
Il jouit sur les bords de ma belle patrie ,

E ij

Du bonheur où j'aspire & qui semble me fuir ,
Et s'envoler toujours quand je crois le saisir.
O ma vie ! ô vain songe ! ô rapide existence
Qu'amusent les desirs , qu'abuse l'espérance !
Jouet des passions , en proie à la douleur ,
Hélas ! tu vas passer comme la tendre fleur
Qu'aux champs , où dût briller sa destinée heureuse ,
Etrouffe l'herbe avide & la ronce épineuse !
Tel est , tristes humains , notre malheureux sort :
Des projets , des erreurs , la douleur & la mort....

IL est doux cependant pour mon âme sensible
De chérir des hameaux la demeure paisible ,
De préférer au luxe , aux mœurs de la cité ,
L'innocence des champs & leur simplicité !
Là , s'écoulent souvent mes heures fortunées ,
Comme elles s'envoloient dans mes jeunes années ,
Age d'or , où j'ouvrais mon cœur aux sentimens
Qui présageoient mes goûts par mes premiers pen-
chans.

Là , mes yeux fatigués du spectacle des vices ,
Jouissent à loisir des plus pures délices ;
Là , sont les amis vrais ; là , les époux heureux ,
Les vieillards honorés , les cœurs religieux ,

SÉJOUR du doux repos , frais vallons , solitude
Où j'ai pris de penser la première habitude ;
Et vous , hommes des champs , mortels trop peu
connus ,

Quand vivrai-je avec vous ! quand seront-ils rompus,
Ces liens importuns , cette pesante chaîne ,
Que depuis mon printemps je secoue & je traîne !
Quand pourront s'accomplir tant de charmans projets ,
De goûter , loin du bruit , à l'ombre des bosquets ,
La paix & l'amitié , derniers besoins du sage !
Vous , mes tendres amis , qui , depuis mon jeune âge ,
Avez connu mes vœux & le fond de mon cœur ,
Dites , si j'enviai jamais d'autre bonheur !
Eh ! que m'importe à moi la faveur importune
Que dispense au hasard l'imbécille fortune ?
Quand tous les jours j'emploie & mon temps & mes
soins

A couper quelque tête à l'hydre des besoins ,
Qu'ai-je à faire du char où roule avec vitesse ,
Sur des ressorts lians , l'inutile mollesse !
Au lieu des vains plaisirs que l'espoir embellit ,
Que le vide accompagne , & que le remords suit ,
De sages voluptés , des goûts simples , faciles ,
Amusent mes loisirs & les rendent utiles ,
Enfans de la Nature & du bonheur d'autrui ,
Que jamais ne corrompe le regret ou l'ennui ,
Ces hôtes des palais ignorent ma retraite.
Mais l'aimable gaité , la sagesse discrète ,
Les Arts consolateurs , & leurs amans choisis ,
Par l'amitié fidelle y sont toujours admis .
Hélas ! si mes amis , si ces sages sensibles ,
Dont le commerce heureux charme mes jours paisibles ,

Quand je reposerai sous d'éternels cyprès,
 Honorent mon trépas de leurs touchans regrets ;
 A leurs cœurs défolés si ma mémoire est chère ;
 Lorsqu'ils auront rendu mon corps à la poussière,
 D'une tremblante main, non sans verser des pleurs,
 S'ils gravent sur ma tombe : « Il fut simple en ses
 mœurs : »

Si le Ciel me réserve une gloire si pure,
 J'en atteste mon cœur, mes amis, je le jure,
 Comme vous m'êtes chers ! si vous daignez m'aimer,
 Satisfait, je n'ai plus de desirs à former ;
 Et je descends enfin, l'âme tranquillisée,
 Sous l'ombrage fleuri de l'heureux Élysée.

(Par M. Béranger.)

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
 du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Compas* ; celui du
 Logogryphe est *Mort* : retranchez la pre-
 mière & la dernière lettre, vous aurez *or*.

É N I G M E.

P L U S l'eau me vient en abondance,
 Plus je visite mon tonneau :
 Je bois du vin, je fais bonbance ;
 Mais, hélas ! faute d'eau je ne bois que de l'eau.

L O G O G R Y P H E.

Q U A T R E pieds composent mon nom ;
Et je suis tout esprit des pieds jusqu'à la tête.
Otez-moi mon troisième & je perds mon renom ,
Adieu l'esprit , je ne suis qu'une bête.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

P E R C Y , *Tragédie en cinq Actes* , par
Miss Hannah More , représentée pour la
première fois sur le Théâtre de *Covent-*
Garden , le 10 Décembre 1777 , traduite
de l'Anglois sur la seconde Édition en
1781 , in-8°. A Paris , chez Brunet , Li-
braire , rue Mauconseil , à côté de la
Comédie Italienne ; & chez les Libraires
qui vendent les Nouveautés , 1782.

L'ÉLOGE de cette Pièce , qui n'auroit pas
été faite sans *Gabrielle de Vergy* , pouvoit
se passer de la critique de *Gabrielle de*
Vergy.

On ne s'embellit point en blâmant sa Rivale ;

On ne s'honore point en battant sa Nourrice.

Il est vrai que cette critique n'est pas
l'effet d'une jalousie d'Auteur , mais d'un

E iv

zèle de Traducteur. L'Auteur s'est chargé seulement de corriger à sa manière la Pièce de M. de Belloy; le Traducteur, de justifier ces corrections, & d'en prouver la nécessité.

Le sujet & la manière de le traiter sont en général absolument les mêmes. Percy est Coucy, Douglas est Fayel, Elvine est Gabrielle, Harcourt est l'Écuyer Monlac, le Comte Raby est Vergy, père de Gabrielle; Raby paroît dans la Pièce, au lieu que Vergy ne paroît point dans *Gabrielle*, premier changement d'où il résulte quelques beautés propres à la Pièce Angloise, mais d'où il résulte aussi quelque diminution d'un des principaux mérites de la Pièce Françoisé, la simplicité. Les deux premiers Actes ne se passent plus uniquement entre le mari & la femme; ce qui, par un tour de force assez singulier, avoit suffi à l'intérêt de *Gabrielle*.

Quant au changement des noms, nous ne voyons pas trop quel est le mérite de traiter sous des noms Britanniques un sujet essentiellement François; nous ne voyons pas non plus que ce soit un défaut, rien de plus indifférent.

Mais voici les deux changemens vraiment considérables:

1°. Coucy aime une femme qu'il fait être mariée. Percy revient de la Terre Sainte croyant trouver son Amante toujours fille, & n'ayant aucun soupçon de son mariage.

Le Traducteur croit que cette différence rend Percy beaucoup plus intéressant que Coucy , parce que sa passion est innocente. Nous croyons, nous, cette circonstance très-indifférente ; car lorsque Percy , dans son entrevue avec Elvine , apprend qu'elle est mariée , il ne cesse pas de l'aimer ; pourquoi donc Coucy , accoutumé dès l'enfance à aimer Gabrielle , n'auroit-il pas de même continué de l'aimer depuis le mariage ? Tout ce qu'il lui devoit , d'après les bienéances théâtrales , étoit de s'interdire l'espérance injamieuse & le desir criminel de la rendre infidelle. Or sa passion a , comme celle de Percy , toute la pureté , toute l'innocence qu'elle doit avoir.

De plus , d'après l'Histoire , d'après les Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste , d'après la Romance de M. L. D. D. L. V. &c. l'Amour de Raoul de Coucy & de Gabrielle de Vergy est un sujet consacré , comme celui de Phèdre , femme de Thésée , pour Hyppolite son beau-fils ; ou celui de Sténobée , femme de Prætus , pour Bellérophon. Or , dans ce sujet , c'est d'une femme mariée que Coucy est amoureux , & le changement fait à cet égard dans la Pièce Angloise dénature en quelque sorte le sujet.

2°. On en peut dire autant de l'autre changement concernant le cœur que Coucy envoyoit à Gabrielle , & qui inspire à Fayel l'idée de présenter ce cœur à sa femme. Miss-Hannah More substitue à ce cœur une

écharpe qu'Elvine avoit donnée à Percy avant son départ pour la Terre-Sainte, que Douglas croit qu'elle lui a donnée depuis son retour, qu'il regarde par conséquent comme une preuve d'infidélité de la part d'Elvine, & qu'il lui rapporte comme un témoignage de sa victoire & de la mort de Percy. L'idée de cette écharpe est heureuse sans doute; c'est un grand adoucissement de la dureté du sujet, mais aussi ce n'est plus le même sujet, ce n'est plus le sujet de Raoul de Coucy & de Gabrielle de Vergy. Le mari n'est plus qu'un jaloux ordinaire qui a tué son rival, & qui en triomphe aux yeux de sa femme, ce mari n'est plus Eayel. On étoit libre sans doute de s'éloigner d'un sujet qu'on jugeoit trop dur; mais M. de Belloy étoit le maître aussi de traiter dans toute sa dureté un sujet qu'il trouvoit consacré, & de faire cette expérience sur le cœur humain. L'expérience a réussi.

Il seroit seulement remarquable que ce fût en Angleterre que ce sujet eût paru trop dur, si la Tragedie de Percy n'étoit pas d'une femme.

Le zélé Traducteur se récrie beaucoup sur la dureté du sujet tel qu'il a été traité par M. de Belloy. « De Belloy, dit-il, » prenoit-il les François pour des Canni- » bales, pour des Anthropophages?... Toutes » les femmes ont éprouvé des convulsions, » plusieurs sont tombées en défaillance, » &c. »

Les femmes se sont accoutumées à la dureté de ce spectacle ; & , quoi qu'en dise le Traducteur, les représentations de *Gabrielle de Vergy* ne sont point abandonnées, même des femmes.

« M. de Belloy, dit encore le Traducteur, semble se féliciter dans sa Préface de n'avoir point fait manger le cœur de Coucy. »

Non, il ne s'en félicite pas ; car il est trop évident que ce dégoûtant & abominable repas ne pouvoit pas être mis sous les yeux du Spectateur, & que le sujet ne pouvoit pas être suivi jusques-là :

Non humana palam coquat extra nefarius Atreus.

Il le dit seulement, parce qu'il faut rendre compte au Public de son travail : voilà tout. Mais il auroit pu se féliciter de l'adresse avec laquelle, obligé de supprimer cet affreux repas, il ne l'a cependant pas entièrement passé sous silence, parce que c'est sur-tout la partie consacrée & caractéristique du sujet ; il jette en passant quelques traits de ce tableau cruel au milieu du délire de *Gabrielle*, seule manière dont il fût possible de les présenter, encore retranche-t-on le plus souvent ces traits à la représentation.

« Cet événement, poursuit le Traducteur, est d'autant plus abominable qu'il n'a jamais existé. C'est une fable. »

Une fable ! Cela est bientôt dit. En examinant un peu plus attentivement dans les

Evj

Differtations de M. de Belloy les preuves de la réalité de ce fait, le Traducteur changeroit peut-être d'avis. Mais le fait fût-il faux, il n'en est pas moins consacré, ce qui suffit pour le Théâtre.

« M. de Belloy prétend que les Specta-
 « teurs ne voient point le cœur de Coucy ;
 « mais ne le voient-ils pas par ces yeux
 « éperdus & dans les hurlemens affreux de
 « cette Amante ? »

Ceci peut donner lieu à quelques réflexions. C'est sans doute une grande hardiesse de l'Art dans l'Actrice, que ces cris de douleur & d'effroi, que ces convulsions violentes qu'elle a osé donner à Gabrielle ; il a fallu pour cela entrer bien parfaitement dans l'esprit du rôle, & se pénétrer bien profondément de la situation du Personnage ; aussi n'est-ce plus une Actrice qu'on voit & qu'on entend, c'est Gabrielle elle-même, ce qui est peut-être un peu trop fort pour le moment ; car c'est un article de goût bien discuté & bien décidé aujourd'hui, que si la vérité parfaite est un mérite suprême dans le genre touchant, elle peut être un défaut, c'est-à-dire, un excès dans le genre effrayant. Qu'un Héros mourant sur la Scène pousse la ressemblance de son rôle aussi loin qu'il pourra, il attendrira & n'épouvantera point ; si on voyoit le mourant même, on ne pourroit soutenir ce spectacle, ou du moins ce spectacle cesseroit d'être un plaisir, & deviendrait une véritable dou-

leur. Nous ignorons si M. de Belloy avoit conçu qu'on iroit dans ce rôle de Gabrielle jusqu'aux cris & aux convulsions. Nous voyons qu'il paroît s'être contenté de donner du délire à Gabrielle, & qu'il a rendu ce délire aussi doux, aussi tendre, aussi touchant qu'il l'a pu. Le moment où Gabrielle, prenant son mari pour son père, se jette dans les bras de Fayel, & lui fait entendre, d'une manière si naturelle & si adroite, une justification que le coupable Fayel n'étoit plus digne d'entendre, & qui ne pouvoit plus être adressée noblement par Gabrielle qu'à son père; ce moment est des plus touchans & des plus pathétiques; toute horreur alors a disparu, il ne reste plus que les larmes. M. de Belloy a bien senti & bien prouvé la nécessité de faire promptement succéder l'attendrissement à l'horreur & à l'effroi, & ce n'est qu'à ce prix qu'il permet un moment d'horreur. On peut voir dans sa Preface sa doctrine sur ce qu'il appelle l'horreur sèche; cette doctrine est très-saine & très-bien exposée; l'Auteur s'y montre aussi éloigné, que le Traducteur de la Pièce Angloise, de favoriser le goût des Cannibales & des Anthropophages; & les sombres horreurs du Drame moderne. Il convient que le moment où Gabrielle découvre le vase est pénible & douloureux; il s'attache en conséquence à en diminuer l'horreur. Tout ce que dit Gabrielle dans son délire tourne à l'attendrissement & porte aux larmes. On peut

dire même que toute la Pièce, & avant & après ce moment terrible, mais inévitable, parce qu'il est consacré par le sujet, est, de la part de l'Auteur, une correction & un adoucissement continuel de ce que ce sujet a de trop dur & de trop cruel. La passion que l'Auteur a donnée à Fayel le rend tout-à-tour tendre & redoutable, toujours malheureux, jamais odieux; il ne l'est pas même après son crime, que son repentir, & la mort expient à l'instant. C'est un des caractères les plus heureusement destinés; & le Comte de Douglas, dans la Pièce Angloise, n'égale pas le modèle sur lequel il a été formé.

Le Traducteur vante beaucoup, avec raison, ce père coupable & infortuné qui „ cause les malheurs du mari, de l'amant, „ de la maîtresse & les siens; „ il relève avec complaisance la morale que la Pièce Angloise présente contre les parens qui sacrifient leurs enfans en forçant leurs inclinations. La Pièce Française a donné l'exemple de la même moralité, mais elle y est moins sensible, ou plutôt moins développée, que dans la Pièce Angloise, où le père paroît, s'accuse lui-même & demande pardon à sa fille. Le personnage de ce père est le seul qui appartienne en propre à l'Auteur de *Percy*, mais il est très-bien conçu, & dans ses vertus & dans ses faiblesses; c'est un franc Chevalier, plein d'honneur & d'amour pour la gloire. Il a aimé *Percy*, il lui a destiné sa fille; une rupture survenue;

après-coup a empêché ce mariage ; il apprend que Percy a beaucoup contribué à la victoire remportée par les Chrétiens dans la Palestine, il s'écrie :

« Que fait - il ? que fait Percy ? aimable
» jeune homme ! je ne suis plus ton enne-
» mi : celui qui a vaincu pour ma patrie est
» mon ami. »

Il s'empêrte contre sa fille, parce qu'elle blâme la guerre & les croisades ; il l'accuse à ce sujet de blasphème & d'impiété. Voilà le vieux Guerrier. Mais lorsqu'il dit à son gendre avec une simplicité si aimable :
« Soyez doux envers mon enfant ; gagnez
» son cœur par une confiance & un amour
» sans reproche. » Voilà le père & l'homme de bien.

On reconnoît dans Miss-Hannah-Morre une Elève de Shakespéare ; on voit qu'elle s'est formée sur ce modèle si révére des Anglois ; elle a comme lui des beautés fières & sauvages, elle en a aussi comme lui de déplacées ; elle met quelquefois de la déclama- tion & de la poésie trop forte & trop exaltée, où il ne faudroit que du naturel & qu'un ton touchant. Par exemple, lorsqu'El- vine a reçu la fausse nouvelle (qu'elle croit vraie) de la mort de Percy, elle s'écrie :

« Ah ! si je pouvois briser les éternels
» liens de la mort, & lui arracher le sceptre
» qu'elle tient dans ses mains de fer, si je
» commandois au sépulcre de s'ouvrir & de
» restituer la cendre qu'il garde depuis long-

» temps, si j'apprenois au bras sanglant de
 » la guerre à me rendre mon cher Percy
 » qu'elle a frappé de ses coups meurtriers,
 » alors je cesserois une fois de pleurer. »

Dans quel pays l'amour inspire-t-il ce langage hors de nature à une femme qui vient de perdre son amant ? Rien n'est beau que le vrai.

L'arrivée de Percy sur la Scène en présence d'Elvine est bien brusque, & n'est point préparée, comme chez M. de Belloy, par cette idée si heureuse & si tendrement exprimée :

Toi qui ne m'entends plus, hélas ! dès notre enfance,
 C'est ainsi que l'Amour m'annonçoit ta présence.

Nous n'imputons point à l'Auteur la naïveté un peu trop forte qu'Elvine dit à Percy : *Est ce que tu es vivant ?* Il est très-vraisemblable que la phrase angloise, en signifiant à-peu-près la même chose, ne répond pas précisément à celle-là. Gabrielle, pendant quelque temps, prend Coucy, qu'elle croit mort, pour l'ombre de Coucy même qui vient errer autour d'elle ; mais elle ne s'avise pas de lui dire : *Est ce que tu es vivant ?*

Au reste, la Pièce de Percy a eu le plus grand succès à Londres, nouvel hommage pour *Gabrielle de Vergy*, Pièce très-simple, très-bien faite, très-bien conduite, très-intéressante & dans l'ensemble & dans les détails, Pièce d'ailleurs mieux écrite que les autres de M. de Belloy, mais qui auroit

besoin de l'être mieux encore , & qui alors ne le céderoit à aucun des chefs-d'œuvres du Théâtre François.

L'ÉVENTAIL, Poëme en quatre Chants , dédié à S. A. S. Madame la Duchesse de Bourbon., par M. Milon , de Liège. A Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques, & Desrennes, au Palais Royal.

L'AUTEUR de cet Opuscule , qui se dit fort jeune , & dans sa Préface & dans son Poëme , ne prétend pas du moins en imposer au Public sur le motif qui l'a déterminé à courir les risques de l'impression. Il avoue qu'il a ambitionné son suffrage. Cette sincérité ne sauroit lui nuire ; elle est bien préférable au charlatanisme de ceux qui veulent faire croire qu'ils se sont vus contraints par leurs amis, ou par des personnes à qui ils sont obligés d'obéir ; cette coquetterie littéraire est trop usée , & en même temps trop ridicule. L'essai poétique que nous annonçons est une imitation de l'Éventail de Gay , Poëme en trois Chants , plein de longueurs & vuide d'action , comme presque tous les Ouvrages Anglois de ce genre. M. Milon y a fait plusieurs additions ; & le Poëme , qui n'étoit déjà que trop long , a un Chant de plus. Avec un goût plus mûr , l'Auteur eût réduit le tout à un seul. On sent aussi que son style n'est point fait. Il est toujours diffus

& souvent profaïque. La description de l'Éventail est très-foible.

Ainsi parle Vénus ; & son fils à l'instant ,

D'un facile crayon dessine l'instrument.

Les Amours attentifs contemplent le modèle.

Tout s'apprête ; au travail on se livre avec zèle.

On fend le bois des arcs ; dont chaque portion

Sous l'acier se façonne en un mince rayon.

Le soufflet qui mugit dans les forges brûlantes

A ranimé l'ardeur des flammes expirantes.

Le fer des traits plongé dans un foyer bouillant ,

S'amollit sur l'enclume & forme un clou brillant ,

Où des côtes de bois , avec art effilées ,

Par un axe commun se trouvent rassemblées.

Un vélin étendu sur les extrémités

En un cercle imparfait couvre les deux côtés.

Tout l'Ouvrage n'est pas aussi défectueux que cette description ; mais il y a peu de morceaux bien travaillés ; les meilleurs manquent de précision. Ce n'est pas qu'on ne rencontre souvent des vers très agréables. On en peut juger par ceux-ci :

Quelle Muse pourroit, sans fatiguer sa voix ,

Célébrer la parure & ses changeantes loix ?

Qui pourroit crayonner ses panaches flottans ,

Ces aigrettes, ces fleurs, ces touffes de rubans ,

Ces vains colifichets de ces têtes légères ,

Qui semblent promener de mobiles parterres,
 Ces voiles transparents qui gazent le contour
 De ces globes chéris où folâtre l'Amour ?

Comment tracer encor ces robes étrangères,
 Jouets capricieux des modes passagères ?
 La Léviote traînante , & mille autres atours,
 Tantaisques vêtemens des Belles de nos jours ?

L'Auteur , en conseillant aux femmes le goût de la simplicité dans la parure , a eu occasion de rendre hommage à une Princesse aussi chérie que respectée , & que l'on peut louer sans flatterie.

La seule modestie embellit leurs traits :
 DE CHARTRES est nommée au portrait que je fais.

O Sexe , jeune encor , voilà votre modèle.
 Pour attirer nos yeux , soyez simple comme elle.
 Imitiez sa candeur , suivez-en tout ses pas.
 Que ses rares vertus décorent vos appas.

L'attrait le plus piquant est la simplicité.

Voici encore deux vers très-remarquables par l'harmonie imitative ,

..... On n'entend ni l'enclume gémir,
 Ni le marteau frapper , ni le soufflet frémir.

Nous n'étendrons pas plus loin & nos citations & notre critique. Nous ne voulons

point affliger l'Auteur, & encore moins le décourager. C'est pour l'animer à mieux faire que nous avons fait mention de son Ouvrage. Les jeunes Versificateurs, encore pleins des illusions d'un Art dont ils ne connoissent que les charmes sans en soupçonner les difficultés, & vivement éblouis par le phosphore de la gloriole Littéraire, attachent beaucoup d'importance à leurs moindres essais, & n'ont rien tant à cœur que d'obtenir une mention quelconque dans les Ouvrages périodiques. Ce desir, qui tient beaucoup à l'émulation, doit paroître tout simple dans un débutant. Il y a une sorte d'équité à parler d'un Ouvrage qui, sans être bon & sans avoir assez d'importance pour mériter l'attention du Public, annonce néanmoins dans l'Auteur quelques dispositions & un goût pour les Lettres qui ne peut être blâmable, pourvu qu'il soit bien dirigé, & qu'il ne devienne pas une prétention ridicule. Les jeunes Écrivains, abstraction faite du plus ou moins de talent, sont intéressans aux yeux d'un vrai Littérateur par une qualité bien précieuse, c'est qu'ils sont enthousiastes de bonne-foi, & qu'ils ne connoissent point l'esprit de parti. Aussi l'Auteur de cet article se fera-t'il un devoir d'avoir toujours beaucoup d'égards pour ses jeunes Confrères.

Vous qui des yeux mesurant la carrière,
Brûlez déjà d'en courir les hasards, .

Jeunes amans de Minerve & des Arts;
Nobles rivaux, dont la gloire première
A des Neuf Sœurs attiré les regards;
Que j'aime à voir ces Nymphes du Parnasse
Encourager votre naissante audace!
Et que je hais ces frêlons veinieux,
Qui dans la fange & dans l'ignominie,
Ont l'œil blessé des rayons du génie!
Que je suis loin d'être injuste comme eux!

C'est sans doute par un semblable motif d'encouragement que le grand Frédéric, qui cultive les Lettres & les Sciences, & fait les récompenser au-delà de son Royaume, a écrit à l'Auteur la Lettre suivante, il y a quelques années, en réponse à des vers qu'il lui avoit adressés. Nos Lecteurs nous sauront gré de la leur faire connoître.

« Ami des Muses, c'est toujours avec un
» plaisir bien sensible que je vois renaître
» dans notre siècle des Homères & des Pin-
» dares. Les essais de poésie que vous venez
» de m'offrir à la suite de votre Lettre du
» 2 de Décembre dernier, me paroissent tenir
» quelque chose de l'un & de l'autre, & je
» les ai accueillis comme ils le méritent. Je
» me féliciterois beaucoup si, comme vous
» dites, mes Ouvrages ont quelque part au
» goût que vous avez pris pour la poésie,
» dans laquelle vous paroissez si bien réussir.
» En attendant, je suis très-sensible à vos

» hommages , & je vous en conserverai
 » toujours un souvenir reconnoissant ; en
 » priant Dieu qu'il vous ait en sa sainte
 » garde. »

Postdam , ce 5 Janvier 1775. Signé , Frédéric.

*SCÈNES, Champêtres , & autres Ouvrages
 du même genre , par M. P* *. A Amster-
 dam, & se trouvent à Paris, chez Goguary,
 rue S. Benoît, vis-à-vis l'Abbaye.*

LES Ouvrages que renferme cette Bro-
 chure , ont la forme de l'Idylle ; mais le ton
 en est trop noble & trop poétique pour con-
 venir à la simplicité de ce genre de Poème.
 Aussi l'Auteur les a-t'il intitulés : *Scènes
 Champêtres*. On doit donc les juger comme
 des Ouvrages d'un genre nouveau ; & c'est
 à la raison plutôt qu'aux règles à prononcer.
 Toutes ces Scènes Champêtres sont en prose.
 Il est certain , & nous en conviendrons avec
 M. P... qu'il peut être un genre de prose
 propre à notre langue , & susceptible des
 plus grandes beautés de la poésie , quoique
 privé des avantages de la versification. Mais
 quelque dénomination qu'adopte l'Auteur ,
 il lui sera difficile d'échapper à deux obser-
 vations critiques que voici.

1°. Ces Scènes Champêtres , si ce ne
 sont pas des Idylles , seront au moins des
 Dialogues ; or , le Dialogue exige plus de
 naturel , ou du moins plus de simplicité.

Ajoutons que l'expression trop poétique affoiblit le sentiment ; & ce défaut est contraire au but de M. P..., qui cherche encore plus à parler au cœur qu'à l'imagination. Les Hymnes ne doivent pas être comprises dans cette critique, parce que l'Hymne est une espèce de chant religieux, qui suppose l'enthousiasme, & qui admet les figures les plus poétiques.

2°. Il eût fallu marquer le lieu de la Scène, soit réelle, soit imaginaire, & caractériser les personnages. Sans cela, on ne sait où l'on est, ni à qui l'on a affaire ; & ce défaut nuit à l'intérêt.

Nous osons nous flatter que ceux qui liront cet Ouvrage conviendront de la justesse de ces observations ; mais ils sentiront aussi que l'Auteur n'a pu mériter ces reproches sans avoir rendu en même-temps la tâche plus difficile, & ils n'en auront qu'une meilleure idée de son talent, qui a su vaincre les difficultés qu'il s'étoit créées lui-même ; car la lecture de ces Scènes Champêtres est réellement attachante. M. P..... termine assez modestement la Préface par ces mots : « Si je suis assez heureux pour rappeler un souvenir agréable, ou exciter un sentiment vertueux, mon but est rempli ; & sans oser m'élever à de plus hautes prétentions, je suis content de mon succès si j'entends dire : *Quel dommage que cela ne soit pas en vers.* » Ce vœu ne peut qu'être exaucé ; mais c'est le moindre éloge auquel il ait droit de pré-

tendre. Il est certain qu'en lisant ces Scènes Champêtres, on ne peut s'empêcher d'y regretter souvent le charme de la versification, & qu'on s'écrie souvent en effet : *Quel dommage que cela ne soit pas en vers ; mais quelquefois aussi l'on n'y desire rien ; on est entraîné par des peintures attachantes, & l'on est charmé de voir que la haine du vice & l'amour de la vertu respirent dans tout l'Ouvrage.*

On y trouve les idées les plus gracieuses & les images les plus fraîches. « Reçois, dit la tendre Mirza à sa chère Adèle ; reçois, mon Adèle, la première violette sur laquelle se soit arrêté le regard de Mirza. Qu'elle parfume l'air qui t'environne, & que, détachée de ton sein, elle me plaise plus encore que celle qui tient au gazon fleuri. » Et ailleurs : « Mon Adèle, tourne vers moi le premier sourire de ton réveil..... Être céleste, arrête sur Mirza tes premiers regards ; ils portent l'ivresse dans tous mes sens... Que tu es belle quand tu reposes ! que tu es belle encore quand tu t'éveilles avec la Nature ! Heureux Mirza, qui respire ton souffle si pur, confondu avec l'air frais du matin !..... »

Il y a de beaux détails dans *la Forêt*, *l'Hymne à l'Amour*, &c., & beaucoup d'intérêt dans la Pièce qui a pour titre : *l'Abbaye*. Nous allons transcrire ici celle intitulée : *les Remords ou le Méchant*, qui nous a paru des plus remarquables ; on y trouvera un cadre qui n'est pas commun, du mouvement &

& de l'énergie dans la peinture du Remords. La douce sensibilité d'Emma, qui s'y trouve en opposition avec la sombre horreur du crime, nous paroît, du côté de l'Art, mériter les plus grands éloges, & prête à ce petit Ouvrage un intérêt dont il paroïssoit peu susceptible.

LES REMORDS ou LE MÉCHANT.

EMMA, SALEM, ELVAR.

S A L E M.

Détoûnons - nous de ce sentier, chère Emma; évitons l'approche du coupable & malheureux Elvar.

E M M A.

Elvar.... celui dont les crimes ont effrayé cette paisible Contrée!

S A L E M.

Oui, tu le vois en proie à ses remords.... Le trouble de son cœur a égaré sa raison; il ne connoît plus de la vie que la douleur.

E M M A.

Vois comme il élève par intervalles ses regards vers le ciel qu'il craint de fixer, & avec quelle confusion il les reporte vers la terre!

S A L E M.

Une seule larme les soulageroit: hélas! le
N^o. 33, 17 Août 1782. F

premier tourment du coupable est de ne pouvoir pleurer.

E M M A.

Où porte-t'il ses pas ?

S A L E M.

Vers le bosquet des tombeaux où reposent enfin ceux dont il a troublé la vie. ... Cette tombe que recouvre déjà l'herbe naissante, est celle de son vertueux père, dont la douleur a précipité la fin.

E M M A.

Il semble que la terre le repousse & rejette sa plainte.

S A L E M.

Il implore en vain le repos; comment réparer tant de crimes envers ceux qui ne sont plus ?

E M M A.

Quelle que soit la justice qui le frappe, ô Salem ! je ne puis fermer mon cœur à la pitié, ni refuser des larmes au désespoir qui l'accable.

S A L E M.

Plus loin est la tombe de sa mère; le malheureux s'y traîne en gémissant; il la trouvera également inflexible.

E M M A.

C'étoit sa voix plaintive qui se faisoit entendre la nuit dernière, semblable au mur-

gissement affreux de l'esprit malfaisant qui erre dans les ténèbres.

S A L E M.

Au seul nom d'Elvar, les enfans effrayés se précipitent sur le sein de leurs mères.... objet d'horreur & d'épouvante, l'homme même, dans la force de ses années, recule à son aspect, & prend une route contraire.

E M M A.

Il s'avance..... hélas ! si nous pouvions adoucir sa peine....

S A L E M.

Un délire affreux a troublé ses sens.... à peine nous reconnoîtra-t'il.

E M M A.

Elvar, malheureux Elvar, puisse le ciel se montrer sensible à ta plainte !

E L V A R.

Qui êtes-vous donc, vous qui adressez au ciel un souhait pour Elvar ?

S A L E M.

Tu ne reconnois pas Salem, l'ami de ta jeunesse ?

E L V A R.

Oui, ton nom me fut connu autrefois.... Depuis si long-temps, hélas ! je n'ai plus d'ami.... la lumière du jour ne blesse pas tes regards.... tu peux reposer sous le feuillage, & sourire au retour du printemps.

F i j

E M M A.

Quelle cruelle agitation !

E L V A R.

Vois-tu ce nuage qui pose sur ma tête?... par-tout ailleurs le ciel est serein.... Dis-moi, dans quelle saison sommes-nous ? Voit-on de beaux jours encore dans la vallée ?.... La terre me paroît triste & dépouillée.... Que dit-on d'Elvar ?.... Est-il vrai que son seul nom, prononcé dans une fête, en trouble la joie ?

S A L E M.

Ton repentir fera naître pour toi des jours de paix.

E L V A R.

Des jours de paix!.... & qui m'assurera que ceux qui n'y sent plus consentent à la paix ? N'as-tu pas vu la terre qui porte leurs tombes, me repousser & frémir sous mes pas ?.... Il n'est plus de retraite, plus d'asyle où le remords n'ait pénétré avant moi ?.... La douleur me devance, & je la trouve là où je cherchois le repos.... Enveloppé de ténèbres, je me heurte à chaque pas ; le gazon se change sous mes pieds en cailloux déchirans.... Fuyez loin de moi.... je ne porte que l'horreur & l'épouvante.... Votre stérile pitié ne peut rien pour Elvar.... tous les vœux que vous formeriez pour lui retomberoient sur sa tête en malédiction.... Le ciel se fermeroit pour lui à la douce prière de l'innocence.

E M M A.

Il fuit.... déjà il se perd dans les sentiers tortueux de ces rochers..... Ciel vengeur , laisse-toi fléchir , & modère tes coups !

S A L E M.

Reprenons la route de la vallée , ma tendre amie. Allons, en plaignant le coupable, jouir du spectacle si doux de la vertu & de l'innocence.

*LA Lévitte conquise , Poëme en deux Chants, par M. de Lamontagne. " This even Be-
" linda may vouchsafe to view. Peut-
" être Bélinde elle-même daignera lire
" mon Ouvrage. " Boucle de cheveux en-
levée, Chant I. A Paris, chez la Veuve
Ballard & fils, rue des Mathurins.*

CE Poëme est le premier Ouvrage d'un jeune homme ; c'est une raison à la fois pour le Critique d'être indulgent & sévère. A cet âge, celui qui est né avec du talent se corrige de ses défauts aussi-tôt qu'il les apperçoit, & c'est pour cela qu'il faut les lui faire sentir. Il ne s'agit donc point de savoir si le jeune homme, qui paroît pour la première fois sur le théâtre orageux de la Littérature, a fait un bon Ouvrage, mais s'il annonce du talent. On ne parvient guères à cet âge qu'à la perfection de la médiocrité, & l'on pourroit établir presque comme une règle générale, que celui qui, jeune encore, débute par

F iij

un bon Ouvrage, n'en fera jamais de meilleur.

On voit, par le titre & par l'épigraphe de ce Poëme, que M. de Lamontagne s'est proposé la Boucle de cheveux enlevée de Pope pour modèle; mais avec le même esprit & le même talent, avec une égale connoissance du monde & de son Art, M. de Lamontagne n'auroit pas pu atteindre aux beautés variées & piquantes de son modèle. Le sujet est fort peu de chose sans doute dans ce genre; mais il faut pourtant qu'il produise une action qui amène & des incidens, & des caractères & des tableaux, où l'imagination du Poëte puisse répandre ses richesses, où des fictions originales & inattendues servent de cadre à des peintures de nos mœurs, de nos travers. Le Poëte doit faire voir le monde qui est sous nos yeux dans un monde créé sous ses pinceaux; mais si l'action n'est rien, il sera difficile d'y attacher tant de choses d'une manière naturelle. Le Poëte sera stérile ou bizarre. Il paroît que M. de Lamontagne n'a pas assez compris combien un fonds heureux étoit nécessaire aux productions de l'esprit. Il est beau de créer tout de rien; mais l'action d'un Poëme est la première chose que doit créer le Poëte. Celle de la Léviite conquise, est trop peu de chose pour qu'il ait été possible à M. de Lamontagne d'y montrer tout ce qu'il peut avoir de talent.

Zulmé, au sortir de l'un de nos Spectacles, rentre chez elle pour attendre son Amant;

son Amant n'arrive point; elle craint d'avoir paru moins belle à ses yeux; elle imagine que peut-être sa parure n'aura pas assez fait ressortir ses charmes; elle invoque la Déesse de la mode, quoique peut-être le desir de plaire & de ranimer les feux de son Amant eût pu l'inspirer aussi bien qu'une Divinité. La Déesse ne descend point à la voix d'une mortelle, mais elle lui envoie un Génie: on ne sera point étonné de voir des Génies au service de la Déesse de la mode. Ce Génie, qui a la mine d'un François & un furtout à l'Angloise, promet à Zulmé que tous ses vœux vont être remplis, que le temple de la mode va s'ouvrir à ses yeux, & qu'elle enrichira l'Univers d'une robe nouvelle. Elle monte avec lui sur un char de couleur puce, attelé d'un griffon, & ils vont au temple de la Déesse. Voilà le premier Chant. Au second, elle arrive au temple. *Des monstres furieux*, qu'on ne s'attendoit pas à trouver là, veulent repousser Zulmé, & l'empêcher de prendre la Lévitte, au dôme suspendue; mais elle triomphe des monstres avec le secours des Génies; &

Les fifres, les tambours, organes de la gloire,
Annoncent de Zulmé la brillante victoire.

On voit qu'il y a trop peu d'invention dans l'action de ce Poëme, ou plutôt qu'il n'y a point d'action; d'ailleurs, du moment que la Déesse envoie un Génie à Zulmé, il est trop sûr que Zulmé réussira; elle n'a

rien à craindre, rien à espérer, & on n'espère rien, on ne craint rien pour elle. Il est vrai qu'elle trouve des monstres en arrivant chez la Déesse; mais on ne voit pas comment il se trouve des monstres dans le temple de la mode. Ces monstres & ces Génies des Poèmes & des Contes, doivent être des êtres allégoriques; alors les caractères qu'on leur donne peignent ceux de nos vertus & de nos vices. Ces portraits, devenus un peu trop lieux communs, peuvent fournir des traits heureux à l'esprit & à l'imagination des Poètes. C'est même là que tout ce que l'imagination a de folie, & l'esprit de sagesse, s'unissent le plus naturellement ensemble. Pope & Voltaire ont donné dans ce genre des modèles parfaits; mais les monstres du temple de la mode ne représentent rien; aussi M. de Lamontagne n'a-t-il pas eu même l'idée de peindre leur caractère: nous croyons que le même sujet pourroit lui fournir une action plus heureuse, plus variée en incidens, plus riche en fictions morales & poétiques.

Mais il est plus important de voir comment M. de Lamontagne écrit en vers. Voici le début de son Poème.

Je chante une beauté qui, d'un peuple volage,
 Par un nouveau costume enchaînant le suffrage,
 Aux regards des François, la première a montré
 Des enfans de Lévi l'habillement sacré.
 A travers les dangers qui menaçoient sa sête,

De ce trophée antique elle fit la conquête,
 Et jouissant après de son triomphe heureux,
 Dans le Palais Royal attira tous les yeux.
 Je chante, quoiqu'ici je ne fasse qu'écrire,
 Mais la plume en nos mains est toujours une lyre.

Ces vers n'ont rien de très-remarquable
 par l'expression & par l'idée; mais les quatre
 premiers annoncent une oreille sensible, à
 l'harmonie, & les deux derniers sont d'un
 homme d'esprit.

Dans cette vaste enceinte, où de tristes remparts
 De Paris autrefois formoient les boulevards,
 Où brille maintenant la pompe enchanteresse
 Des superbes réduits qu'habite la mollesse;
 Le luxe, ami des Arts, fit un temple à l'Amour;
 Sans regretter Paphos Vénus y tient sa Cour.
 Simple, mais élégant, on voit l'ordre Ionique
 Régner dans tout l'éclat de sa noblesse antique.
 La pierre qu'avec art le ciseau sut dompter,
 Prend la forme des fleurs & semble végéter;
 Les murs de ce jardin, revêtus d'un treillage,
 D'arbrisseaux toujours verts, étalent le feuillage.

.

Ces vases sont chargés des doux présents de Flore,
 Des figures de plâtre ornent ces lieux encore.
 Que vois je? C'est Janot, sa lanterne à la main.
 Janot! heureux Janot! jouis de ton destin.

Homère est mort de faim sans avoir vu sa gloire.
Tu te vois immortel.

Ces derniers vers sont charmans. Ce rapprochement de la gloire de Janot & de la mort d'Homère est très-heureux. *Tu te vois immortel*, est aussi une fort belle expression; elle n'est pas neuve, il est vrai. On se souvient que M. Ducis, dans son Discours de réception à l'Académie Française, avoit dit; en parlant de Voltaire, qu'il avoit assisté à son immortalité. Plin le jeune, qu'on ne connoît guères que comme un Auteur agréable, & qui cependant, ami de Tacite, s'exprime quelquefois avec autant d'énergie & de profondeur que l'Auteur des Annales & des Histoires de l'Empire Romain, Plin se sert aussi de la même expression précisément. Il ne faut pas en conclure que M. Ducis l'ait empruntée de Plin; les belles idées & les belles expressions naissent en foule dans son Discours; & quand on écrit ainsi, on n'a besoin de rien emprunter à personne. Mais c'est quelquefois une chose intéressante & curieuse de rechercher l'origine & l'histoire, pour ainsi dire, de ces mots qui enrichissent les Langues. On suit une expression de pays en pays, on la voit remonter de siècle en siècle, du nôtre à celui de Louis XIV, de celui-ci au siècle de Léon ou d'Auguste, du siècle d'Auguste à celui de Périclès, & du siècle de Périclès à Homère, qui, seul au sommet & à l'origine de tous

ces siècles de talens & de lumières, a versé abondamment les richesses de son génie sur tous les pays & sur tous les siècles. Tout se tient, comme on voit. Janot a rappelé Homère à M. de Lamontagne, & un hémistiche de la Lévitte conquise, m'a donné envie d'écrire l'Histoire des belles expressions de tous les siècles; mais le précis de cette Histoire m'a fait parvenir à Homère, Homère me ramène à Janot, & Janot à la Lévitte conquise. Je me retrouve donc à mon Extrait.

Les vers sur Janot ne sont pas les seuls qu'on puisse remarquer dans le morceau que nous avons cité; il y en a d'autres qui font espérer que l'Auteur peut avoir le talent de la Poésie descriptive, comme ceux-ci :

La pierre qu'avec art le ciseau fut dompter
Prend la forme des fleurs, & semble végéter.

Je fais bien que plus d'une fois on a fait respirer le marbre, & qu'il n'y a pas loin du marbre qui respire à la pierre qui végète; mais l'art de rajettir dans la Poésie, dans tous les Arts, est une espèce de création.

Il y a du mérite encore dans les vers où l'Auteur décrit l'apparition du Génie aux yeux de Zulmé.

— Ainsi parle Zulmé; mais sa vûe éblouie
Voit pâlir tout-à-coup l'éclat de la bougie;
Sa perruche est muette, Azor hurle d'effroi,
Répondant est par-tout, & s'étend jusqu'à moi.

Deux pendules, grands Dieux! ensemble se détraquent,
Et pour comble d'horreur les porcelaines craquent.

Un char de couleur puce, attelé d'un griffon,
Par la fenêtre ouverte entrant dans le salon,
Porte un jeune élégant dont la mine Françoisse
Fait le contraste heureux d'un surtout à l'Angloise ;
Un chapeau de Jockey, qu'entoure un ruban gris,
Le coëffe largement de ses bords arrondis :

On fait que de nos jours, pour être avec décence,
Il faut d'un Maquignon avoir la ressemblance,
Deux boucles de harnais, forment *deux boucliers*
Dont le vaste contour embrasse ses souliers ;
D'un bâton épineux sa main paroît armée.

— « Belle Zulmé, dit-il, cessez d'être alarmée ;
» La Déesse du goût va couronner vos vœux,
» Et son temple brillant doit s'ouvrir à vos yeux ;
» C'est vous qui fixerez l'époque de sa gloire,
» De son règne par vous commencera l'histoire.
» Venez donc sur mon char, en traversant les airs,
» D'une robe nouvelle enrichir l'Univers. »

— Alors à cette belle, encore épouvantée,
Il offre poliment sa main droite gantée :
Elle monte & s'assied près de son conducteur,
Le griffon sur ses pieds se dresse avec ardeur, &c.

On voit que M. de Lamontagne a eu nos
jeunes gens sous les yeux en peignant le cos-
tumé du Génie de la mode ; aucun des
traits n'est vague, & aucun de ceux qui
sont les plus frappans n'est omis. On ne

peint point ainsi sans avoir du talent.

M. de Lamontagne suppose que des tableaux suspendus aux murs du temple de la mode, représentent les costumes & les modes de tous les Peuples & de tous les siècles. Cette idée est ingénieuse : elle appartient au sujet ; elle a fait naître le morceau où M. de Lamontagne nous semble avoir le mieux annoncé son talent pour les vers & pour la Poësie.

— O Dieux ! que de beautés enchantent mes regards !
 De quels premiers objets, dans ce vaste édifice ,
 Mes crayons incertains offriront-ils l'esquisse ?
 Ici de Praxitèle un digne successeur ,
 Dirigeant avec art le ciseau créateur ,
 A montré sur ce bloc son adresse exercée ,
 Et sur un bloc de marbre a gravé la pensée.
 Ici des Nations les costumes divers
 Sur la toile tracés , à mes yeux sont offerts.
 Dans le fier appareil d'une pompe barbare ,
 Sous une peau de tygré un farouche Tartare ,
 Un carquois sur l'épaule & son arc à la main ,
 Paroît avec l'audace & les traits de le Kain.
 Du détroit de Davis le Sauvage intrépide
 A sa barque attaché , vogue d'un cours rapide ,
 Les habitans des mers le couvrent de leurs peaux ;
 Il nâge , il plonge , il rame , il joue avec les flots ;
 Il brave la tempête & Neptune en furie.
Considérant les jeux de ce monstre amphibie ,
 Le Matelot surpris , perché sur l'artimon ,

Douce si c'est un homme ou si c'est un poisson
 Le vaillant Illinois, des animaux sauvages,
 Sur sa peau diaprée a gravé les images;
 Une lourde massue arme ses bras nerveux.
 Le Caraïbe-ici, sans barbe & sans cheveux,
 Montre son corps enduit du suc qui le colore.
 De la voûte des cieux, & du char de l'Aurore,
 Près de lui son épouse étale les couleurs.
 Le Colibri doré, qui vit du suc des fleurs,
 L'oiseau-mouche léger, charmante mignature,
 A son cou suspendu, lui servent de parure.
 L'Inca, tout rayonnant & d'or & de rubis,
 Qui, de l'astre du jour se vante d'être fils,
 Porte sur sa poitrine une plaque brillante
 Où reluit du soleil la face éblouissante.

M. de Lamontagne fait faire servir comme
 on voit ses connoissances au profit de son
 talent, & c'est une des choses qui doit le
 plus faire espérer des talens d'un jeune
 homme. Il est singulier que tous ces tableaux
 du temple de la mode ne représentent que
 les costumes des Peuples sauvages ou barba-
 res. Est-ce que les costumes des Phriné, des
 Aspasia, des Alcibiade & des Horrensius,
 des belles Montbazon, des Châtillons bril-
 lantes; est ce que les vêtemens des hommes
 les plus aimables & des femmes les plus re-
 nommées dans les siècles des grâces & du
 luxe, n'auroient pas été inspirés par la Déesse
 de la mode & du bon goût, aussi bien que la

costume d'un Tartare ou les couleurs d'un Caraïbe? Je conçois bien que les habits étroits qui nous serrent & nous roidissent n'ont aucune grâce, & ne produisent aucun effet dans un tableau; mais ces belles draperies grecques & romaines, mais les modes de ces courtisannes de Corinthe ou d'Athènes, qui servoient de modèle aux Vénus des Phidias & des Praxitèle, n'étoient-elles pas dignes de figurer dans le temple de la Déesse? Au reste, c'est de tout temps que la nature sauvage a frappé plus fortement l'imagination des Peintres & des Poètes; & l'essentiel pour M. de Lamontagne, c'étoit de bien peindre quelques costumes, & non pas de rappeler les costumes les plus célèbres.

Il y a des choses heureuses encore dans les vers qui terminent le Poème.

En général, M. de Lamontagne pèche rarement contre le naturel, la raison & la vérité. C'est beaucoup; mais, comme dit Rousseau, *ce n'est pas tout*. Il ne faut pas, par exemple, pour être facile & naturel, faire descendre la Poésie au ton de la Prose, & c'est ce qui arrive souvent à M. de Lamontagne. Horace recommande bien d'affoiblir quelquefois à dessein les forces de son style, de cacher le Philosophe & le Poète sous le ton d'un homme du monde aimable; mais ce style ainsi négligé par art, exige infiniment d'esprit & de grâces; & si l'idée n'est très-ingénieuse & très-piquante, un style de ce genre ne paroîtra pas seu-

lement naturel, il paroîtra commun. S'il m'est permis de le dire, par exemple, Boileau n'avoit pas l'esprit assez heureux & assez aimable pour pouvoir se passer des ressources de son talent; il ne lui étoit pas permis de négliger son style comme à Horace, à La Fontaine & à Voltaire.

M. de Lamontagne manque aussi quelquefois de goût; mais c'est moins de ce goût universel qui tient à la raison & à la nature, que de celui qui change avec les temps, avec de certaines conventions qu'on ne peut connoître qu'en connoissant le monde. Il fait, par exemple, un assez grand nombre de plaisanteries sur Pégase, qui marche, qui trotte, qui galoppe, & toutes ces plaisanteries sont de mauvais ton depuis très-long-temps.

Allons, Pégase, allons; te sens-tu de l'audace?

As-tu mangé ton foin coupé sur le Parnasse?

Il y a de l'esprit dans ce dernier vers; mais cet esprit est de mauvais goût; parce qu'il n'est plus de bon ton.

Nous nous étions engagés à être indulgens & sévères, & il nous semble que nous avons été plus sévères qu'indulgens; mais cela même prouve la bonne opinion que nous avons du talent & de l'esprit qu'annonce M. de Lamontagne.

(Cet Article est de M. Garat.)

S P E C T A C L E S.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

ON a donné Mardi, 6 de ce mois, la première Représentation de la reprise de *Roland*, paroles de Quinault, musique de M. Piccini. Cette première représentation a eu le plus grand succès.

Les principaux rôles de cet Opéra ont été rendus par Mlle Saint-Huberti, le sieur Lainnés & le sieur Moreau. Les deux premiers ont obtenu des applaudissemens bien mérités, par la manière dont ils ont chanté & joué, l'un, le rôle de Médor, & l'autre, celui d'Angélique. Le sieur Moreau a chanté l'air : *Que me veux tu, monstre cruel ?* avec une vérité d'expression qui ne permet pas de croire que ce morceau puisse jamais être rendu avec plus d'énergie.

L'Orchestre a mis dans l'exécution de cet Opéra, non-seulement un ensemble admirable, mais ces dégradations, ces nuances, ce précieux clair-obscur d'où résulte un des principaux effets de toute musique, & particulièrement de la musique dramatique. Nous croyons devoir les plus grands éloges, & nous ne sommes en cela que l'organe du Public, à tous ceux qui composent l'Or-

chefre de ce Spectacle, & sur-tout à l'homme intelligent & habile qui le dirige.

La partie des décorations & des habits a paru en général plus soignée que lors même de la première mise de cet Ouvrage. Nous voyons avec plaisir que l'Administration de l'Opéra porte son attention sur des parties jusqu'ici souvent trop négligées.

Les Ballets ont presque été tous refaits par le sieur Gardel; les nouvelles figures & les nouveaux pas dont ce Compositeur les'a embellis, ont obtenu & mérité les suffrages du Public. Les principaux talens de la Danse se sont distingués dans cet Opéra.

Le sieur Galei & la Dlle Dupré ont débüté dans le Ballet qui termine le troisième Acte. Le premier a plu; mais Mlle Dupré a charmé. Cette Danseuse nous a paru réunir au plus haut degré la légèreté, la précision & la grâce; & nous apprenons avec plaisir que l'Administration de l'Opéra vient de l'attacher à ce Spectacle. Seulement nous prendrons la liberté d'inviter Mlle Dupré à corriger quelques mouvemens de bras & de tête qui, trop maniérés, déparent l'élégance & la noblesse qui caractérisent la danse.

Nous ne reviendrons pas sur la musique de cet Opéra, musique charmante, enchantresse, qu'on ne se lasse jamais d'entendre. M. Piccini, dans son genre, est sur la même ligne que M. Gluck dans le sien; le Musicien célèbre, que le préjugé & l'envie ont puni long temps de ses succès, a pris enfin sur notre Théâtre Lyrique la place qu'il méritait.

soit, & où le maintiendront à jamais les chef-d'œuvres dont il s'est environné ; mais l'admiration que commandent les talens sublimes, n'exclut point l'estime, l'hommage & la reconnoissance qu'on doit aux talens aimables. Il faut offrir des parfums & de l'encens à l'immortel Auteur de la musique d'Orphée, d'Alceste, d'Armide & des deux Iphigénies, & couronner de fleurs l'élégant & mélodieux Compositeur de la musique de Roland, d'Arhis, &c. &c.

COMÉDIE ITALIENNE.

LE Vendredi 2 Août, on a donné la première représentation d'*Agis*, Parodie de la Tragédie d'*Agis* ; en un Acte & en prose, mêlée de Vaudevilles.

La marche de cette Parodie est assez exactement calquée sur celle de la Tragédie. On y retrouve à peu-près les mêmes caractères & les mêmes situations, mais sous les nuances qui conviennent au genre comique. Ainsi, l'analyse que nous avons donnée du Drame de M. Laignelot, nous dispense de faire ici celle de la Parodie. Ce petit Ouvrage a été fort bien reçu. Il étincelle d'esprit ; les idées en sont fines & plaisantes, on y remarque même très-souvent de la grâce & du goût. Parmi les Scènes qui ont eu le plus de succès, on a sur-tout applaudi celle où Emphasès, ami de Léonidas, & chargé par lui de composer

un nouveau Sénat, vient lui apprendre qu'il n'a pu trouver un seul homme qui voulût siéger, & qu'il s'est vu forcé de choisir ses Sénateurs parmi les femmes.

L É O N I D A S.

Comment pourront-elles juger, trancher, décider, condamner sans appel ?

E M P H A S È S.

Eh, Monseigneur ! elles ne font que cela toute la journée.

L É O N I D A S.

AIR : *Philis demande son Portrait.*

Je doute fort qu'à ce cadeau
Sparte entière applaudisse.

E M P H A S È S.

Pourquoi pas !

L'Amour n'a-t'il pas un bandeau,

Ainsi que la justice ?

Sera-ce la première fois,

Au bon temps comme au nôtre,

Que l'un aura dicté les loix

Et les arrêts de l'autre ?

AIR : *Tu croyois en aimant Colette.*

N'ayez aucune inquiétude,

Allez, tout ira pour le mieux ;

Ne fût-ce que par habitude,

Mon Sénat fera des heureux.

Ces Couplets, & d'autres que nous regrettons de ne pouvoir pas citer, sont tournés très-agréablement; il y règne un ton de plaisanterie réellement aimable. En général, l'idée de cette Scène est fort ingénieuse; elle annonce que l'Auteur a de la gaité, de l'imagination, & qu'il peut se montrer sur la Scène autrement que comme un Parodiste. Nous l'y engageons, & nous croyons devoir insister sur cet objet, parce que les succès que procure le genre dans lequel il vient de débiter, ne sont pas bien flatteurs en eux-mêmes. La Parodie a eu ses jours de vogue; elle paroissoit oubliée sans retour. Quelques Ouvrages semblent lui redonner une existence, qui ne sera sans doute que momentanée. Que l'on examine sans prévention quelle est la Parodie qui obtient le plus grand nombre des suffrages; on verra que c'est positivement celle où les sentimens les plus précieux à l'humanité, les situations les plus pathétiques, sont présentés sous la charge la plus plaisante & sous la contrefaçon la plus ridicule. Quel cas doit-on faire d'un genre dans lequel on n'obtient des succès, qu'après avoir prêté le caractère de la bouffonnerie aux objets les plus dignes de nos respects? *

* Nous en pourrions donner des preuves tirées de quelques Parodies nouvelles: nous nous en abstenons volontiers. *Ceux qui sont morts, sont morts.*

Ce n'est pas pour la première fois que nous nous sommes élevés contre la protection que certaines gens accordent aux productions de cette espèce ; & en cela nous avons imité d'autres Observateurs qui avoient déjà parlé avec force contre ce genre. Au reste, il n'a plus guères de partisans que chez les vieux Amateurs de notre vieil Opéra-Comique. Il peut encore avoir des charmes pour les jeunes gens qui font les premiers pas dans la carrière de la Littérature. On fait qu'il est un âge où l'on est facilement égaré par la facilité de tourner une Épigramme, par le plaisir d'enchaîner quelques Scènes critiques, en les assaisonnant de couplets malins ; mais ce n'est qu'une erreur passagère, & sur laquelle on revient bientôt quand on est doué d'un bon esprit, & qu'on est éclairé par l'expérience.

Nous sommes très éloignés de vouloir affliger l'Auteur de la Parodie d'Agis. Son essai mérite beaucoup d'éloges, & ses qualités personnelles sont faites pour inspirer cet intérêt qui naît de l'estime. Mais s'il veut examiner avec attention quelles sont les parties de son Ouvrage que le Parterre a le plus applaudies, il verra que ce ne sont pas les plus louables, & que c'est sur-tout aux plaisanteries un peu marquées, aux jeux de mots, aux équivoques, enfin à tout ce qui tient au genre de la gravelure, qu'on a prodigué les marques de satisfaction les plus décidées. Nous croyons que cette seule réflexion suffira pour lui faire sentir la

justesse des observations que nous venons de faire : justesse dont nous sommes convaincus, parce que nous n'avons fait que suivre, en le traçant, les principes adoptés par nos meilleurs Écrivains, & par les Critiques les plus distingués de notre Littérature.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

Les Contes des Génies, ou les charmantes Leçons d'Horan, fils d'Asmar, Ouvrage traduit du Persan en Anglois par Sir Charles Morell, ci-devant Ambassadeur des Établissmens Anglois dans l'Inde à la Cour du grand Mogol, & en François, sur la Traduction Angloise, avec treize Figures, trois Volumes d'environ 358 pages.

Série des Colonnes, in-8°. d'environ 56 pages. Prix, 1 liv. 16 sols broché. A Dijon, de l'Imprimerie de L. N. Franxin, Imprimeur du Roi; & se vend à Paris, chez Alexandre Jombert jeune, Libraire, rue Dauphine.

Les quatre Ages de l'Homme, Poëme, in-8°. de 68 pages. Prix, 1 livre 16 sols. A Paris, chez Montard, Imprimeur-Libraire de la Reine, &c. rue des Mathurins, Hôtel de Chuny.

Suite de l'Atiologie de la salivation, ou l'Explication des inconvéniens attachés au mercure administré en friction & en fumigation, avec des Observations sur les dangers de l'usage du sublimé corrosif, & sur ceux de toutes les préparations de mercure données sous forme sèche, par M. Jean-Stanislas Mimié, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine

en l'Université de Paris, Membre de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy, Médecin ordinaire du feu Roi Stanislas, Duc de Lorraine & de Bar, &c. in 8°. de 157 pages. A Montpellier; & se trouve à Paris, chez Didot le jeune, Libraire de la Faculté de Médecine, quai des Augustins; & Saurin, Libraire, rue S. Jacques.

Médecine-Pratique & moderne, appuyée sur l'observation, recueillie d'après les Ouvrages de feu M. Marquet, Doyen du Collège Royal des Médecins de Nancy, & de plusieurs autres Médecins célèbres, mise en ordre par M. Buc'hoz, son gendre, Médecin de MONSIEUR, & augmentée de plusieurs de ses Observations, Tome premier. A Paris chez l'Auteur, rue de la Harpe, presque vis-à-vis la rue de Richelieu-Sorbonne, in-8°. de 556 pages.

MM. les Souscripteurs sont priés de retirer le premier Volume de la *Médecine moderne*, en souscrivant en même-temps pour le second. Le prix de la souscription est de 8 livres; elle sera fermée pour le premier Septembre. Ceux qui n'auront pas souscrit, paieront chaque Volume séparément 5 liv.

T A B L E

V ERS du Vieux Malade de Fernay, 97	Scènes Champêtres, 118
Épître à M. Vandenbergue, 99	La Léviée conquise, Poëme, 125
Enigme & Logogryphe, 102	Académie Roy. de Musiq. 137
Percy, Tragédie, 103	Comédie Italienne, 139
L'Eventail, Poëme, 113	Annonces Littéraires, 143

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercure de France*, pour le Samedi 17 Août. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 16 Août 1782. GUIDI.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 24 AOÛT 1782.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

VERS à Mademoiselle AURORA.

Les talens, l'esprit, la jeunesse,
Le sentiment plus rare encor,
Ces dons heureux que la richesse
Regrette au milieu de son or,
Vous les avez, & votre vie
Se trouble en commençant son cours!
Ces biens si vrais qu'on vous envie
N'ont pu vous donner de beaux jours!
Ah! de celui qui vous outrage
Pourquoi garder le souvenir?
Laissez à la main du plaisir
Le soin d'effacer son image.
Inconstante par sentiment,
Punissez un amant volage,

N^o. 34, 24 Août 1782.

G

Oubliez-le pour son tourment :
L'infidèle fut trop coupable
Pour mériter votre douleur ;
Vous l'aimiez trop pour que son cœur
Puisse jamais être excusable,
Ne bannissez point à demi
Le souvenir de son injure ;
Celui qui fut amant parjure
Ne fera point sincère ami,
Qu'un autre objet, de vos alarmes,
Soit donc l'heureux consolateur :
Que , plus digne de son bonheur,
Il connoisse mieux tous vos charmes,
Du sentiment cueillez les fleurs ;
Et si l'épine des malheurs,
Quelquefois sur votre passage,
S'y joint par un triste assemblage ;
Loin d'entretenir vos douleurs,
Songez que dans votre heureux âge,
Faites pour plaire & pour jouir ,
Et joignant aux grâces légères
Un cœur tendre & né pour sentir,
Il ne faut en des jours contraires
Qu'une étincelle de plaisir
Pour sécher des larmes amères.

(Par M. le Chevalier de Meilcour ,
Cheval-Léger de la Garde.)

R É P O N S E.

Je rends mille grâces sincères
A l'aimable consolateur
Qui, dans ses leçons peu sévères,
M'offre la route du bonheur.
La perte d'un amant volage
Lui paroît un léger malheur ;
La raison reçoit son adage,
Mais il ne convainc pas le cœur.
Quoi donc ! si j'aimois un parjure,
Car ici tout est fiction,
C'est par une autre passion
Qu'il faudroit venger mon injure !
Être inconstant par sentiment
Me paroît nouveau, je vous jure ;
De ce paradoxe charmant
Savez-vous ce qu'on peut conclure ?
Du malheur que je déplorais
Mon âme n'étoit point atteinte ;
Vous avez deviné ma feinte
Peut-être en lisant mes regrets ;
Vous daignez venir à mon aide,
Et, par un art très-peu connu,
Vous me présentez le remède
Du mal que je n'ai jamais eu.

(*Par Mlle Aurore, de l'Académie Royale
de Musique.*)

*A M. DE SAINT-ANGE, sur sa
Traduction en vers des deux Premiers
Livres d'Ovide. **

AIR: Ne nous préférons point aux Belles.

Vos vers sont dictés par les Grâces;
D'Ovide vous suivez les traces,
Mais vous évitez les défauts.
Votre Version, qui décèle
Le Traducteur & le modèle,
Est sans doute inscrite à Paphos.

Les Belles recherchent la gloire:
Ainsi, permettez-moi de croire
Que vous avez à qui parler.
Il n'est point ici de Corinne;
Mais on y voit plus d'une mine
Faites pour vous en consoler.

De Tibulle briguant la place,
Je n'ai pas cependant l'audace
De m'attribuer son destin:
C'est vous qu'il fit son légataire;
Mais par mon amitié sincère,
Je veux surpasser le Romain.

(Par M. Knapen, fils.)

* Le troisième est actuellement sous presse.

R É P O N S E.

GRAND MERCI de vos vers charmans :
Votre style enchante, il console.
Moins j'ai de droits aux complimens
Où votre amitié me cajole,
Plus je dois de remerciemens
A l'Érato vive & frivole,
Qui par vous enivre mes sens
Des vapeurs de la gloriole.
Tibulle, que vous rappelez
Sous un officieux emblème,
Dans des vers où vous l'égalez,
Fut moins chéri d'Ovide même ;
Si, dans l'art où vous excellez,
Il suffit, pour que je vous aime,
De sentir ce que vous valez.
Je le dis sans être modeste :
Avec vous ma Muse est en reste.
Quant aux dettes de l'amitié
Dont sur-tout je me félicite,
Nous serons du moins quitte à quitte :
Le cœur ne fait rien à moitié,
Et c'est le cœur qui les acquitte.

(Par M. de Saint-Ange.)

**LETTRE à M. GROSLEI , de l'Académie
des Inscriptions & Belles-Lettres.**

J'AI reçu , Monsieur , la Lettre flatteuse dont vous m'avez honoré ; agréez mes actions de grâces , & pardonnez , je vous en supplie , la longueur & la lenteur de ma réponse. Je suis très-sensible aux éloges , ou plutôt aux encouragemens que vous donnez à mes essais poétiques. C'est aux amis des anciens , c'est à des Littérateurs tels que vous , Monsieur , qu'il est doux de plaire. Vous inspirez à ma Muse un nouveau degré de confiance. Elle vous aura obligation des travaux qu'elle entreprendra pour mériter les suffrages du Public.

Je viens de demander un privilège pour le Recueil d'une bagatelle qui j'intitule modestement , & comme il convient , *premier Essai d'un Troubadour*. Je triomphois d'avoir trouvé mon titre ; car vous savez , Monsieur , que trouver un titre , est une grande affaire aujourd'hui. J'avois le mien. J'en faisois un mystère à mes meilleurs amis..... Tout-à-coup , ô douleur ! plaignez-moi , Monsieur. Lisez-vous le *Mercur* ? cherchez , je vous prie , dans celui du 18 Mai dernier , page 127 , les *Observations sur les Troubadours* , par l'Éditeur des Fabliaux. Les pauvres Troubadours , que vont-ils devenir ? Sept à huit cent ans de possession non contestée , les titres les plus authentiques , l'unanime déposition de tous les Historiens , ne pourront-ils garantir nos propriétés ? hélas ! que nous restera-t'il ? Moi qui comptois prouver ma descendance de l'un des plus illustres d'entre-eux ; jugez , Monsieur , si cela redresse mon arbre généalogique. Oh ! je vais travailler sérieusement au premier *Factum* de cette ma-

porrante affaire. Je vous choisis pour mon *conseil*, & je vous prie, Monsieur, de suivre un moment les *faits* & les *moyens* que je vais vous indiquer en courant, avant qu'à tête reposée je les approfondisse dans le vrai goût des *Mémoires à consulter*.

Qui discute à raison, & qui dispute à tort.

Les conséquences du système de M. le G. sont, 1°. que les Trouvères François, & non les Troubadours Provençaux, sont les Patriarches de la moderne Littérature. 2°. Que la Nature semble avoir départi spécialement au Nord de la Loire, les dons éminens de l'esprit. 3°. Que c'est donc rendre un service considérable aux Provinces Méridionales que de détruire le préjugé qui engage leur jeunesse à se livrer aux Ouvrages d'imagination, & à négliger le genre plus grave de la morale & de la philosophie, auquel leur génie paroît être plus propre.

Ces opinions spécieuses, parce qu'elles sont présentées avec adresse, prévaudront-elles contre les autorités réunies des *Boucher*, des *Ducange*, des *Ruffi*, des *Papon*, des *Millot*, &c. &c.? Feront-elles oublier ce qu'ont dit & prouvé les *Fontenelle*, les *Abbé Goujet*, les *D. Rivet*, les *Rigoley de Juvigny*, &c. &c.? Détruiront-elles, infirmeront-elles les aveux si positifs du *Dante*, de *Bocace*, de *Pétrarque*, de *Crescimbeni*, &c.? c'est-à-dire, le nouveau système triomphera-t'il, malgré la déposition de l'Histoire Provençale & Française, Angloise & Italienne, malgré la liste nombreuse & le caractère particulier de nos premiers Littérateurs; enfin, malgré tant de réclamations dont la force sera bientôt reconnue.

D'abord, Monsieur, je lis dans la Brochure nouvelle une phrase qui rend inconcevable en bonne logique, & inadmissible en bonne critique, les conséquences tout-à fait neuves qu'en tire M. L. G. La

voici : Tous les Historiens, tous les Littérateurs François, Italiens, Espagnols, & tous ceux des autres Nations on dit, écrit, ou assuré que nos Provinces méridionales avoient non-seulement cultivé les premiers la poésie vulgaire, mais qu'elles avoient eu l'honneur, plus grand encore, d'avoir en ce genre fourni au reste de la France les premiers modèles & les premiers maîtres qu'elle ait eus.

La force de cet aveu, la force de ces *tous* répétés, ne vous échappera pas, Monsieur, & vous rappellera que *tous* ces Historiens n'ont jamais été contredits. Il arrive souvent, à la vérité, qu'un fait regardé comme certain par la multitude, ne peut tenir contre l'examen du premier homme de sens qui le discute. Mais, est-ce une multitude aveugle, une populace crédule qui atteste que nous avons fourni les premiers modèles au reste de la France ? Avançons, appelons auprès de nous cette foule de témoins & de critiques, & prouvons sur-tout que prévenir une difficulté, ce n'est pas toujours la résoudre ou l'affoiblir.

Pendant long-temps, disent les Éditeurs des *Annales Poétiques*, dans le Discours plein de goût & de recherches qui ouvre ce Recueil, la poésie ne fut cultivée que par les Troubadours, & la langue des Poètes en France étoit le Provençal. Observons, ajoutent-ils, que sous le nom de *PROVENCE*, on comprenoit alors toutes nos Provinces Méridionales.

Je lis dans l'avertissement de l'*Histoire Littéraire de la France*, in-4°. Tome VII, page 31, les réflexions suivantes du Savant D. Rivet. « Combien de Pièces en *Roman*, antérieures à l'année 1150, découvririons-nous, si nous avions la faculté de fouiller dans les Bibliothèques des anciens Monastères de Provence, dans lesquelles M. Huet croyoit en son temps qu'étoient ensevelis les Ouvrages des anciens Troubadours, les Princes de la Poésie Française ? »

D E F R A N C E. 113

Ce docte Prélat étoit persuadé que la première, véritable & presque unique source de la poésie François, ne se trouve avec certitude qu'en Provence. Ce n'est donc pas en Normandie qu'il faut l'aller chercher. » Ce passage s'accorde avec celui de Pasquier, qui dit expressément que le *Dante & Bocace* sont les vraies fontaines de la Poésie Italienne, mais que ces fontaines ont leurs sources dans les Poésies Provençales. Sur la fin de son vingt-cinquième Chant du Purgatoire, le Dante fait mention des Troubadours, auxquels il donne la préférence sur tous les autres. Vous y trouverez même huit à dix vers Provençaux, langue dans laquelle *Arnauld* répond aux questions du Voyageur. Notre langue avoit été la première formée du grec & du latin, & elle étoit alors un des Dialectes de la Catalane & de la Gasconne avant que le François eût des terminaisons & des formes propres.

Je lis, non dans Boucher, que je n'ai pas pu trouver, mais dans l'Encyclopédie de Genève, que, vers le douzième siècle, nos Troubadours Provençaux commencèrent à se faire estimer de toute l'Europe, & que la réputation de nos Poésies Provençales fut au plus haut degré vers le milieu du quatorzième, on ajoute que ce fut en Provence que l'amant de Laure de Sade, apprit l'art de rimer, qu'il enseigna depuis à l'Italie. Le Nord de la France emprunta la rime des Provençaux, qui la tenoient des Espagnols, lesquels l'avoient reçue des Arabes.

Je lis dans le quatrième Livre *del Trionfo d'Amore*, les éloges de nos premiers Troubadours Provençaux, Languedociens ou Aquitains. Voyez, je vous prie, Monsieur, dans ce charmant Poète, si poétiquement caractérisé par M. l'Abbé Arnauld, (Var. Litt.) voyez-y les noms, alors célèbres, de Pierre d'Auvergne de Rainbault, d'Arnaud-Daniel, de Pyre, de Raymend, & de cent

autres dont il nous reste des chansons faciles & naturelles, quelques jolis Contes, & des Pastourelles naïves, que nos Bergers détonnent encore très-gaîment dans nos montagnes. *Del-Tri. D'Am. v. 40, Edit. Ven.*

Je lis dans le très-bon & très-excellent Discours qui est à la tête de la nouvelle Édition des Bibliothèques Françoises de la Croix du Maine & de Duverdier, donnée par M. Rigoley de Juvigny : « Les Troubadours, après avoir composé leurs Poèmes, alloient de ville en ville, où ils étoient reçus chez les plus grands Seigneurs, les réciter ou les chanter, accompagnés de leurs *Menestrels* ou *Jongleurs*..... L'exemple des Troubadours s'étendit jusques dans les Provinces les plus éloignées. Ils ont la gloire d'avoir inspiré les Muses d'Italie. Ils apprirent à Pétrarque à chanter la belle Laure, & nous leur sommes redevables de la régularité de la rime, inconnue avant eux. » M. de la Ravallière est, je crois, le seul qui dispute aux Provençaux d'avoir introduit les premiers la rime & les chansons ; mais l'Abbé de Massieu, mais le Prélat d'Avranche & Saumaïse, & les Bénédictins de Saint-Maur, sont d'une opinion contraire, qu'ils démontrent avec évidence ; cela doit nous décider. D'ailleurs, l'Évêque de la Ravallière accorde aux Troubadours tant de supériorité sur tous leurs contemporains, qu'il justifie lui-même la préférence que nous réclamons avec tous les Historiens & les Littérateurs de la Nation.

Ce qui contribuoit sans doute à la considération dont ces Poètes jouissoient en Europe, c'est que les personnages de la plus haute naissance ne crurent pas déroger en s'associant aux Professeurs de la Science gaie. On voit à leur tête un Dauphin, Comte d'Auvergne, un Comte d'Anjou, les Comtes de Toulouse & de la Marche, un Alphonse, Roi

d'Arragon. Le Comte Raymond , Bérenger , & Béatrix de Savoie son épouse , tiennent le rang le plus distingué parmi ces Poètes ; comme Thibault , Comte de Champagne , Raoul , Comte de Soissons , parmi vos Trouvères. C'est à la protection que Bérenger accordoit à ses Confrères en Apollon , qu'il faut attribuer la gloire & la politesse de sa Cour , une des plus brillantes de l'Occident.

Peut-on de bonne-foi comparer *les plaids sous l'Ormel* des Picards & des Flamands , à nos *gentilles & courtoises causes* instruites au fameux Tribunal d'Amour ? Mais , dira-t-on , ce ne sont-là que des bagatelles , & nous avons de nos Trouvères plusieurs compositions de longue haleine ! Mais de quoi s'agit-il dans cette discussion ? 1°. De l'antériorité ; 2°. de la perfection ; 3°. de l'influence que l'un des deux peuples a dû avoir sur l'autre. Je crois avoir prouvé la première question. Passons aux autres. Le quatorzième siècle , dit l'Auteur du Théâtre François , jusqu'à Corneille , Tome III , édition de 1758 , le quatorzième siècle produisit bien moins de Poètes que les deux précédens. Philippe le-Long , dans le temps qu'il n'étoit encore que Comte de Poitou , eut beaucoup de goût pour la poésie Provençale. Il attira auprès de lui plusieurs Troubadours , & composa même en leur langue. Le bon Roi René n'avoit-il pas aussi fait des Chansons Provençales ? Dans le même siècle , je trouve des Poètes satyriques pleins d'humeur contre les abus , & les attaquant avec courage ; je trouve un *parasol de Systéron* , qui a fait , dit le Chroniqueur , cinq belles Tragédies des gestes de Jeanne , Reine de Navarre ; un *Anselme Faydin* avoit composé des Comédies dont l'Histoire de Provence fait mention. Quoique ce renouvellement du Théâtre ait eu peu de suite , il n'en faut pas moins être reconnoissant envers les Auteurs qui s'efforçoient de nous égayer. Or , si nos

Rois ne dédaignoient pas d'attacher ces Poëtes à leur suite, si les Courtisans étoient alors ce qu'ils sont par tout, jaloux de flatter par l'imitation, jugez, Monsieur, de l'influence que devoient avoir les Méridionaux sur le cœur & l'esprit de ceux qui se mêloient d'écrire. Aussi remarquoit-on dans les poésies de ces Courtisans une facilité, une élégance, une harmonie, une finesse dont les premiers essais de l'art ne paroissoient pas susceptibles. (*Voyez Crescimbeni, Hist. della Volg. Poés.*)

Malgré les conséquences naturelles de cette foule d'autorités, je sens bien que M. le G. donne quelque degré de vraisemblance à son système. Je fais que son ouvrage est aussi précieux qu'il est lui-même estimable, qu'on le lit avec le plus sensible plaisir, & sur-tout qu'il répand de sûres lumières sur les usages domestiques de la Nation. Mais je prendrai la liberté de lui observer que l'accord unanime des Historiens est sûrement de quelque poids; que l'aveu de plusieurs Poëtes célèbres est d'autant plus rare, qu'ils étoient, ce semble, intéressés à cacher les sources premières où ils venoient de puiser. Les Poésies Provençales étant, comme on n'en peut douter, ces *sources primitives*, peut-on mépriser les modèles de ces fameuses copies? Fauher dit que Bocace, le Dante & Pétrarque, ont fait ou achevé leurs études dans l'Université de Paris, qui attiroit alors tous nos voisins; soit, nous conviendrons que ces Auteurs vous doivent, Messieurs, les sujets de plusieurs Fabliaux, mais ils en empruntèrent bien davantage à leurs premiers Maîtres. Pétrarque leur doit la moitié de ses meilleurs Sonnets. En général, j'ose assurer que le plus grand nombre des sujets traités par les Italiens & par les Trouvères, furent choisis dans les jardins qu'arrosent le Var, la Durance & l'Adour, & non trouvés parmi les landes Poétiques du Nord de la Loire. Presque toujours calqués sur les nôtres,

la plupart de vos Contes trahissent leur origine méridionale par le caractère ou le nom de leurs Acteurs, par le lieu de la scène & la tournure Espagnole ; enfin , par la manière d'intriguer l'action , de la lier & de la dénouer.

D'ailleurs *Faucher* , qui voyoit dans les Trouvères les pères de la Poésie moderne , me paroît aussi récusable que *Nostradamus*. L'un & l'autre sont juges & parties dans le différend dont il s'agit. Les Italiens , tels que Crescimbeni , B. mbo & Baltero ; les Anglois , tels que Rymer , Dryden & Chancer : voilà les Historiens sur lesquels nous nous appuyons , voilà les vrais défenseurs de la prééminence des Troubadours , & sur-tout de cette antériorité aujourd'hui tant contestée.

Quant au Dante , j'avoue qu'il ne doit pas grand chose aux Troubadours ; mais je ne vois pas pour cela qu'il soit de l'*Ecole Françoisse*. Le croquis burlesque & antipoétique que les Trouvères ont quelquefois ébauché de l'enfer & de Belzébuth , dans leurs Romans dévots , ne ressemblent point au sombre & terrible tableau du Raphaël de la poésie Italienne ; ni le Chantre brillant d'Armide , ni celui d'Angélique & d'Alcine , n'ont à coup sûr tiré de grands secours du *Tournoiement de l'Ante-Christ* , ou du noble combat de *Honte & de Puterie*. On cite le Roman de la Rose , en vérité je ne sais pas pourquoi. Je n'ai jamais été assez intrépide pour en achever la lecture , & je doute fort que les Amateurs les plus idolâtres se puissent vanter de l'avoir lû entier. Que de platitudes , que d'ennui il faut dévorer pour une saillie heureuse , pour un trait piquant & toujours isolé !

J'observerai ensuite que les grâces simples , la rapidité de la narration de M. le G. , & , par-dessus tout , les coupures heureuses & les rapprochemens adroits qu'il fait dans ces Contes , (la plupart assomans

dans le texte original, & suivis de parenthèses qui pourroient aisément passer pour des épisodes) rendent les Ouvrages des Trouvères fort intéressans, je dirois absolument méconnoissables. Ajoutez à cela que ce sont des Contes, & nous les aimons beaucoup ; ce sont des Contes, & cela se traduit dans toutes les langues. Le nœud, les situations restent ; mais il est un peu plus difficile de traduire nos Chançons pleines de ces finesses & de ces grâces qui tiennent au génie d'un idiôme charmant. Nous avons plusieurs Traductions de l'*Amince*, celle de Pecquet & celle de l'Escalavier. Quel homme de goût peut en supporter la lecture, s'il a le bonheur d'entendre la langue du Chantre de Sorrento ! C'est un fait ; & c'en est aussi un que la plus mauvaise Traduction de Bocace sera très-attachante, très-piquante, que l'on connoisse ou que l'on ne connoisse pas l'original. Enfin, ne pourrois-je pas dire hardiment que le paradoxe que M. le G. essaie d'accréditer en France, flatte un peu trop la Capitale & le Nord de la Loire, pour que ce système ne réussisse pas, au moins pendant quelque temps ? C'est une nouveauté. Nous autres François, nous nous ennuyons par fois des vérités vieillissantes ; & , comme dit le bon La Fontaine, *nous voulons du nouveau, n'en fût-il plus au monde*. Assurément M. le G. n'avoit pas besoin de recourir aux paradoxes pour nous intéresser & se faire lire ; il n'avoit qu'à suivre les traces de M. de Sainte-Palaye, dont il peut nous consoler, ou celles de M. le Comte de Caylus, qu'il égale en érudition. Ces Savans pacifiques ont-ils jamais tenté d'armer nos Provinces les unes contre les autres ? J'ai sous les yeux plusieurs Mémoires sur les Trouvères ; ils les font valoir, à la bonne heure. Ils prétendent que les Ouvrages de ces Fabliers auroient dû empêcher la Littérature Française de retomber dans la barbarie. Je le veux bien ; mais

ils n'avancent nulle part qu'ils aient été les restaurateurs de ce bel Art, ni que les Provinces Septentrionales aient été seules douées de la faculté ou de la vigueur d'esprit qui enfante, nourrit & développe les talens. Croire que vos Contrées du Nord de la Loire, fertiles, je l'avoue, mais uniformes, mais presque sans printemps, mais éloignées du théâtre des grands orages, & couvertes d'épais bronillards pendant plusieurs mois de l'année; croire, dis-je, que ce pays est plus favorable au développement de l'imagination, que le ciel, toujours pur, & le sol toujours riant, toujours fécond, d'Hyères à Bordeaux, & des rives de Vaucluse à celles du Lignon, c'est à peu-près soutenir que les bords du Danube & du Volga ont dû donner dans l'antiquité plus d'hommes d'une imagination vive & brillante que la Grèce & l'Italie.

Les climats font souvent nos diverses humeurs.

Si dans nos régions, l'influence du grand astre plus rapproché, donne aux fruits plus de faveur, aux minéraux de plus riches propriétés, au sang une circulation plus vive, & plus de desirs aux sens, croit-on, dit le Marquis de Pezai, que les cerveaux n'y aient pas plus d'idées, & les cœurs plus de sentimens? Tout homme qui desire vivement, devient Poète dès qu'il s'exprime. Mais de très-grands génies, de très-grands Poètes ont paru à Dijon, à Rouen, à Paris, &c. Mais quelques chênes énormes s'élèvent çà & là dans les clarières de Fontainebleau, y a-t'il plus de suc dans le sable & parmi les grès de cette forêt, que dans les plaines généreuses de la Beauce-Orléanoise, où l'on trouve peut-être moins de ces arbres séculaires & gigantesques, mais en récompense, où tout monte également, où tout s'élance & verdit à la fois comme dans les parcs magnifiques de S. Cloud & de Chantilly?

Rien de plus vif, de plus brillant que l'imagination de ces Gascons si pauvres & si gais, de ces Languedociens si doux & si chansonniers, de ces Provençaux si pétulans, si généreux, si enjoués ! Chez ces Peuples aimables, l'activité est un privilège national, la gaité un héritage commun, le talent Poétique ou le don de l'Éloquence, une ressource qui les console de l'injustice de la fortune, & qui souvent devient entre leurs mains un noble moyen de la réparer. Nul langage n'est plus figuré, plus elliptique, plus passionné, plus propre à la Poésie. Les tropes de toute espèce, les images, les sermens échauffent leur moindres récits. Nul Peuple n'est plus facile à émouvoir par des idées accessoires. Sa mobile imagination, sa prompte sagacité saisit toutes les relations des objets, franchit, supplée tous les intermédiaires. Vous ouvrez la bouche, n'achevez pas, ils vous devinent. Un geste expressif, un regard plein d'intelligence peignent leur réponse en traits de feu, & rendent énergiquement la vivacité naturelle de leurs passions. Je conviendrai sans doute avec vous, Monsieur, (passez-moi, je vous prie, la comparaison) que les millionnaires en ce genre ne sont pas multipliés à l'infini dans nos Provinces. Mais il est constant que les fortunes aisées y sont très-communes. La somme des richesses poétiques y est certainement plus considérable que dans les contrées où tout s'accumule sur la tête d'un seul. Dire d'un Bordelois, d'un Marseillois ou d'un Toulousain qu'il a de l'esprit ou de l'imagination, c'est presque lui faire une épigramme, de même, dit Colardeau, en parlant de Montesquieu, qu'il y auroit une espèce de ridicule à louer l'esprit d'un Homme de génie.

Il n'est point de genres de Poésie, est-il dit dans le Dictionnaire de Littérature (page 200, article Chanson), dans lesquels nos succès soient plus uni-

versels que dans celui-ci. Les François l'emportent sur tous les Peuples de l'Europe, même sur ceux de l'Antiquité pour le sel & la grâce de leurs chansons ; ils se sont toujours plu à cet amusement, & y ont toujours excellé, témoin les anciens Troubadours ; le Languedoc sur-tout n'a pas dégénéré de son premier talent. L'air de gaieté & de vivacité qui règne toujours dans cette Province, porte les habitans au chant & à la danse. Un Languedocien menace un rival, un jaloux, un ennemi, d'une chanson, comme un Italien les menacerait d'un coup de stylet. La France a d'autres Provinces chansonnieres, poursuit M. l'Abbé Sabbatier, comme la Provence, le Béarn, &c. mais les Provençaux & les Béarnois le cèdent aux Languedociens : en effet, il n'y a point d'idiôme en France plus riche, plus doux, dont les mots soient si expressifs, si pittoresques, & par conséquent plus propres à la Poésie que le Languedocien. Ceux qui l'entendent sont forcés de convenir que plusieurs petites Pièces de Poésie écrites dans cet idiôme, l'emportent sur ce que nous avons de plus délicat dans nos Pièces fugitives. On ne doit pas en juger par les traductions qu'on nous en a données. Le patois des Languedociens a des termes, des phrases, des tournures qu'il n'est pas possible de rendre dans une autre langue sans leur ôter de leur mérite.

Ces dons de l'esprit sont sans doute un présent de la Nature, un fruit du climat ; mais ils doivent leur éclat & leur propagation au génie des Phocéens, des Siciliens & des Maures, qui s'est depuis long-temps combiné avec celui des Indigènes ; & c'est ainsi que s'est probablement établie la ressemblance qu'on remarque entre les Angevins & les Provençaux : usages profanes & religieux, mœurs publiques & privées, langage, patriotisme, amour pour les Lettres, amour pour le Souverain, tout rappelle encore que

ces deux charmantes Provinces ont été gouvernées par les mêmes Maîtres. On peut cependant croire que dans ce commerce libre la Provence a plus exporté que l'Anjou ; je crois en avoir donné quelques raisons. Les liaisons intimes, les relations politiques ont fait passer plus de Troubadours en France que de Trouvères parmi nous.

Revenons donc à nos bons Troubadours & à leurs Apologistes. Le P. Papon, de l'Oratoire, a jeté dans son Voyage Littéraire de Provence, quelques lettres sur le caractère de nos Poésies, & sur l'influence qu'elles ont eue sur les esprits des Provinces qui communiquaient avec nous. Le résultat des recherches & du parallèle que cet Historien judicieux fait des Trouvères & des Troubadours, est, en dernière analyse, « que les prétendus Patriarches de la moderne Littérature, *les Trouvères*, sont dépourvus d'imagination & de sentiment, & que le grand nombre des Fabliaux tirés de leur propre fonds, est rempli de choses triviales & froidement contées ; il auroit pu dire encore que leurs Acteurs sont sans cesse des Prêtres, des Moines & des Nonnes. Il est vrai que dans ces temps d'ignorance & de corruption, il s'en falloit beaucoup que le Clergé fût aussi réglé qu'il l'est aujourd'hui. Mais tous les fonds que les Trouvères brodent, dit M. le Comte de Caylus, ne peuvent être admis en saine morale. Le monstrueux mélange des histoires ordurières ou polissonnes, avec de pieuses & longues tirades de l'Ancien-Testament, fait honte à la raison & révolte le goût le moins délicat. Il est prouvé d'ailleurs que les Trouvères doivent leurs meilleures Histoires aux Orientaux, & sur tout aux Troubadours ; & c'est au moins une obligation que nous avons à la folie des Croisades : en effet, comment la France qui, depuis le règne de Louis d'Outre-Mer, jusqu'au milieu du douzième ou treizième siècle, fut ensevelie

sous le voile de la plus épaisse ignorance, auroit elle pu produire quelques Ouvrages dignes de la Postérité ?

Si vous n'avez pas sous la main le voyage du P. Papon, lisez, Monsieur, je vous y engage, l'article du Mercure de France, n°. 7, page 107, année 1781. L'analyse de son Livre débute par un morceau charmant dont j'embellirai mon Mémoire, bien sûr qu'il vous fera plaisir. « La Provence, ce Jardin des Hespérides, qui, sous un beau ciel, produit les parfums de l'Arabie, les richesses de l'Orient, de l'Espagne & de l'Afrique, mérite bien l'attention & le goût des Curieux & des Savans. Eh! qui ne seroit jaloux de connoître une Nation dont le Génie, les Vertus & les Vices, la Politesse, les Arts, le Commerce & les Lettres prouvent la *liaison* avec les Romains, les Grecs & les Gaulois! Peuple spirituel, actif, d'une imagination vive & sensible, dont la langue, par sa liberté & ses grâces, devint celle des Cours, & chez qui l'Amour, dans ces temps de franche & loyale Chevalerie, fut le juge & le prix des Héros. *Ce qui élève les Troubadours au-dessus de leurs rivaux, c'est cet esprit de Chevalerie, cette peinture vraie & naturelle des usages & des mœurs; l'esprit de leur siècle respire dans leurs Ouvrages, l'Amour s'y peint, l'Amour, cette passion noble, le principe des belles actions, qui assujéti aux loix de la bienfaisance & de l'honneur, avoit toute la délicatesse de l'amitié.* »

Mais peut être que toutes ces autorités sont suspectes, parce que des Provençaux les avancent & les colorent. Eh bien! appelons les François eux-mêmes en témoignage. Lorsque M. de Fontenelle, Directeur en tour de l'Académie Française, répondit aux Discours de MM. les Députés de l'Académie de Marseille, au sujet de son adoption par l'Académie Française, on remarqua dans son Discours un morceau précieux pour nous, & d'un grand poids dans

la querelle qu'on nous suscite. Fontenelle n'étoit ni ignorant, ni crédule, ni mal intentionné. Écoutons le solennel hommage qu'il rend à la fille de Phocée & à tous les Méridionaux. « Si les Villes, si les Provinces du Royaume s'étoient disputé le droit d'avoir une Académie, quelle Ville l'eût emporté sur Marseille pour l'ancienneté des titres ? Quelle Province en eût produit de pareils aux vôtres, Messieurs ? Marseille étoit savante & polie dans le temps que le reste des Gaules étoit barbare ; car il n'est pas à présumer que le savoir des *Druïdes* y répandit beaucoup de lumières. Marseille a eu des Hommes fameux, encore aujourd'hui, que les Grecs reconnoissoient pour leur appartenir non-seulement par le sang, mais par le génie. Il est sorti de la Provence, soumise à l'Empire Romain, des Orateurs & des Philosophes que Rome admiroit ; & dans des temps beaucoup moins reculés, lorsque cette épaisse nuit d'ignorance & de barbarie, qui avoit couvert toute l'Europe, commença un peu à se dissiper, ne fût-ce pas en Provence que brillèrent les premiers rayons de la Poésie Française, comme si une heureuse fatalité eût voulu que cette partie des Gaules fût toujours éclairée la première ? Alors la Nature enfanta tout à-coup un grand nombre de Poètes dont elle avoit seule tout l'honneur. »

M. l'Abbé Millot, qui, comme Fontenelle & le P. Papon, connoît les véritables sources, n'a pas aveuglément suivi *Nostradamus*, & j'avoue toujours que ce *Nostradamus* est d'autant plus susceptible de récusation, qu'il paroît plutôt avoir écrit d'après la tradition que d'après la connoissance des productions de ses Troubadours. M. Millot a comparé les titres de ces deux Peuples rivaux. Il a vu chez les Italiens, il a vu par toute l'Histoire, que le Parnasse Provençal donna non-seulement naissance aux Muses étrangères, mais qu'il eut la première & la plus grande in-

Influence sur la Littérature nationale, & spécialement sur le Nord de la France.

Je pourrois m'armer aussi d'une lettre insérée dans le *Mercur* d'Avril 1782, page 103. L'Auteur de cet excellent morceau de Littérature y annonce des vûes étendues & justes, qu'il développe avec éloquence. On est obligé, dit-il, de convenir que le fameux siècle de Louis XIV semble militer en faveur du nouveau système; mais n'existe-t-il pas une autre cause de cette inégalité des esprits? Ici l'Auteur de la lettre parcourt à grands traits ce que l'éducation fait pour le génie au Midi & au Nord de la France. Est-il possible, s'écrit le même Écrivain, que dans un tel séjour (celui du Nord) le génie soit rébelle à cette éducation de gloire que tout conspire à lui donner? L'enthousiasme qui, dans la Capitale, est à-la-fois la récompense & l'aiguillon du génie, anime rarement nos Méridionaux: or dans cet abandon d'estime & d'émulation, l'homme qui, dans Paris & les Provinces circonvoisines, ne voit & n'entend que les honneurs qu'on y décerne aux talens, peut-il s'élever facilement au rang d'esprit créateur?

Un de nos Défenseurs les plus instruits & les plus conséquens, M. de Mayer, qui, dans ses *Observations critiques sur les Fabliaux de M. le G.* du 22 Avril 1780, a montré autant de force que de modération, fait les réflexions suivantes: l'Auteur, quoique né en Provence, n'est pas dominé par son imagination; il est sans préjugés, & par conséquent sans erreur; il cite beaucoup, mais en Logicien, mais en Littérateur d'un esprit juste & étendu: de pareilles citations sont des preuves. « En se rapprochant (dit-il) des siècles de la Littérature moderne, de ces âges où, réunies enfin sous un seul Maître, toutes les Provinces ont reçu le mouvement qu'il a plu au Monarque de leur imprimer, & ont perdu sans re-

pour leur caractère distinctif pour n'avoir plus qu'un caractère uniforme; dans ces siècles, on voit que les têtes de cette Province n'ont point été frappées de stérilité.... La Provence n'a point de Théâtre, point de Mécène, & le Génie ne peut y faire de bonne heure des études préliminaires. Eh ! combien de talens heureux sont forcés de prendre un autre cours !

Cependant, Monsieur, malgré ce défaut d'encouragement, malgré la modicité de nos fortunes & de nos ressources extérieures, malgré les préjugés de nos Concitoyens contre les Arts purement agréables, & contre la Profession d'Homme de Lettres en particulier, voyez combien de Génies éloquens, de Philosophes du premier ordre pensent d'après eux-mêmes ! Voyez quelle foule d'imaginations belles & vraiment poétiques, combien d'Écrivains & d'Artistes en tous genres, a produit cette heureuse & féconde région, livrés, pour ainsi dire, à sa seule énergie !

Bordeaux, dès le troisième siècle, étoit le siège de la République des Lettres dans la *Novempopulanie*. Le Poète Ausone qui, de Professeur de Rhétorique dans le Collège de Guyenne, devint Consul Romain, parle de plusieurs de ses savans Collègues, dont quelques-uns avoient été appelés jusqu'à Rome & à Constantinople pour enseigner les humanités dans ces deux Capitales du Monde. On fait quels hommes cette Ville opulente & lettrée a donnés dans ces derniers temps à la Philosophie & aux Muses !

La ville *Palladienne*, Toulouse, mérita sans doute ce surnom glorieux à cause du goût que ses habitans avoient pour les Sciences, & singulièrement pour les beaux Arts, dont ils sont encore idolâtres. C'est dans son sein qu'en 1323 s'établit l'*Académie insigne & supergaie des Troubadours*, dont *Clément Isaur* fonda le premier prix. Depuis ce

temps-là n'a-t-elle pas été le foyer de l'émulation dans toute l'Occitanie ?

La célèbre Cité que peuplèrent les Grecs , trop resserrés dans le territoire de Marseille , & dont tant d'éloquens débris attestent la grandeur, Nîmes , après avoir envoyé de célèbres Orateurs à la République Romaine , a donné le jour aux Saurin & aux Fléchier. Plusieurs Membres de son Académie (M. Imbert, entr'autres, & Mme d'Antremont) prouvent qu'elle peut s'enorgueillir encore de plus d'une imagination vive & brillante. La patrie de Pellisson , celle de d'Ossat & de Rapin Thoiras, celle de Mascaron & de d'Urfé, celle de Goudouli, celle du gentil Bernard , n'étoient-elles pas en même-temps l'asyle des Amours, le berceau des beaux Arts, la retraite des Muses ?

C'est sur les bords enchanteurs de la Sorgue & du Rhône, dans ces vallées consacrées par la pure tendresse de deux cœurs sensibles & constans, aimables lieux où leur âme attachée semble respirer encore , & d'où je n'approchai jamais sans ressentir la plus vive émotion, sans tomber insensiblement dans la plus tendre mélancolie, sans éprouver le doux besoin de chanter sur la lyre de Pétrarque les sentimens qui pénétroient mon âme; c'est sous le frais ombrage des lauriers, des myrthes fleuris, & de tant d'arbres d'une immortelle verdure, c'est sur des lits de gazons émaillés de fleurs odoriférantes; enfin, c'est dans les délicieuses plaines du Comtat, sous le ciel le plus pur & le plus tempéré, que se formèrent ces Académies de femmes aimables & de jeunes beautés, aussi célèbres par leur esprit que par leur sensibilité & les charmes de leur figure. Là, les *Mabile de Villeneuve*, les Huguette de Sabran, les Degout, & vous, ô belle de Sade, avec qui l'élève des Troubadours a partagé son immortalité. Là, Blanchefleur de Pontèves, Estéphanette de Gantelme,

Garfonde de Sabran, Comtesse de Provence, & mère de Raymond Béranger, toutes accompagnées de leurs Troubadours en titre, tenoient ces charman-tes cours d'Amour qui produisoient tant de Lais, de Mi-partis & d'agréables Tensons. Là, se traitoient toutes les questions que peuvent fournir ou les sentimens ou les aventures des amans, questions si ingénieuses, dit Fontenelle, que celles de nos Romans modernes ne sont souvent que les mêmes ou ne les surpassent pas. Quelle délicatesse de sentimens ne puisoit-on pas dans ces riantes Écoles! Que de Héros n'a pas formé le seul espoir de plaire à de telles beautés!

Mais ce sol, dans tous les temps si favorable aux Arts de l'esprit, auroit-il dégénéré sous le gouvernement le plus doux de la terre? Oseroit-on dire que le créateur de *l'Esprit des Loix* & du *Temple de Gnide*, ou que l'Orateur le plus insinuant & le plus sensible, Massillon, qui ne parle si puissamment à nos cœurs que parce qu'il frappe l'imagination; oseroit-on dire que Montaigne, que Pascal, que Gassendi & Condillac n'étoient pas doués d'une imagination également forte, vive & brillante? Dira-t-on que l'exemple de ces génies prouve que nous réussissons mieux dans les genres plus graves de la Morale & de la Politique? Il est bien vrai qu'ils n'ont pas traité ces Sciences comme les Écrivains du Nord de la France.... Que fais-je? au risque d'exciter une rumeur, dirai-je que ces génies étoient encore plus Poètes que Philosophes! Ah! du moins de hautes & vastes conceptions, un style tout étincelant d'images & de figures, semblent en avoir fait des Écrivains à part, des Poètes aussi grands que Fénelon. Fénelon! quel nom m'est échappé! Ce Prélat citoyen, le premier en France à qui le Gouvernement ait consacré une statue; quel pays bienfaisant que l'heureux climat qui lui donna

donna le jour ! Campagnes du Quercy, dont il est la gloire, vous fîtes ce grand présent à l'humanité... Et l'on nous dira que nous n'avons pas un Poète du premier ordre à citer !

Qu'apprendrois-je aux Littérateurs instruits, & qui savent lire, si j'analysois le style de Montaigne, de Montesquieu, de Massillon, pour prouver qu'à chaque page, à chaque ligne, il leur échappe des métaphores qu'on oseroit à peine hasarder en vers ? Oui, Massillon eût étonné souvent Racine lui-même. Cette hardiesse d'imagination jointe à la sensibilité de l'âme, jointe au goût & à la pratique des choses honnêtes, imprime le sceau poétique au langage de nos Orateurs, & voilà ce qui, dans tous les temps, a caractérisé, distingué les productions Méridionales, voilà ce qu'on ne trouve encore que dans nos Provinces *Troubadouresques*.

Ces grands exemples, qu'il ne tiendrait qu'à nous de multiplier, prouvent assez que nos contrées ne sont pas dépourvues de la vigueur d'esprit qui enfante, nourrit & développe les talens sublimes. Je passe à une autre idée de M. le G. ; savoir, que notre jeunesse méridionale peut espérer plus de succès en se livrant au genre grave de la Morale, qu'en suivant son penchant pour les Ouvrages d'imagination. Comptons nos Politiques & nos Moralistes, comptons nos Orateurs & nos Poètes, & laissons tirer la conséquence.

Je ne citerai donc ni d'Aguesseau, ni Monclar, ni l'Abbé de Condillac, ni son illustre frère ; je ne parlerai ni de M. Servan, ni de M. Dupati, ni de M. Garat, Écrivains qui, s'ils doivent à leur génie & à leur siècle de penser comme Socrate, doivent probablement à leur patrie d'écrire comme Platon. Je ne ferai point mention des éloquens Magistrats qui sont à la tête des Tribunaux d'Aix, de Marseille & de Toulon (MM. de Castillon, de Mende &

Granet.) La Nature ne les a sûrement pas deshérités des dons éminens de l'esprit.... Enfin, j'oublierai les du Marfais, les Tournefort, les Moréri, les Mirabeau, les Mairan.... Le caractère de ces hommes célèbres pourroit à la rigueur prouver contre nous; mais dans la Musique & la Peinture, qui sont bien des Arts d'imagination, n'avons-nous pas Campra & Floquet, n'avons-nous pas Vernet & Vanloo? A-t-on surpassé également Audran & le Puget?.... Et quel homme enfin que ce Riquet, à qui nous devons le canal de Languedoc? Veut-on des Poètes? Ils se présentent en foule. A leur tête paroissent d'abord M. le C. D. B. (*Musæum antequædam*) & M. le Franc de Pompignan. Je vois MM. Roucher, Barthe, Imbert & le Blanc. — MM. Thomas, Delisle, Marmontel & Champfort ne sont pas nés au Nord de la Loire. MM. de Rey-rac, Guis, Berquin, Arnauld, sont éloquens en vers & Poètes en prose. MM. de Roffet, de Cournand, de Pastoret, Lantier, d'Orbessan, & MM. de Reganhac, Balze, Sabbathier, &c. &c. par leurs talens, par tant d'heureux Essais & de Chef-d'œuvres dans tous les genres, n'annoncent-ils pas que notre jeunesse méridionale peut espérer encore plus de succès en se livrant à son goût naturel pour les Ouvrages d'imagination, qu'en embrassant des genres plus graves? J'oubliois Vauvenargues & le Chevalier de Laurès, & sur-tout *la Grange-Chancel*. J'aurois pu nommer Brueis & Palaprat, Campistron & Boissi, & MM. de Cailhava & Bitaubé. Je ne parle que de ceux qui sont présens à ma mémoire; & citant au hasard, j'omets certainement une foule très digne de figurer ici. Ces noms tout seuls deviennent mes raisons, ma réponse, & certainement mon triomphe.

Il est clair que ma dernière conséquence doit être diamétralement opposée à celle de notre redou-

table Adversaire. Je conviens, & j'aime à le répéter, que son Livre est très-instructif, très-amusant, *très-adroit*, son paradoxe est même respectable, puisqu'il est l'effet du patriotisme ; mais il faut être juste & vrai, il faut être sans passion comme sans préjugés, & ne pas fermer les yeux à la lumière. Je tranche le mot, *ce système est dangereux* par les méprises qu'il peut causer. L'effet de la nouvelle Brochure (je n'ose dire son but) pourroit être, comme vous le remarquez très-bien, Monsieur, non seulement d'armer la France contre elle-même, mais encore de nous jeter dans une erreur de vocation dont les suites seroient aussi funestes qu'irréparables. On ne le fait que trop, le peu de succès, les chagrins, les dégoûts, les malheurs de certains Écrivains viennent presque toujours d'avoir méconnu le genre pour lequel la Nature les avoit organisés. Le plus grand service qu'un Homme de Lettres puisse rendre au jeune homme qui le consulte, c'est de lui découvrir (ce que le jeune homme ignore presque toujours) le but *unique* vers lequel il doit tendre constamment s'il veut & s'il doit exceller.

Je finis enfin mon Volume. Ce procès vous paroît-il, Monsieur, assez instruit pour pouvoir être jugé ? Je ne le pense pas, & cependant je suis obligé de vous avouer, avec l'Apologiste que j'ai déjà cité avec tant de complaisance, que je n'ai ni assez de temps ni assez de courage pour me livrer à la recherche des monumens qui pourroient aisément faire triompher un sentiment appuyé sur la croyance de plusieurs siècles. Heureusement je crois me rappeler qu'en 1775, dans un de nos entretiens *sous les peupliers de l'Argentière à Troyes*, vous me parlatés d'un Extrait raisonné de nos vieux Fabliaux provençaux, rédigé par M. le Comte de Caylus, dont ce Savant vous avoit confié le manuscrit. Tous

les traits relatifs à la langue, à l'histoire, aux usages, à la naïveté & à la gaieté du bon vieux temps, étoient rapportés dans les Extraits présens, presque en entier, à votre vaste mémoire. Il me semble qu'avec le secours d'un pareil Recueil il seroit facile d'éclaircir ces obscurités dont on vient d'envelopper l'antique prééminence des Troubadours. Comme je fais qu'au plus vif amour pour les Lettres & pour la vérité, vous joignez l'excellente habitude de faire des Extraits ou des Résumés de vos lectures, je crois que personne n'est plus en état que vous, Monsieur, de nous tracer succinctement l'histoire de notre Littérature ancienne, & le degré d'influence des Provençaux sur le reste des François. Vous établiriez vos preuves sur les recherches de votre infatigable Confrère & sur les vôtres. La vérité jailliroit de tous ces frottemens, & nous connoîtrions sans doute un peu mieux à quoi la Nature nous destine avec plus d'intentions & de moyens. Vous pourriez.... Mais, quoi! je ressemble à ce Rhéteur qui parloit de l'Art de la guerre devant Annibal.... Je me tais, & vous prie de recevoir l'assurance de mon respect & de ma reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

BÉRENGER, *Professeur
d'Eloquence des Aca-
démies de Marseille,
d'Angers, de Nîmes
& d'Arras.*

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Meunier*; celui du Logogryphe est *Ange*; ôtez la troisième lettre, reste *âne*.

É N I G M E.

JE suis par ma nature inconstante & légère,
 On me connoît sujette au changement ;
 D'un doux , ou d'un affreux mystère ,
 Souvent j'ai fixé le moment ;
 Le même objet qui m'a fait naître ,
 L'instant d'après me fait mourir ;
 Et tel qui croyoit me saisir ,
 Malgré lui me voit disparaître.
 Si j'en ai dit trop peu pour me faire connoître ,
 Apprends que l'inconstance & la légèreté
 Ne m'empêcheront point d'être à ta volonté.

L O G O G R Y P H E.

GRACE aux travaux de la Nature ,
 Je suis fort , je suis bien campé ;
 Autour de moi plus d'un brave occupé
 Vent me donner la tablature.
 Pour me connoître mieux , Lecteur , exerce-toi ;
 Désunis mes neuf pieds : tu vas trouver dans moi
 Ce qui de Life embellit la parure ;
 Ce que tu cherches quand soudain
 L'orage te surprend au milieu du chemin ;

H iij

A quoi l'on reconnoît un âne ;
 A quoi l'on connoît un Abbé ;
 Où repose à midi la paresseuse Hébé ;
 Un Prophète impie & profane ;
 Où l'indigent meurt & ferme les yeux ;
 Ce que l'on respire en tous lieux.
 Avec un meuble domestique ,
 En moi tu peux trouver encor
 Une note claire en musique ;
 Un rare talent du castor,
 Je m'arrête : Lecteur... tu ne peux donc me prendre ?
 Eh bien , j'attendrai pour me rendre.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

RÉPERTOIRE universel & raisonné de
Jurisprudence Civile, Criminelle, Cano-
nique & Bénéficiale ; Ouvrage de plu-
 sieurs Jurisconsultes , mis en ordre &
 publié par M. Guyot, Écuyer, ancien
 Magistrat , Tomes XLVII, XLVIII,
 XLIX, L, LI & LII. A Paris, chez
 Panckoucke, Hôtel de Thou, rue des
 Poitevins; chez Dupuis, rue de la Harpe ;
 & se trouve chez les principaux Libraires
 de France.

Nous avons présenté plusieurs fois quel-
 ques réflexions sur le mérite réel de ce Dic-

tionnaire & sur celui qui lui manque. Il sera toujours vrai que c'est la compilation la plus complete qui ait encore paru sur la Jurisprudence, & celle où plus d'Écrivains ont coopéré. Aussi, au milieu des imperfections qui abondent nécessairement dans ces entreprises, on rencontre souvent dans le Répertoire d'excellens articles, & on n'est pas étonné de trouver au bas des noms célèbres. Cette entreprise arrive à sa fin; ce n'est plus le temps de proposer des vûes sur la manière de traiter un aussi vaste sujet. Nous nous contenterons de parler de quelques-uns des articles contenus dans ces six nouveaux Volumes.

Les principaux sont les mots *Prescription*, *Préséance*, *Présomption*, *Preuve*, *Prison*, *Profession*, *Propre*, *Puissance paternelle*, *Quint*, *Rapport*, *Règle*, *Régulier*; & indépendamment de ceux-ci, que l'on distingue dans la compilation par leur étendue & leur importance, il en est d'autres que l'on remarque sur-tout par le mérite de leur rédaction, tels sont, dans les petits articles, ceux *Quasi Délit* & *Procès-Verbal*, par M. Buguiatre; & dans des articles plus considérables, ceux *Prince* & *Régence*. On doit ces derniers à M. de Polverel, qui a déjà fourni à ce Dictionnaire, peut-être un des meilleurs morceaux de Jurisprudence qui aient paru dans aucun Livre, c'est le mot *Occupation*, dont nous avons déjà parlé dans ce Journal. Dans cet article, une profonde

métaphysique , une sagacité supérieure guidoient & agrandissoient la science du Jurisconsulte. Dans ces derniers une critique lumineuse donne tout leur prix aux richesses de l'érudition. Ces deux articles *Princee* & *Régence* seroient de très-bons Mémoires dans le Recueil de l'Académie des Belles-Lettres. Ceux qui les liront , ne démentiront pas ce juste éloge que l'on a cru devoir leur donner.

Nous trouvons dans le cinquantième Volume un article dont l'objet a un intérêt particulier dans le moment présent , & qui nous fournira d'ailleurs de trop beaux morceaux , pour ne pas obtenir ici une mention particulière & détaillée ; c'est l'article *Radiation*. M. de la Croix , Auteur de cet article , a fait une exposition nette & élégante des principes qui dirigent ces Corps qui ont conservé le droit d'exercer sans appel sur leurs Membres une censure qui peut aller jusqu'à cette espèce d'excommunication comme sous le nom de *Radiation du tableau*.

Est-il bon que ces Corps conservent sur eux-mêmes cette discipline ?

Est-il bon que cette discipline s'exerce d'après les principes & dans la manière en usage ?

Voilà deux questions qui ont été déferées au Public bien des fois , & par des hommes célèbres ; elles demandent un plus sérieux examen que celui que bien des gens leur ont

donné ; elles demandent sur-tout des connoissances & des obervations dont ceux qui se hâtent de décider manquent ordinairement.

M. de la Croix a eu dans ce sujet un heureux avantage , celui de le trouver déjà traité dans un excellent Écrit , dont les citations enrichissent son article. Nous n'avons pu les relire sans revenir à l'Écrit entier , & il nous a paru que l'article ne le citoit pas encore assez. Le Public qui s'est occupé , qui s'occupe encore des questions que nous venons de rappeler , lira sans doute avec attention quelques réflexions sur ces objets. L'attention deviendra de la confiance , pour ceux qui reconnoîtront dans cet Écrit un de nos Avocats les plus respectés par leurs talens & leurs vertus , un Avocat qui ne peut rien développer de noble & de délicat dans les principes de sa Profession , que sa bonne renommée n'affirme tout ce que son éloquence expose. A ce trait seul tout le monde le reconnoitra.

Cet Écrit est très-court ; il est intitulé : *La Censure* ; il a paru il y a sept à huit ans. Nous allons en citer les idées qui peuvent le mieux s'isoler , & former dans leur réunion la solution des deux questions que nous venons de poser.

L'Auteur commence par présenter les idées philosophiques & politiques sans lesquelles on ne peut bien voir le sujet qu'il traite.

Hv

» C'est un droit délicat que celui de la
» Censure; elle declare ou l'opinion publi-
» que, si elle s'exerce dans tout l'État, ou
» l'opinion du corps, si elle a lieu dans une
» compagnie particulière; ainsi la Censure
» porte toujours un caractère tant soit peu
» arbitraire, puisqu'elle prend sa source
» dans l'opinion qui se forme avec lenteur,
» & qui se compose successivement de faits
» épars. Ce ne sont pas toujours des faits
» précis qui donnent lieu à la censure, c'est
» la personne sur qui elle prononce, & le
» résultat qui touche à la personne dépend
» souvent de faits qui, chacun à part, ne
» sont pas susceptibles d'un jugement par-
» ticulier.

» Voilà donc la définition. Voici ce qui dis-
» tingue la censure des jugemens. On punit
» les crimes, on maintient les mœurs; c'est la
» Loi qui fait l'un par les Tribunaux, c'est
» la Censure qui fait l'autre par l'opinion.

» Pour punir, il faut un crime & une
» Loi; pour corriger, il faut des torts &
» une opinion. Dans le premier cas, tout
» est perdu, s'il n'y a pas de preuves juri-
» diques; dans le second, tout est perdu, si
» l'on en exige. Il n'y a point de liberté,
» point de sûreté, si le châtiment dépend du
» Magistrat & n'est pas soumis à des for-
» mes; il n'y a ni honneur ni délicatesse si,
» dans tous les états, il suffit de n'être pas
» criminel.

» Si l'on n'a pas de précision dans l'esprit,

» on confond ce qui est différent ; à des
 » actes de censure, on oppose les loix de la
 » sûreté publique, les formes légales, les
 » règles de l'ordre judiciaire ; on veut une
 » instruction solennelle en matière de
 » mœurs & de caractère, comme s'il s'agis-
 » soit d'infliger des châtimens à un coupable : par-là on anéantit la censure, qui
 » n'est pas susceptible de ces formes ; on
 » force l'honneur à se taire ou à n'éclater
 » que contre les crimes ; on laisse périr les
 » mœurs, l'esprit d'état, les préjugés utiles ;
 » car la loi n'a point d'armes contre ce dé-
 » périssement ; elle coupe les membres gan-
 » grénés, mais elle n'empêche point les au-
 » tres de le devenir. Si elle effraye, elle
 » n'encourage pas ; si elle retient une main
 » prête à frapper, elle ne forcera pas de la
 » tendre au malheureux qui l'implore. La
 » loi réprime les méchans, & ne multiplie
 » pas les gens de bien.

» Dans un pays où la corruption générale
 » a prévalu au point de rendre souvent jus-
 » qu'aux loix même impuissantes, la cen-
 » sure, appliquée à tous les ordres de l'État,
 » bouleverseroit tout & ne corrigeroit pas ;
 » elle souleveroit sans être utile : quand la
 » censure n'est bonne à rien, elle est très-
 » perniciense.

» Si l'État est corrompu, étayez par les
 » loix, le mieux que vous pourrez, un édi-
 » fice qui s'écroule ; mais point de censeurs
 » publics ; ils exciteroient ou la révolte, s'ils

» étoient fermes, ou la dérision, s'ils étoient
» foibles. N'irritez point le méchant contre
» la vertu, ne lui apprenez point à se mo-
» quer d'elle.

» Mais s'il existe un corps particulier,
» dont les caractères soient tels que la cen-
» sure y soit exercée avec fruit, non-seule-
» ment laissez-lui sans jalousie son utile dis-
» cipline, mais encouragez l'honneur à
» proportion qu'il est plus rare.

» Par exemple, je suppose un Corps de
» citoyens voués à des fonctions utiles &
» honorables, un Corps dans lequel il
» faille des lumières & de la probité, où
» le travail soit payé par l'honneur & rap-
» porte peu d'argent, où de laborieuses
» veilles & des études fatigantes ne puissent
» être adoucies que par le sentiment inté-
» rieur d'une considération méritée; je
» suppose un Corps qui n'existe que par la
» confiance publique, dont les Membres
» soient dans une relation continuelle, en-
» tretenue de même par une confiance ré-
» ciproque; je suppose un Corps dans le-
» quel chacun soit, sous la foi publique,
» dépositaire des plus grands intérêts, des
» titres les plus précieux, des secrets les
» plus importants, de la vie, de l'honneur
» & de la fortune des citoyens; dans le-
» quel une fraternité mutuelle établisse
» des communications nécessaires, des
» confidences sans précaution, des rapports
» indispensables & multipliés, où le mi-

» nistère habituel soit de s'attaquer sans
 » animosité, de se ménager sans prévarica-
 » tion, de se pénétrer des intérêts des au-
 » tres sans s'abandonner à leurs emporte-
 » mens, de juger froidement ce qu'il faut
 » défendre avec chaleur, d'interposer un
 » zèle éclairé, une raison active, entre les
 » passions & la justice, de nourrir une con-
 » corde mutuelle au sein des combats jour-
 » naliers, d'être enfin toujours rivaux, ja-
 » mais ennemis, toujours zélés, jamais co-
 » lères, toujours sages, jamais défiants ; un
 » tel Corps, s'il existoit, auroit, si je ne
 » me trompe, des caractères particuliers
 » qu'il faudroit bien se garder de confondre
 » avec ceux des autres Corps.

» Il entre nécessairement dans la consti-
 » tution d'un tel Corps d'avoir la censure
 » de ses Membres ; comme citoyens, ils
 » sont soumis à toutes les Loix de l'État,
 » & ne peuvent être jugés que par elles ;
 » comme Membres du Corps, ils ne doi-
 » vent dépendre que de sa police.

» Si cette censure est nécessaire, les
 » moyens par lesquels elle s'exerce ne le
 » sont pas moins ; c'est sur le caractère, le
 » génie, la délicatesse, la conduite entière
 » qu'elle doit s'exercer ; c'est la personne qui
 » est soumise à l'opinion : il n'y a point d'in-
 » struction possible, si ce n'est celle que se
 » prescrivent l'honneur & la probité. C'est
 » l'ensemble des faits qui dirige l'opinion ;
 » ce n'est souvent aucun acte particulier ; la

» censure a tous les caractères de l'estime ;
» elle est libre, elle est sévère, elle est un
» resultat d'impressions successives ; rare-
» ment, au milieu de la vie, un seul acte la
» fait naître ou mourir.

» Dans un tel Corps, je le répète, détrui-
» sez la censure pour y substituer la rigueur
» des jugemens, vous n'aurez plus en peu
» d'années qu'avilissement & mauvaises
» mœurs, des cœurs gâtés qui ne s'abstien-
» dront que du crime, ou qui, peut être,
» plus exercés, apprendront à le voiler avec
» industrie. Affoiblissez la censure, vous la
» détruisez nécessairement. Rendez la cen-
» sure tributaire d'un examen ultérieur,
» privez-la de la souveraineté qui fait sa
» force ; l'homme qui la craint a dans sa
» main la vengeance ; l'homme qui en sent
» le prix ne la provoque plus, de peur de
» troubler son repos ; le Corps oublie sa vi-
» gilance pour conserver sa tranquillité, &
» la paix qui s'établit alors n'est plus que la
» paix qui règne dans le séjour de la corrup-
» tion, la paix des lâches & des esclaves. Le
» Public, qui s'est laissé prendre aux pre-
» mières lueurs d'une fausse idée de liberté,
» est puni de son erreur ; il ne trouve plus
» ni courage, ni désintéressement, ni no-
» blesse dans une troupe avilie ; l'innocent
» foible périt sous le coupable puissant ;
» l'or du riche va souiller les raisons du
» pauvre jusques dans la bouche de son vil
» défenseur ; & tel qui donna le nom d'encr-

» gie aux violences qu'il espéroit tourner en
 » sa faveur, se retirera d'une affaire de pur
 » intérêt chargé d'outrages à son honneur,
 » & appellera en vain le secours de cette dis-
 » cipline qui s'est anéantie sous les clameurs
 » qu'il a poussées lui-même.

» Si l'autorité vouloit attaquer ce droit
 » de censure, je pense qu'elle manqueroit
 » le but de l'autorité même, qui est le bien
 » général. La manière de l'opérer le plus
 » sûrement, est toujours la meilleure, & ce
 » qui est bien n'a pas besoin de l'interven-
 » tion de l'autorité. Loin d'avertir de la sujé-
 » tion des hommes dont la liberté est utile,
 » vous qui inspectez, du haut du Tribunal,
 » la Société toute entière, donnez à ce senti-
 » ment noble une impulsion nouvelle,
 » agrandissez les âmes par la confiance, rele-
 » vez ceux qui ont de l'estime pour eux-
 » mêmes, en y joignant la vôtre; croyez un
 » fait quand *le Normand vous l'atteste*, &
 » jugez sur sa foi, comme si vous lisiez le
 » titre; traitez-les comme vos coopérateurs
 » dans le grand œuvre de la Justice; leurs
 » supérieurs, quand vous êtes assis devant
 » eux, soyez leurs amis dans vos maisons;
 » n'usez du pouvoir que quand les choses
 » résistent; n'embarrassez pas de l'appareil
 » de la puissance ce qui marche de soi-même.
 » Les soins qu'ils prennent, vous ne pou-
 » vez pas les prendre; leur vigilance, vous
 » ne pouvez pas la remplacer; leur inspection,
 » vous ne pouvez pas vous en charger; pu-

» nissez les crimes, mais souffrez qu'on corrige
 » les mœurs. Rendez des jugemens suivant la
 » loi, mais que la censure s'exerce suivant l'hon-
 » neur. Vos armes n'ont point de prise sur ce
 » que l'opinion gouverne, sur ce que l'honneur
 » dirige. Les moyens sont différens comme
 » le but, les effets ne diffèrent pas moins;
 » la justice & la paix, voilà le produit de
 » vos veilles; la confiance & la délicatesse,
 » voilà le fruit de la censure. Vos décrets
 » sont l'expression de la loi & la source de
 » la tranquillité publique; le vœu d'un
 » Corps est le résultat de l'opinion & le
 » gage de la pureté des Membres; mais dai-
 » gnez penser que la liberté est mère des
 » sentimens nobles, & garantit l'équité de
 » la censure. *Au Censeur*, dit Montesquieu,
 » *il faut donner de la confiance, jamais du*
 » *découragement.* »

Je m'arrête, parce qu'il faut finir; car je
 ne me lasserois pas de transcrire, & sans
 doute le Public ne se lasseroit pas de lire ce
 que je transcris ici. On aime à entendre un
 homme de bien réclamant pour sa Profes-
 sion la liberté, comme le meilleur appui de
 la vertu, dans un style qui rappelle souvent
 la pensée & l'expression de Montesquieu.

(*Cet Article est de M. L. C.*)



Les Après-Soupers de la Société, petit Théâtre Lyrique & Moral sur les Aventures du jour. Se trouve à Paris, chez l'Auteur, rue des Bons-Enfans, la porte-cochère vis-à-vis la cour des Fontaines du Palais Royal; 10 & 11^e. Cahiers.

Ces deux Cahiers tranchent absolument avec tous ceux qui les ont précédés, & ne contribueront pas peu à varier cette Collection, qui a toujours le même succès. Ils renferment une Comédie-Ballet en trois Actes, intitulée, *le Manteau de Sapience*, avec des Pièces Fugitives. Le Sujet de cette Pièce est tiré d'un Fabliau intitulé, *le Manteau mal taillé, ou le Court Mantel*. L'Auteur l'a traité en vieux langage; & l'on sait que l'Auteur, dans ce genre de style, a déjà obtenu plusieurs succès mérités. Sa poésie marotique a toujours une vérité qui pourroit tromper les plus clairvoyans. Le Fabliau qui lui a fourni le sujet de cette petite Pièce, étant connu, nous nous dispenserons d'en donner ici l'analyse. Nous nous contenterons d'en faire connoître, en peu de mots, le Dialogue.

C L É O N E.

Mon père, m'aviez fait promesse
Que le jeune Robert, ce gentil Écuyer,
Dont au combat dernier admiriez la sagesse,
Avant la Cour d'Amour le feriez Chevalier.

LE BARON.

Quidà, j'ai nourri son enfance ;
 Il est de noble race , & j'aime sa vaillance ,
 Et ne serois du tout mari
 Que Rose ou toi, Cléone, en eût fait son ami.

CLÉONE.

Oh bien , comme il vous fut serviteur si fidèle ,
 Une des deux n'a pu s'empêcher , par bonheur ,
 De lui laisser aller son cœur.

LE BARON.

Une de vous deux l'aime ?

CLÉONE.

Oui.

LE BARON.

Tant mieux , & laquelle ?

Seroit-ce toi ?

CLÉONE.

Ne fais..... mais ce n'est pas ma sœur.

L'Auteur a su saisir le ton de l'ancienne Chevalerie , qui , comme on fait , étoit un mélange de galanterie & de vaillance. Le Baron , en armant Robert Chevalier , dit à ses filles :

Mes filles , approchez ; venez en sa faveur
 A nos propos guerriers donner un peu de trêve ;
 Et comme il doit servir les Dames & l'honneur ,

Pour faire un Chevalier , pour lui former le cœur ,
C'est valeur qui commence & beauté qui l'achève.

La plus importante des Pièces Fugitives ,
c'est une Épître sur la Naïveté. Nous allons
citer une Romance dans le style marotique ,
intitulée , *le Baïser du Front* , qui nous a
paru charmante.

N'A pas long-temps , avois beaucoup failli ,
A deux genouils étois devant Madame ,
Tout larmoyant , tout transi , tout pâli ,
Si qu'à peu-près m'en allois rendre l'âme.

ALORS voici d'un pas craintif & prompt ,
Venir ma mie , & sa bouche tant belle ,
Cueillir , pomper un baïser sur mon front ,
Qui , bienheureux , se trouvoit plus près d'elle

Et ce baïser tant sur emmiéleur ,
Si vivement glissa de veine en veine ,
Que je sentis qu'il touchoit à mon cœur ,
Et que mon cœur y suffisoit à peine.

Ceux qui connoissent nos anciens Poètes en
retrouveront toutes les grâces dans ces Stan-
ces & les suivantes ; & peut-être y anroient-
ils été trompés s'ils avoient lû cette Pièce
anonyme.



S P E C T A C L E S.

COMÉDIE ITALIENNE.

LE Mardi, 6 Août, on a donné la première représentation des *Deux Jumeaux de Bergame*, Comédie en un Acte & en prose.

Ces deux Jumeaux sont deux Arlequins. L'un d'eux est absent, mais on l'attend d'un moment à l'autre. Le second est sur le point d'épouser Rosette, sa maîtresse, qui lui a promis son portrait. Il est encore aimé d'une jeune personne nommée Nérine, à qui Rosette a inspiré la plus forte jalousie. Le retour de l'Arlequin absent produit un quiproquo sur lequel est établie toute l'intrigue de l'Ouvrage. Rosette, trompée par la ressemblance, donne son portrait à celui-ci, croyant le donner à son frère. A peine a-t'il reçu ce présent inattendu, que la jalouse Nérine le lui arrache avec colère. L'amant de Rosette prie sa maîtresse de lui tenir parole. Débat entre eux à ce sujet. L'une dit avoir donné, l'autre prétend n'avoir pas reçu. La nuit vient, le premier Arlequin fait le guet à la porte de Rosette. Un moment après, son frère vient chanter sous la fenêtre de la beauté qu'il a trouvée si prévenante. A la fin de sa chanson, il est maltraité par son frère, que la jalousie rend furieux; au bruit de leur combat, Rosette arrive: on apporte des flambeaux; les deux

frères se reconnoissent; la cause des méprises est éclaircie; Rosette épouse l'aîné des Arlequins, & Nérine consent à donner la main au second.

On trouve dans les *Mémoires de Gaudence de Lucques*, un épisode intéressant, dont le fonds ressemble beaucoup à celui de la Comédie dont nous rendons compte. Elle a eu beaucoup de succès. On y remarque des situations plaisantes, des idées fines & agréables, de la naïveté, de l'esprit & de l'intérêt. Il faut pourtant avouer que le rapport qui existe entre son intrigue & celles de quelques autres Ouvrages connus, diminue un peu le mérite de celle-ci. Les *Ménechmes* de Rotrou, ceux de Regnard, le *Rival* par ressemblance de M. Palissot, les deux *Alcandres* de Boisrobert, &c. sont autant de Comédies dont le nœud est fondé sur la ressemblance de deux personnages, & dont le dénouement est opéré par une reconnoissance. Cette fin, toujours attendue, toujours prévue par le Spectateur, en ôtant quelque chose à la curiosité, atténue une partie de l'effet que doit produire toute la catastrophe dramatique, sur-tout quand elle est complète. Il est peut-être tems d'abandonner sans retour toutes les intrigues de cette nature. Ce n'est pas qu'il soit impossible, avec des ressources dans l'esprit, d'en tirer quelques situations nouvelles, & d'y fixer l'attention par des développemens inconnus, par des détails piquans & agréables; mais le véritable talent ne doit point se bor-

ner à-marcher sur les traces des autres; c'est en créant qu'il se fait connoître & qu'il doit chercher à mériter des hommages. Nous avons cru retrouver dans les deux Jumeaux le faire & le style d'un Auteur qui a déjà eu des succès à la Comédie Italienne, & nous desirons fort que nos conjectures se trouvent justes; car c'est positivement à lui que nous avons voulu adresser les réflexions qui précèdent. Ses essais dramatiques ont annoncé de grandes dispositions au talent: nous l'invitons à tenir compte aux Amateurs des suffrages qu'ils lui ont accordés, à remplir les espérances qu'il leur a fait concevoir.

G R A V U R E S.

NOUVELLE Carte du Diocèse de Paris, dédiée à Mgr. Antoine-Éléonore-Léon le Clerc de Juigné, Archevêque de Paris, Duc de S. Cloud, Pair de France. Cette Carte est dressée d'après la grande Carte de l'Académie, & d'après le Pouillé de l'Archevêché & celui du Chapitre, par M. Dupain-Triel, Géographe du ROI & de MONSIEUR, Cloître Notre-Dame. Prix, 1 liv. 10 sols.

Antiquités d'Herculanum, Tome II, N°. 3. A Paris, chez M. David, Graveur, rue des Noyers, n°. 17.

Vue de Montbard, dédiée à M. le Comte de Buffon, Intendant du Jardin du Roi, dessinée par L. Signy, Architecte, & gravée par M. Piquenot. Prix, 2 liv. A Paris, chez l'Auteur, rue Montmartre, vis-à-vis la Jussienne; Picquenot, Graveur, rue de l'Observance; Chéreau, rue des Mathurins; & Isabey, quai de Gèvres.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

DISSERTATION sur l'importance des évacuans dans la cure des plaies récentes, simples ou graves, suivie d'Observations raisonnées sur la complication du vice vénérien & scorbutique; par M. Lombard, Correspondant de l'Académie Royale de Chirurgie, ancien Chirurgien - Major, &c. in-8°. de 160 pages. Prix, 1 livre 4 sols broché. A Paris, chez Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins.

Réflexions sur la section de la symphise des os pubis, suivies d'Observations sur l'emploi de l'alcali volatil dans le traitement des maladies vénériennes, par M. Desgranges, Grâdué, Membre du Collège Royal de Chirurgie de Lyon, in-8°. de 59 pages. Prix, 1 livre 4 sols. A Paris, chez Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins.

Réflexions sur la nature & le traitement de la Maladie qui règne dans le haut Languedoc, lues dans la Séance tenue au Louvre. par la Société Royale de Médecine le 4 Juin 1782, & publiées par Nosseigneurs les États de Languedoc, in-4°. de 15 pages. A Paris, de l'Imprimerie de Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins.

Nouvelles recherches sur l'économie animale, par M. Vriгнаuld, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, in-8°. de 388 pages. Prix, 3 liv. 5 sols. A Paris, chez Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins; Cailleau, Libraire, rue Galande; & Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers.

Histoire Naturelle de la Provence, contenant ce qu'il y a de plus remarquable dans les règnes végé-

tal, minéral, animal, & la partie Géoponique; par M. Darluc, Docteur en Médecine, Professeur de Botanique en l'Université d'Aix, de la Société Royale de Médecine, Tome premier, in-8°. de 523 pages. Prix, 5 livres broché. A Avignon, chez J. J. Niel, Imprimeur-Libraire, rue de la Balance; & à Paris, chez Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins.

Lettre à un Savant en réponse à la lettre critique insérée au n°. 123 du Journal de Paris, contre l'Usure cinéraire d'Alexis Comnène II, in-8°. de 24 pages. Prix, 15 sols. A Crépionde; & se trouve à Paris, au Palais Royal; & chez l'Auteur, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, n°. 27, au second.

Nouvelle Géographie destinée au Cours d'Éducation des Demoiselles & des jeunes Messieurs qui ne veulent pas apprendre le Latin, par M. Wandelaar, ancien Préfet & Professeur au Collège de Verdun. A Rouen, chez Leboucher le jeune, Libraire, rue Ganterie; & à Paris, chez Durand neveu, Libraire, rue Galande.

T A B L E.

V ERS à Mlle Aurore,	145	sonné de Jurisprudence Ci-	
Réponse,	147	vile, Criminelle, &c.	174
A M. de Saint-Ange,	148	Les Après-Soupers de la So-	
Réponse,	149	ciété,	184
Lettre à M. Groslei,	150	Comédie Italienne,	188
Enigme & Logogryphe,	173	Gravures,	192
Répertoire universel & rai-		Announces Littéraires,	191

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercure de France*, pour le Samedi 24 Août. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 23 Août 1782. GUIDI.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 31 AOUT 1782.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

ÉPÎTRE à M. DE S. E.

J'ALLOIS, plein d'un zèle indiscret,

Chanter les âges de la vie ;

Mais j'ai mieux pesé ce projet.

Votre amitié qui m'y convie

Pour trop de gloire m'a cru fait,

Dans les prés la simple Pensée

Peut quelquefois plaire un moment ;

Mais dans un parterre brillant

Elle seroit trop éclipsée.

Croyez, d'ailleurs, que peu tenté

De tous ces vains honneurs qu'on prise,

Je garderai pour ma devise

Moins d'éclat, plus de liberté,

La gloire, incertaine & volage,

Pour un épi fait cent martyrs ;

N°. 35, 31 Aout 1782.

I

De vrais tourmens, de faux plaisirs
 En font l'ordinaire partage,
 Et je n'ai plus dans mes loisirs
 Que le seul projet d'être sage.

(Par M. Auguste Gaude.)

R É P O N S E.

AMi, quand votre modestie
 Se refuse à chanter l'harmonieux accord
 Des âges divers de la vie,
 Permettez que je vous le die,
 Je pense que vous avez tort.
 Mais quand vous préférez la liberté paisible
 Et les plaisirs qu'un cœur sensible
 Savoure en la jeune saison,
 Je crois que vous avez raison.

POUR moi, surchargé de sept lustres,
 Je ferois des vœux superflus,
 Pour entrer au rang des illustres,
 A la Cour d'Apollon, aux bosquets de Vénus.

ADIEU vous dis, gloire trop chère,
 Fantôme brillant & sacré,
 Dans mon cœur toujours adoré.
 Et vous, Amours, troupe légère,
 Vous que j'osai servir en ma jeune saison,
 Fuyez, cédez la place à la sagesse austère ;

Il faut bien , ne pouvant mieux faire ,
En revenir à la raison.

*COUPLETS à une jolie Marchande de
Modes , qui avoit donné à l'Auteur un
Serre-tête couleur de rose.*

AIR : On compteroit les Diamans.

TO U T s'embellit par tes attraits ;
Il n'en n'est point que tu n'effaces.
Oui , de ton atelier tu fais
Le temple du goût & des grâces.
Ta main , pour parer mille objets ,
De l'art épuise l'imposture ;
Mais l'art peut-il donner jamais
Ce que tu tiens de la Nature ?

MAIS c'est peu d'orner par tes soins
Le sexe charmant qu'on adore :
Je vois que tu n'en fais pas moins
Pour embellir le nôtre encore.
Oui , pour moi la plus belle main
Du plus joli ruban dispose ;
Qu'il rend bien l'éclat de ton teint ,
Puisqu'il a celui de la rose !

(Par M. Damas.)

*ENVOI d'un Bouquet de Bluets à
Madame P.... le jour de sa Fête.*

Sur l'Air : Je suis Lindor.

LE lys superbe indique une âme fière :

Un jeune fat prodigue le muguet ;

L'indifférent , l'anémone ou l'œillet ;

Au tendre amant la rose est la plus chère.

C'est le bluet que pour vous ma main cueille ;

D'un simple cœur il exprime les vœux ;

Douce amitié , c'est ton emblème heureux :

Jamais serpent n'est caché sous sa feuille.

(Par M. Coutouly fils.)

*QUATRAIN pour le Portrait de Mlle
DE M** , au Château de M** , près
Vendôme.*

L'ESPRIT sourit, la bonté brille,

Sur ce front , dans ces yeux aussi purs que le jour ;

Et c'est par un air de famille

Que le portrait ressemble au portrait de l'Amour.

(Par M. Béranger.)

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Ombre*; celui du Logogryphe est *Gibraltar*, où se trouvent l'*art*, *abri*, *bât*, *rabat*, *lit*, *Baal*, *grabat*, *air*, *balai*, *la*, *bâtir*.

É N I G M E.

JE fais souvent du bien, le plus souvent du mal;
En tout temps, en tout lieu, de moi l'on fait usage;
Je délecte le fou, j'amuse aussi le sage;
Celui qui m'inventa, c'est l'esprit infernal.
Cinq lettres seulement composent tout mon être;
Du Moine, de l'Abbé, du sexe si malin,
A chaque heure du jour je passe par la main.
Lecteur, je t'en ai dit assez pour me connoître.
Je produis dans l'État les plus tristes effets;
Car, il faut l'avouer, je suis bien haïssable;
De tout homme occupé, le jouet & la fable,
La seule ambition soutient mes intérêts.

(*Par M. Rouyer, de Nantes.*)



L O G O G R Y P H E.

LORSQUE la nuit, le front orné d'étoiles,
Vient sur son char parsemé de saphirs,
Envelopper l'Univers de ses voiles,
Du malheureux je m'empêche les soupirs,
Il m'appelle, & je le console.

J'ai deux pieds, & tu peux rencontrer dans mon sein
La Nymphé que Junon fit garder à dessein ;
Ce qu'il faut deux-cent fois pour faire une pistole ;
La fille de Thémis, ce qu'elle a pour symbole ;
Le nom de ces oiseaux qui furent autrefois
Propices aux Romains, funestes aux Gaulois ;
Un instrument à dents ; un terme numérique ;
Le sédiment qu'on trouve au fond d'une barrique ;
Un produit de l'abeille, & trois notes de chant.
Je t'échappe, Lecteur, peut-être en me cherchant.

(Par M. Lagache fils, à Amiens.)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

VIE du Dauphin , père de Louis XV , écrite sur les Mémoires de la Cour , enrichie des Ecrits du même Prince , par M. l'Abbé Proyard , des Académies d'Angers , de Montauban , d'Offembourg & de Rome , Principal du Collège Royal du Puy. Aux dépens de l'Auteur , & se vend à Paris , chez la Veuve Hérissant , rue Neuve Notre-Dame ; & Théoph. Barrois jeune , Libraire , rue du Hurepoix , 1782. 2 Vol. in-12. Prix , 6 liv. reliés.

C'EST du digne Élève de Beauvilliers & de Fénelon qu'il s'agit dans cet Ouvrage. A sa naissance (arrivée le 6 Août 1682) les Peuples semblèrent prévoir combien ils lui seroient chers un jour , combien ce jeune Prince , qui ne devoit jamais les gouverner , s'occuperait de leur bonheur. Les vœux publics semblèrent dire au Ciel :

*Hunc saltem everso juvenem succurrere saclo
Ne prohibe.*

„ J'étois présent , dit l'Abbé de Choisy ,
„ à la naissance de Monseigneur & à celle
„ de M. le Duc de Bourgogne : je remar-
„ quai une différence notable entre joie &

I iv

» joie. On eut de la joie à la naissance de
 » Monseigneur ; mais à la naissance de M.
 » le Duc de Bourgogne on devint presque
 » fou , chacun se donnoit la liberté d'em-
 » brasser le Roi. La foule le porta depuis la
 » Sur-Intendance , où Madame la Dauphine
 » accoucha , jusqu'à ses appartemens. Il se
 » laissoit embrasser par qui vouloit. Le bas
 » peuple paroissoit hors de sens.... Ils firent
 » un grand feu dans la cour de la galerie des
 » Princes , & y jetèrent une partie des lam-
 » bris & des parquets destinés pour la grande
 » galerie. Bontemps tout en colère le vint
 » dire au Roi , qui se mit à rire , & dit :
 » *Qu'on les laisse se réjouir ; nous aurons*
 » *d'autres parquets.* »

Dans les Éloges de Fénelon , envoyés au Concours de 1771 à l'Académie Française , on a exposé plusieurs détails précieux de l'éducation de M. le Duc de Bourgogne ; on a dit par quels artifices ingénieux ses Maîtres combattoient les défauts naissans de son caractère ; on en trouve ici quelques exemples remarquables.

Le Prince avoit de la disposition à la colère , & , selon l'usage , il se livroit à cette disposition. Il dit un jour avec hauteur à M. de Fénelon : « Je ne me laisse point com-
 » mander : je fais ce que je suis & ce que
 » vous êtes. » Il faut voir dans l'Ouvrage même , Tome I , pages 12 & 13 , comment , quand le Prince fut de sang-froid , M. de Fénelon lui fit connoître qu'il ne savoit ni

qui il étoit , ni qui étoit son Précepteur , & comment il le corrigea pour toujours de tenir de semblables propos.

Un jour que le Prince avoit battu son Valet-de-Chambre , il s'arrêtoit à considérer les outils d'un Menuisier qui travailloit dans son appartement ; l'Ouvrier , instruit par Fénelon , dit brutalement au Prince de passer son chemin & de le laisser travailler ; le Prince se fâcha , le Menuisier redoubla de brutalité , & s'emportant jusqu'à la menace , lui dit : *Retirez-vous , mon Prince , quand je suis en fureur , je ne connois personne.* Le Prince courut dire à M. de Fénelon qu'on avoit introduit chez lui le plus méchant homme de la terre. « C'est un bien bon Ouvrier , dit froidement Fénelon ; son unique défaut est de se livrer à la colère. Le Prince insista sur la méchanceté de cet homme. « Écoutez , lui dit Fénelon , vous l'appellez méchant , parce qu'il vous a menacé dans un moment où vous le détourniez de son travail ; comment nommeriez-vous un Prince qui battoit son Valet-de-Chambre dans le temps même que celui-ci lui rendroit des services ? »

Une autre fois , après un nouvel emportement du Prince , tous ceux qui l'abordaient parurent surpris & effrayés du mauvais visage qu'ils lui trouvoient ; tous lui demandoient des nouvelles de sa santé avec un air d'inquiétude & de compassion ; Fagon vint , lui tâta le pouls , parut réfléchir pro-

fondément sur la nature & les causes de la maladie, & finit par lui dire : « Avonez-
 » moi la vérité, mon Prince, ne vous se-
 » riez-vous pas livré à quelques emporte-
 » mens ? Vous l'avez deviné, s'écria le Duc
 » de Bourgogne ; mais est-ce que cela peut
 » rendre malade ? « Alors Fagon se mit à
 lui expliquer les effets physiques de la co-
 lère, qui peuvent aller quelquefois jusqu'à
 la mort subite.

Avoit-il fait quelque faute grave, il ne
 sortoit plus de son appartement, il ne voyoit
 plus le Roi ni personne de la Famille Royale.
 On vouloit que tout lui manquât dès que
 lui-même il manquoit à ses devoirs. Per-
 sonne ne paroïssoit entrer dans ses peines,
 personne ne lui disoit un mot de consola-
 tion : il n'en trouvoit que dans l'aveu de ses
 torts, & la promesse de les réparer.

Avec quel soin il faut veiller sur l'enfance,
 & combien il faut prendre garde aux leçons
 même qu'on lui donne, de peur de la pré-
 cipiter dans un défaut en la corrigeant d'un
 autre ! On avoit souvent dit au Duc de Bour-
 gogne qu'il falloit souffrir avec constance &
 sans se plaindre, que pleurer sur tout étoit
 une marque de foiblesse à peine pardonna-
 ble à l'enfance ; dès-lors il forma la résolu-
 tion de ne plus pleurer, sans distinguer les
 cas ni les sujets. Un jour on lisoit devant lui
 une Oraison Funèbre de Madame la Dau-
 phine sa mère, il étouffoit de tendresse & de
 douleur, mais il ne pleuroit pas ; il suc-

comba enfin , & tomba presque sans connoissance. Quand on lui eut dit que les larmes en cette occasion eussent été une marque de sensibilité , non de foiblesse , il se soulagea par des torrens de larmes. Disons aux enfans de ne pas pleurer sur eux-mêmes , mais disons aux enfans , aux jeunes gens , à tous les hommes , de pleurer sur leurs semblables , répétons leur sans cesse ces vers délicieux :

Laisse couler tes pleurs , cesse de t'en défendre ,
C'est de l'humanité la marque la plus tendre ;
Malheur aux cœurs ingrats & nés pour les forfaits ,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendris jamais !

Ce jeune Prince emporté , qui autrefois battoit ses Domestiques , étoit tellement changé , qu'il n'avoit plus de repos quand il lui étoit échappé un mot dont quelqu'un pouvoit être blessé ; il alloit chercher alors celui qu'il croyoit avoir offensé ; & , quel qu'il fût , il lui demandoit pardon. Un jour , un de ses garçons de la Chambre , couché auprès de lui , l'exhortoit à s'endormir : *Eh , le puis-je ?* lui dit le Prince , *si vous ne me pardonnez ce que j'ai eu le malheur de vous dire ce soir ?*

L'Histoire de M. le Duc de Bourgogne est inséparable de celle de M. de Fénelon ; aussi les époques principales de la vie de ce Prélat sont-elles rapportées ici , & la correspondance que , depuis sa disgrâce , il entretenoit avec son Élève , malgré les défenses de

Louis XIV, n'est pas un des moindres ornemens de cet Ouvrage , & n'étoit pas un des moindres appuis de la vertu du Duc de Bourgogne.

Quelques Historiens modernes, en convenant des excellentes qualités naturelles & acquises de ce Prince, de son amour sévère pour l'ordre & la justice, de son amour tendre pour le peuple, de son affabilité généreuse à l'égard des Soldats, de son application aux affaires, de son exactitude scrupuleuse à remplir tous ses devoirs, enfin de la perfection morale où il étoit parvenu en tout genre, ont paru douter de ses talens militaires. Ce doute a pour excuse naturelle la nécessité de prononcer entre le Duc de Bourgogne & M. de Vendôme, dans la campagne de 1708, & d'en attribuer les désastres à l'un ou à l'autre. La réputation de M. de Vendôme, ses succès, la manière dont il rétablit les affaires désespérées de Philippe V en Espagne, une sorte de faveur populaire que son opposition même au Duc de Bourgogne & au parti de la Cour lui avoit valu, la jeunesse du Prince, son inexpérience présumée, tout concouroit à faire donner la préférence à M. de Vendôme & à faire rejeter sur le Prince les fautes & les malheurs de cette campagne. Les Mémoires du Maréchal de Berwick, qui ont paru depuis quelques années, nous ont déjà disposés à remettre la chose en question, & à concevoir que l'inapplication, la négligence &

la paresse connues de M. de Vendôme, dans les détails du commandement, pouvoient être une compensation funeste des traits de génie & des coups de Maître dont il devenoit capable dans l'occasion.

Le Duc de Bourgogne, par un trait qui peint son caractère & son amour pour la paix, avoit opiné dans le Conseil contre l'acceptation du testament de Charles II, & le testament ayant été accepté contre son avis, il devint le plus zélé défenseur des droits de son frère. L'Auteur de cette Histoire s'attache sur-tout à mettre dans un beau jour les talens militaires de son Héros, parce que ces talens ont été contestés. Si ce Prince, dit-il, a mérité deux différens genres de gloire, est-ce lui rendre justice que de ne lui en accorder qu'un ?

En 1702, M. le Duc de Bourgogne, commandant en Flandres, poussa les ennemis jusques sous le canon de Nimégue, & eut plusieurs avantages.

Dans la campagne de 1703, commandant en Allemagne, il assiégea Brisach. M. de Vanban, qui avoit fortifié cette place, lorsqu'elle appartenoit à la France, avoit la direction des travaux qui se faisoient alors pour la reprendre. « Il faut, M. le Maréchal, » lui dit le Prince, que vous perdiez nécessairement votre honneur devant cette » place. Ou nous la prendrons, & l'on dira » que vous l'aviez mal fortifiée, ou nous » échouons, & l'on dira que vous m'avez

» mal secondé. On fait assez, Monseigneur;
 » répondit Vauban, comment j'ai fortifié
 » Brisach; mais on ignore si vous savez
 » prendre les villes que j'ai fortifiées; &
 » c'est de quoi j'espère que vous convain-
 » crez bientôt le Public. Brisach se rendit le
 » 7. Septembre.

Lorsqu'en 1707, le Duc de Bourgogne fut chargé de défendre la Provence, attaquée par le Duc de Savoye, son beau père: « Eh bien, dit-il à la Duchesse de Bourgogne, aurez vous le courage de prier Dieu pour un mari qui va combattre contre votre père? priez du moins pour l'un & pour l'autre. » La Princesse ne lui répondit que par ses larmes. » Le Duc de Savoye leva le siège de Toulon, & se retira précipitamment.

D'après ces succès du Duc de Bourgogne, d'après l'autorité du Maréchal de Berwick, d'après beaucoup de circonstances, on peut au moins douter que les malheurs de la campagne de 1708 doivent être imputés au Duc de Bourgogne. L'Auteur de sa vie, qui ne perd pas une occasion de réfuter M. de Voltaire, trouve jusqu'à dix-huit fautes, qu'il appelle un peu durement *faussetés*, dans le seul récit de l'enlèvement du Marquis de Bérighen sur le chemin de Versailles. Dix-huit erreurs! c'est beaucoup, & il nous semble que l'Auteur presse un peu la mesure dans l'énumération qu'il en fait, il nous

semble qu'il aime un peu à trouver des erreurs dans M. de Voltaire.

C'est encore pour refuter M. de Voltaire, que M. l'Abbé Proyart établit, avec le P. Griffet, que *l'homme au masque de fer*, mort le 19 Décembre 1703, & non 1704, comme le dit M. de Voltaire, étoit le Comte de Vermandois. La plus grande preuve qu'il en rapporte, est que le prisonnier, enterré à S. Paul, est nommé, dans le registre des Sépultures *Marchiali*, nom dans lequel on trouve ces deux mots, l'un latin, l'autre françois, *hic Amiral*! Or, le Comte de Vermandois étoit Amiral de France; mais M. l'Abbé Proyart suppose que le Lecteur a présentes à l'esprit les autres preuves alléguées par le P. Griffet, & qu'il indique sommairement.

Les Écrits de M. le Duc de Bourgogne sont bien propres à faire cherir & respecter sa mémoire, & à faire regretter qu'il n'ait pas régné :

Nimium vobis Romana propago

Visa potens, superi, propria hac si dona fuissent.

Les détails dans lesquels il entre sur la Guerre, sur les Finances, sur toutes les parties de l'Administration, sont à la portée de tout le monde, & peuvent encore instruire les Administrateurs les plus éclairés; tous ses principes sont lumineux & vertueux: voilà la vraie politique.

“ Qu'importe, dit-il, qu'on parle d'un

Roi, si ce n'est pas pour en dire du bien ? Qu'importe qu'on dise qu'il a fait la loi à l'Univers, si l'on ne dit pas encore qu'il a fait le bonheur de ses Sujets ?... La gloire d'un Roi est dans la force de son âme, & la bonté de son cœur. Le Roi le plus aimé sera toujours le plus puissant.

« C'est, dit-il ailleurs, un système de conduite réfléchi chez certaines gens en place, de s'appliquer à se rendre nécessaires. Ils craignent tout mérite qui approcheroit du leur, & qui pourroit le suppléer. Non-seulement ils ne veulent initier personne à la connoissance des grandes affaires, mais ils prétendent encore que l'embarras de trouver leurs pareils les fasse regretter après leur mort. C'est ce que j'appelle un monopole de talens plus préjudiciable à l'État, & non moins punissable peut-être que celui qui s'exerceroit dans le trafic des denrées de première nécessité. La politique d'un Roi doit être de combattre cette politique intéressée du particulier, qui attente en quelque sorte à son autorité, en voulant s'en rendre le Ministre unique & nécessaire.

Dans un autre endroit, « il s'élève contre ces caractères ardens, toujours prêts à conclure pour les partis violens, qui ne cessent de dire à un Roi qu'il est Roi, sans jamais lui rappeler qu'il est père. »

Il est beau d'entendre le fils de tant de Rois tenir un pareil langage.

« Il disoit souvent que le Prince est fait
» pour le peuple, & non pas le peuple pour
» le Prince. »

On lui demandoit lequel des titres des Rois ses prédécesseurs il préféreroit : *celui de Père du Peuple*, répondit-il ; il n'avoit alors guères plus de sept ans.

« Que jamais, disoit-il, le Roi ne se fasse
» craindre de ses peuples ; mais que toujours
» ses peuples craignent pour lui. »

Comment se réjouir, disoit-il encore, quand le peuple souffre ?

Devenu Dauphin par la mort de son père, il refusa les pensions que son père avoit eues. « L'État est trop obéré, dit-il, je continuerai à vivre en Duc de Bourgogne. » On lui représenta, qu'avec plus de revenu, il pourroit soulager plus de malheureux ; « les Princes, dit-il, n'ont pas de moyen
» plus sûr de faire du bien aux peuples que
» de retrancher de leurs dépenses ; ils exercent par-là deux vertus à la fois, la charité & la modestie. »

Il avoit adopté la fameuse maxime du Roi Jean. « La droiture, disoit-il comme lui,
» doit toujours être dans le cœur d'un Prince,
» & la vérité sur ses lèvres. La politique des
» grands Rois consiste à être plus sincères
» & plus droits que les autres. Le talent de
» ruser, outre qu'il suppose de la foiblesse,
» ne fut jamais celui d'un homme d'hon-

» neur ; & les voies obliques ne sauroient
» conduire à une fin glorieuse..... Celui qui
» s'étudie à tromper, fera tôt ou tard trompé
» lui-même , & ne fera plaint de personne ;
» au lieu que , s'il arrivoit que l'on fût trom-
» pé par excès de droiture & de générosité ,
» on auroit au moins la ressource de sa
» conscience & le suffrage des gens de bien. »

Voici ce qu'il pensoit de tant de prétendus secrets d'État.

« Outre les secrets inséparables de toute
» sage Administration des affaires, bien des
» gens s'imaginent qu'il est encore certaines
» voies occultes , certains principes d'une
» politique mystérieuse qui font le grand
» secret de chaque État, & comme la pierre
» philosophale. Quant à moi , j'estimerai
» toujours que le plus beau secret..... pour
» un Roi, est de procurer le bonheur de sa
» Nation. »

Le Duc de Bourgogne méditoit & travailloit sans cesse. Madame la Duchesse de Bourgogne disoit qu'on l'appelleroit *Louis-le-Docte*. M. Fagon crut devoir représenter à Louis XIV que son petit-fils s'altéreroit le tempérament, s'il continuoit de se livrer ainsi au travail. On a déjà vû dans les éloges de Montausier , qu'a produits le dernier Concours de l'Académie Française, la réponse courageuse, jusqu'à l'héroïsme , que Louis XIV avoit faite à une pareille représentation de toute sa Cour, au sujet du Dauphin; il répondit à M. Fagon : « il faut

» pourtant bien que quelqu'un de mes en-
» fans travaille. » En effet, selon la remar-
que de l'Auteur, ni le Dauphin, ni le Duc
d'Anjou, ni le Duc de Berry n'étoient hom-
mes de cabiner. Le Duc d'Anjou, devenu
Roi d'Espagne, sembloit plaindre le Duc de
Berry de ce qu'il seroit le seul des trois en-
fans du Dauphin qui ne seroit pas Roi.
« Tant mieux, répondit le Duc de Berry,
» j'aurai moins d'embarras & plus de plai-
» sirs que vous. J'aurai droit de chasse en
» France & en Espagne, je courrai le loup
» depuis Versailles jusqu'à Madrid.

» Ceux, disoit Madame de Maintenon,
» qui font des amusemens leur unique oc-
» cupation, n'en trouvent aucun qui les
» satisfasse. Ils vont de la promenade à la
» chasse, de la chasse à la Comédie, de la
» Comédie au jeu. Je voudrois que vous les
» vissiez revenir; leur ennui est le meilleur
» des sermons. Vous les verriez avec un
» visage triste & un ton chagrin se plaindre
» que rien n'a réussi. La Comédie a été mal
» jouée; l'Opéra étoit détestable: on mou-
» roit de chaud à la promenade; les chiens
» ont mal chassé. Parmi tous ces voluptueux
» ennuyés, le jeune Prince (le Duc de
» Bourgogne) est le seul qui soit content,
» parce qu'il a employé sa journée à rem-
» plir les devoirs qu'il connoît, & à s'ins-
» truire de ceux qu'il ne connoît pas. »

Il avoit du goût pour les Spectacles; il y
renonça cependant lorsqu'il fut Dauphin;

“ Les Spectacles d'un Dauphin, disoit-il ;
 “ c'est l'état des Provinces. ”

En général, les Écrits économiques & politiques de ce Prince ont un grand mérite, qu'il nous a été impossible de conserver dans cet extrait aux morceaux que nous en avons cités ; c'est que jamais il ne relève un abus & n'avertir d'un mal politique sans en indiquer le remède. C'est être doublement utile.

Nous ne savons pourquoi M. l'Abbé Proyard donne plusieurs fois à M. de Vendôme le titre de Maréchal de France : il ne l'étoit point ; son titre étoit celui de Généralissime.

C'est sans doute par une faute d'impression qu'à la page 125 du premier Volume, Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV, est appelée fille aînée de *Philippe III* ; au lieu de *Philippe IV*.

Le Duc de Savoie, père de la Duchesse de Bourgogne, est mal désigné, page 149 du même Volume I, par le seul nom d'*Amédée* ; il falloit le nommer *Victor - Amédée* ; & quand on ne lui donne qu'un nom, c'est celui de Victor qui le caractérise, & non celui d'Amédée, qui a été porté par tant d'autres Princes de cette Maison.

Nous trouvons encore, quel que soit d'ailleurs le mérite de cet Ouvrage, que l'éloge de M. le Duc de Bourgogne pouvoit se passer de la critique continuelle de M. de Voltaire, critique qui paroît aller jusqu'à l'acharne-

ment. Un grand défaut de beaucoup de bons Ouvrages est d'être faits dans un esprit de guerre. M. de Voltaire n'étoit point ennemi de la réputation de M. le Duc de Bourgogne; & si M. l'Abbé Proyart a bien loué ce Prince, M. de Voltaire ne l'a pas mal loué aussi, sur-tout dans ce morceau touchant de la Henriade:

Quel est ce jeune Prince en qui la majesté
 Sur son visage aimable éclate sans fierté!
 D'un œil d'indifférence il regarde le trône.
 Ciel! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne!
 La mort autour de lui vole sans s'arrêter,
 Il tombe aux pieds du trône, étant prêt d'y monter.
 O mon fils! des François vous voyez le plus juste;
 Les cieux le formeront de votre sang auguste.
 Grand Dieu! ne faites-vous que montrer aux humains
 Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains?
 Hélas! que n'eût point fait cette âme vertueuse!
 La France sous son règne eût été trop heureuse;
 Il eût entretenu l'abondance & la paix,
 Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits;
 Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes!
 O combien les François vont répandre de larmes,
 Quand sous la même tombe ils verront réunis
 Et l'époux & la femme, & la mère & le fils!

(Madame la Dauphine mourut le 12 Février, M. le Dauphin le 18, & leur fils aîné le 8 Mars.)

On sent que l'Auteur de cette éloquente tirade a pleuré comme Octavie aux regrets touchans de Virgile sur la mort de Marcellus, & qu'il s'est de même attendri sur la mort du Marcellus de la France, lorsqu'il lui a fait cette heureuse application des beaux vers de Virgile :

Sed nox atra caput tristi circumvolat umbrâ.

O nate , ingentem luctum ne quare tuorum ,

Ostendent terris hunc tantum fata , neque ultra

Esse sinent.....

Quantos ille virum magnam Mavortis ad urbem

Campus aget gemitus ! vel qua , Tiberine , videbis

Funera , cum tumulum praterlabere recentem !

Si , dans le parallèle de l'expérience de M. de Vendôme , & de la jeunesse de M. le Duc de Bourgogne , M. de Voltaire s'est déterminé , comme tant d'autres , en faveur du vieux Capitaine , il pouvoit être nécessaire , & il étoit sans doute piquant de faire voir que c'est une erreur , mais il est juste aussi d'observer que cette erreur étoit fort naturelle.



ANNALES Poétiques depuis l'origine de la Poésie Française, Tome XX. A Paris, chez les Éditeurs, rue de la Juſſienne, vis-à-vis le corps-de garde ; & chez Mérigot le jeune, Libraire, quai des Auguſtins.

LE Poète qui fait les honneurs de ce Volume, & qui eſt bien fait pour ſ'ſeoir partout au premier rang, c'eſt Pierre Corneille, dont le portrait ſe trouve en tête. Les Éditeurs ont eu pour ſon article une idée heureuſe, & dont on doit leur ſavoir gré. Comme on ne lit guères de ce grand Homme que les Pièces qui ſont reſtées au Théâtre, ils ont imaginé d'extraire de ſes autres Ouvrages les traits les plus remarquables, & ils les ont recueillis avec quelques Pièces Fugitives. Par ce travail, auſſi pénible qu'utile, ils ont ſu faire ſur le grand Corneille un article abſolument neuf, & nous invitons nos Lecteurs à y recourir.

Le Volume commence par Triſtan l'Hermitte, qui avoit reçu de la Nature un véritable talent, mais qui l'a gâté ſouvent par la recherche de ſes expreſſions & la bizarrerie de ſes idées. Son ſtyle eſt vraiment poétique. On connoît ces vers, que quelques-uns regardent comme ſa propre épitaphe, & qu'il a intitulés : *Proſopopée d'un Courtiſan* :

Ébloui de l'éclat de la ſplendeur mondaine,
Je me flattai toujours d'une eſpérance vaine,

Faisant le chien couchant auprès d'un grand Seigneur,
Je me vis toujours pauvre, & tâchai de paroître ;
Je vêquis dans la peine attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

Et cette épigramme qu'il appelle le Codicile de Duport :

Duport à l'aimer me convie,
Et proteste assez hautement
Que pour prendre soin de ma vie,
Il m'a mis dans son testament.
Mais je me trouve sur mon livre
Plus vieux de quinze ans que Duport.
Oh ! que j'aurai de bien pour vivre
Quinze ou vingt ans après ma mort !

Voici encore de lui un Sonnet qui nous paroît d'une grande beauté.

C'EST fait de mes destins. Je commence à sentir
Les incommodités que la vieillesse apporte ;
Déjà la pâle mort, pour me faire partir ,
D'un pied sec & tremblant vient frapper à ma porte.

AINSI que le soleil, sur la fin de son cours,
Paroît plutôt tomber que descendre dans l'onde,
Lorsque l'homme a passé les plus beaux de ses jours,
D'une course rapide il passe en l'autre monde.

IL faut éteindre en nous tous frivoles desirs ;
Il faut nous détacher des terrestres plaisirs,
Où, sans discrétion, notre appétit nous plonge.

SORTONS

SORTONS de ces erreurs par un sage conseil,
 Et cessons d'embrasser les images d'un songe ;
 Pensons à nous coucher pour le dernier sommeil.

Charles d'Assoucy est fameux par ses aventures. Il passa une partie de sa vie dans les prisons des divers pays qu'il parcourut. Dès l'âge de huit ans il avoit déjà quitté la maison de son père. A neuf, il étoit à Calais, débiteur des prophéties, & se disant fils de Nostradamus. On attribue tous les emprisonnemens de d'Assoucy à la même cause, « à deux jeunes Pages qu'il menoit toujours » avec lui.... Ceux qui ménageoient le » plus sa réputation, disoient que ces » Pages étoient deux jeunes filles qui ser- » voient à ses plaisirs ; d'autres accusateurs » plus graves, disoient que c'étoient de » jeunes garçons. Quoi qu'il en soit, il est » certain que d'Assoucy, ayant adopté le » genre de vie des anciens Troubadours, » voyageoit avec son luth, dont il jouoit » parfaitement bien ; & il faisoit chanter » ses deux Pages, dont il accompagnoit la » voix sur son instrument. Ce fut par son » luth & par ses chansons qu'il amusa vingt » ans Louis XIII, à qui le Duc de Saint-Simon l'avoit présenté ; il eut aussi accès » auprès de Louis XIV dans sa jeunesse. »
 Voici ses plus jolis vers :

Garçon loyal & bon chrétien,

J'aime plus que votre entretien :

N^o. 35, 31 Août 1782.

K

Pourquoi donc , ferez au teint de rose ,
 Quand la charité vous impose
 La loi d'aimer votre prochain ,
 Me pouvez-vous haïr fans cause ,
 Moi qui ne vous fis jamais rien ?
 Ah ! pour mon malheur je vois bien
 Qu'il vous faut faire quelque chose.

Le nom de *Cotin* , qui vient après d'*Asfoucy* , est devenu une injure pour un Auteur. Outre la médiocrité de ses talens , il eut le malheur de se brouiller avec Molière & avec Boileau ; le premier le traduisit sur la Scène , l'autre le frappa plusieurs fois des verges de la satire. Il est pourtant échappé à *Cotin* quelques Madrigaux agréables. Outre celui que l'on connoît , *Iris s'est rendue à ma foi* , voici deux autres petites Pièces que nos Lecteurs ne seront pas fâchés de trouver ici.

Épigramme de Gilles Ménage.

MÉNAGE , ce grand Satyrique ,
 Repose sous ce marbre antique ,
 Et laisse avecque lui reposer l'Univers.
 Il mourut de ses longues peines ,
 Pour avoir fait en six semaines
 Une Épigramme de six vers.

*Madrigal au Duc de Saint-Aignan , sur
 les louanges du Roi.*

Il seroit bon que le Dieu de la Thrace ,
 Et que celui qui préside au Parnasse ,

Eussent plus d'une fois couronné de laurier

Le Poëte docte & guerrier ,

Qui, de chanter Louis conçoit la noble audace :

Aussi chez les Neuf Sœurs ce point est sans débat ,

Qu'il faut que pour montrer tout l'éclat de sa gloire ,

Saint-Aignan le suive au combat ,

Et le loue après la victoire.

Bouillon & Godeau terminent ce Volume ; l'un n'est connu que par le jugement que prononça Boileau contre sa Joconde ; car il avoit fait la sottise de rimer une Joconde comme La Fontaine , & l'on avoit eu la sottise plus grande encore de les comparer l'un à l'autre. Le second, (Godeau) est un talent sans physionomie. Une des choses les plus piquantes qu'il ait faites, c'est huit vers adressés à Chapelain , en lui demandant un exemplaire de sa pucelle.

Transporté d'un ardent amour

Pour votre admirable pucelle ,

Je veux demeurer avec elle

Plus d'une nuit & plus d'un jour.

Envoyez-la moi donc sans crainte

Que j'aie de mauvais desseins ;

Comme vaillante je la crains ,

Et la respecte comme Sainte.

Les Éditeurs nous avertissent que ces huit vers ne se trouvent dans aucune Édition de Godeau. Cette Pièce a été trouvée chez feu

K 4

M. de Foncemagne, écrite de la main de l'Auteur.

NOUVEAU Voyage en Espagne fait en 1777 & 1778, dans lequel on traite des Mœurs, du Caractère, des Monumens anciens & modernes, du Commerce, du Théâtre, de la Législation des Tribunaux particuliers à ce Royaume & de l'Inquisition, avec de nouveaux détails sur son état actuel, & sur une Procédure récente & fameuse, 2 Vol. in-12. A Londres; & se trouve à Paris, chez P. Théophile Barrois jeune, Libraire, rue du Hurepoix, près le Pont S. Michel.

ON voit par l'étendue de ce titre & la variété des objets qu'il annonce, que l'Auteur n'a rien négligé de ce qui pouvoit rendre son Ouvrage utile & intéressant, & lui donner une place distinguée parmi ceux des Voyageurs ses devanciers. Ils sont en assez grand nombre, & l'Auteur, qui, dans une Préface destinée à les apprécier, caractérise le mérite de chacun d'eux, leur rend avec candeur la justice qui leur est dûe.

Il débute par donner une idée générale de l'Espagne ancienne & moderne, de sa position géographique, de ses différentes révolutions, de sa situation politique, & des mœurs de ses habitans sous les Phéniciens, les Phocéens; les Carthaginois, les Romains, les Goths & les Arabes ou les Maures, jusqu'au moment où ses différentes Provinces

furent réunies sous l'autorité de Ferdinand & d'Isabelle. Après ce tableau préliminaire, l'Auteur entre en Espagne par la Catalogne, & conduisant avec lui son Lecteur, il parcourt les différentes Provinces de ce Royaume, à l'exception des Asturies, des Royaumes de Léon, d'Arragon & de la Galice. Il s'abstient de décrire cette partie de l'Espagne, ne l'ayant pas parcourue lui-même, & il aime mieux laisser son Ouvrage incomplet que de copier les Géographes, les Historiens & les Voyageurs qui l'ont précédé.

Cet Ouvrage peut être considéré comme un Itinéraire excellent à consulter, & comme une suite de descriptions non moins précieuses pour les Lecteurs qui se proposent l'instruction comme le principal but de leurs lectures; mais quelques Chapitres paroîtront un peu fecs à ceux qui veulent toujours être amusés. C'est un effet nécessaire du plan que l'Auteur a choisi : au reste, il s'efforce d'y répandre la plus grande variété. Inscriptions, monumens, antiquités, peinture des mœurs, réflexions sur l'état civil & politique, il ne néglige rien pour remplir ce qu'il promet par le titre de son Ouvrage. Les Chapitres auxquels il s'est, avec raison, particulièrement arrêté, sont Madrid, les Maisons Royales, Cadix, Tolède & Séville; mais c'est le Royaume de Grenade qui lui a paru le plus digne d'attention. Il se complaît dans la description de cette contrée,

K iij

jadis si florissante sous la domination des Maures, où à chaque pas le Voyageur rencontre des débris qui attestent l'ancienne magnificence de ces Peuples, où les inscriptions des monumens publics & même celles de chaque appartement du Palais des Souverains sont des morceaux de Poésie, où tout contraste avec nos mœurs & avec nos idées, & n'en paroît que plus piquant. On s'afflige & on s'étonne de voir les progrès de la civilisation retardés en Espagne par l'expulsion de ses tyrans, & on admire le concours de circonstances qui a produit un effet auquel on paroïssoit devoir si peu s'attendre ; mais quel que soit l'état actuel du Royaume de Grenade, c'est encore le plus heureux séjour de l'Espagne. C'est un proverbe Espagnol, que Dieu donne à ceux qu'il aime le moyen de vivre à Grenade. De toutes les pertes que les Maures ont faites en Espagne, c'est celle qu'ils regrettent le plus. Le dernier Ambassadeur Maure qui vint à Madrid, il y a dix ans, obtint du Roi la permission de voir Grenade. Il se mit à pleurer en entrant dans la principale place de la Ville, & ne put s'empêcher de dire : *Mes Ancêtres ont perdu bien sottement cette terre délicieuse.*

Les Lecteurs qui s'occupent d'objets d'administration, liront avec plaisir dans le *nouveau Voyage* la description des travaux & des défrichemens que M. Olavidez a faits dans les déserts de l'Andalousie, & sur-tout dans les montagnes de Sierra - Morena, &

les réglemens qu'il avoit établis dans la nouvelle Colonie. Malheureusement c'est dans le Chapitre de *l'Inquisition* qu'il faut chercher la suite des événemens relatifs à M. Olavidez. Il contient une courte histoire de ce Tribunal jusqu'à nos jours, la suite des principaux Autodafés, le récit d'un de ces Autodafés raconté par un Officier même de l'Inquisition avec une naïveté qui fait frémir, le précis d'un Sermon prêché à l'ouverture d'une de ces cérémonies, &c. L'Auteur raconte les faits, & s'abstient de toute réflexion. On ne sauroit mieux faire que de l'imiter.

Mais le Chapitre le plus intéressant pour les Lecteurs de toutes les classes, est celui qui concerne les mœurs, le caractère & les usages des Espagnols. Le courage, la hauteur d'âme, la franchise, la discrétion, la patience, la fidélité forment les principaux traits du caractère national. On connoît leur attachement pour leurs Souverains & leur zèle pour la Religion; mais l'extrême ignorance de la plupart des Espagnols fait dégénérer leur piété en superstition. Peu de femmes sortent, se promènent & font l'amour sans Rosaire. Plusieurs Auteurs Espagnols ont fait paroître des Ouvrages très-profanes sous les auspices de la Vierge. Les *Autos* de Caldéron lui sont dédiés sous ce titre : A la Mère du meilleur des Fils, à la Fille du meilleur Père, à la Reine des Anges. J'ai vu jouer, dit l'Auteur, à son honneur & à son profit

dans Séville, le *Légataire Universel*. Les affiches disoient :

A l'Impératrice du Ciel, Mère du Verbe éternel, nord de toute l'Espagne, consolation, fidelle sentinelle & rempart de tous les Espagnols, la Très-Sainte Marie; c'est à son profit & pour l'augmentation de son culte que les Comédiens de cette Ville joueront une très-plaisante Comédie intitulée : Le Légataire.

Dans les Comédies, si l'on enchaîne le diable, c'est avec un Rosaire, & le diable fait des hurlemens horribles dont les Spectateurs sont toujours très-édifiés.

Le zèle le plus ardent pour la délivrance des âmes du Purgatoire est universel en Espagne; ils savent même le jour précis où une âme doit sortir du Purgatoire; & l'on voit souvent affiché à la porte des Églises : aujourd'hui l'on retire une âme. On va à la chasse, on donne le bal pour les âmes des Trépassés. Quelques mourans ordonnent par leur testament qu'on dise pour leur âme un nombre prodigieux de Messes, le surplus de ce qu'il leur en faut pour les mener au Ciel étant réversible sur les pauvres âmes isolées auxquelles personne ne songe.

Un autre effet de cette extrême ignorance est l'excès de la vanité nationale. Il existe un proverbe parmi le peuple qui dit : où est Madrid, que le monde se taise. Un de leurs Écrivains a fait un Livre dont le titre est : il

n'y a point d'autre Cour que Madrid. L'Auteur rapporte à ce sujet le trait connu d'un Prédicateur qui, dans un Sermon sur la Tentation de Jésus-Christ; disoit que le diable, suivant l'Écriture, le transporta sur une haute montagne, d'où l'on decouvroit tous les Royaumes de la terre. Il lui montra, ajoute-t-il, la France, l'Angleterre, l'Italie; mais pour le bonheur du Fils de Dieu, les Pyrénées lui cachotent l'Espagne.

Malgré ces défauts & quelques autres, & les différens abus que l'Auteur observe dans les loix, dans les usages, &c. il montre partout un grand respect & même un goût vif pour la nation Espagnole; c'est que le fond du caractère national est un assemblage rare de qualités précieuses qui se font jour à travers les obstacles que les circonstances opposent au développement de ces qualités.

L'Auteur a consacré un Chapitre particulier à la Littérature & au Théâtre Espagnol; mais il n'a point donné à ces deux objets l'étendue dont ils étoient susceptibles; c'est le sujet d'un autre Ouvrage plus considérable qu'il promet au Public. On fait que les Comédies & les Tragédies Espagnoles inondèrent l'Europe au seizième & au dix-septième siècle. Le seul Lopez de Véga en a fait dix-huit cent, Caldéron près de sept cent; Augustin Moreto, Auteur très estimé, qui n'en a fait que trente-six, c'est-à-dire, autant que notre grand Corneille, est accusé de stérilité par les Critiques Espagnols.

K v

SPECTACLES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

ON a continué alternativement, sur ce Théâtre, les représentations d'*Électre*, de la *Reine de Golconde* & de *Roland*.

Le 16, on a donné, à la suite d'*Électre*, un Divertissement de Danse, composé de différentes entrées, dans lesquelles on a vu reparoître, avec plaisir, les Sieurs Gardel le jeune & Nivelon, dont ce Spectacle étoit privé depuis environ un an. Les talens de ces deux Danseurs, déjà très-agréables au Public, ont paru s'être fortifiés & même perfectionnés dans cette absence. Le premier a exécuté la Chaconne de le Berton, avec des applaudissemens universels, d'autant plus flatteurs que ce genre est plus difficile, & que le souvenir encore récent du grand modèle que l'Opéra a perdu dans le sieur Vestris, doit nous rendre plus sévères. Le sieur Gardel a mis de la noblesse & de la variété dans ses mouvemens, de la force & de la correction dans ses pas; on y desireroit peut être un peu plus d'aisance & de moëlleux, ce que l'habitude & la confiance lui donneront sans doute. Le sieur Nivelon a dans sa danse la légèreté, l'élégance & la molle facilité qui conviennent au

genre qu'il a embrassé; on eût désiré aussi qu'il eût fait plus d'efforts pour corriger le défaut d'à plomb qu'on lui reproche dans le port de la tête. Tout ce qui nuit à la grâce dans un genre où elle doit sur-tout dominer, devient essentiel; & plus un Artiste approche de la perfection, plus on est blessé d'un défaut qui l'en éloigne.

Les principaux Sujets de la Danse, à l'exception du sieur Vestris, ont paru dans ce Divertissement, & tous avec les talens qu'on leur connoît. Il est inutile de parler de la grâce toujours spirituelle & toujours variée de Mlle Guimard; elle a épuisé depuis longtemps tous les éloges. Mlle Torley nous retrace la danse noble, élégante & correcte de Mlle Heynel, dont elle est la digne élève, & que le Public ne devoit pas perdre sûrement. Mlle Dorival commence à se faire un genre à elle, qui caractérise sur-tout une gaîté vive & piquante. Mlle Pesslin est toujours applaudie pour la force & la légèreté brillante de ses pas; & Mlle Gervais, dont le talent est déjà si précieux à l'Opéra, fait tous les jours de nouveaux efforts & de nouveaux progrès qu'on ne sauroit trop encourager.

Il nous reste à faire une observation qui nous semble mériter l'attention du Public. Il s'est élevé depuis quelque temps parmi les Danseurs une émulation de force & de légèreté, dont l'abus semble contraire au bon goût & au véritable but de la Danse. Ces entrechats tournans, ces doubles & tri-

ples pirouettes en l'air ou sur la pointe du pied , ne peuvent manquer de plaire quand ils seront placés ; mais si on les répète sans cesse , si on les prodigue par-tout , depuis la Danse Héroïque jusqu'à celle des Pâtres , si on ne les exécute qu'au moyen d'efforts incompatibles avec les beaux developpemens du corps & avec l'accord de toutes ses parties , avec la correction même des pas ; ces tours de force , qui éblouissent la multitude , doivent choquer les gens de goût. En les prodiguant ainsi , on confond tous les genres , on fatigue par la monotonie , on perd le sentiment de la grâce , que tout air d'effort fait disparaître & que rien ne remplace qu'avec perte. Nous ne dissimulons point que ces observations s'adressent à ceux mêmes de nos Danseurs dont nous aimons le plus le talent ; nous espérons qu'ils n'y verront que le zèle & l'amour de l'Art.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot sur le genre du Divertissement dont nous venons de parler. C'est un ballet sans action , sans aucun objet déterminé , composé de personnages héroïques & de bergers , & entremêlé sans motif , d'entrées de différens caractères. On doit excuser l'incohérence & l'insignifiance de cette composition , par les circonstances qui y ont donné lieu ; mais nous croyons qu'il n'eût pas été difficile d'imaginer une action quelconque , où l'on eût introduit les différens caractères de la danse , & où les sujets qu'on vouloit reproduire aux yeux du

Public , auroient pu développer avec plus d'intérêt encore leurs talens divers. Nous dirons en général que la danse , réduite à des figures , à des mouvemens & à des pas , n'est qu'un exercice qui peut amuser les yeux & les oreilles , en flattant le goût naturel que nous avons pour tout ce qui est symétrique & mesuré ; mais elle ne mérite de s'élever au rang des beaux Arts qu'autant qu'elle intéresse l'ame & qu'elle exerce l'esprit, en réveillant des sentimens & des idées, en peignant des tableaux , & en exprimant des passions.

COMÉDIE ITALIENNE. *

LE Mardi 13 Août, on a donné pour la première fois le *Mort Marié*, Comédie en deux Actes & en prose, par M. Sedaine.

Un jeune Officier apprend à son Régiment qu'une Demoiselle des Barres va épouser un Président au Présidial d'Issoudun. Trompé par le nom, il croit que sa maîtresse le trahit ; il lui renvoie ses lettres , arrive , & propose un cartel à son rival. Le Président l'accepte , & présente à l'Officier deux pistolets qui ne sont chargés qu'à poudre. On tire , le Président tombe. Le jeune homme effrayé veut prendre la fuite. Des gens apostés l'arrêtent. Il est conduit

* Cet Article , & celui de la Comédie Française , ont toujours été & continuent d'être rédigés par M. de Charnois.

devant un Tribunal , dont les Membres sont composés de toutes les personnes de sa famille déguisées en Juges. Sa mère elle même y vient déposer contre lui. On le condamne à mourir , on lui fait signer son prétendu arrêt de mort , & cet arrêt n'est autre chose que son contrat de mariage. C'est alors que tout s'éclaircit ; qu'on apprend au jeune étourdi que la Demoiselle des Barres, amante du Président , est la sœur de sa maîtresse , & qu'on a voulu le punir de sa légèreté & de son indiscrétion , en lui donnant la leçon qu'il vient de recevoir.

Cette Comédie a déjà été représentée sur ce Theatre en 1777. Elle étoit alors mêlée d'ariettes , & n'eut qu'une représentation. Dégagée aujourd'hui de ce que la musique pouvoit ajouter de lenteur à l'action, elle n'a pas eu un succès plus heureux. L'Auteur y a fait des corrections ; mais il n'a pas su donner assez de rapidité à la marche de son intrigue , & l'on desireroit plus de vraisemblance au dénouement. Le premier Acte est bien fait. Il expose l'action clairement , & il la noue très-bien. Le second est froid & embarrassé. L'accusation de la mère contre le fils a généralement déplu. Ce n'est qu'une plaisanterie , à la vérité , mais une mère oubliant la tendresse qu'elle doit à ses enfans, est un objet si odieux , que la supposition seule rend cet objet insupportable. Nous présumons que le fonds de cette Comédie ne pouvoit produire qu'un seul Acte, qu'en profitant

du moment qui suit le duel & la prétendue mort du Président, pour augmenter le trouble du jeune Officier; (trouble pendant lequel on peut abuser un peu de sa crédulité) il falloit le présenter devant le tribunal supposé, l'interroger, le juger, le condamner, le tout sans lui donner un seul moment de réflexion. Comment, après avoir eu le tems de se remettre de son premier effroi, ne reconnoît-il point ses parens dans ses Juges? La vraisemblance manque ici, & nous croyons que le moyen dont nous venons de parler seroit plus naturel. La rapidité, d'ailleurs, ne laisse pas au Spectateur la possibilité d'examiner rigoureusement les ressorts que fait jouer un Auteur Comique; & c'est un avantage dont il faut savoir profiter, sur tout dans les sujets où l'adresse doit suppléer à l'intérêt. Au reste, on retrouve encore dans cet Ouvrage le talent de M. Sédaine, son dialogue vrai, son intelligence de la Scène; & l'on peut assurer qu'une fable plus heureusement choisie lui auroit procuré un succès pareil à tous ceux qu'il a su obtenir, tant sur ce Théâtre que sur ceux de l'Académie Royale de Musique & de la Comédie Française.

*Faute essentielle à corriger dans le dernier Mercure,
Article Spectacles.*

Page 189, lignes 25 & 26, toute la catastrophe Dramatique, sur-tout quand elle est complète, lisez :
toute catastrophe Dramatique, sur-tout quand elle est
complète.

ACADÉMIE FRANÇOISE.

EN 1779, l'Académie Françoise ayant donné pour sujet du Prix de Poésie, *la Servitude abolie dans les Domaines du Roi, sous Louis XVI*, ne reçut aucune Pièce qui lui parût digne d'être couronnée. Le Prix ayant été remis à l'année suivante, & le Concours n'ayant pas été plus heureux, l'Académie rendit aux Concurrans la liberté de choisir leur sujet, en déclarant néanmoins qu'elle étoit loin de vouloir exclure celui qu'elle avoit déjà proposé, sujet noble & intéressant pour la Nation. Elle vient enfin de couronner M. le Chevalier de Florian, connu déjà par d'heureux essais Dramatiques; les vûes de l'Académie ont été d'autant mieux remplies, que l'Ouvrage couronné traite le sujet de la *Servitude*, & qu'il est honorable à la mémoire d'un des Membres les plus illustres dont-elle ait à s'enorgueillir; il est intitulé: *Diologue entre Voltaire & un Serf du Mont-Jura*. Cette Pièce est remarquable par un fonds de raison, une marche suivie; & l'on a applaudi plusieurs vers ingénieux. Après cet Ouvrage on a lû aussi une note qui l'accompagne, qui est analogue au sujet, & qui fait beaucoup d'honneur au célèbre défenseur des Calas.

L'Académie n'a point donné d'*Accessit*;

mais elle a accordé six *mentions honorables*. L'un des Poètes mentionnés est M. *Carbon de Flins*, connu déjà par plusieurs succès Littéraires. Les autres n'ont pas voulu se faire connoître.

M. l'Abbé Arnaud a lû ensuite un *Portrait de César*, dans lequel on a retrouvé son style vif & pittoresque, & quelques idées neuves sur un sujet qui ne l'est guères.

Enfin M. de la Harpe a terminé la Séance par un Chant de son Poème de la *Pharsale*, qu'on a beaucoup applaudi. Comme Lucain, condamné à une mort si précoce, n'avoit eu le temps de finir son dixième Chant, ni même son dernier vers commencé, le Traducteur y a heureusement suppléé par un Épilogue qui a reçu encore plus d'applaudissemens que sa Traduction.

Ce qui n'a pas peu contribué à l'intérêt de cette Séance Académique, c'est la présence de LL. AA. SS. Madame la Duchesse de Chartres & Mgr. le Duc de Penthièvre. Des applaudissemens universels ont été l'expression de tous les cœurs, & jamais on n'offrit un hommage plus mérité.

Après les diverses lectures dont nous venons de parler, on a fait celle du Programme que nous allons transcrire ici.

“ *Prix d'Eloquence pour l'année 1783.* ”

Le vingt-cinquième jour du mois d'Août 1783, Fête de S. Louis, l'Académie Françoisse donnera un

Prix d'Eloquence *, dont le sujet est l'*Éloge de BERNARD DE FONTENELLE, de l'Académie Française, de celle des Belles-Lettres, & Secrétaire de l'Académie des Sciences.* Ce sujet a été annoncé d'avance par le Programme de l'année dernière 1781, pour laisser aux Auteurs le temps de faire les recherches nécessaires.

Le Prix sera une Médaille d'or de la valeur de six cent livres.

Conformément aux Ordres du Roi, on ne recevra aucun Discours qui ne soit muni d'une approbation signée de deux Docteurs en Théologie de la Faculté de Paris, & y résidans actuellement.

Toutes Personnes, excepté les Quarante de l'Académie, seront reçues à composer pour ce Prix.

Les Auteurs mettront leur nom dans un billet cacheté, attaché au Discours qu'ils enverront ; & sur ce billet sera écrite la Sentence qu'ils auront mise à la tête de leur Ouvrage.

Ceux qui prétendent au Prix, sont avertis que s'ils se font connoître avant le jugement, ou s'ils sont connus, soit par l'indiscrétion de leurs amis, soit par des lectures faites dans des maisons particulières, leurs Pièces ne seront point admises au Concours.

Les Ouvrages seront envoyés avant le premier jour du mois de Juillet prochain, & ne pourront être remis qu'au sieur Demonville, Imprimeur Libraire de l'Académie Française, rue Christine, aux Armes de Dombes : si le port n'en est point affranchi, ils ne seront point retirés.

* Ce Prix, ainsi que celui de Poésie, est formé des fondations réunies de MM. de Balzac, de Clermont-Tonnerre, Evêque de Noyon, & Gaudran.

SCIENCES ET ARTS.

LETTRE aux Rédacteurs du Mercure.

MESSIEURS,

ÉCARTÉ à regret des Lettres, que j'aime, & ne lisant plus les Nouvelles Politiques, je n'ai vu que bien tard dans votre Journal de Samedi 30 Mars, N°. 13, page 231, l'extrait d'une Lettre sans date, qui vous a été adressée de Lyon, *signée*, Brissou, Inspecteur des Manufactures, & Censeur Royal. Dans un Ouvrage qui a pour titre : *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, &c.* en 6 Volumes in-12, annoncé & analysé par vous, Messieurs, M. Brissou a trouvé une Note dont la critique est l'objet de sa Lettre. Je devrois dire partie d'une Note, car il la tronque en la rapportant, & il cite, pour le combattre, un fait isolé, en le dépouillant des raisons dont il étoit accompagné. Je n'ai pas bien compris le motif de M. Brissou, & je ne sais si le Public pourra nous juger équitablement l'un & l'autre. Comme je desiré infiniment qu'il le fasse, mais qu'il ne peut le faire qu'en connoissance de cause, & qu'il ne sauroit prendre cette connoissance sur l'exposé que présente l'Extrait dont je parle, il faut éclaircir les faits.

Il étoit question de Découvertes utiles, & de leur application commune & facile aux Arts; sur quoi on a cité comme importante à faire, celle de débituminiser le charbon de terre au point de pouvoir, avec le même succès & sans plus de dépense par conséquent, le substituer, dans l'affinage des

métaux, au bois, qui devient rare en France. Il ne s'agissoit pas de ces procédés de laboratoires qui, pour ouvrir quelquefois la carrière des plus grandes connoissances, n'ont cependant encore qu'une application très-particulière.

L'annonce de ceux dont parle M. Brissou fut mise dans les Papiers publics. Tout le monde a su qu'ils avoient eu lieu ; avec tout le monde j'en ai eu connoissance ; & dans un Ouvrage qui, long-temps avant cette lettre, étoit sous les yeux de l'Académie des Sciences, au rapport de ses Commissaires, & qui y est encore, j'avois cité ; indiqué du moins tout ce qui avoit rapport à ces procédés. Mais quelque public & connu que soit leur résultat, ils sont si peu applicables dans la pratique journalière des Arts, qu'il n'est pas un seul atelier, une seule usine où l'on emploie le charbon de terre débituminisé pour l'affinage d'aucun métal.

Cependant on a dit le contraire, & les ignorans l'ont cru. On a vu la Cour & la Ville enivrées du charbon de terre débituminisé ; & depuis la boutique de l'Artisan jusqu'au salon du Marquis, depuis les Bureaux des Ministres jusqu'aux boudoirs des petites Maîtresses, par-tout enfin on brûloit du charbon de terre débituminisé. En 1780, au moment où l'on imprimoit la note en question, tout le monde en disoit des merveilles ; il n'y avoit chose au monde à laquelle le feu de ce charbon ne fût applicable ; & avant que la même année 1780 fût révolue, par-tout on avoit démonté ses grilles & fourneaux ; tout le monde avoit rejeté le charbon de terre prétendu débituminisé ; & si jamais l'annonce d'une Découverte n'en imposa à tant de personnes, jamais charlatanerie ne fut plus promptement & plus généralement reconnue. M. Brissou n'ignoroit rien de tout cela sans doute, car il étoit à Paris en 1780.

Quel est donc son dessein, puisque ce qu'il cit n'apprend rien à personne, & ne contredit rien de ce que j'ai avancé? Auroit-il cherché à me faire des ennemis des grands Hommes qu'il cite, & dont, aussi-bien que lui, je connois & j'admire les Ouvrages? Auroit-il voulu se montrer à leurs yeux & à ceux du Public comme un champion qui descend dans l'arène pour leur défense contre un homme qui ne les attaque pas? Je ne puis penser ni l'un ni l'autre; car je crois que les grands Hommes regardent également en pitié & ceux qui les attaquent, & ceux qui les défendent.

Je vous prie, Messieurs, d'insérer ma tardive Lettre dans votre prochain Journal, & d'agréer l'assurance des sentimens distingués & respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Messieurs,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, l'*Auteur des Lettres
écrites de Suisse, d'Italie, de
Sicile & de Malthe.*

GRAVURES.

LE *Menuet Pastoral*, Estampe de 14 pouces de haut, sur 16 pouces de large, gravé d'après le tableau original de Claude Lelorrain, par Joseph Mailler. Prix, 2 liv. A Paris, chez Mailler, Graveur, rue des Francs-Bourgeois, place S. Michel, à côté du jeu de Pauline de MONSIEUR, Frère du Roi. Cette Estampe a de la grâce & de l'effet.

Hyder-Ali, gravé d'après un tableau peint d'après nature. A Paris, chez Maleuvre, rue des Mathurins.

Nouveau Plan de Paris, avec les augmentations & changemens qui ont été faits pour son embellissement en 1782, par M. Brion de la Tour, Ingénieur-

Géographe du Roi. A Paris, chez les Frères Campions, rue S. Jacques, à la ville de Rouen.

Herbier de la France, ou Collection complète des Plantes Indigènes de ce Royaume, par M. Bulliard, Botaniste. Nos 27 & 28.

Cahier de Pendentifs des Dômes des Invalides, du Val-de-Grâce & autres, d'un goût nouveau. A Paris, chez M. Panferon, rue des Maçons, près la Sorbonne, maison de M. Levasseur, Graveur du Roi. Prix, 1 liv. 4 sols, & lavé, 1 liv. 16 sols.

Antiquités d'Herculanum, Tome II, N°. 4. A Paris, chez M. David, Graveur, rue des Noyers. N°. 17.

Carte des environs de Paris, comprenant partie des Gouvernemens Généraux de l'Isle de France, de Normandie, d'Orléanois & de Champagne, par M. Brion de la Tour, Ingénieur-Géographe du Roi.

Dessin des Batteries flottantes nouvellement inventées pour le Siège de Gibraltar. A Paris, chez les Frères Campions, rue S. Jacques. Prix, 12 sols en blanc, & 1 liv. 4 sols colorié.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

HISTOIRE de l'Eglise Gallicane, par le P. Longueval, troisième Edition, proposée par souscription, en dix-huit Volumes in-12. A Nîmes, chez Garde père, fils & Compagnie; à Toulouse, chez Sens, Libraire, & chez les principaux Libraires du Royaume. Tout ce qui s'est passé dans les Gaules concernant la Religion, sous l'empire des Romains, sous les règnes des Bourguignons, des Visigoths & des François, est traité dans ce Livre avec clarté & précision. On y trouve l'établissement du Christianisme.

même dans les Gaules, la fondation des diverses Eglises, la succession des Evêques qui méritent d'être connus, une Notice de tous les Conciles des Gaules, les différens usages de la Discipline, la fondation des Chapitres & des Monastères les plus célèbres, l'établissement des Ordres Religieux, l'Abrégé de la Vie des Saints & des plus grands Hommes qui ont illustré l'Eglise de France, l'Histoire des hérésies qui l'ont troublée, une Notion des Ouvrages faits dans les Gaules en matière de Religion, &c. &c.

Cet Ouvrage doit être regardé comme un complément nécessaire à ceux qui ont l'Histoire Ecclésiastique de Fleury. Longueval est à Fleury, ce qu'est l'Histoire de France à l'Histoire générale. L'Ouvrage sera composé de dix-huit gros Volumes *in-12*, qui contiendront, ainsi que la précédente Edition *in-8°.*, les dix-huit Volumes *in-4°.* de l'Edition de Paris, & qui ne coûteront que 36 liv. brochés.

Conditions. En recevant les Tomes I, II & III en Juillet 1782, on payera 6 liv. En recevant les Tomes IV, V & VI en Septembre, 6 liv. En recevant les Tomes VII, VIII & IX en Novembre, 6 liv. En recevant les Tomes X, XI & XII en Janvier 1783, 6 liv. En recevant les Tomes XIII, XIV & XV en Mars, 6 livres. En recevant les Tomes XVI, XVII & XVIII en Mai, 6 livres. Ainsi, les dix-huit Volumes brochés coûteront 36 liv.

Essai analytique sur les Eaux Minérales de Dinan, & de plusieurs Fontaines voisines de Saint-Malo, de leur nature & de leurs propriétés dans les Maladies, avec la Méthode la plus simple de se conduire pendant leur usage, par M. Ghisoliau, Docteur en Médecine de Montpellier, Conseiller-Médecin ordinaire du Roi, Intendant des Eaux Minérales de Dinan & du Clos-Poulet, Correspondant de la Société Royale de Médecine, &c. &c. A Saint-

Malo, chez L. H. Hovius fils, Libraire, Place de la Cathédrale.

Description générale & particulière de la France ; Ouvrage enrichi d'Estampes d'après les dessins des plus célèbres Artistes, dédié au Roi; département du Rhône, gouvernement de Dauphiné. A Paris, chez Nyon l'aîné, Libraire, rue du Jardinot, quartier Saint-André-des-Arcs; Mérigot jeune, Libraire, quai des Augustins; Esprit, Libraire, au Palais Royal.

Histoire Naturelle de la Province de Dauphiné, quatre Volumes in 8°. , avec des Gravures & une Carte Géographique & Minéralogique de cette Province, par M. Faujas de Saint-Fond, Tome I. A Grenoble, chez la Veuve Giroud, Imprimeur-Libraire du Parlement, à la Salle du Palais; & se vend à Paris, chez Nyon l'aîné, Libraire, rue du Jardinot, & au Bureau du Journal de Physique, chez J. Cuchet, rue & Hôtel Serpente.

T A B L E.

<i>ÉPITRE à M. de S. E.</i> 193	<i>Annales Poétiques,</i>	213
<i>Couplets à une Marchande de Modes,</i> 195	<i>Nouveau Voyage en Espagne,</i>	220
<i>Envoi d'un Bouquet de Bluets,</i> 196	<i>Acad. Royale de Musiq.</i>	226
<i>Quatrain pour le Portrait de Mlle de M.</i> ib.	<i>Comédie Italienne,</i>	229
<i>Enigme & Logogryphe,</i> 197	<i>Académie Française,</i>	232
<i>Vie du Dauphin, père de Louis XV,</i> 199	<i>Lettre aux Rédacteurs de</i>	235
	<i> Mercure,</i>	237
	<i>Gravures,</i>	238
	<i>Annonces Littéraires,</i>	238

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 31 Août. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 30 Août 1782. GUIDI.



JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

R U S S I E.

De PÉTERSBOURG, le 30 Juin.

N O T R E Escadre destinée à protéger cette année le commerce & la navigation, est aux ordres du contre-Amiral Tschitschegoff; elle mouille encore dans le port de Cronstadt; comme elle a déjà été inspectée par le Comte de Tschernischeff, Vice-Président de l'Amirauté, on ne doute pas qu'elle ne mette à la voile aussi-tôt que le tems le permettra.

L'Impératrice est attendue de Czarsko-Sélo dans cette Capitale le 3 du mois prochain pour présider à la fête qui se célèbre tous les ans, le 4, en mémoire de la bataille navale de Tschesme. Le lendemain elle verra lancer à l'eau un nouveau vaisseau de 74 canons, après quoi elle se rendra à Péterhoff, où elle demeurera jusqu'au commencement de Septembre.

3 Août 1782.

2

Mardi dernier , le Ministre Autrichien a reçu un Courier de Vienne ; il en est arrivé également un le même jour de Londres au Chevalier Harris , Ministre de la Grande-Bretagne.

D A N E M A R C K.

De COPENHAGUE, le 4 Juillet.

L'ESCADE RUSSE qui est revenue de la longue croisière qu'elle a faite dans la Méditerranée, mouille encore dans cette rade ; elle commence seulement à faire des dispositions pour retourner à Cronstadt.

On apprend de Carlsron que le vaisseau de guerre l'*Hedwige-Elisabeth-Charlotte* & la frégate le *Postillon* partiront avec le premier bon vent pour la mer du Nord. Le Chevalier de Nordenschiold commande le premier , & le Major Wollin l'autre.

Parmi les bâtimens arrivés de la Baltique dans le Sund , on en a remarqué un qui est le premier de cette espèce venu dans ces mers. Il a été construit à Dantzick , & porte 676 lasts ; sa cargaison consiste en bois de charpente , & est destinée pour la Hollande.

Nos actions tombent considérablement depuis quelque tems ; on attribue cette baisse aux bruits qui courent d'une paix prochaine entre les Puissances belligérantes.

A L L E M A G N E

De V I E N N E , le 8 Juillet.

L'EMPEREUR habite depuis quelque tems les appartemens que feue l'Impératrice-Reine occupoit à Laxembourg. On dit qu'il quittera le Palais Impérial de cette Capitale pour s'établir à l'avenir au Château de Belvedere , dont la situation est charmante & l'air très-pur & très-salubre. Le plan d'agrandissement de ce Château , ajoute-t-on , est déjà arrêté , & on ne négligera rien pour donner à cette nouvelle Résidence tout ce qui peut contribuer à y fixer à jamais la Cour Impériale. Le Palais Impérial de la Ville sera occupé par les divers départemens de l'Administration.

On a reçu avis de Poslega , en Transylvanie , qu'on a vu sortir entre la Drave & la Save une quantité prodigieuse de feu. Cet événement ayant fort épouvanté les Habitans , l'Université de Bude a aussi-tôt député sur les lieux quatre Naturalistes habiles pour examiner ce phénomène.

L'Empereur se propose de faire voyager à ses frais un certain nombre de Savans & d'Artistes de ses Sujets ; ils feront le tour du monde , & s'attacheront principalement à faire de nouvelles découvertes pour l'Histoire naturelle.

Comme le privilège exclusif du débit du vif-argent tiré des mines de S. M. I. cesse ,

il sera désormais vendu par la Chambre des mines , tant aux Négocians du pays , qu'aux Etrangers. Le quintal pris à Idria , dans la Carniole , sera payé 110 florins , & à Vienne 115 ; on accordera des avantages aux Négocians qui en prendront à la fois plus d'un quintal.

On assure qu'il doit être établi ici un Consistoire pour les affaires Ecclésiastiques des religions tolérées dans les Etats de S. M. I. Il sera , dit-on , composé de Catholiques & de Protestans qui y auront , comme les premiers , voix décisive.

On vient de publier ici , écrit-on de Prague , des ordres de S. M. I. , en date du 6 du mois dernier , par lesquels il est enjoint tant à ceux qui nomment aux Bénéfices simples , qu'aux Possesseurs & aux Administrateurs de ces Bénéfices , d'en déclarer , dans l'espace de deux mois , aux Consistoires respectifs , le revenu exact , ainsi que tous les détails & autres circonstances qui peuvent les faire connoître parfaitement.

De HAMBOURG , le 10 Juillet,

ON apprend de Brême que le bâtiment la *Marie-Elisabeth* y est arrivé de Londres en trois jours ; il avoit à bord le Lieutenant-Général de Knyphausen , son Adjudant-général, M. de Duremberg, & M. de Schrœder , Lieutenant.

• On assure, lit-on dans quelques lettres de

Vienne, que l'Empereur a déclaré que toutes les remontrances que l'on pourroit faire contre le partage de l'Evêché de Cracovie, seroient inutiles. Son intention est, dit-on, d'en ériger un nouveau à Tarnow, avec une mansue annuelle de 30,000 fl. sur les revenus de Cracovie, qui se trouvent dans les districts de Gallicie & de Lodomerie. — Le bruit court qu'on travaille à la suppression de quelques autres Ordres religieux, & à la réduction, au nombre de leur institution primitive, des Religieux qui resteront dans chaque Couvent conservé. — L'Hopital de St-Jean sera transféré à Mauerbach & il servira à former une Caserne; quelques bâtimens d'autres Couvens seront destinés au même usage. — La défense faite à tous les Moines étrangers de venir mendier dans les Etats Autrichiens, ne tardera pas à être publiée. — L'Empereur a déclaré par un billet de sa main, qu'il feroit connoître incessamment les Couvens qui seront encore supprimés. Ceux qui seront conservés continueront d'administrer leurs biens; mais ils seront tenus de verser l'excédent de ce qui sera réglé pour leur entretien, dans la caisse des Economats «.

On assure qu'on travaille très-sérieusement en Autriche à agrandir le commerce des Sujets des Etats Héréditaires avec les Turcs; on dit même qu'il sera envoyé incessamment des Plénipotentiaires dans la Bukowine, pour y conclure un traité de commerce avec ceux que la Russie & la Porte y enverront.

» Un Courier, lit-on dans des lettres de Pétersbourg, vient d'apporter ici la nouvelle que les Tartares de Daban & de la Crimée ont levé l'étendard de la révolte. Leur Khan, Sahim Gheray, contre lequel ces peuples menaçoient d'user de la dernière vio-

lence, s'est vu forcé de quitter Baschischterra, lieu de sa résidence, & se réfugier à Taganrok, sur le territoire de la Russie. M. de Constantinoff, Ministre de Russie auprès du Kan, a été obligé de l'y suivre. C'est de-là qu'ils ont expédié des Couriers à Pétersbourg & à Constantinople, pour informer les deux Cours de ce qui se passoit. On ignore encore les particularités de ces troubles; mais il paroît par les circonstances dont le public est instruit, qu'ils peuvent avoir des suites sérieuses. En attendant ils attirent toute l'attention de la Cour, qui a expédié sur le champ différens Courriers sur les frontières de la Crimée & à Constantinople, avec des ordres à ses Ministres. On fait marcher également quelques régimens pour renforcer les Corps qui se trouvent sur les frontières. Le Lieutenant-Général Comte de Belmain, commandant les troupes destinées à faire rentrer les Tartares sous l'obéissance. En attendant les hostilités, M. Semolow, Chambellan & Procureur du Sénat, parent du Prince Potemkin, a été, dit-on, envoyé vers les frontières, chargé de commissions & de pouvoirs relatifs aux moyens d'apaiser ces troubles.

On écrit de Ludwigslust, dans le Mecklembourg, que le 2 de ce mois la Princesse Héréditaire est accouchée d'un Prince.

« Le Prince Comte Grabowski, écrit-on de Dantzick, est parti d'ici sur un bâtiment Suédois, pour se rendre à Amsterdam; il servira comme Volontaire sur l'escadre Hollandaise. — Le bâtiment qu'on a lancé ici dernièrement, a été vendu aux Suédois. C'est une frégate de 350 lasts, qui doit aller aux Indes orientales. C'est le 8e. bâtiment qu'on a construit cette année dans notre chantier. — On expédie d'ici une grande quantité de bois pour l'Angleterre ».

I T A L I E.

De R O M E , le 29 Juin.

LE Pape entièrement remis des fatigues de son voyage en Allemagne , a passé du Vatican au Palais du Quirinal. On assure que le Consistoire dans lequel il instruira le Sacré Collège de l'issue de sa négociation , est fixé au 8 Juillet prochain.

Il vaque un nouveau chapeau dans ce Collège , par la mort du Cardinal Marc-Antoine Marcolini , arrivée le 18 de ce mois , des suites d'une apoplexie , dont il fut attaqué le 1 Mai à Fano , sa patrie. Il étoit né le 22 Novembre 1721 , & avoit été élevé à la pourpre en 1777.

» Des avis de Rio-Janéiro , écrit-on de Lisbonne , portent qu'on a découvert dans les environs une mine de diamans. La Cour y a dépêché sur-le-champ des Officiers pour en prendre possession. — Des nouvelles certaines de Londres , ajoutent les mêmes lettres , annoncent que 3 navires armés de la Compagnie des Indes Hollandoises , & un goerah , sous les ordres du contre-Amiral Schreyvers , croisent dans le détroit de la Sonde , pour intercepter 4 navires Anglois , qui sont attendus de la Chine «.

E S P A G N E.

De M A D R I D , le 12 Juillet.

LE 2 du mois dernier on a publié une Cédula Royale pour l'établissement de la Banque Royale de St-Charles ; elle sera com-

posée de 150,000 actions de 2000 réaux de vellon chacune , ce qui formera un fonds de 300 millions de réaux , ou 15 millions de piastres.

Cette banque embrassera 3 objets principaux. Le premier concerne la liquidation des effets royaux au pair , & l'escompte de tous autres bons effets à 4 pour 100 , pourvu qu'ils ne soient pas tirés à plus de 3 usances ou 90 jours. Il sera établi des caisses particulières qui correspondront à celle de Madrid , dans les différentes Villes du Royaume , & dans les principales de commerce chez l'Etranger ; & ces caisses favoriseront la circulation des fonds de la banque. — Son second objet embrassera toutes les fournitures pour les armées de terre & de mer , sous la commission de 10 pour 100 , établie sur les factures des achats faits pour le compte du Roi. — Son troisième objet sera de payer toutes les obligations de la Couronne en pays étranger , sous la commission d'un pour 100 ; & à cet effet elle recevra les fonds nécessaires de la trésorerie générale ; & pour le paiement des charges de la Couronne , elle se prévaudra sur les principales Maisons de commerce , préférant comme de raison celles qui seront actionnaires de la banque. Elle ne pourra s'occuper d'aucune autre espèce de commerce.

On compte que ces trois objets réunis donneront à la Banque un bénéfice annuel de 24,150,000 réaux.

» Jusqu'à ce que l'attaque de Gibraltar commence, écrit-on de Cadix , les nouvelles du Camp ne peuvent pas être intéressantes , parce que depuis l'arrivée du Capitaine général les batteries ont cessé leur feu. Les travaux sont dans la plus grande activité ; on a envoyé à Algéiras toutes les *Maestranza* (*Calfats* , &c.) d'ici & de Carthagène , & le Général a ordonné que tous les soldats , menuisiers & char-

pénitiers, fussent occupés de préférence dans ce port. Il s'en est trouvé 500 capables de seconder les constructeurs. Les chemins ont été réparés par un corps de troupes accoutumé aux travaux de la terre, & les bois nécessaires arrivent chaque jour. C'est ainsi qu'en mettant chacun à sa place, le Général a tout vivifié. Le Comte de Lacy, Général de l'Artillerie, n'est arrivé au camp qu'après M. le Duc de Crillon. Ces deux Généraux ont visité les travaux jusqu'aux pieds des ouvrages ennemis, & ils en ont paru contents. M. le Duc de Crillon a fait offrir au Général Elliot les provisions fraîches dont il pourroit avoir besoin pour sa table. Le Gouverneur Anglois, sensible à ce procédé généreux, a fait saluer par un drapeau blanc. Le vainqueur de Mahon, lorsqu'il a paru dans les lignes. — Il n'est pas étonnant que de toutes les parties de l'Europe, on ait voulu accourir pour être témoin de l'attaque de ce boulevard ; c'est sans contredit la plus grande & la plus belle expédition de ce siècle ; mais que l'Afrique pense à cet égard comme l'Europe, c'est ce qui ne nous a pas peu surpris. L'Empereur de Maroc a, dit-on, demandé à jouir de ce spectacle. On prétend que le Roi s'est rendu volontiers à son desir ; & le Monarque Maure enchanté de pouvoir venir à notre camp, y a fait conduire sur-le-champ 8000 bœufs «.

A N G L E T E R R E.

De L O N D R E S , le 20 Juillet.

Nos nouvelles de l'Amérique septentrionale ne nous offrent rien de bien intéressant aujourd'hui ; elles se bornent à quelques détails sur les représailles dont veut user le Général Washington au sujet de la mort du Capitaine Huddy ; lorsque ce Général

fut instruit de cette exécution odieuse, ordonnée & faite sans formalité, il écrivit la lettre suivante au Général Clinton.

« M., la représentation ci-jointe des habitans du Comté de Monmouth, & l'attestation du fait, qui peut être appuyée par d'autres témoignages irréprochables, vous feront connoître un meurtre sans exemple, commis de gaieté de cœur, & le plus cruel qui ait jamais flétri les armes d'un peuple civilisé. Je ne vous importunerai point par des réflexions qui seroient superflues; je dois être précis. Pour sauver l'innocent, je demande le coupable. — Le Capitaine Lippencot, ou l'Officier qui commandoit à l'exécution du Capitaine Huddy, doit donc être livré : si cet Officier est d'un rang inférieur, je demande un nombre de coupables égal à celui que le tarif d'échange détermineroit pour équivalent. Ce procédé marquera votre justice : à son défaut je me regarderai justifié aux yeux de Dieu & des hommes, en prenant la mesure à laquelle j'aurai recours. — Je vous prie d'être persuadé que ces expressions ne peuvent vous être plus désagréables qu'à moi qui en fais usage; mais le sujet demande de la franchise & de la décision. — Il me reste à vous prier de me faire part au plutôt de votre détermination; je ne suspends l'effet de ma résolution que dans l'attente de votre réponse ».

La réponse de Sir Henri Clinton étoit conçue ainsi :

« M., votre lettre du 21 Avril, avec les témoignages qu'elle renfermoit, concernant l'exécution du Capitaine Huddy, m'a été délivrée hier; & quoique je sois très-touché de la cause qui l'a dictée, je ne puis dissimuler ma surprise & le déplaisir que me cause le langage très-déplacé dont vous faites usage, sachant parfaitement bien qu'il n'étoit nullement nécessaire. Le docteur du Gouvernement Britannique

ne permet pas des actes de cruauté, de violence & de vengeance : comme ils sont notoirement contraires à ma conduite & à ma disposition (n'ayant jamais souillé mes mains du sang de l'innocent), je demande qu'on me fasse la justice de croire que, si des forfaits ont été commis par quelque personne sous mon commandement, ils ne peuvent être justifiés par mon autorité, & ne peuvent jamais recevoir la sanction de mon approbation. Ma sensibilité personnelle n'avoit donc pas besoin de pareils aiguillons pour m'exciter à prendre connoissance de l'outrage barbare fait à l'humanité que vous m'avez représenté aussi-tôt que j'en aurois été informé : en conséquence, lorsque j'ai appris la mort du Capitaine Huddy (seulement quatre jours avant la réception de votre lettre), j'ai sur-le-champ ordonné qu'on fit de strictes enquêtes sur toutes les circonstances de cette affaire, & je vais immédiatement faire faire le procès à ceux qui y sont impliqués. Sacrifier l'innocence, dans l'idée de prévenir le crime, seroit adopter la cruauté & renchérir sur elle, au lieu de la réprimer ; mais si ceux qui violent les loix de la guerre, sont punis par des Généraux sous le pouvoir desquels ils agissent, on évitera les horreurs, que ces loix doivent prévenir, & l'on observera tous les égards d'humanité dont la guerre est susceptible. Si les attentats contre l'humanité pouvoient être justifiés par l'exemple, on en pourroit produire plusieurs dans les lieux où votre pouvoir domine, lesquels surpassent, & probablement ont donné lieu à celui dont il est question. — Dans l'espoir que la manière dont je me propose d'agir dans cette affaire, sera adoptée de votre part & obviendra à toutes énormités ultérieures, je suis, &c. ».

On a vu par la lettre que nous avons donnée précédemment du Général Washington au Général Carleton, qu'il n'a pas été

satisfait de la mesure adoptée par le Général Clinton , & qu'il insiste sur ce que le coupable lui soit livré. On prétend que cet acte d'atrocité n'est pas le seul qu'on ait à reprocher au Capitaine Lippincot. On continue d'assurer que le Général Américain a fait tirer au sort ses prisonniers & qu'il est tombé en effet sur le Capitaine Apgill ; il a une compagnie dans le régiment des Gardes , & est fils unique du Chevalier Baronnet Sir Charles Apgill : il avoit été fait prisonnier à la capitulation d'Yorck-Town ; il est à peine âgé de 20 ans , & il avoit sollicité lui-même la permission de servir en Amérique. Les lettres de New-Yorck qui contiennent ces détails , sont remplies du vœu général formé par les habitans que Sir Guy Carleton livre le coupable , & des témoignages d'espérance qu'il le réalisera.

Ces lettres confirment en même-tems que pour avoir trop tardé nous ne pouvons plus nous flatter d'une paix particulière avec l'Amérique.

« Les tentatives qu'on a faites , dit un de nos papiers , pour diviser nos ennemis , en entamant des négociations séparées avec les États-Unis des Pays-Bas & ceux de l'Amérique , ont échoué l'une & l'autre ; il paroît qu'à présent le sort des armes sera de nouveau notre unique ressource. La victoire du Lord Rodney n'a point eu jusqu'à présent de suites considérables ; elle s'est réduite à suspendre les projets de nos ennemis , à les empêcher de s'emparer de quelqu'autre de nos possessions ; mais nous n'avons pas essayé de conquérir aucune de celles qu'ils nous

ont enlevées; le vainqueur, après avoir réussi à les tenir dans l'inaction, s'est vu forcé à y rester lui-même. L'ennemi vaincu le tient en respect, & l'empêche de profiter de sa victoire, par la crainte de le voir s'opposer à tout ce qu'il pourroit entreprendre; & pendant ce tems, l'ennemi se met en état d'agir lui-même, & ne tardera pas sans doute à se présenter devant nos isles, qui ne seront peut-être pas mieux défendues qu'elles l'ont été ci-devant. On dit que d'après les nouvelles apportées par la frégate le *Lovestoff*, arrivée ici le 9 de ce mois, avec des dépêches de l'Amiral Rodney, il se proposoit une expédition particulière sous les ordres de l'Amiral Graves; on disoit à la Jamaïque que ce dernier devoit aller à Curaçao, où l'on supposoit que M. de Bougainville & sa division étoient encore; on est un peu étonné ici qu'avant le départ du *Lovestoff*, qui n'a appareillé qu'au commencement de Juin, on ignorât à la Jamaïque ce que l'on sait depuis long-tems en Europe, que la division de M. de Bougainville est au Cap, réunie au reste de l'escadre ennemie combinée, & que ce Chef-d'Escadre est lui-même arrivé en France. Ainsi l'on juge déjà d'avance ici de ce que peut être cette expédition, si elle est réellement résolue «.

On a su par la même frégate le *Lovestoff*, que le convoi de la Jamaïque avoit fait voile le 20 Mai, sous l'escorte du *Sandwich*, de 90 canons, du *Russel*, de 74, de l'*Intrépide*, de 64, & la frégate la *Pomme*. Le *Lovestoff* se sépara du convoi le 12 Juin, au débouquement du Golfe, à 40 lieues au Nord du Cap de la Floride. On a su aussi par le paquebot le *Dashwood*, que le 12 Mai la flotte marchande des Isles sous le Vent devoit appareiller sous l'escorte du

Robuste, de 74, & du *Janus*, de 44.

Voilà deux flottes marchandes que nous attendons, & pour lesquelles nous ne sommes pas sans inquiétudes, quelque confiance qu'on essaye de nous inspirer, & en effet, quelques talens, quelque courage qu'on suppose au Lord Howe, on ne conçoit guère ce qu'il peut avec 22 vaisseaux contre 40; car nos ennemis n'en ont pas moins. Les opérations de son escadre depuis sa sortie se réduisent aux détails suivans.

Le 11 Juillet, le *Vigilant*, de 64, le *Mediator*, le *Recovery*, & deux ou trois autres frégates, croisant devant Ouessant, découvrirent beaucoup de vaisseaux qu'ils reconnurent bientôt pour des vaisseaux de guerre, & furent chassés par trois ou quatre. La frégate la *Recovery* perdit son mât de hune, & fut sur le point d'être prise, l'ennemi l'ayant chassée jusqu'à quelques lieues du Cap Léopard. — Le 12, dans la matinée, une des frégates qui avoit été chassée la veille au soir, rencontra le Lord Howe sortant du Canal avec 22 vaisseaux de ligne, n'ayant été joint que par l'Océan depuis son départ de Portsmouth, & le *Vigilant* étant toujours en croisière. Cette frégate n'ayant pu instruire le Lord Howe de la force des escadres combinées, il continua sa route. — Le 13 le Lord Howe découvrit l'escadre ennemie, composé de 38 vaisseaux de ligne au moins, & d'un ou de deux vaisseaux de 50. Il les dépassa dans la nuit, & le 14 l'escadre Angloise se porta à l'ouest, dans la vue très-probablement de protéger la flotte attendue en Angleterre, en assurant sa retraite à Corke ou dans quelque autre port d'Irlande. — Le 14 toute l'escadre étoit à la hauteur de l'Irlande; le vaisseau le plus de l'avant signala la terre, qui se trouva être le Cap Clear. L'escadre changea alors sa route

de deux rhumbs ; on envoya 2 frégates dans l'ouest, à la découverte des flottes des Isles, avec ordre cependant de ne point perdre l'escadre de vue, & d'être fort attentives aux signaux.

Tels sont les détails que l'on a recueillis des rapports des Officiers de ces frégates, & du contenu des dépêches de l'Amiral Howe, arrivées hier à l'Amirauté, & qui ne sont que du 14 de ce mois. Cet Amiral mande, ajoute-t-on, qu'il a été plus d'une fois en vue de l'escadre combinée ; que les deux escadres s'étoient prolongées dans la nuit du 13, & que, quoique l'ennemi se trouve au S. E. de la sienne, sa position est telle, que les vaisseaux venant de la Manche pourront aisément le joindre, & qu'il pourra protéger la flotte des Isles.

Cette facilité qu'il annonce ne paroît pas également démontrée à tout le monde ; il a imaginé d'aller à l'Ouest, & de laisser l'ennemi entre lui & nos côtes. C'est un obstacle que peuvent rencontrer les vaisseaux qu'on enverra pour le renforcer, & qui peut leur être funeste. Le passage ne leur sera plus si aisé, & nous en avons déjà une preuve dans le retour du *Vigilant*, qui n'a pu franchir cette barrière pour se joindre à notre escadre, & qui est maintenant dans nos ports. Les 5 vaisseaux qu'on dit avoir mis à la voile pour le même effet, sont exposés au moins à revenir, ce qui seroit préférable au malheur de tomber entre les mains des ennemis. L'Amiral ajoute dans sa

lettre , qu'il n'a point deſſein de combattre avant d'avoir reçu tous les renforts qu'on lui a promis , & qu'il comptoit pouvoir incorporer à ſon eſcadre le 18 ; il faut en retrancher le *Vigilant* qui eſt revenu ; & quant aux autres , ils n'étoient pas encore partis le jour même où il comptoit qu'ils feroient leur jonction.

L'embarras qu'éprouveront les renforts pour ſ'unir à l'eſcadre, n'eſt pas le ſeul qui réſulte de la poſition qu'a priſe l'Amiral ; pour revenir dans la Manche , il eſt expoſé à voir que l'ennemi lui en aura coupé le chemin ; il n'eſt pas à préſumer qu'avec 22 vaiſſeaux il veuille riſquer le combat contre 40. On dit à nos Négocians pour les raſſurer ſur le fort des flottes qu'ils attendent , que le parti qu'a pris l'Amiral , étoit le ſeul propre à empêcher qu'elles ne fuſſent interceptées. Ce n'eſt qu'à leur apparition dans nos Ports qu'on pourra juger ſainement de la ſageſſe & de l'utilité de cette meſure. Ceux qui la vantent le plus ne paroiſſent pas y avoir cependant une confiance bien entière, puis- qu'ils cherchent encore d'autres moyens de ſe raſſurer ; & on jugera par celui-ci qu'ils ne ſont pas très-difficiles ſur le choix ; l'Amiral , diſent ils , ne manquera pas de joindre à ſes forces celles qui eſcortent les flottes des Iſles , & alors il ſera en état de ne pas craindre l'ennemi. Mais les vaiſſeaux qui eſcortent les deux flottes ne ſont qu'au nombre de 4 , & on ne voit pas que ce nombre

ajouté à 22 , diminue la grande supériorité de l'Armée combinée.

» On croit , dit un de nos papiers , que la flotte de la Jamaïque a plus à craindre encore des Hollandois que des escadres François & Espagnole ; car si le Lord Howe voit , comme cela est vraisemblable , qu'il ne peut pas protéger cette flotte , il dépêchera quelques frégates pour l'avertir du danger où elle est exposée , & pour lui enjoindre de se rendre à Limerick ou peut-être à Londonderry. Il y a long-tems à présent que les Hollandois sont sortis avec leurs vaisseaux pour l'Inde ; ils dirigent leur route à l'ouest de l'Irlande ; & si les deux flottes se rencontrent , comme il y a tout lieu de le croire , celle de la Jamaïque ne pourra résister à la supériorité de celle des Hollandois. — Hier le Lieutenant de la frégate le *Winchelsea* , est arrivé à l'Amirauté avec des dépêches du Chevalier Warren , relativement à la flotte Hollandoise. Cet Officier qui avoit toujours observé ses mouvemens depuis son départ , mande que le 13 il l'a laissée portant au nord de l'Ecosse ; elle étoit composée de 19 vaisseaux à 2 ponts , plusieurs vaisseaux de l'Inde armés & quelques transports. — On dit ici que dans le cas où l'escadre combinée seroit obligée de relâcher avant l'arrivée des flottes des Isles , le Lord Howe se propose d'aller chercher l'escadre Hollandoise , qu'on dit être actuellement dans la mer du Nord , & qui doit ranger les côtes septentrionales de l'Irlande «.

La place de Secrétaire d'Etat qu'avoit M. Fox , vient d'être donnée au Comte de Grantham , ci-devant Ambassadeur à la Cour de Madrid. Voilà maintenant l'Administration encore changée ; on craint bien que les principes sur lesquels elle avoit été d'abord formée ne changent de même ; cette révolution

y prépare, & quelques circonstances particulières confirment cette conjecture. On a remarqué que dans le Conseil du Cabinet qui fut tenu le 10 de ce mois après le lever, & dont les Membres avoient été expressément convoqués la veille, il se trouva parmi eux des anciens Ministres, les Vicomtes de Weymouth & de Stormont. On observa encore que M. Jenkinson, ancien Secrétaire de la guerre, & confident du Comte de Bute, avoit eu avant le lever une audience du Roi; & que le Comte de Gower avoit été mandé par un exprès de sa terre de Trentham. Il y a bien des gens qui concluent de tous ces faits, que quoique le Comte de Shelburne ait déclaré dans la Chambre haute, qu'il n'y avoit *qu'un Ministre Whig qui pût être véritablement & vertueusement fort*, il y a cependant un très grand rapprochement entre lui & l'ancien Ministère. On a fait encore une autre remarque, c'est que le Général Benedict Arnold qui n'avoit pas paru à la Cour depuis l'Administration du Marquis de Rockingham, s'est montré depuis qu'elle n'existe plus au lever du Roi. Un papier a fait à cette occasion les réflexions suivantes.

» Lorsque la Chambre des Communes présenta son adresse à S. M. contre la continuation ultérieure de la guerre d'Amérique, le Général Arnold étoit debout derrière le trône; circonstance que les personnes les plus modérées regardèrent comme une insulte préméditée faite aux défenseurs de cette adresse. Le jour de la motion du Comte de Surrey,

le Général étoit dans la galerie de la Chambre des Communes, & n'échappa à la honte de s'en voir publiquement chassé, que sur la parole que donna M. Gilbert qu'on ne l'y reverroit plus. — Lorsque le Marquis de Rockingham fut fait premier Ministre, il cessa de se montrer à St-James, sachant bien que toute trahison, de n'importe quelle espèce, n'y trouveroit plus d'appui, & il étoit trop judicieux pour se flatter d'obtenir une audience de ce digne Ministre, encore moins de lui recommander la guerre d'Amérique. Il s'est retourné d'un autre côté, & a été plus favorablement accueilli ; le Comte de Shelburne n'avoit pas été Ministre bien des jours, lorsqu'Arnold fut enfoncé dans son cabinet pendant plusieurs heures : & c'est un fait connu que le Lord a depuis plus d'une fois suggéré l'idée d'employer cet homme, en en faisant en même-tems les plus hauts éloges & répondant de sa fidélité. Probablement il n'est plus d'obstacle à la promotion de ce Général, il paroît triomphant à la Cour ; il annonce aux Réfugiés qu'il existe encore une heureuse perspective de continuer la guerre & d'assouvir leur vengeance dans la ruine & la désolation de leur pays ! la vérité, l'humanité & la sagesse sont bannies du Cabinet ! ceux qui étoient aimés de leur pays & sur qui il se reposoit s'en sont éloignés ! Les hommes & les principes qu'approuvent le Général Arnold & sur lesquels il compte, ont pris leur place « !

On craint, d'après cette révolution dans les choses & dans les opinions, que la paix ne soit pas aussi prochaine qu'on l'espéroit ; les démarches que nous avons faites jusqu'à présent pour l'obtenir, n'ont produit d'autre effet que de prouver le besoin que nous en avons, & l'embarras où nous allons nous trouver pour la continuer. On désapprouve assez généralement le parti que

nous avons pris de la négocier nous-mêmes , au lieu de solliciter l'intervention de quelque Puissance amie qui s'étoit offerte , & que nous avons eu la mal-adresse & l'imprudence de refuser. On lit à ce sujet des réflexions assez plaisantes , & qui sans doute ne sont que cela , dans un pamphlet qui vient de paroître , qu'on s'arrache & qu'on recherche avec beaucoup d'avidité ; il a pour titre : *Réflexions sur une conversation Ministérielle entre le Prince de Kaunitz & le Comte de Wassenaar*. Nous nous bornerons à donner une idée de cette prétendue conversation , qui peut piquer la curiosité des Lecteurs.

» M. de Wassenaar a eu , le 16 Mars, l'occasion de se procurer une conversation particulière avec le Prince de Kaunitz , sur les affaires des barrières , & dans laquelle il y a eu cependant quelques traits assez vifs & remarquables ; il a dit entr'autres , avec beaucoup d'énergie : — Ecoutez, je vais vous parler franchement. L'Empereur ne veut plus entendre parler de barrières. Elles n'existent plus. Tout traité dont la base & le fondement qui l'ont fait naître sont annulés , perd son essence par lui-même. Celui-ci a été fait contre la France : actuellement nos liaisons avec la France sont telles , qu'il devient parfaitement nul & inutile , & par-là nous vous avons fourni une bien meilleure barrière & plus sûre que l'autre qui est chimérique. — M. de Wassenaar ayant témoigné là-dessus que des systèmes de cette importance étoient sujets à des changemens dans ce monde , M. de Kaunitz répliqua avec vivacité : ceci ne peut changer. Ces liaisons sont la suite d'un système fixe & bien raisonné ; elles ne sont pas pour peu de tems ou d'années ; elles sont pour cent

ans & plus. Quand même il viendrait dans le Cabinet de Vienne ou de Versailles un Ministre (ce qui est incroyable) qui voulût les rompre, il se feroit mettre aux Petites - Maisons, mais ne pourroit y réussir, tant elles sont fermes & bien cimentées; & je vous le répète, c'est la meilleure barrière que vous puissiez désirer. L'Empereur vous veut du bien, & vous ne pouvez jamais avoir rien à craindre, ni de notre côté, ni de la France. — M. de Vassenaar ayant fait là-dessus un compliment convenable, mais ayant en même-tems témoigné qu'il étoit mortifié de voir que les représentations de LL. HH. PP. touchant Namur, faisoient si peu d'impression, M. de Kaunitz répliqua : « Vous remplissez bien vos ordres; mais vous avez de l'esprit, je suis sûr que vous me justifiez, & que vous sentez le néant de cette barrière ». — M. de Vassenaar lui répondit : Que jusqu'ici il avoit toujours cru que les traités étoient quelque chose, & il ajouta qu'il feroit un rapport à ses Maîtres de cette conversation. M. de Kaunitz répliqua : je vous ai parlé en honnête-homme & franchement : mandez-leur tout ce que je vous ai dit; ils se trouveront bien de ménager l'Empereur. Conduisez-vous sagement dans ce cas, & vous ne vous en repentirez pas. En parlant de la guerre entre l'Angleterre & la République, & des négociations de paix, M. de Kaunitz dit : Commencez donc par vous armer sérieusement sur mer. Vous vous êtes très-négligés, & vous y avez mis trop de lenteur. — M. de Vassenaar ayant répondu qu'on faisoit tout son possible pour le faire, mais que la constitution du Gouvernement entraînoit toujours des lenteurs, & ayant demandé s'il n'y avoit pas bientôt espérance de voir un Congrès assemblé ? M. de Kaunitz répondit : il en faudra bien un tôt ou tard. Il ajouta ensuite avec vivacité : ah ! les Anglois sont bien à se gratter la tête d'avoir négligé la belle occasion que je leur

ai offert l'année passée, de se tirer d'affaire avec honneur. J'avois formé un plan qui fauvoit tout le *decorum* ; ils n'ont pas voulu : ils sont bien à s'en repentir ; & les voilà en bien plus mauvais état, outre ce qu'ils ont à craindre encore ».

On ne publie encore aucunes nouvelles de l'Inde ; les lettres qu'a reçues la Compagnie ne sont pas encore déchiffrées , & il paroît qu'elles resteront tout à-fait indéchiffrables pour le public. Il en est venu quelques unes de l'Isle de Gorée , sur la côte d'Afrique , apportées par le sloop du Roi le *Zéphyr* ; elles font mention d'une révolte qui a failli d'éclater dans cette Isle ; c'est ainsi qu'elles rendent compte de cet évènement.

» Les habitans , de concert avec la majeure partie de la garnison , avoit pris la résolution de s'affranchir de la tyrannie & de l'oppression qu'ils souffroient depuis quelque-tems à raison des procédés & impositions arbitraires du Commandant : cette conspiration a été découverte assez à tems pour qu'on ait pu lui sauver la vie. — Le Gouvernement a reçu des plaintes , tant des habitans que des Officiers de la garnison & de plusieurs des Princes régnans sur cette côte , particulièrement du Roi de Damel & d'Ali Cowrie , Roi des Mores. — Une lettre qu'un Officier de Gorée écrit à un de ses amis à Londres , finit par ces paroles. « Toute la côte retentit de plaintes & de mécontentemens , notre inquisition ici excède en perfidie & en cruauté la plus détestable dont aucune partie de l'Europe ait jamais été opprimée. C'est un despotisme sans égal , une dissimulation , une fourberie , une violence , une oppression qui excèdent les limites de la crédulité. Depuis l'année dernière que vous avez quitté cette garnison , 13 ou 14 per-

sonnés ont péri par la faim, l'emprisonnement & autres mauvais traitemens «.

Le Duc & la Duchesse de Gloucester partis d'ici pour aller prendre les eaux de Spa , arrivèrent le 5 de ce mois à Douvres , d'où ils passèrent à Calais. Ils y ont été reçus avec tous les honneurs dûs à leur rang.

Le Colonel William Irwine & quatre autres Officiers des Volontaires Irlandois de la Province d'Ulster ont présenté au Roi l'adresse de remerciement arrêtée dans leur assemblée tenue à Dungannon le 21 Juin dernier ; les Volontaires de Leinster en présentèrent une autre quelques jours après.

L'Amirauté de Falmouth vient de se signaler par un acte de justice. Ayant appris que l'équipage d'un vaisseau Anglois prêt à périr , qui avoit été recueilli par un vaisseau François, avoit eu ensuite la noire ingratitude d'égorger ses bienfaiteurs , & de s'emparer de leur vaisseau , elle vient de condamner le Capitaine , le Lieutenant & leurs subordonnés à 18 mois de prison.

On dit que si la guerre n'est pas bientôt terminée, la Compagnie des Indes armera plusieurs navires de force pour croiser à la hauteur des établissemens Hollandois dans les mers de l'Orient ; & qu'après une croisière d'un certain temps fixé, ces navires repasseront en Europe chargés des marchandises de la Compagnie.

Hier le Général Faucitt a mis sous les

yeux du Roi les états des troupes levées en Allemagne depuis quatre mois.

Le 13, lit-on dans des lettres de Philadelphie, le Chevalier de la Luzerne, Ministre Plénipotentiaire de France, remit au Congrès, dans une Audience publique la lettre, par laquelle le Roi notifioit aux Etats-Unis la naissance de Mgr. LE DAUPHIN. Le Chevalier de la Luzerne s'étoit rendu à cette Assemblée dans son carrosse; il fut reçu au bas de l'escalier extérieur par deux Délégués députés à cet effet; on lui rendit les honneurs militaires. Le régiment de Rhod-Island fut mis sous les armes; l'Audience fut suivie de plusieurs décharges de mousqueterie que fit ce même régiment, & la journée fut terminée par un feu d'artifice.

La Cavalerie Pensylvanienne s'assembla, de son propre mouvement, pour rendre le cortège plus nombreux. Le grand pavillon de l'Etat fut déployé, il y eut dans l'après-midi un repas, auquel le Président avoit invité le Congrès, tous les Ministres, le Conseil de Pensylvanie, les Généraux & les Errangers & François de distinction. Le sieur Livingston, Secrétaire d'Etat des Affaires étrangères, donna une fête particulière dans sa maison, & il eut ordre du Congrès d'écrire au Général en chef & au Général Green, ainsi qu'aux Gouverneurs & Présidens des Etats respectifs, pour les informer du sujet de la joie publique, afin que les deux Armées & les Peuples de cha-
que

que Etat , y prissent la part que devoit leur causer cet événement.

Le Président & tous les Membres du Congrès sont venus féliciter le Chevalier de la Luzerne , & tous les Citoyens se sont empressés de lui donner des témoignages des sentimens dont ils étoient animés en cette occasion.

F R A N C E.

De VERSAILLES , le 30 Juillet.

LE 14 de ce mois , le Roi a nommé à la Coadjutorerie de l'Evêché de Nevers , l'Abbé de Seguiran , Vicaire Général de Narbonne ; à l'Abbaye de Baillon , Ordre de Cîteaux , Diocèse de Belançon , l'Abbé de Castillon , Vicaire Général de Périgueux ; à l'Abbaye Régulière de la Chernoise , Ordre de Cîteaux , Diocèse de Châlons-sur-Marne , Dom Biyard , Religieux du même Ordre , Procureur Général de la filiation de Clairvaux.

Le 23 de ce mois , Dom Pêcheur , Procureur Général de la Congrégation de St-Vanne , présenta au nom de l'Abbaye de St-Hubert , des chiens de chasse , que l'Abbé de St-Hubert est dans l'usage d'offrir en présent annuellement au Roi.

M. Mentelle , Historiographe de Monseigneur le Comte d'Artois , a eu l'honneur de présenter à la Reine la première livraison de son Atlas nouveau (1).

(1) Le prix de l'Atlas pour les Cartes est de 10 liv. ; &
3 Août 1782. b

De PARIS, le 30 Juillet.

L'AMBASSADEUR d'Espagne a reçu, il y a quelques-jours, des dépêches de M. de Massarado, Major-Général de l'armée combinée, en date du 14 de ce mois. Elles portent que le 12 elle chassa l'escadre Angloise, qu'elle força de se réfugier vers ses ports. L'Amiral Howe avoit cherché à sortir de la Manche, & n'avoit que 24 vaisseaux qu'il avoit disposés en échelons, de 2, de 4, de 6 & de 8, de manière que lorsqu'il reconnut la force supérieure de l'escadre combinée, il fit arriver les vaisseaux les plus avancés, & revira vers ses ports. Notre escadre légère s'étoit assez approchée pour faire espérer qu'elle pourroit engager l'action, mais l'arrière-garde de Howe étoit trop forte, & le corps de notre armée trop éloigné, pour commencer l'attaque avec apparence de succès.

Voilà à quoi se sont réduites toutes les fanfaronades Angloises qui faisoient sortir l'Amiral Howe pour combattre sans compter, protéger les convois, secourir Gibraltar, &c. Elles ont abouti à une fuite né-

pour les Plans 36 liv. En souscrivant pour l'Atlas, on paie 24 liv., & pour les Plans, si on les veut, 9 liv. En recevant la première livraison des Cartes 24 liv., la 2e. & la 3e. gratis; moyennant une faible rétribution de 10 sols par chaque livraison, on pourra les recevoir en Province par des voies plus promptes que celles du commerce. Il faut s'adresser à M. Mentelle, rue de Seine Fauxbourg St-Germain, près du Notaire.

cessaire , il est vrai , mais bien honteuse pour les prétendus Souverains des Mers.

Actuellement la flotte combinée a dû reprendre sa première station ; & quand la fuite des ennemis n'auroit servi qu'à ranimer l'ardeur des équipages , & à leur inspirer une plus grande confiance , ce seroit toujours un grand bien. Il y a tout lieu de croire que l'Amiral Howe ne manquera pas de chercher une autre fois à attirer notre escadre dans la Manche , pour fuir encore devant elle , & chercher à l'égarer , s'il est possible , & à faciliter la rentrée de la flotte qu'on attend en Angleterre. Mais D. Louis de Cordova ne prendra point ainsi le change ; il doit être instruit que le convoi de la Jamaïque va paroître sur ces parages , & non-seulement il gardera l'entrée de la Manche , mais encore celle du canal de Bristol ; & il y a apparence qu'il aura envoyé l'escadre légère croiser entre les Sorlingues & le Cap Clear. On laissera aux Hollandois le soin de l'attendre dans les parages plus au Nord , si elle est assez effrayée pour aller chercher un asyle si loin.

« Le *Protecteur*, commandé par M. de Soulanges , écrit-on de Brest , & l'*Amphitrite*, commandée par M. de Tarade , quittèrent le 16 de ce mois l'armée combinée , & entrèrent le 17 dans ce port. Le premier doit , dit-on , aller prendre dans quelques jours le convoi de St-Domingue , qu'il a ordre d'escorter. Il mène aussi à M. de Vandreuil des Capitaines qui doivent remplacer dans son escadre ceux

qui reviennent ou qui sont revenus en Europe. — Le 17, il est encore entré en rade le cutter le *Serpent*, qui a amené un blicq de la flotte de la Jamaïque, dont il s'est emparé à l'entrée de la Manche, & sur lequel il y avoit 5 prisonniers François. Ce bâtiment avoit été séparé du convoi dans un coup de vent le premier de ce mois, à 140 lieues des côtes. Cette flotte est composée d'environ 120 navires, & escortée par 3 vaisseaux de ligne & 4 frégates. Les vaisseaux sont le *Sandwich*, sur lequel vient le Comte de Grasse, l'*Ajax* & l'*Ardent*. Nous nous attendons d'apprendre à tous momens qu'elle aura paru à l'ouvert de la Manche ou dans le canal de Bristol. — Nous avons appris par le *Protecteur*, que le 12 les frégates de l'armée combinée ayant signalé la flotte ennemie à l'ouvert de la Manche, D. Louis de Cordova fit sur-le-champ signal de de chasse générale; l'ennemi ne nous attendit point & prit la fuite. L'escadre légère aux ordres de M. de la Motte-Piquet, put seule s'approcher; elle seroit même parvenue à couper un des traîneurs, si D. Louis de Cordova avoit été à portée de l'appuyer. L'Amiral Kempenfeld, avec 4 vaisseaux, revint de bord pour défendre son traîneur, que l'*Invincible*, le *Robuste* & le *Protecteur* menaçoient. M. de la Motte-Piquet mit alors en panne, les Anglois ne marchèrent plus qu'à petites voiles; & lorsque l'escadre légère put être apperçue de l'armée combinée, on lui fit signal de ralliement; en sorte que cette chasse n'a pu aboutir qu'à faire connoître à l'ennemi la véritable force de notre armée.

Depuis le 14 de ce mois il ne nous est point venu de lettres de l'Armée combinée. Nous savions seulement qu'elle croisoit sur les Sorlingues; on a appris ensuite par quelques papiers Anglois apportés par des Voyageurs, que l'Amiral Howe l'avoit dépassée,

la laissant entre la côte d'Angleterre & lui ; si cela est vrai , il a été au-devant de la flotte de la Jamaïque , & il est vraisemblable que l'Armée l'a suivi.

Au reste , les prétendus Journaux de la flotte Angloise que nous ont donnés les papiers de cette Nation , ne paroissent remplis que de fausse é. Il est possible que l'Amiral Howe soit sorti de la Manche & qu'il ait dépassé notre armée ; mais ce n'est ni dans la nuit du 12 ni dans celle du 13 qu'il a hasardé cette manœuvre ; car par les lettres de nos Officiers , en date du 14 , nous savons que dans la matinée du même jour la flotte Angloise étoit encore dans la Manche , ayant été signalée toute la journée par nos frégates.

Selon d'autres lettres de Brest , la construction du *Téméraire* , de 74 canons , est poussée avec beaucoup d'activité ; le *Monarque* de 80 , & le *Superbe* de 74 , ont aussi beaucoup d'Ouvriers. La *Vénus* , de 40 canons , a été mise à l'eau , & la *Nymphe* a dû être lancée le 18. On dit que le vaisseau à trois ponts , dont la construction est ordonnée & sera bientôt commencée , s'appellera le *Parisien* ou la *Ville de Paris*. Ce vaisseau , dont M. Grogard a donné le plan , aura des dimensions fort différentes de celles qu'on donnoit aux vaisseaux de ce rang , & qui , au jugement des connoisseurs , doivent lui donner des qualités supérieures.

D'après toutes les mesures qu'on voit prendre , il paroît certain que la marine du Roi sera augmentée au Printemps prochain de 16 vaisseaux de ligne au moins , & de première force.

Les frégates la *Gloire* & l'*Aigle* , qui ramènent nos Officiers Généraux dans l'Amérique Septentrionale , & qui avoient mis à la voile de Rochefort le 12 , ne s'éloignèrent tout-à-fait que le 14.

Un bâtiment arrivé ici , écrit-on de l'Orient , nous a appris que le convoi de St-Domingue s'est mis en route dans les premiers jours du mois de Juin ; il est escorté par 4 vaisseaux de ligne. Le renfort qui doit remplacer ces vaisseaux au Cap , & ceux qui nous ont été enlevés , sera , dit-on , considérable. Le *Protecteur* de 74 est , dit-on , parti de Brest le 18. 13 bâtimens sortis de la rivière de Bordeaux pour St-Domingue , ont été obligés de se réfugier à l'isle d'Aix à cause du mauvais tems. Le *Protecteur* escortera tous ces convois ; le *Puissant* qui va prendre celui de l'Inde , mettra bientôt à la voile d'ici. — On mande de Brest que le *Solitaire* de 64 canons , bien radoubé & doublé en cuivre , va être armé. Le Chevalier de Borda qui y est arrivé le 15 , en doit prendre le commandement. Le 17 , il y avoit dans le même port , grand nombre de transports qui n'attendoient qu'un vent favorable pour porter à l'armée combinée de l'eau & des rafraîchissemens.

Depuis cette lettre , l'on a reçu à Versailles un Courier de l'Orient , qui a apporté la nouvelle que le convoi de St-Domingue a mouillé le 23 dans ce Port. Il étoit parti du Cap le 31 Mai sous l'escorte de 4 vaisseaux de ligne , aux ordres de M. le Marquis

de Chabert. Ils sont entrés sans accident à l'Orient avec les 128 bâtimens qu'ils conduisoient. Ceux de Marseille qu'on porte à 40 ou à 45, se sont séparés sur les atterragés pour se rendre dans la Méditerranée.

M. le Marquis de Chabert, Chef-d'escadre, a envoyé ainsi cette nouvelle intéressante à M. le Marquis de Castries,

« Je vous annonce avec une véritable satisfaction, la nouvelle de mon heureuse arrivée dans la rade de Groais, avec les vaisseaux de Sa Majesté, le *Saint-Esprit*, le *Destin* & le *Réfléchi*, & tout le convoi, au nombre de 128 voiles, dont le Marquis de Vaudrenil m'avoit confié l'escorte. Le vaisseau le *Conquérant* a fait route directement pour Brest, sa position exigeant qu'il relâchât au plutôt dans ce port.

Ma traversée de St-Domingue en France a été de 54 jours. J'ai fait deux prises, l'une appelée la *Betsy*, peu considérable, & l'autre le *Milk-Maid*, navire échappé du convoi dont l'armée combinée s'est emparée en grande partie. Je me propose de faire incessamment route pour me rendre à Brest, avec les vaisseaux de guerre à mes ordres ».

On a reçu des nouvelles de la rentrée à Brest des quatre vaisseaux le *Saint-Esprit*, le *Conquérant*, le *Destin* & le *Réfléchi*. Ces vaisseaux sont commandés par le Marquis de Chabert, le Comte du Maits de Goimpi, MM. de la Grandiere & de Clavel.

La frégate du Roi l'*Aigrette*, commandée par le Chevalier de Cambis, Lieutenant de vaisseau, s'est emparée le 19 de ce mois du corsaire Anglois la *Surprise*, doublé en

cuivre , percé de 18 sabords , & portant 14 canons , qu'elle a conduit dans la rade de l'Isle d'Aix.

On écrit du Havre de Grace , que le cutter Zélandois le *Doggersbanc* , de 20 canons , Capitaine J. Pile , y est entré dans l'état le plus délabré , ayant eu une action très-vive avec un cutter & un bricq Anglois. Il se seroit emparé du dernier inmanquablement , si , à la fin du combat , son gouvernail n'avoit été coupé , & si sa grande voile n'avoit pas été jettée à l'eau. Il avoit fait une prise assez avantageuse qui le suivoit ; mais comme il l'a perdue de vue dans le combat , il craint bien qu'elle n'ait été reprise.

Le corsaire le *Voltigeur* , Capitaine Meyne , de Dunkerque , a conduit à Cherbourg le 17 de ce mois le sloop le *César* , armé de 4 canons & 6 pierriers , allant de Plymouth à Londres , chargé de bœuf , beurre , lard & farine pour le compte du Roi d'Angleterre. Ce corsaire s'est aussi emparé du sloop les *Deux-Sœurs* , de Jersey , chargé de pavés , & il l'a coulé après en avoir retiré l'équipage.

On lit dans le Courier d'Avignon du 23 Juillet.

« Un Négociant François , établi à Pondichéry , a écrit à un de ses amis à Marseille , une lettre qui est venue par la voie des cavaranes de Perse ; il lui mande que le Bailli de Suffren vient d'arriver dans cette place après avoir pris Trinqueville , &

enlevé 3 vaisseaux Anglois à l'Amiral Hughes, un 4^e. vaisseau Anglois a été coulé bas. Les habitans de Pondichéry & l'équipage du Bailli de Suffren se sont disputés l'honneur de porter en triomphe ce Général jusques dans la maison qu'il occupe «.

Il y a plusieurs jours que la copie de cette lettre avoit été adressée de Marseille à un homme connu ; nous n'en avons pas parlé parce qu'elle ne contenoit que la même nouvelle dont nous avons déjà entretenu plusieurs fois nos Lecteurs. Il semble que ces divers témoignages réunis donnent plus de poids aux rapports de l'Inde. Le Ministère Anglois n'avoue point encore que l'Amiral Hughes ait été battu ; il convient seulement que l'*Hannibal*, vaisseau Anglois de 50 canons, a été pris par l'escadre de M. d'Orves, & qu'au départ des dernières dépêches de l'Inde, les deux flottes étoient en présence. Or d'après cet aveu & la baisse graduelle des actions de la Compagnie, on peut juger que le Ministère a voulu préparer les esprits, & que ce n'est pas sans raison qu'il diffère de rendre compte d'un combat dont l'issue a pu être funeste à sa flotte. Il ne fera croire à personne, qu'un Courier est expédié à 5000 lieues, au moment où des armées sont en présence ; l'Officier choisi à cet effet, qui est venu par terre, aura certainement attendu avant de se mettre en route, la fin d'un combat que tout promettoit devoir être décisif.

La Suette miliaire, cette maladie épidémique qui

b 5

a fait tant de ravages & causé tant d'alarmes dans le Languedoc , s'est étendue aussi à la ville de Foix , où elle éclata le 10 Mai dernier ; la dévastation qu'elle avoit causée dans les environs , étoit bien propre à effrayer les habitans de cette ville ; leurs craintes augmentèrent lorsqu'ils virent leur Médecin ordinaire attaqué lui-même de cette cruelle maladie. M. Duvery , Seigneur de Benac , Docteur en Médecine & Membre du Conseil de Ville , qui depuis long-tems avoit abandonné l'exercice de la Médecine , dans laquelle il s'étoit acquis une juste célébrité , s'empressa de le reprendre dans cette circonstance fâcheuse ; sa bienveillance & son humanité lui firent quitter sa retraite , pour voler au secours de ses concitoyens ; sa prudence , ses savantes méditations , son expérience , mirent en usage dès les premiers momens les traitemens les plus convenables pour opérer une prompte guérison ; ses succès ont été constants ; de plus de 600 malades qu'il a traités , il n'en est péri aucun ; il s'est écarté pour cela des méthodes indiquées dans les Mémoires nombreux envoyés à Foix ; il a fait observer un régime tout opposé , & il a inspiré la confiance la mieux méritée à tous les malades. Le Maire , le Lieutenant de Maire , les Consuls & le Conseil de la Ville de Foix , assemblés le 14 Juillet , ont arrêté par délibération de donner une marque flatteuse de reconnoissance & de sensibilité au Citoyen qui avoit si bien mérité de sa Patrie ; le Discours du Maire à cette occasion est très-intéressant & très-bien fait. La distinction qu'accordoient les anciens Romains à celui qui avoit sauvé la vie à un Citoyen , devoit naturellement être rappelée , & c'est celle que la ville de Foix a cru devoir à M. du Vexy. Il fut arrêté en conséquence que le Corps de Ville en entier , les Officiers Municipaux à la tête iroient présenter le même jour , à la fin de la Séance , une couronne civique qu'on attacheroit à sa porte avec tout le cérémonial usité en pareil cas ; le cortège précédé par un détachement des Compagnies

Provinciales sous les armes avec musique militaire , le tout annoncé par 3 salves de mousqueterie & des 3 pièces d'artillerie du Château au moment où la couronne civique seroit placée ; il fut arrêté encore que M. du Vexy seroit prié d'accepter tous les témoignages d'estime & d'attachement dont le Corps de Ville en particulier & tous les Habitans en général lui font le plus pur hommage ; & qu'on le prieroit d'accepter copie de cette délibération. Cette cérémonie touchante, inspirée par la reconnoissance , ne fait pas moins d'honneur à ceux qui l'ont ordonnée qu'à celui qui en est l'objet «.

En annonçant successivement dans les Numéros du premier & du 15 Juin dernier , deux avis relatifs à la manière d'observer les longitudes en mer , nous dûmes nous borner à faire des vœux pour les succès des deux Auteurs qui se présentent en concurrence pour cette découverte importante. Le premier qui se nomme est M. de Sornay , Chevalier de St-Louis , Major d'Infanterie à l'Isle-de-France. Le second est un Marin qui s'est contenté de signer les lettres initiales de son nom. Un ami du premier nous a fait passer une note trop étendue pour pouvoir être placée ici , & dont nous extrairons ce qui doit uniquement l'intéresser , les droits réels & fondés de M. de Sornay à la primauté que réclamoit le Marin.

» Il y a près de 7 à 8 années que les recherches de M. de Sornay ne sont plus un mystère à l'Isle-de-France , cependant ce ne fut qu'en 1779 qu'il se détermina à m'adresser ses Mémoires , avec une procuration par devant Notaire , pour m'autoriser à

agir en son nom. Je reçus en même-tems des lettres pour le Ministre de la Marine , & pour MM. de l'Académie des Sciences. Mais à la lecture , mon pyrrhonisme , pour le succès , égala au moins les vœux de l'amitié... Ses Mémoires étoient trop peu détaillés : la crainte qu'ils ne fussent égarés dans la traversée , ou pris par l'ennemi , & que l'honneur de la découverte ne fût perdu pour lui & pour la Nation , l'avoient rendu discret sur les développemens. Je n'en consultai pas moins deux Académiciens célèbres en Astronomie. J'espère qu'ils ne trouveront pas mauvais que je les nomme ici ; c'est M. de Bori , Chef-d'Escadre , & M. Bailli ; car j'ai besoin d'autorités pour constater les droits de M. de Sornay contre les prétentions de l'Anonyme : j'en parlai aussi à un Ministre de S. M. , & à deux des plus grands Seigneurs de la Cour , qui m'honorèrent de leur bienveillance ; & je crus ces démarches d'autant plus nécessaires , qu'un envoi de ces Mémoires par triplicata , comme il est d'usage en tems de guerre , ne m'est jamais parvenu. Après avoir cherché à répondre ainsi à la confiance de M. de Sornay , & à le garantir des suites d'une infidélité , je lui mandai que c'étoit à l'expérience seule à fixer ses espérances , & que la précision des observations étoit préférable à la démonstration géométrique la plus rigoureuse , y ayant souvent une distance immense en mécanique entre la théorie & la pratique. Il ne paroît pas que l'Anonyme soit de ce sentiment ; car , n'annonçant aucune observation , il se regarde déjà comme sûr du succès. Je suis fondé dans cette opinion , puisqu'il a l'approbation prématurée d'une Académie , sans qu'elle s'en doute , & qu'il n'est pas vraisemblable que cette approbation puisse concerner un fait tel qu'une observation astronomique. — M. de Sornay n'avoit pas besoin de mon conseil , puisqu'il me demandoit avec tant d'instance un instrument , & gémissoit

depuis long-tems de ne pas trouver dans la Colonie un ouvrier capable au moins d'en ébaucher un sous ses yeux. Son zèle & son industrie furent enfin suppléer à ce manque de moyens ; il entreprit lui-même cet ouvrage mécanique. Ce fut en 1781. qu'il fut en état d'observer ; & quoique l'instrument fût bien éloigné de la perfection qu'on lui donneroit à Paris ou à Londres, il eut la conviction de la justesse de sa méthode. — La longitude de l'Isle-de-France a été déterminée à 55 degrés 9 minutes, par feu M. l'Abbé de la Caille, & l'on trouva précisément la même longitude en divers jours d'observation. D'autres jours on trouva 55 d. 10 min. &c. D'autres 55 d. 7 m. ; différence médiocre assurément & qu'on attribua à l'imperfection de l'instrument, sorti des mains d'un Militaire, plus habitué à manier le compas que la lime & le marteau. — Pour donner plus d'authenticité à ces observations, elles furent faites & répétées sur terre & sur mer, en présence des Officiers & curieux qui voulurent y assister, ou se servir de l'instrument : on les fit à l'Equinoxe & lorsque le Soleil au levant, au midi, ou au couchant, s'approchoit ou s'éloignoit de l'Equateur. C'est ainsi que M. de Sornay, incapable de défiance, livra sa méthode & son instrument au public. . . . Plusieurs personnes plus prévoyantes qu'il ne l'étoit, lui firent sentir, mais trop tard, les dangers d'une confiance si philosophique : je dois citer entr'autres M. Bourdè de la Villuète, connu pour avoir donné à l'Académie le traité des Manœuvres à faire à la mer ; il fut un des plus zélés admirateurs du succès étonnant de ces observations, & ne dissimula pas à l'inventeur combien il étoit à craindre que parmi tant de spectateurs François & étrangers il n'en trouvât qui, séduit par l'espoir des honneurs & des récompenses, ne tentât, à la faveur de quelques légers changemens à la méthode ou à l'instrument, de s'arroger le mérite ou le partage

de la découverte. — M. de Sornay non content du suffrage général des Marins qui ont observé avec son instrument & sa méthode à l'Isle-de-France, est peut-être à présent dans l'Archipel des Moluques & autres parages, à observer pour mieux constater la certitude & l'universalité de sa méthode ; au moins c'est le projet qu'il me communique dans sa dernière lettre. N'est-il pas juste, tandis qu'il traverse les mers & expose sa santé & sa fortune, pour le bonheur de la patrie & de l'humanité, que je m'occupe ici de la défense de sa gloire & de ses intérêts ? — L'Anonyme dit à la fin de sa lettre, qu'il *seroit humiliant pour les Navigateurs en général, & reprochable à jamais sans doute, qu'un Officier d'infanterie qui, en allant à l'Isle-de-France, passoit la mer peut-être pour la première fois, fût venu sous leurs yeux prendre un nouveau moyen de plus d'assurer la navigation pour le leur montrer. On tâchera de leur épargner ce désagrément.* — La passion de la vraie gloire admet peu de pareilles expressions..... Qu'importe au patriotisme & à l'humanité par qui le bien se fait pourvu qu'il se fasse. Nos Académies, à moins de faire des campagnes de mer, devroient donc renoncer à toutes recherches relatives à la Marine..... Le célèbre M. Duhamel auroit dû ne jamais se mêler de prescrire des règles pour la plus solide construction des vaisseaux, &c. &c. — L'Anonyme n'auroit peut-être regardé les efforts de M. de Sornay *ni comme humilians, ni comme reprochables à jamais aux Navigateurs*, s'il avoit su que cet Officier, fils, petit-fils d'Ingénieur, & ayant lui-même servi en qualité d'Ingénieur dans les deux guerres de l'Inde, est un espèce d'amphibie-militaire, puisqu'il a fait deux voyages de France à Pondichéry ; & cinq à six de l'Inde, aux Isles de France, de Bourbon & de Madagascar ! cela fait au moins vingt mille lieues de course en mer pour le service du Roi ; & on pourroit

en conséquence se croire à l'abri du reproche d'Officier d'eau douce, si réellement c'en étoit un qui pût affecter. De plus cet Officier, ayant servi sous les ordres d'un père, Directeur général des Fortifications de terre & de mer de la Côte de Comorandel & de l'Isle-de-France, a vécu avec des Marins, n'a vu dès l'enfance que des ports & des vaisseaux, pourquoi donc le regarder comme étranger à la marine, ou comme un intrus, pour oser s'occuper de longitudes. Au reste, l'essentiel est que sa méthode soit approuvée en France comme elle l'a déjà été à l'Isle de France : je forme des vœux, mais je ne suis pas garant de ce grand événement. M. de Missy, porteur des mémoires & instrumens, est déjà arrivé en France, & je l'attends de jour en jour ; ainsi je prévins l'Anonyme qu'il ne doit plus différer la publication de sa méthode, s'il prétend réellement partager avec M. de Sornay l'honneur de déterminer les longitudes en mer. A la réception desdits paquets, je me propose de soumettre le tout au jugement du Ministre de la Marine & de l'Académie. *Signé D. L. Colonel d'Infanterie, Chevalier de St Louis.*

« Le 25 du mois dernier, écrit-on de Limoges, on a éprouvé, dans cette Ville & dans ses environs, le plus terrible orage dont on se souvienne dans ces cantons. La grêle qui y est tombée, a été généralement de la grosseur d'une noix, & il y a eu des grêlons de la grosseur d'un œuf. Les champs qui en ont été couverts à sec, pendant quelque tems, présentèrent le rivage d'une surface épaisse de flocons de neige. Les récoltes d'une trentaine de Paroisses ont été hachées à la veille de la moisson. Les foins déjà coupés & prêts à être mis en grange, ont été entraînés, par le débordement des eaux, dans les vallons & les chemins. Les prés non coupés encore, ont été ensablés, & les vignes dépouillées de manière qu'il n'en reste que le sarment. M. d'Aine, Intendant de la Province, a chargé des Commis-

saies de se transporter dans toutes les Paroisses voisines de la capitale, pour constater & apprécier ces dommages de tout genre, afin qu'il puisse leur procurer des secours & des soulagemens ».

On écrit de Vire que cette Ville, dont en 1779 un incendie dévota 376 maisons en moins de deux heures, vient d'éprouver un fléau d'un autre genre, mais aussi funeste. La nuit du 20 au 21 de Juin, un orage affreux creva à deux lieues de la Ville, vers la source de la petite rivière qui l'arrose. A quatre heures un quart elle n'avoit pas encore augmenté sensiblement, lorsqu'une demi-heure après les eaux furent élevées de douze pieds au-dessus du niveau ordinaire. Elles se répandirent dans trois rues, brisèrent les boutiques, entraînèrent les marchandises, les meubles & effets qui y étoient, se précipitèrent ensuite par-dessus une chaussée énorme, écrasèrent un moulin à blé, détruisirent en un instant 14 maisons & 5 moulins à foulon, dont il ne reste pas même de traces; roulant avec un fracas épouvantable des blocs de pierre d'une grosseur monstrueuse. Personne n'a péri dans ce désastre, mais la perte est considérable; celle de l'Hôtel-Dieu est portée à plus de 20,000 liv. Le pays se loue beaucoup des secours que M. Esmangard, Intendant de la Généralité, a fait donner à ceux des Habitans qui n'ont pu rien sauver, & qui a ordonné à l'Ingénieur du département de dresser, toute affaire cessante, un état exact.

des dommages causés par l'inondation , tant aux chemins publics qui ont été entraînés ou creusés , qu'à la rivière que le torrent a éloignée en quelques endroits de plusieurs toises de son lit ordinaire , afin de prendre des mesures pour remettre la Manufacture des draps en état de continuer ses travaux. Sans le zèle patriotique & l'humanité de l'Intendant , plus de 3000 Ouvriers employés à la Fabrique , se trouvoient exposés à périr de faim & de misère.

On écrit de Picardie , que sur les 11 heures du soir du 16 au 17 de ce mois , il s'est élevé du midi un orage accompagné d'une grêle de la grosseur d'un œuf , & du poids de deux onces à-peu près , qui a dévasté entièrement les Paroisses de Memelée , Donpiette , Grandvillers , Domfront , Lartigny , Malpoir , Hargicourt , Grivefne , Aubrilées , le Château de Filecamp , Berache , Sarvillers , & une partie de Moreuil ; ce qui compose une étendue d'environ 6 lieues de long sur 2 de large , dans une des contrées de la Picardie la plus fertile en blé. Des arbres déracinés ont été emportés à plus d'un quart de lieue ; un moulin a été renversé. Dans la journée du 17 , on a encore trouvé en plusieurs endroits un pied ou deux de glace formée des grêlons. Plusieurs personnes ont été blessées , des moutons ont été tués , bien des maisons ont souffert des dommages considérables ; enfin , cet orage a fait dans les campagnes un grand nombre

de malheureux , en les privant de toute récolte. Les personnes qu'attendrira le sort de ces infortunés , sont priées d'adresser leurs charités à M. Quatremère , Notaire à Paris , rue du Bouloir.

» Le sieur Granchez, Bijoutier de la Reine , tenant le Magasin du petit Dunkerque , vient de faire établir à sa fabrique de Clignancourt, des Bougeoirs à larges plateaux & garde-vue , avec Eteignoir mécanique , d'un genre absolument nouveau , éteignant les bougies à volonté ; la tige à laquelle ils sont adaptés est graduée pour les fixer à l'heure où l'on désire qu'ils fassent leur effet , un des deux éteignoirs part 5 minutes avant l'autre , & prévient la personne que l'autre bougie va s'éteindre afin d'y prendre garde s'il veut continuer sa lecture. Cette mécanique simple & solide , qui est de la plus grande utilité , met à l'abri des dangers du feu & procure la facilité d'avoir deux lumières ; ces Bougeoirs sont en cuivre d'oré en or moulu & d'un travail fini. Le prix est de 6 louis à plateaux ronds & 7 louis ovales , il n'en fera pas faire d'un moindre prix. Il fabrique aussi des boutons en acier & or pour habits & autres objets nouveaux , à l'imitation d'Angleterre , d'où il vient de recevoir des colliers anodins , des ouvrages en cuir , des dez de triètrac , épingles de Londres , taffetas pour les coupures , &c &c. &c «.

Charles François-Marie de Percy , Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de St-Louis , & Chevalier par Justice de l'Ordre sacré & Militaire de Toscane , Seigneur de Grégy & autres lieux , est mort à Percy en Normandie , âgé de 70 ans.

Marie-Anne Welsh , Dame de Butler , est morte âgée de 88 ans le 28 Juin dernier , à St-Elier , près St-Malo.

Aymard Joseph , Comte de Roquefeuil , Vice-Amiral de France , Grand' Croix de l'Ordre Royal & Militaire de St-Louis , ancien Commandant la Marine & les Ports , Ville & Château de Brest , ancien Inspecteur-Général de l'Artillerie & de l'Infanterie de la Marine , est mort à Bourbonne-les-Bains , le premier de ce mois dans la 70e année de son âge.

Les personnes qui peuvent avoir quelque chose à prétendre à la succession de feu M. de la Broue , Aumônier d'Ambassade de Hollande à Paris , sont priées de s'adresser , dans la quinzaine , à M. Loofe , Ecuyer de l'Ambassadeur de Hollande , rue d'Anjou , Fauxbourg St-Honoré.

Edit du Roi , donné à Versailles au mois de Juillet 1782 , enregistré en Parlement le 16 desdits mois & an , portant établissement d'un troisième Vingtième sur tous les objets assujettis aux deux premiers Vingtièmes , à l'exception de l'Industrie , des Offices & des Droits. — Louis , &c. Nous ne pouvons procurer la paix à nos Peuples qu'en opposant à nos Ennemis les ressources que nous sommes assurés de trouver toujours dans le zèle & l'amour de nos Sujets. — Les dépenses extraordinaires occasionnées par la durée de la guerre exigent de nouveaux secours , & nous forcent d'établir un troisième Vingtième , à compter du premier Janvier 1783 , & pendant les trois années qui suivront la signature de la paix. — Nous avons cependant jugé à propos d'excepter du paiement de ce nouveau Vingtième , l'Industrie , les Offices & les Droits. — 1°. A compter du premier Janvier 1783 , & jusqu'au dernier Décembre de la troisième année après la signature de la Paix , il sera levé un troisième Vingtième sur tous les objets assujettis aux deux premiers Vingtièmes ; & sera ledit Vingtième perçu dans les mêmes termes

& de la même manière que les deux premiers. 2°. Les trois Vingtièmes seront imposés suivant & conformément à x rôles de la présente année, sans que les cotes de chacun des Contribuables puissent être augmentées, sous quelque prétexte que ce soit, sauf à ceux qui prétendroient être trop imposés, à se pourvoir en la forme ordinaire. 3°. Exceptons du paiement du troisième Vingtième, les Offices & les Droits, &c.

Les Numéros sortis au Tirage de la Lotterie Royale de France, du 16 de ce mois, sont : 83, 22, 16, 32 & 53.

De BRUXELLES, le 30 Juillet.

M. le Comte & Madame la Comtesse du Nord, arrivés le 15 à la Haye, en sont partis le 17 pour Amsterdam, où ils sont arrivés le soir; ils ont visité tout ce que cette grande & riche Ville offroit à leur curiosité; ils n'ont pas négligé de voir les chantiers de Sardam, où le Czar Pierre-le-Grand avoit fait quelque séjour, & travaillé lui-même à la construction d'un vaisseau de 60 canons qu'il fit pour Archang l.

» La maison que ce grand Prince occupoit dans le village, est encore appelée *Vorstenburg* ou la *Maison du Prince*. Le petit-fils de celui qui la lui donnoit, l'occupe aujourd'hui; M. le Comte & M^{de} la Comtesse du Nord ont voulu la voir, & s'y sont fait conduire : le propriétaire étoit préparé à les recevoir; il avoit placé dans un coin le portrait gravé de Pierre I, ceux des deux illustres voyageurs, avec des vers analogues. M. Lefébure, Médecin d'Amsterdam, eut l'honneur de leur présenter dans cette occasion un éloge historique de ce Prince; ils s'informèrent curieusement de toutes les circon-

tances de la vie privée de Pierre-le-Grand pendant son séjour à Sardam. Ils voulurent savoir aussi quelle étoit la fortune des propriétaires de la maison , & s'écrièrent ensuite , en se tournant vers ceux qui les accompagnoient : Donnons à ces bonnes gens tout ce que nous avons : ils leur recommandèrent de ne pas vendre leur maison ; ce qui a fait penser à quelques personnes que leur intention étoit peut-être de l'acheter. Sur le chemin , un paysan apporta à M. Lefebure une assiette de l'ancien ménage du Czar ; elle est de bois , peinte en jaune avec des fleurs rouges , & au fond le buste de Pierre-le-Grand. Le Comte du Nord , à qui elle fut présentée , l'accepta avec plaisir. C'est , dit-on , partie de la vaisselle sur laquelle le Czar régala les Plénipotentiaires du Roi Auguste , en signant avec eux le traité , depuis si funeste à la Suède «.

Plusieurs Villes ont fait depuis quelque tems des représentations aux Etats de leurs Provinces respectives , sur l'inaction de la marine Hollandoise ; mais il semble que , jusqu'à présent , cette inaction a été l'effet des circonstances ; les escadres sont sorties au nombre de deux.

» La première étoit forte d'onze vaisseaux de ligne ; savoir , l'*Amiral-Général* , de 74 , sous les ordres du Vice-Amiral Hartling , l'*Amsterdam* , le *Kortenaar* , l'*Union* , l'*Amiral Ruiter* , le *Prins-Frédéric* , de 64 , le *Tromp* , le *Batavier* , le *Glyndorlt* , le *Rynland* , & le *Prince-Royal* , de 54 ; 5 frégates , qui sont la *Pallas* & l'*Argo* , de 44 , le *Brunswick* & le *Jason* , de 36 , la *Vénus* , de 24 , & 3 cutters , l'*Ajax* , de 24 , le *Snelheid* & le *Brak* , de 12. Elle mit à la voile le 7 de ce mois , ayant sous son convoi 8 navires armés de la Compagnie des Indes , dont 5 de 50 canons , 2 de 46 , & 1 de 30.

— La seconde escadre moins considérable , partie

du Texel le 9 , avec un convoi pour la Baltique. On ne fait pas au juste les vaisseaux qui la composent , mais on fait que le *Zuydbeveland* , l'*Erf-Prins* , le *Tloot* , l'*Eensgezindhet* & le *Médenblik* en sont , & quelle sera jointe par la première escadre , dès qu'elle aura conduit jusqu'à une certaine hauteur les 8 navires de la Compagnie des Indes qu'elle escorte. — Une troisième sortira incessamment , elle est toute composée de vaisseaux neufs , & on en prépare une quatrième sur les chantiers de l'Etat. — Suivant une liste , les corsaires de Zélande se sont emparés , à compter du mois de Juin 1781 , jusqu'au premier Juillet 1782 , de 23 navires Anglois , outre 36 autres qu'ils ont rançonnés pour 11,410 liv. st. «.

Une lettre du Helder annonce l'arrivée du navire l'*Argo* dans ce Port , où il a apporté les détails suivans.

» L'escadre , partie le 7 du Texel , s'est séparée le 13 , vers la pointe méridionale de Hitland , du convoi des Indes Orientales & Occidentales , avec un vent qui lui promettoit un heureux voyage. — On assure en même-tems que le 15 Juillet à 12. milles au sud-ouest de Tekneus , on avoit rencontré le vaisseau de la République la *Pallas* , avec 9 autres , & une corvette , dirigeant à l'est. — La flotte n'a rencontré d'autres vaisseaux Anglois qu'un bâtiment chargé de salpêtre & de fil , qu'elle avoit envoyé dans le Vlie. On a conduit encore dans la même rade l'*Expédition* , Capitaine Stengel , avec une cargaison de saumon , allant d'Ecosse à Londres , pris par le corsaire de Dunkerque le *Courier de Dunkerque* «.

PRÉCIS DES GAZETTES ANGL. du 23 Juillet.

Le tableau de nos affaires dans l'Inde , devient nébuleux ; & le Public n'aime point ces dépêches qui traversent un tiers du Globe , pour ne rien apprendre. Le 17 , la Compagnie en a encore reçu du Bengale qui sont venues par la voie de terre ;

elle n'en a rien publié ; elle fait dire seulement que tous les vaisseaux partis l'automne dernière d'Angleterre , sont arrivés en bon état à leur destination respective. Mais elle ne dit rien qui détruise le bruit qui court depuis longtems que les François ont remporté des avantages sur notre escadre dans les Indes , & qu'ils nous ont pris 4 vaisseaux de ligne. Tout le monde cherche à douter de l'authenticité de cette nouvelle , qui paroît en effet mériter confirmation , mais qui ne laisse pas de nous inquiéter.

Avant le départ du dernier paquebot de New-Yorck , un événement très-fâcheux venoit d'y arriver ; le Prince William Henri a fait une chute , qui lui a cassé le bras gauche ; les Chirurgiens le lui ont remis , & la blessure promettoit une heureuse & prompte guérison , lorsqu'au bout de trois semaines on s'est aperçu que S. A. R. ne remuoit pas le bras avec cette facilité que la Faculté s'attendoit à y trouver. On tint consultation , & on découvrit que l'épaule avoit été démise par la même chute , & que loin d'être rentrée dans sa situation ordinaire , elle donnoit lieu d'alarmer sur la santé du Prince qui cours risque de perdre son bras.

On dit que le Roi a été très-affecté de la division inattendue qui s'est formée parmi ses Ministres , & qu'il a fait tout ce qui dépendoit de lui pour accorder les partis , sans cependant vouloir accéder à l'indépendance illimitée des Etats-Unis. Le Prince de Galles prend le plus grand intérêt à M. Fox , & passe presque tous les jours la soirée avec lui. Il a été extraordinairement sensible à sa retraite du Ministère ; le jour de sa démission , il s'est entretenu avec lui jusqu'à deux heures du matin.

Le 18 , le Lord Grantham fit pour la première fois ses fonctions de Secrétaire d'Etat. M. l'Epine est nommé son Secrétaire à la place de M. Sheridan.

Hier le Lord Temple a eu l'honneur de baiser la

main de S. M. au Palais St-James, à l'occasion de sa nomination à la charge de Vice-Roi d'Irlande qu'occupoit le Duc de Portland ; ce dernier se prépare à revenir en Angleterre. Le Lord Temple ayant été créé le même jour Duc de Buckingham, a eu l'honneur de remercier S. M., & de lui baiser de nouveau la main.

Le moment présent est peut-être le premier exemple d'un Ministère, ou le Chancelier de l'Echiquier n'ait eu que 22 ans, & le Vice-Roi d'Irlande 28.

Le 15, le Général Conway a présenté au Roi trois Seigneurs Espagnols qui ont été très-bien accueillis.

On assure que l'intention du Lord Keppel n'est point d'être un des Membres de l'Administration impuissante & mêlée, qui règne aujourd'hui, & qu'il ne conserve encore de relation temporelle avec elle, que pour remplir la promesse positive qu'il a faite au Lord Howe, de le protéger pendant qu'il auroit le commandement de l'Escadre, & de ne point abandonner son honneur & ses intérêts à aucun Ministre de l'Administration. En conséquence de cet engagement, le Lord compte rester en place tout l'été, terme auquel il a déclaré au Roi, qu'il se retireroit du Ministère.

Le Bureau de la Guerre a donné ordre de fournir des armes, & des habillemens au 15e & 16e régiment qui sont à Southampton, & qui faisoient partie de la garnison de Mahon, parce qu'ils serviront aussi-tôt qu'ils seront échangés.

Un Officier de la Compagnie des Indes a apporté hier des dépêches de Sir Eyre-Coote, par lesquelles il paroît que Sir Edouard-Hughes a perdu l'*Hannibal* de 50 canons, que l'1 a enlevé l'escadre Française. — Ces dépêches, loin de parler de la paix prétendue signée avec les Marattes, fait mention au contraire de divers escarmouches qui ont eu lieu entre eux & les forces de la Compagnie.

JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

TURQUIE.

De CONSTANTINOPLE, le 15 Juin.

L'HOSPODAR de Moldavie a été déposé le 7 de ce mois ; il occupoit cette place depuis environ cinq ans , & avoit succédé au malheureux Grégoire Ghika , qui périt d'une manière tragique. On ignore la cause de sa disgrâce. On dit qu'il s'est fort enrichi pendant son administration , & qu'il viendra s'établir à Kurn Tschesme , où l'année dernière il a fait bâtir une grande maison ; l'extérieur en est fort simple , conformément aux Loix Ottomanes , & peint en noir ; mais l'intérieur en est très-beau ; il y a prodigué les décorations , les commodités , & les meubles les plus riches. Son successeur dans le poste délicat qu'il vient de quitter , est Alexandre , fils du feu Prince Constantin Maurocordato. Il n'est âgé que de 30 ans. Le Grand-Visir l'a fait
10 Août 1782.

revêtit en sa présence du Caftan d'honneur.

D A N E M A R C K.

De COPENHAGUE, le 9 Juillet.

L'ESCADRE Russe sous les ordres de l'Amiral Suchotin, qui a mouillé ici à son retour de la Méditerranée, a mis à la voile ces jours derniers pour aller défatmer à Cronstadt. La nôtre qui est actuellement dans le Sund, a reçu l'ordre de faire voile pour la mer du Nord.

Il vient de nous arriver des Indes occidentales 5 grands navires chargés de café, de sucre & de rum.

S U E D E.

De STOCKHOLM, le 9 Juillet.

LE 2 de ce mois le Roi, la Reine & toute la Famille Royale se rendirent au camp assemblé à Ladugaard; S. M. qui commanda elle même, parut très-satisfaite des manœuvres de ses troupes, qui rentrèrent le lendemain au soir dans la ville, le Roi étant à leur tête.

La Famille Royale ira incessamment à Drottningholm où la Reine fera ses couchés.

P O L O G N E.

De VARSOVIE, le 10 Juillet.

ON parle beaucoup ici d'un duel qui a

eu lieu dans les environs de Fraustadt ; entre deux jeunes de nos Seigneurs , & que les circonstances rendent très-remarquable ; c'est ainsi qu'on les raconte.

» Le fils aîné du Castellan de Gnesen , & M. de Bolez avoient eu quelque différend ; ils résolurent de le vider les armes à la main. Le 15 Juin fut le jour fixé , & le lieu choisi sur les frontières de la Silésie. Le 13 on vit arriver à Fraustadt le jeune Comte Gurowski , avec deux de ses neveux , Comtes Dzialinski , accompagnés du Major du Régiment de Golz , & du Capitaine Grabowski , qui devoient servir de témoins ; ils allèrent d'abord à Attendoiff. où le jeune Comte voulut prendre congé de son père. Le 14 ils se rendirent tous chez le Colonel Schlichting pour lui demander de donner un asyle au vainqueur. Le 15 à 5 heures du matin , le jeune Comte Gurowski se rendit à cheval à l'aube de son rival , & il marcha ensuite au lieu du rendez-vous , où il trouva un Médecin , un Chirurgien & un Chapelain que son oncle avoit envoyés ; il y avoit aussi beaucoup de monde , la Noblesse & les Officiers du district ayant voulu voir ce duel ; le Comte se fit présenter par le Colonel à la Noblesse présente , & soutint la conversation avec beaucoup de gaieté. Vers les 10 heures arrivèrent le Général Grodzicki , & le Colonel Madajski , qui annoncèrent que M. de Bolez ne pouvoit arriver qu'à 11 , & qu'il désiroit avant le combat une conférence avec son adversaire , qui ayant consulté ses amis , le refusa. M. de Bolez arriva à l'heure avec une compagnie partie en carrosse & partie à cheval. Apres les premiers complimens , les témoins mesurèrent le terrain assigné aux combattans , & le marquèrent par une épée fichée en terre ; ils chargèrent ensuite les pistolets , & menèrent les combattans chacun à sa place. Il s'éleva un différend

sur celui qui tiroit le premier; le Comte Gurowski qui, en qualité d'offensé, pouvoit réclamer cet avantage, le refusa; son adversaire ne voulut pas non plus en profiter. Le Major d'Hoffman proposa l'expédient de tirer tous deux en même-tems, aussitôt qu'il auroit compté *un, deux, trois*. Le parti fut accepté. Le coup de M. Bolefz manqua; celui du Comte Gurowski l'atteignit au front au-dessus de l'œil. Le Comte après avoir recommandé le blessé aux soins des assistans, monta à cheval pour se mettre en sûreté. Le Médecin & le Chirurgien allèrent à M. de Bolefz; ils trouvèrent nécessaire de le trépaner; mais le Chirurgien ne voulut pas se charger seul de l'opération; on en envoya chercher un second à Glogau; l'opération ne se fit que le 16, & assez heureusement. Le cerveau étoit sans lésion, mais le crâne étoit applati & brisé en trois endroits; on en retira deux morceaux, & on remit au lendemain la recherche du dernier, pour ne pas fatiguer le blessé; mais il mourut le lendemain matin avant la levée de l'appareil. »

Le père & l'oncle du Comte Gurowski se sont adressés à S. M. pour solliciter son pardon; ils l'ont obtenu, & le jeune Comte est déjà de retour ici.

A L L E M A G N E.

De V I E N N E, le 16 Juillet.

L'EMPEREUR est toujours à Laxembourg; où le Chancelier d'Erat a été aussi s'établir; il y a un détachement des Gardes du Corps, & précédemment il n'y en avoit point. Le jardin & le petit bois qui y touche seront plantés à l'Angloise. La poste qui alloit par Hechau, passe à présent par Laxembourg.

Il a été adressé aux Evêques Grecs-Unis ; des ordres par lesquels il leur est défendu de taxer à l'avenir leur Clergé , & d'en percevoir des contributions pécuniaires sans l'agrément du Gouvernement ; on a assimilé leur pouvoir à cet égard à celui des Evêques Latins & Arméniens.

La suppression des Couvens n'est , dit-on , pas encore finie. Des Commissaires Impériaux viennent de partir d'ici avec l'ordre de supprimer ceux de Mariaszell , de St-André , de Pruneck , de Seissenstein & de Dierstein , près de Crems.

Il y a dans la ville & dans les fauxbourgs quantité de chapelles particulières ; on assure qu'elles seront toutes incessamment fermées , ce qui accoutumera les personnes qui les fréquentent à retourner à leurs paroisses.

Le Général Feld-Maréchal Comte de Laschy a acheté les possessions des Chartreux sur le Kahlemburg , près de cette ville , pour la somme de 200,000 florins.

Le Capitaine de Bolza partira incessamment pour se rendre à Trieste , où il montera un gros bâtiment qu'il conduira aux Indes orientales. Il est chargé d'un présent pour Hyder Aly.

Ce sera sur la fin du mois prochain que partiront sur le vaisseau le *Comte de Cobenzel* , pour le cap de Horn , les côtes occidentales de l'Amérique méridionale , la Californie , &c. MM. Born , Marterer &

Heidinger, savans que l'Empereur charge d'aller faire des recherches qui puissent être utiles à la Géographie, à la Physique & à l'Histoire naturelle. Ils auront avec eux un habile Dessinateur, & un Jardinier Botanique. Le premier de ces savans est Conseiller Aulique, le second Professeur d'Histoire naturelle au Collège Thérésien, & le troisième Démonstrateur-Adjoint du Cabinet d'Histoire naturelle de S. M. I.

De FRANCFORT, le 18 Juillet.

L'EMPEREUR, par un décret de sa main en date du 31 Mai, a supprimé les entraves qui gênoient le commerce des Livres dans la Bohême; à l'avenir les Libraires & Imprimeurs de ce Royaume, en se conformant aux Règlemens particuliers, pourront faire venir de l'Etranger tous les Livres qu'ils désireront, les débiter ou les envoyer ailleurs.

S'il faut en croire plusieurs de nos papiers, la riche Abbaye des Bénédictins de Kremsmünster sera supprimée; l'Abbé sera fait Evêque *in partibus*, on donnera des pensions aux Religieux; d'après ces mêmes papiers, les richesses de cette Abbaye doivent être immenses, s'ils n'exagèrent point ce qu'ils disent de ses revenus; ils les évaluent à un ducat par minute.

» On lit, dit un papier Allemand, dans une lettre du Nord, un passage assez remarquable. — L'Angleterre en voulant conclure la paix sans aucune

médiation quelconque, a mécontenté plus d'un Cabinet, & empêché heureusement l'éclat d'une méintelligence qui sembloit devoir naître du refus fait par les Provinces-Unies, d'entrer en négociation avec cette Puissance. — On prétend que la G. B. n'a rien négligé pour engager différentes Cours à prendre part à la guerre; son objet auroit été de faire une diversion qui auroit occupé ses ennemis & dont elle auroit profité. On raconte qu'un de ses Ministres ayant hasardé de dire à un grand Souverain, que s'il eût voulu entrer avec sa Nation dans une alliance offensive & défensive, il eût pu facilement étendre ses possessions, en reçut cette réponse. Je n'ai ni envie ni besoin d'entrer en guerre avec qui que ce soit. Je ne m'aviserai pas de la faire pour personne. Il pourroit m'en coûter bien du tems, des hommes & des soins; je dois mon tems & mes soins au bonheur de mes peuples; & cette gloire vaut bien celle des conquêtes «.

Les dernières lettres de Stockholm annoncent que la Reine Douairière est très-malade, & qu'on n'est pas sans inquiétude sur ses jours.

ITALIE.

De LIVOURNE, le 18 Juillet.

IL a été notifié ces jours derniers à tous les Evêques du Grand-Duché, qu'à l'avenir toutes les taxes qu'on avoit coutume de payer à la Chambre Apostolique à Rome, cesseront entièrement, & que les sommes de ces taxes déposées depuis le 18 Mai dernier, seront partagées entre les Pauvres de chaque Diocèse.

Le 5 de ce mois on a aussi publié dans

tout le Duché un Edit, portant suppression du Tribunal de l'Inquisition. Cet Edit étoit accompagné d'une lettre du Secrétaire des Droits royaux au Provincial des Frères mineurs conventuels, dans laquelle on lui ordonne de rappeler au plutôt tous ceux de ses Religieux employés comme Inquisiteurs, Vicaires, &c. ; & de leur défendre de se qualifier à l'avenir de Ministres du Saint-Office ; il leur est encore enjoint de remettre à l'Ordinaire, dans le délai de 8 jours, tous les papiers relatifs à ce Tribunal.

On dit que le Pape est dans l'intention de convoquer les Généraux de tous les Ordres Religieux, pour déterminer avec eux les différentes réformes à faire dans leurs Ordres respectifs. Cette demande paroît assez nécessaire, dans un moment où la plupart des Souverains Catholiques s'occupent à diminuer le nombre des Religieux dans les Etats soumis à leur domination.

» Le Sénat, écrit-on de Venise, a ordonné aux Docteurs & Professeurs en Droit Canon de l'Université de Padoue, de rechercher la cause des fréquens divorces qui arrivent dans ce siècle. Il y en a eu 130 depuis 4 mois, dans les seuls Etats que possède la République en terre ferme ; & on remarque que dans les 500 premières années de Rome payenne, il n'y en eut pas un seul «.

ESPAGNE.

De CADIX, le 10 Juillet.

HIER matin 3 vaisseaux de ligne & 2

frégates , sont sortis de notre baie pour aller croiser à l'entrée du Détroit. Demain deux autres vaisseaux qu'on vient de caréner , iront prendre la même station.

Le camp de St-Roch , Algésiras & ses environs , présentent le spectacle le plus animé & le plus imposant. Les troupes occupées à la réparation des chemins & des batteries , celles qui abattent les bois dans les forêts voisines , les Constructeurs , les Calfats & les Ouvriers de toute espèce , rassemblés & occupés dans ce port , sont remplis d'ardeur , & rien n'égale l'activité qu'ils mettent dans leurs travaux.

Nous apprenons par le Journal du camp les détails suivans. Le 2 , les Anglois ont fait un feu assez vif , qui cependant n'a causé aucun dommage. — Le 3 , les François ont commencé leur service. Le Capitaine Général a ordonné qu'on rende les honneurs de Lieutenant-Général à M. le Baron de Falkenhayn , leur Commandant. — Le 4 , M. de Crillon a fait élever de nouvelles batteries du côté du bastion de la Reine-Anne. Les jours suivans il ne s'est rien passé de remarquable. On n'a eu depuis le 2 jusqu'au 9 que 2 hommes blessés.

» Un gros bâtiment , écrit-on d'Algésiras , sans aucune marque qui pût faire distinguer sa Nation , est venu parader à 2 lieues de la baie ; on a envoyé deux chaloupes pour le reconnoître ; il a voulu alors se retirer & a arboré pavillon Anglois ; mais on lui a coupé le chemin , & il a été pris. Il s'est rendu au moment où les chaloupes se préparoient à l'aborder.

C'est un brigantin Anglois de 16 canons, appelé le *Benjamin*. — Les Commandans des deux batteries flottantes, sont MM. Moreno, le Prince de Nassau, Bonacorsi, Boreato, Angelo, Goycocheo, Gravina, la Casa, Fortiguérri. Ce dernier Officier est Toscan; il étoit ci-devant Lieutenant à bord du *Royal-Louis*.

AN G L E T E R R E.

De LONDRES, le 30 Juiller.

PARMI les nouvelles reçues précédemment de l'Amérique septentrionale, on n'a faisi que celles qui étoient relatives aux projets de la paix particulière à conclure avec cette contrée, & qui ont détruit les espérances qu'on s'étoit empressé de concevoir; ceux qui les conservent encore doivent être détrompés; maintenant que tout paroît dit sur cet objet important, qu'il est question de continuer la guerre, on revient sur les détails arrivés en même-tems & qu'on avoit d'abord négligés pour ne s'occuper que de ce qui intéressoit vivement la Nation; tous nos papiers ne parlent plus que d'un plan qui avoit été formé par l'armée royale à Charles-Town, pour s'emparer de la personne du Général Greene & débaucher ou disperser son armée. C'est ainsi qu'ils racontent ce fait qu'ils disent être authentique.

« Un homme avoit disparu avec un cheval appartenant à un Officier de l'armée du Général Green, & s'étoit rendu à Charles-Town; cet Officier envoya un Parlementaire au Commandant de cette place,

pour demander l'homme & le cheval ; on répondit qu'il étoit impossible de rendre l'homme qui s'étoit mis sous la protection du Roi , mais que le cheval seroit restitué à son maître s'il l'envoyoit chercher. Sur cette réponse l'Officier détacha son Sergent nommé Peters , pour aller prendre le cheval. Pendant son séjour à Charles-Town on sonda Peters sur son attachement à la cause Américaine & sa fidélité envers son Commandant , & l'on remarqua qu'il aimoit infiniment plus l'argent que le Commandant & la cause. On lui proposa de sonder à son tour les Sergents de l'armée rebelle , & de voir si on pourroit les amener au point de livrer leur Général & de recevoir les Anglois dans leur camp : on lui offrit de grosses sommes d'argent , & pour arrhes de ce qu'il devoit espérer s'il réussissoit , on lui fit présent d'une somme très-considérable. Peters sonda à son retour presque tout le corps des Sergents , & le trouva , dit-on , disposé précisément comme il le desiroit : Peters ayant souvent occasion d'aller à Charles-Town comme Parlementaire , pour des affaires que lui confioient les Officiers , avoit tout le tems de se concerter avec les Anglois sur les dispositions qui pouvoient contribuer au succès de cette entreprise. Dans son dernier voyage il fut convenu qu'à un jour nommé , un parti de chevaux-légers Britanniques , consistant en 250 hommes , se trouveroit à une certaine heure sur la lisière d'un bois qui flanquoit le camp de Gréen , & s'y tiendrait jusqu'à ce que Peters eût fait un signal particulier ; ce signal devoit être fait sans faute à un tems fixé , si tout étoit prêt dans le camp , pour l'exécution du dessein. La trame fut découverte par la curiosité de la femme d'un des Sergents , qui surprise des fréquentes absences que faisoit son mari pendant la nuit pour joindre ces conspirateurs , & soupçonnant quelq' intrigue d'un autre genre , résolut de découvrir sa rivale. Elle suivit son mari dans l'obscurité , jusqu'à la tente où étoient assemblés les Sergents ;

prêtant ensuite l'oreille attentivement, elle en entendit assez pour être convaincue, que l'amour n'étoit pas l'objet des absences de son mari; quoiqu'elle ne put pas saisir tous les détails du complot, elle en découvrit assez pour être assurée qu'il étoit question d'une conspiration: elle se rendit sur-le-champ à la tente du Général Green, & après avoir stipulé préalablement la grâce de son mari, elle lui raconta ce qu'elle avoit entendu. — Les conspirateurs furent saisis & examinés séparément; Peters, le seul d'entr'eux qui fût parfaitement informé de toutes les particularités, refusa quelque tems de s'expliquer; son objet étoit de gagner du tems, & il y avoit de la générosité dans sa conduite; il étoit alors nuit, & la tentative devoit se faire à la pointe du jour; il savoit que selon la convention, la cavalerie Angloise devoit être postée dans ce moment à l'endroit qui avoit été choisi comme le plus convenable pour l'embuscade, & que s'il devoit dans ce moment le secret de la conspiration, ce parti devoit être ou taillé en pièces, ou fait prisonnier; la cavalerie légère étoit, dans le fait, à cette époque au rendez-vous; ayant attendu au-delà de l'heure fixée pour le signal convenu, & celui-ci ayant manqué, elle conclut que quelque chose alloit mal, & en conséquence s'en retourna à Charles-Town. C'est ce que Peters attendoit; & dans la matinée il découvrit toutes les circonstances du complot, sans nommer ses complices. Le résultat est, qu'il fut pendu sur-le-champ avec ceux des conspirateurs qui avoient été arrêtés avec lui; & le Général Green, lorsque la personne de qui l'on dit tenir ces détails a quitté Charles-Town, prenoit toutes les mesures nécessaires pour découvrir jusqu'à quel point la contagion de la révolte s'étoit étendue dans son armée.

Il y a sans doute beaucoup d'exagération dans ce qu'on dit de l'esprit de révolte si répandu dans l'armée Américaine & si facile

à allumer ; mais ce récit prouve peut-être encore plus l'embarras de notre situation dans ces contrées ; ces tentatives si fréquentes & si multipliées pour débaucher nos ennemis , annoncent assez que nos Officiers ne sont pas délicats sur les moyens qu'ils employent pour obtenir ce qu'ils ne peuvent devoir à une guerre ouverte & de bonne-foi.

On n'a point de nouvelles de New-York ; l'intérêt qu'inspire le Capitaine Apgill , destiné à servir de victime aux manes du Capitaine Huddi , les fait attendre avec impatience. Ce jeune homme a , dit-on , écrit à son père une lettre très-touchante dans laquelle il lui annonce le sort dont il est menacé sans s'en plaindre & sans en murmurer. On n'a pas encore remis cette lettre à Sir Charles Apgill son père qui se trouvoit dangereusement malade lorsqu'elle est arrivée ; on sait qu'il avoit vu avec peine son fils décidé à prendre le parti des armes ; il avoit fait tout ce qu'il avoit pu d'abord pour l'en détourner , & ensuite pour lui faire quitter cet état. Il lui avoit même offert , s'il vouloit y renoncer , une maison & 3000 liv. sterl. par an ; l'infortuné jeune homme refusa ; il s'accuse de cette désobéissance dans sa lettre , & c'est l'unique sujet de ses regrets sur lequel il insiste dans ses adieux. Sa mère est , dit-on , désespérée , mais elle ne se borne pas à pleurer ; sa tendresse inquiète lui fait cher-

cher des remèdes , & elle a écrit de la manière la plus touchante & la plus expressive en Amérique & en Europe , à tous ceux qu'elle a jugés propres à s'intéresser efficacement au sort de son fils ; malheureusement il est à craindre que ces démarches ne soient tardives , & que les intercessions qu'elle sollicite n'arrivent que lorsqu'il ne sera plus tems.

La longue négociation entamée par le Général Washington avec le Général Clinton & ensuite avec le Général Carleton sur cet objet , avoit occasionné quelques lettres entre lui & le Général Robertson. Ce dernier lui écrivit ainsi le premier Mai.

» M. , le Roi m'ayant nommé , par une commission qui m'est parvenue récemment , Commandant en chef de ses forces dans ce pays , mon premier soin est de vous convaincre du désir que j'ai de faire la guerre conformément aux règles fondées sur l'humanité & prescrites par l'exemple des nations les plus policées. Je vous déclare mon plan à cet égard , dans l'espoir de trouver en vous les mêmes dispositions. Pour parvenir à ce but , formons un accord tendant à empêcher ou à punir toute infraction des loix de la guerre , qui seroit commise dans le ressort de notre commandement. Les papiers ci-joints vous feront voir qu'il s'est commis plusieurs actes de cruauté : quelques-uns de ces actes vous sont peut-être inconnus ; mais j'apprends avec plaisir que d'autres ont excité votre indignation. Ces papiers m'ont été remis pour servir d'apologie à un excès dont vous vous êtes plaint. Je ne puis en aucune manière admettre la conséquence : il n'y a que l'extrême nécessité qui puisse justifier cette action ; & s'il faut confier à des gens passionnés l'exécution

de cette mesure cruelle & dangereuse, il en résultera un tissu d'horreurs & de cruautés. Le Chevalier Henri Clinton a établi un Conseil de guerre pour juger la personne dont vous vous plaignez, ainsi que tous les complices du Capitaine Hoddy : il avoit pris des mesures à cet égard, avant d'avoir reçu aucune lettre de vous sur cet objet. Les papiers joints vous fourniront également l'occasion de venger les droits de l'humanité, & de punir l'outrage fait à votre commandement par les auteurs de ces cruautés. J'apprends que M. Badgely & M. Hatfield, quoique sous la protection d'un Parlementaire, ont été faits prisonniers à Elisabeth-Town, où ils se trouvoient par ordre de votre Commissaire des prisonniers, & cela sur des motifs dénués de tout fondement. Je vous prie de renvoyer ces personnes à Staten-Island : je regarderai cette démarche comme une preuve que vous acceptez la proposition que je vous fais de concourir à empêcher toute infraction aux loix de la guerre. J'acquiescerai de tout mon cœur à toute demande de votre part qui sera fondée sur ce principe «.

La réponse du Général Washington est du 5 Mai & conçue ainsi :

« M., j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du premier de ce mois. V. E. est informée de la résolution que j'ai prise, & dont j'ai fait part au Chevalier Henri Clinton, dans une lettre du 21 Avril. Loin de me départir de cette résolution, j'ai donné des ordres à l'effet qu'il soit usé de représailles envers l'Officier Anglois que le sort désignera : le tems & le lieu sont fixés ; mais j'espère toujours que la décision de votre Conseil de guerre préviendra cette affreuse alternative. Je regrette sincèrement de me trouver dans la cruelle nécessité d'adopter une mesure si déplorable, & j'assure V. E. que je désire aussi vivement qu'elle que la guerre se fasse conformément aux règles

fondées sur l'humanité & prescrites par l'exemple des nations les plus policées : je concourrai de tout mon cœur à empêcher ou à punir toute infraction aux lois de la guerre, qui seroit commise dans le ressort de notre commandement. Je ne suis pas informé des circonstances de la détention de Badgely & de Hatfield : cette affaire sera examinée à fond, & justice sera rendue ; mais je suis d'avis que les délinquants ou les gens qui ont commis des crimes du ressort des Magistrats, ne sauroient être protégés de part ni d'autre sous la sanction d'un Parlementaire. Je ne prétends pas que les personnes mentionnées ci-dessus se trouvent dans ce cas. Il est inutile de récriminer. Je m'abstiendrai donc de citer beaucoup d'exemples de cruauté qui ont terni la réputation de vos armes, & flétri l'honneur de la nature humaine. Avant de terminer cette discussion odieuse, je vous déclare de nouveau que j'ai le desir le plus ardent, non-seulement d'adoucir les calamités inséparables de la guerre, mais aussi d'exercer en chaque occasion, toute la bienfaisance & l'humanité que comporte un état d'hostilité ».

Le changement de l'Administration qui avoit donné tant de satisfaction à la Nation en Europe, ne paroît pas avoir produit le même effet dans notre armée en Amérique ; on en peut juger du moins par la lettre suivante d'un Officier de New-Yorck du 15 Juin dernier.

» Les papiers publics nous apprennent que les Chefs Américains ne veulent point entendre parler de paix, à moins que l'indépendance ne soit reconnue, & que leur bon & grand allié ne soit compris dans le traité, deux circonstances qui, j'espère, n'auront pas lieu ; mais comme vous avez actuellement une nouvelle Administration, je ne puis pas répondre de ce qu'elle est en état de faire. — La vic-

toire obtenue dans les Isles est un des plus heureux évènements dont nos annales puissent faire mention, attendu la position où nous nous trouvons, & le grand objet que les ennemis avoient en vue. Il est bien à regretter que cette victoire n'ait pas eu lieu, ou du moins qu'elle n'ait pas été sue à Londres avant l'expulsion de l'ancien Ministère. Nous nous regardons comme en parfaite sûreté pour cette année, quand même on ne nous enverroit pas un seul homme. Nous pouvons conserver nos postes sans courir de hasards, en attendant que le Cabinet de Londres nous fasse savoir ce qu'il a résolu relativement à la guerre ou à la paix, car le Chevalier Guy Carleton a les mains liées. Vous savez que le Congrès a refusé d'accorder un passe-port au Secrétaire de ce Commandant, pour aller à Philadelphie. Aussi-tôt que Washington a donné cette nouvelle au Chevalier Guy, celui-ci a envoyé un bâtiment en Angleterre, pour remontrer combien l'Administration s'étoit abusée en se flattant de la possibilité d'obtenir la paix, & pour demander la permission d'agir offensivement. Il y a 10 jours qu'on a expédié à Martas'wineryard, sous un convoi suffisant, un certain nombre de petits bâtimens, pour acheter du bétail que le pays fournit en abondance, & nous avons appris hier que les habitans étoient prêts à nous en vendre autant qu'il nous en faudroit. Toute l'armée a ordre de camper au-dehors de Kingsbridge, & l'objet est, dit-on, de couvrir quelques milles du pays pour pouvoir fourager. Washington fait filer ses troupes à New-Windsor, où la plus grande partie des troupes Françaises doivent le rejoindre de la Chésapéak. On n'a laissé pour la garde de Philadelphie que la Milice de la Ville «.

Les nouvelles qu'on attendoit avec impatience de l'Amiral Rodney, sont enfin arrivées hier ; elles sont en date du 10

Juin ; il informe l'Amirauté du départ de la flotte de la Jamaïque , & que sa présence n'étant plus nécessaire dans cette île , il se proposoit de mettre à la voile le 15 pour retourner à Sainte-Lucie. Sa flotte jointe avec la division de l'Amiral Hood qui n'a rien fait dans sa croisière , est de 25 vaisseaux de ligne. Il ne parle d'aucune expédition , pas même de celle de Curaçao qu'on disoit ici enlevé. Il paroît d'après tous ces détails qu'il a été dans une inaction absolue à la Jamaïque , occupé à réparer ses vaisseaux , hors d'état de tenir la mer , & forcé de respecter l'escadre Française & Espagnole combinées à St-Dominique ; qu'il n'a pu tirer aucun fruit de sa victoire , qui se borne uniquement à avoir arrêté les progrès de nos ennemis , & qu'il ne lui a pas été possible d'en faire lui-même. Il a laissé partir le convoi de St Domingue ; l'Amiral Hood , qu'il disoit dans ses dépêches précédentes , croiser à la hauteur du Cap pour empêcher la sortie de toute flotte guerrière ou marchande , n'a rien fait pour arrêter celle-là. Elle est depuis plusieurs jours dans les ports de France , & les 4 vaisseaux de ligne qui l'escortoient ont pu ou peuvent au 1^{er} ordre renforcer l'escadre formidable qui croise sur nos parages , & qui nous a fait trembler si long-tems pour la flotte que nous attendons de la Jamaïque. Dans ce moment le bruit court qu'elle est arrivée ainsi que celle d'Antigoa à Cork , ou à Kinsale ou

à Limerik. Le Gouvernement n'en a encore aucun avis ; tout ce qu'on débite à la Bourse & ailleurs , est sur la foi de quelques papiers qui n'annoncent pas d'où ils ont tiré cette nouvelle ; la liste de Lloyd , qui dit seule quelque chose de positif , rapporte l'extrait d'une lettre de Portsmouth en date d'hier , suivant laquelle le sloop l'*Ariel* qui y arrive d'Irlande rapporte avoir laissé le même jour la flotte de la Jamaïque à la hauteur de l'île de Wight. Le vaisseau le *Sandwich* , ajoute cette lettre , étoit en vue faisant voile pour ce port.

On fait des vœux pour que cette belle nouvelle se confirme ; mais on en doute encore ; & on ne sera tranquille que lorsque la flotte sera réellement arrivée. Les forces du Lord Howe ne sont pas propres à nous rassurer ; on n'a point de ses nouvelles depuis le 20 ; on ignore où il est , quelle est sa position : on ne fait pas même s'il a reçu les renforts qu'on lui a envoyés ; le 20 il n'avoit été joint que par deux vaisseaux , ce qui portoit notre grande escadre à 24 ; le 21 & le 24 , il en est parti 6 autres , qu'on présume avoir cette destination ; mais on ne fait s'ils y sont arrivés. L'escadre combinée est toujours dans nos mers ; & il seroit fâcheux qu'elle rencontrât la nôtre & la joignît dans l'état d'infirmité où nous avons été forcés de la laisser.

Les inquiétudes percent jusques dans

- l'Administration ; & quelques personnes présumant que l'on n'a annoncé l'arrivée de la flotte de la Jamaïque que pour détourner l'attention de la Nation des affaires de l'Inde. Ce qu'a publié le Gouvernement se réduit à très-peu de choses.

Il annonce l'arrivée du Général Meadow à Bombay le 6 Janvier, avec les troupes & les vaisseaux commandés ci-devant par le Commodore Johnstone, & une cessation d'hostilités entre les troupes de la Compagnie & les Marates, en conséquence de quoi le Gouverneur & le Conseil ont détaché deux bataillons de Sipayes au secours de Tellicherry, assiégé depuis longtems par les forces d'Hyder-Aly. Le Major Abingdon a fait du fort une sortie dans laquelle il a battu complètement l'ennemi, lui a tué 500 hommes & fait 1200 prisonniers, parmi lesquels se trouve Serdan-Cawa, beau-frère d'Hyder-Aly, Commandant du siège. Il s'est aussi emparé de 50 pièces de canon, de 60 éléphants, de beaucoup de chevaux, d'une grande quantité de munitions, & de la caisse militaire qui montoit à 3 laks de roupies.

Ces nouvelles ne sont pas celles qui nous intéressent le plus; plusieurs de nos papiers ont essayé d'y suppléer par l'article suivant.

Le public ayant témoigné son mécontentement sur le secret que l'on observoit relativement aux affaires de l'Inde. M. Townshend, l'un des principaux Secrétares d'Etat, a envoyé le bulletin suivant dans toutes les imprimeries, en faisant annoncer que ces nouvelles étoient arrivées depuis quelques jours à son Bureau; mais qu'elles n'avoient point été publiées parce qu'elles venoient de Constantinople, & que l'Administration attendoit à tous mo-

ment des dépêches de l'Amiral Hughes. — Un Express est arrivé ici de l'Inde , avec la nouvelle d'un combat entre les escadres Angloise & Française sur la côte de Coromandel , dont voici à-peu-près les détails.

« Au milieu du mois de Mars , l'escadre Française ayant été bloquée pendant près de six semaines à Pondichéry par l'Amiral Hughes , un gros tems de S. E. obligea cet Officier de porter au large ; mais les vents s'étant apaisés deux jours après son retour sur la Côte , il rencontra l'escadre Française aux ordres de M. d'Orves ; consistant en 11 vaisseaux de ligne. L'Amiral Hughes n'en avoit que 9. Vers le midi le combat s'engagea entre les deux escadres , qui continuèrent à se canonner jusqu'à 5 heures du soir que l'arrière-garde des François se retira ; malgré cela elles combattirent encore une heure , & se trouvant alors éloignées l'une de l'autre , & hors d'état de recommencer l'attaque , les François portèrent vers Pondichéry , & les Anglois , dit-on , à Madras. Il n'y a eu de vaisseaux pris ni de part ni d'autre , mais le massacre a été très-grand parmi les équipages , sur-tout du côté des François , qui avoient des soldats à bord. On dit que M. d'Orves a envoyé en France un Express , & qu'il se vante d'avoir eu l'avantage du combat , si cela se peut dire , après avoir été bien maltraité & s'être retiré. Un de ses vaisseaux , de 64 , est percé comme un crible ; il a eu affaire avec un vaisseau de même rang , & tous deux se sont battus avec une bravoure inconcevable. On n'a jamais entendu parler d'une action aussi chaude dans les mers de l'Inde ; tous les vaisseaux se sont secondés mutuellement avec la plus grande valeur. Les François n'ont pour se réparer que l'Isle de France , qui est bien éloignée & d'une navigation dangereuse pour des vaisseaux maltraités. Ils attendent journellement des renforts ; les Anglois sont dans le même cas ».

Malgré le coloris de ce bulletin ; observe à cette occasion un de nos Papiers , il n'est plus permis de douter que l'Amiral Hughes n'ait été entièrement repoussé & battu , puisque son escadre s'est réfugiée à Madras , tandis que celle de M. d'Orves est rentrée paisiblement à Pondichéry , après avoir ramassé deux gros navires Indiens chargés de vivres pour le compte de la Compagnie Angloise. Les François se sont conduits comme ils le devoient , cherchant à éloigner leur ennemi , sans perdre de vue leur objet , qui étoit sans doute de faire quelque grande opération , avec les 2800 hommes qu'ils vouloient débarquer à Porto-Novo. On dit que plusieurs Directeurs de la Compagnie sont étonnés que le Gouvernement de Madras ait laissé les François s'établir dans le poste de Porto-Novo , regardé comme très-important ; mais il eût été difficile de résister à des forces aussi formidables que les leurs.

Outre ces nouvelles , le Gouvernement a reçu de l'Inde des lettres apportées par le paquebot le *Nancy*. Les papiers du soir en donnent quelques extraits , dont voici la substance.

Les Marates , avec lesquels le Gouvernement de Bombay vient de conclure une trêve , sont les ennemis naturels d'Hyder-Aly , ce qui fait espérer de voir bientôt leurs forces se tourner contre ce Prince.

Le Gouverneur Hastings informe la Compagnie que ses troupes ont été extrêmement fatiguées & diminuées par de fréquentes escarmouches , & par un service pénible dans le Bengale ; qu'il avoit fait & qu'il faisoit tout son possible pour conclure la paix avec les Puissances du Pays , mais qu'il désespéroit d'y pouvoir parvenir. Cependant tout étoit tranquille au Fort William , d'où le Gouverneur écrit.

Les Corsaires d'Hyder-Aly inquiètent singulière-

rement les établissemens du Bengale qui se trouvent manquer de grains par la négligence de l'Amiral Hughes, qui ne protège le commerce en aucune manière.

Aussi-tôt après la prise du Colonel Braithwaite & de sa troupe, par Tipoo Saïh, sur les bancs de la Coleroon le 16 Février, le Chevalier Eyre Coote écrivit à Hyder-Aly, pour lui proposer d'échanger le Colonel & son détachement contre les troupes d'Hyder prises à Négapatam. Mais ce Prince répondit avec fierté, que les Anglois pouvoient pendre, s'ils le jugeoient à propos, toute la canaille qui s'étoit rendue à Négapatam; mais que ces lâches ne méritoient point d'être échangés.

L'Amirauté vient de recevoir une lettre du Chevalier Richard Bickerton, datée de Rio-Janéiro le 5 Mai. Avant l'arrivée de ce Commodore en ce Port, le *Sceptre* avoit mouillé, mais il en avoit appareillé avec la frégate la *Médée*. Au départ du cutter qui a apporté ces nouvelles en Angleterre, M. Bickerton avoit mis à la voile de Rio-Janéiro. Il ne peut arriver à sa destination qu'au commencement de Septembre.

Depuis l'arrivée de toutes ces nouvelles, on assure que sans attendre la confirmation des succès de l'escadre françoise sur celle de l'Amiral Hughes, le Gouvernement a résolu d'augmenter ses forces de l'Inde. Ce renfort servira en même-tems de convoi aux vaisseaux de la Compagnie des Indes.

Les fonds de l'Inde sont à 128. Ils n'ont jamais été aussi bas depuis toute la guerre.

Le Comte de Shelburne, depuis la nouvelle révolution arrivée dans l'Administration, paroît avoir perdu beaucoup de sa popularité; nos papiers offrent des sarcasmes souvent très-vifs sur son compte; nous n'en transcrirons aucun; nous écarterons avec soin les pièces de parti, lorsqu'elles ne

feront que méchantes ; nous nous arrêterons à celles qui offriront simplement des discussions qui peuvent être quelquefois vives , sans s'écarter trop de la décence ; & nous citerons la lettre suivante , adressée à ce Ministre , & qu'on attribue à M. Fox.

» Vous avez avancé, Mylord, qu'aussi-tôt que l'indépendance de l'Amérique seroit reconnue , *le Soleil de la G. B. seroit éclipsé pour jamais*. Voilà sans doute un grand malheur que vous nous annoncez , mais écoutez les raisons qui me déterminent à croire le contraire , & je suis persuadé que vous serez enchanté de revenir de votre opinion. — Dès que l'Amérique sera indépendante , nous serons débarrassés des énormes dépenses que ce pays nous occasionne , sur-tout depuis le Règne du Roi Guillaume & de la Reine Anne. La guerre de George II en 1739 , a pris son origine en Amérique. Les troubles de la Virginie en 1756 , ont engagé l'Angleterre dans une guerre avec la France & l'Espagne , & cette guerre s'est étendue jusqu'en Allemagne. La dernière révolte des Américains nous a amené la guerre actuelle avec la France , l'Espagne & la Hollande , guerre dispendieuse & sanglante qui s'est communiquée en Asie & en Afrique. Tous ces maux na proviennent que de ce que la G. B. est Souveraine du Continent Américain. — Vous n'ignorez pas, Mylord , que 1800 lieues de mer séparent l'Angleterre de l'Amérique , que cette dernière contrée abonde en productions de toute espèce , tant pour les besoins de la vie , que pour les munitions de guerre , & qu'elle est habitée par trois ou quatre millions d'hommes , dont nous ne connoissons que trop les dispositions militaires , & c'est sans doute d'après ces considérations , que vous avez déclaré qu'il vous paroïssoit nécessaire de reconnoître son indépendance ; mais vous serez encore
bien

bien plus confirmé dans cette opinion, lorsque vous ferez réflexion que la guerre que nous avons à présent sur les bras, coûte déjà à l'Etat plus de cent millions sterling, & que les guerres que nous avons eues précédemment au sujet de l'Amérique, nous en ont fait dépenser environ 40 millions. — Vous croyez, Mylord, que l'indépendance de l'Amérique sera un très-grand mal; moi je crois que son indépendance sera un très-grand bien, parce que devenue indépendante, il faudra qu'elle fasse les frais de son gouvernement, qu'elle entretienne des armées, des escadres, des forts, &c. &c., toutes dépenses énormes qui étoient à la charge de l'Angleterre, lorsque l'Amérique étoit sous sa dépendance. — Vous dites de plus que vous croyez que l'indépendance de l'Amérique est un mal que les Américains doivent craindre. Vous êtes bien bon, Mylord! Eh! puisque les Américains n'ont pas cette appréhension, pourquoi voulez-vous l'avoir pour eux? — Vous ajoutez que cette indépendance est un mal que les deux nations doivent également redouter. Non, Mylord: les deux nations pensent au contraire que l'indépendance de l'Amérique ne sera point funeste à toutes les deux, & ne fera de tort ni à l'une ni à l'autre, & je vous en ai déjà dit la raison, qui est, qu'après l'indépendance déclarée, la Grande-Bretagne ne sera plus obligée d'envoyer des millions en Amérique pour y entretenir une Administration dispendieuse. — Mais je vois d'où naissent vos alarmes; & vous paraissez insinuer que si une fois l'Amérique devient indépendante, elle se liera de nécessité avec l'Espagne & la France pour détruire l'Angleterre, & c'est ce qui vous a fait dire que dès-lors son soleil sera éclipsé pour jamais. Dites-moi, Mylord, quand l'Amérique se verra une Puissance libre, à laquelle des Puissances de l'Europe croyez-vous qu'il soit de son intérêt de se lier sincèrement & étroitement? La question ne souffre

10 Août 1782.

d

point de difficulté. La Religion, la langue, les loix, les mœurs, les usages, la consanguinité, tout lui dira de s'unir avec la Gr. Bretagne de préférence à toutes les autres Puissances de l'Europe : l'intérêt de son commerce l'y portera encore davantage ; car nos manufactures sont les meilleures de tout l'ancien continent, & ce sont celles que les Américains doivent le plus désirer ; elles ont toujours eu & ne cesseront d'avoir plus de crédit que toutes celles de l'Europe. — Vous avez dit que vous auriez désiré pouvoir déployer votre éloquence à la barre du Congrès, pour lui prouver que l'indépendance seroit également préjudiciable aux deux Nations. C'est une chose que vous auriez pu faire par écrit comme par vive voix. Au reste toute votre éloquence auroit été perdue ; car le Congrès est bien persuadé que Dieu dans sa sagesse éternelle n'a jamais eu intention que le vaste continent de l'Amérique reçoive des loix d'Angleterre, loix faites par une race bigarrée de gens qui se regardent comme de petits Nababs Asiatiques, de riches Créoles des Isles de l'Amérique, de Députés de Bourgs d'Angleterre, voués à la corruption & dont le nom est à peine connu à Londres. En vérité il est étonnant que vous prétendiez qu'il soit bien funeste pour l'Amérique de ne plus dépendre de pareilles gens. — Vous pronostiquez encore qu'après la reconnaissance de l'indépendance de l'Amérique, l'Angleterre perdra son rang, sa considération & son importance parmi les autres Nations, & ne sera plus qu'un petit Etat sans conséquence. — Il m'est impossible, Mylord, d'adhérer à votre opinion. Notre Isle fertile obtient de son propre sol tout ce dont elle a besoin, comme grains, bestiaux, laine, fer, &c. elle a même du superflu, & certainement elle n'a besoin d'aucune des productions d'Amérique. Quoi ! l'Angleterre depuis 150 ans auroit formé des Colonies, qui aujourd'hui pourroient être à craindre pour elles, & seroient

capables d'*éclipser son soleil* ! Permettez-moi, Mylord, de dire que vous vous êtes lourdement trompé. Quoique la loi de la nature ordonne qu'un pays aussi vaste & aussi éloigné ne dépende d'aucun autre pays, la faveur que la G. B. peut accorder à l'Amérique en matière de commerce, ne peut manquer de lier cette Nation avec la nôtre, de préférence au reste de l'Europe, & c'est ce que son intérêt lui dictera toujours. — De plus, permettez-moi, Mylord, de vous dire qu'une très-grande partie des manufactures exportées en Amérique, a été payée en lettres de change sur la trésorerie d'Angleterre, pour de faux articles dont on prétendoit que la Couronne avoit eu besoin dans ce pays-là ; & ensuite que depuis que vous êtes au monde nous n'avons jamais eu la moitié du commerce de l'Amérique, attendu qu'elle a toujours tiré beaucoup de marchandises de la Hollande, de Hambourg, de la Balique, de la Méditerranée, de la France, de la Martinique & des Isles Hollandoises en Amérique, & que depuis plus de 50 ans elle fabrique une quantité considérable de manufactures de toiles & de laines. — Convenez aussi avec moi, Mylord, qu'il y a entre trois à quatre millions d'hommes sur ce nouveau continent. Une moitié de leurs besoins est certainement manufacturée par eux-mêmes, ou tirée d'autres Nations que de la nôtre. Ainsi nous ne fournissons que l'autre moitié du continent Américain, c'est-à-dire, tout au plus deux millions d'hommes, ce qui n'est rien lorsque nous comparons ce commerce-là avec celui que nous faisons avec la Norvège, le Danemark, la Suède, la Russie, la Prusse, l'Allemagne, la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, tout le Levant, la Perse, la Chine, l'Inde, le Mexique, le Pérou, le Brésil. — Quand même l'Amérique deviendrait une grande Puissance maritime, elle seroit plus à redouter pour la France & l'Espagne, que pour

nous, qui après que les inimitiés actuelles seront assoupies, deviendront nécessairement ses alliés naturels. Mais l'Amérique aura les mêmes raisons de craindre une ligue entre les Puissances maritimes de l'Europe. — D'après toutes ces considérations, permettez, Mylord, que nous bannissions ces vaines terreurs que vous voulez nous imprimer, & que nous comptions sur la Providence, sur la fertilité de notre sol, sur la bravoure de nos armées & de nos escadres, & sur les avantages que nous donne notre situation insulaire. C'en est assez pour empêcher que le soleil de l'Angleterre ne s'éclipse pour jamais ».

F R A N C E.

De VERSAILLES, le 6 Août.

LE Roi a nommé, sur la présentation du Prince de Condé, le Comte de Canillac, Mestre-de-Camp en second du régiment d'infanterie d'Enghien, à la charge de Mestre-de-Camp - Lieutenant - Commandant du régiment de Bourbon, infanterie. S. M. a aussi nommé, sur la présentation de ce Prince, pour remplacer le Comte de Canillac, le Marquis de la Ferté-Senneclerre, qui a eu le 28 du mois dernier l'honneur de faire ses remerciemens au Roi, à qui il a été présenté par le Prince de Condé.

L'Abbé Chivot, Professeur dans l'Université de Paris au Collège de Montaigu, a eu l'honneur de présenter au Roi le 29 du mois dernier, une Idylle Grecque, avec la Traduction Françoisse, sur les voyages du Comte du Nord,

Le 28, M. de Mui de Monpas, Gentilhomme Servant du Roi, eut l'honneur de présenter à L. M. un Ouvrage de Musique, dont le Roi avoit bien voulu accepter la dédicace.

De PARIS, le 6 Août.

ON n'a point de nouvelles à Brest de l'armée combinée depuis celles qu'on y a reçues du 25 du mois dernier; une gabarre qui lui portoit les équipages relevés de maladie, est rentrée dans ce port sans l'avoir rencontrée.

« Nous venons de voir entrer ici, lit-on dans une lettre en date du 26, un longre Espagnol, qu'on croyoit dépêché par D. Louis de Cordova, & comme personne n'a pu l'approcher, on s'est livré aux conjectures, & on a dit que la flotte de la Jamaïque avoit passé sans être entamée & même sans être vue. Mais ce longre vient de St-André; il portoit des paquets au Général, & il a été obligé de se réfugier ici, parce qu'il a été poursuivi par les frégates d'une escadre Angloise, composée de 7 bâtimens de guerre qui croisent devant le golfe de Gascogne. Cette escadre ne peut être que celle du Capitaine Douglas qu'on signala d'Ouessant il y a 10 à 12 jours, & à laquelle se sont joints 2 ou 3 corsaires. Nous ignorons ce que la frégate l'*Amphitrite*, qui a quitté l'armée hier, a rapporté; si elle avoit aperçu le convoi de la Jamaïque comme on le prétend, elle seroit retournée sur ses pas pour en instruire le Général, plutôt que de venir ici apporter ses dépêches ».

Il est faux en effet que l'*Amphitrite* ait rencontré la flotte de la Jamaïque; elle a seulement rapporté, dit-on, au Comman-

dant de Brest, que l'armée combinée croi-
soit toujours à l'ouverture de la Manche,
& qu'elle étoit, lorsqu'elle l'a quittée, à 16
ou 18 lieues d'Onessant. L'*Amphitrite* a dû
remettre à la voile le 27 pour rejoindre
l'armée. Elle a pris l'Officier du lougre Es-
pagnol, qui va porter les dépêches de sa
Cour à D. Louis de Cordova.

L'Amiral Howe a, dit-on, partagé sa
flotte en plusieurs petites escadres, qui
croisent de manière à pouvoir avertir la
flotte de la Jamaïque & celle des isles du
Vent de la route qu'elles doivent prendre
pour nous éviter. L'armée combinée, ajou-
te-t-on, les a vues deux ou trois fois de-
puis le 12, & les a chassées sans pouvoir
les joindre.

» Le *Conquérant*, lit-on dans une autre lettre de
Brest, vaisseau faisant partie de l'escorte du convoi de
Saint Domingue, est entré ici le 23. Ce vaisseau fai-
sant beaucoup d'eau, avoit été obligé de quitter le
convoi à la hauteur de l'Isle de Gro's. Deux navires
seulement se sont, dit-on, égarés près des Atterages;
mais on croit qu'ils sont entrés dans quelques petits
ports de la côte; on est certain qu'ils n'ont éprouvé
aucun accident, quoique 2 vaisseaux & 4 frégates
aient rodé pendant trois jours autour du convoi;
ils se sont éloignés au moment où ils ont aperçu
l'escorte qui leur donnoit chasse. — L'arrivée
heureuse de ce convoi prouve que l'Amiral Rod-
ney, malgré son avantage, n'a pas dans ces mers
la supériorité que les Anglois lui supposent gratui-
tement, & qu'il n'est pas en état de s'opposer aux
projets que peut former le Commandant. On a su au

Cap que cet Amiral avoit 14 vaisseaux hors d'état de servir de long-tems, & qu'il n'avoit pas pu conserver notre vaisseau l'*Hector* qui a coulé bas en entrant à la Jamaïque. On sent que dans cette situation il doit éviter les occasions de rencontrer encore notre escadre, & son inaction pendant que le convoi parloit, prouve en effet qu'il ne tient pas la mer & qu'il n'en est pas le maître; s'il l'étoit il auroit tenté sans doute de lui fermer le passage. S'il est retourné à Sainte Lucie, comme il l'a écrit à l'Amirauté de Londres, il n'y fera vraisemblablement pas plus qu'il n'a fait à la Jamaïque, nos Isles étant hors de toute insulte. Quant aux Espagnols on ignore ce qu'ils feront; les troupes qu'ils avoient cantonnées dans les habitations de Saint-Domingue ont des vivres pour dix mois «.

On a quelques lettres du Cap François, parmi lesquelles s'en trouve une d'un Officier de distinction dans laquelle on lit les détails suivans.

« Je suis étroitement lié avec D. Bernard Galvez, que je regarde comme l'émule de M. le Marquis de la Fayette, & le jeune héros qui de nos jours honore le plus sa patrie par des vertus & des talens. Il a 30 ans environ, une figure douce & agréable, les manières aisées, un jugement sûr, une expérience précoce; il est singulièrement docile aux bons avis. Il aime la conversation, sur-tout celle des personnes instruites. S'agit-il d'une tentative, d'une action? il peut à peine dormir. Tandis que nous reposons, dit-il souvent, de braves gens périssent peut-être; & qui sait si notre sommeil n'est pas la cause de leur mort? Je regrette ce tems; employons-le à veiller sur les jours de nos compagnons d'armes. On ne sauroit être trop avare du sang humain; c'est de ce seul bien qu'il est permis de l'être. Son activité, son zèle, la rapidité

de ses entreprises , ont toujours devancé les soins de défense, opposés par l'ennemi. J'étois avec lui à l'expédition de Pensacola. — J'ai reçu le dernier soupir de M. de la Clochette, mort dans mes bras d'une blessure que lui avoit fait au bas-ventre un petit boulet, dans la journée du 12 Avril. Il a fini comme Epaminondas & Bayard. M. de Bougainville a combattu en lion; nous avons compté, chose étonnante, jusqu'à 800 boulets dans le corps du vaisseau l'*Auguste* «.

On écrit de Rochefort, en date du 26 Juiller, que le tonnerre est tombé sur le *Protecteur* qui étoit au bas de la rivière. Il lui a tué deux hommes & a endommagé son grand mât ; mais ce dommage a été réparé en 36 heures & ce vaisseau a dû appareiller avec ses convois le 30.

« Le corsaire la *Sophie*, écrit-on de Dunkerque, est entré le 28 Juiller dans ce port, ayant fait pendant sa course 15 à 16 prises, dont 6 ont été expédiées pour nos ports, une autre rançonnée & le reste brûlé ou coulé à fond. Dans le nombre des derniers, il s'en trouvoit une de grande valeur. Ce corsaire qui a été chassé au moins 20 fois, a eu connoissance de l'armée combinée, à environ 20 lieues des Sorlingues & de plusieurs divisions de l'armée Angloise, à l'entrée de la Manche. — Le corsaire la *Fantaisie*, sorti de ce port, il y a deux jours, vient de rentrer dans la rade; il avoit fait trois prises sur un convoi allant à Ostende, elles ont été reprises par une frégate Angloise. Le corsaire a ramené 21 personnes. — Le 22 du mois dernier, le cutter l'*Actif* est entré dans le port de Brest avec le *Royal-George*, petit corsaire de Jersey, armé d'un canon & de six pierriers, dont il s'est emparé. — Le corsaire l'*Epervier* a repris sur un corsaire Anglois, & conduit dans le même port le *Saint - Claude*,

chasse-marée, du port de 45 tonneaux, parti de Nantes avec un chargement de fers pour le Roi. — Le 24 il y est entré un corsaire Américain avec une prise Angloise, du port de 400 tonneaux, chargée de mâtores du Canada. — Le corsaire la *Fantaisie*, mouillé le 31 à Dunkerque, y a mis à terre 21 prisonniers provenant de 4 navires Anglois chargés de charbon, qu'il avoit pris la veille à la hauteur d'Yarmouth.

Nos lettres de Toulon sont en date du 18 Juillet & contiennent les détails suivans.

» Le Roi vient d'ordonner dans ce port la construction d'un vaisseau de 118 canons & celle d'un autre de 74. Le premier sera mis dans le bassin, dès que le *Centaure* qui est déjà fort avancé en sera sorti. Le nombre des constructions ordonnées pour cette année, est porté à 6 vaisseaux, parmi lesquels on compte celui de 118 canons & 5 de 74, y compris le *Centaure* & l'*Heureux*, qui sont sur les chantiers. — Les deux frégates qui sont en construction viennent d'être nommées, & leur commandement a été donné en même-tems. L'une se nomme la *Minerve*, & sera commandée par le Vicomte de Vintimille, & l'autre la *Junon*, sous le commandement du Marquis de Coriolis. — Le doublage en cuivre du *Suffisant* & du *Dictateur* de 74, vient d'être achevé. Ces deux vaisseaux sont rentrés tout de suite en armement avec toute l'activité possible, conformément aux ordres exprès reçus à cet égard. — Le commandement de la corvette l'*Eclair*, qui est actuellement en mer sous les ordres de M. de Sade, vient d'être donné à M. de Pezenas Bernardi, Lieutenant de vaisseau.

L'Ambassadeur d'Espagne a appris par un Courier, qui n'a mis que six jours moins deux heures de St-Ildefonse ici, que Monseigneur le Comte d'Artois y est arrivé

le 23 à 9 heures du soir ; il fut reçu par le Roi d'Espagne avec les témoignages de la plus vive tendresse , & l'entrevue fut des plus touchantes. Ce Prince n'a dû rester à St-Ildefonse que huit à dix jours. Son intention étoit de se rendre à Madrid où il logera chez l'Ambassadeur de France. Le 10 ou le 12 de ce mois il doit en partir pour arriver le 21 à Cadix. Trois batteries flottantes sont déjà prêtes , les autres avancent à vue d'œil. M. le Duc de Crillon va quelquefois à Algésiras ; & de la manière dont il presse les travaux , on conjecture qu'il a envie d'ouvrir le feu devant Gibraltar le jour de Saint-Louis. Les ennemis tirent de tems en tems quelques coups de canon sur les ouvrages avancés qu'on s'applique à perfectionner ; mais ils n'ont causé aucun dégât.

La Reine n'est restée que huit jours à Trianon , & Monsieur est revenu de même de Brunoy ; Jeudi dernier ce Prince donna à dîner dans son Palais du Luxembourg à Madame la Comtesse d'Artois & à Mesdames ; ils allèrent ensuite aux François où l'on donna la Pièce nouvelle de M. Palissot, *l'Ecueil des Mœurs*.

Nous avons annoncé dans le tems la présentation du Comte Démétrius-Comnènes , qui est issu en ligne directe de David Comnène , dernier Empereur de Trébisonde. Les titres qui établissent sa descendance après avoir été vérifiés par M.

Chérin, Généalogiste du Roi, ont passé au Conseil sous les yeux de S. M. qui lui a fait expédier des Lettres-Patentes par lesquelles S. M. le reconnoît & le maintient lui, ses enfans & descendans de l'un & de l'autre sexe, nés & à naître, dans les mêmes honneurs, distinctions, prééminences, privilèges, franchises, exemptions & immunités, que les nobles d'ancienne race : on nous saura gré d'entrer dans quelques détails ; on ne peut éprouver que de l'intérêt pour les descendans de vingt Empe-
reurs.

Le dernier, David Comnène, dont descend le Comte Démétrius, fut massacré par ordre de Mahomet II en 1452. Un des enfans de ce Prince infortuné, échappa aux assassins ; & après avoir erré long-tems exposé, il alla chercher un asyle en Morée, chez un peuple qui, à la faveur de son courage & de ses montagnes, jouit encore de cette liberté pour laquelle il combat depuis plus de 20 siècles. C'est dans les monts Taigetes que les descendans des anciens Spartiates, connus aujourd'hui sous le nom de Mainotes, armés pour la cause commune, sobres, invincibles, comme au tems de Licurgue, défendent leur liberté contre les Turcs, avec la même valeur qui les a préservés du joug des Romains. C'est en vain que les Sultans n'ont cessé d'envoyer contre eux de nombreuses escadres & des armées formidables ; ils n'ont pu les priver d'un bien qu'ils savent défendre, parce qu'ils le savent apprécier, & n'ont point perdu comme tant d'autres peuples de la Grèce le souvenir de ce qu'ils furent autrefois ; ils se croient encore ce qu'ils ont été ; leurs chefs prennent le titre de Sénateurs de Sparte, & ne renoncent point à l'espérance de relever un jour

ses ruines , & de rétablir ses loix. C'est dans ces montagnes que se réfugièrent plusieurs Princes Grecs persécutés par les Turcs , qui venoient de renverser leur empire. Nicephore Comnène y fut reçu avec les plus grands honneurs que pût accorder un peuple fier & indigent. On lui décerna le titre de *Protoperos* , ou premier Sénateur , que ses descendants ont toujours porté , & auquel ils ont constamment joint une espèce de pouvoir volontairement accordé au courage qu'ils montrèrent dans une guerre contre les Musulmans. Mais en 1676 l'Amiral Turc , qui vint attaquer les Mainotes , trouva le moyen d'en faire soulever un grand nombre contre Constantin Stéphanopoli Comnène , qu'ils accusoient de vouloir usurper sur eux une autorité trop grande. Ce Prince fut contraint de quitter sa patrie au moment où il versoit son sang pour elle ; il s'embarqua avec 3000 des siens sur 5 ou 6 vaisseaux , & fonda sur la flotte ennemie qu'il divisa , & à travers laquelle il passa , mais en perdant la moitié de ceux qui le suivoient. Un de ses navires séparé par les vents , fut la proie des Algériens. Il arriva enfin avec les deux autres à Gènes , & le Sénat l'accueillit , & lui forma en Corse un établissement dont ses enfans ont toujours été les chefs , & qui seroit considérable encore , sans les malheurs de la guerre de Corse qui l'ont détruit. Le Comte Démétrius Comnène est arrière-petit-fils du Conducteur de cette Colonie. Il est Capitaine de Cavalerie au service de France , par une commission du 16 décembre 1779.

On lit dans le Journal de Provence du 21 du mois dernier , une anecdote très-singulière ; le Rédacteur en garantit l'authenticité ; nous ne la transcrivons que pour donner une mille & unième preuve des excès de la stupidité & du délire ; la pu-

blicité peut être utile , si elle contribue à en préserver.

» Le 2 Juillet , la femme d'un Patron Catalan établi au port de Cette , parut atteinte d'une maladie dont les symptômes & les suites ont fait dire & croire qu'elle étoit démoniaque. On la vit d'abord se rouler dans son lit & à terre , courir & sauter dans sa chambre , ayant les yeux hors de la tête , faisant d'horribles grimaces , & sautant comme les épileptiques ; ensuite elle devint tout-à-coup immobile comme une statue. Malgré tous ces mouvemens violens , les Médecins lui trouvèrent le pouls tranquille & dans l'état d'une personne qui se porte bien. Elle avoit eu précédemment quelques autres attaques ; & son mari , ainsi que quelques autres Espagnols logés ensemble , se persuadèrent qu'elle étoit possédée du démon. Cette idée se répandit , quelques personnes accoururent , & furent bientôt suivies d'une affluence de monde qui ne fit que s'accroître depuis six heures du soir jusques bien avant dans la nuit. — Les secours de la médecine ne paroissant point propres à chasser le diable du corps de cette femme , on appella pour cette grande entreprise un jeune homme de la même ville qui passe pour posséder à fond le grimoire. A peine fut-il au bas de l'escalier , que la femme , qui ne l'avoit jamais vu , ressentit l'influence de son approche ; de l'état d'immobilité où elle étoit depuis quelque tems , elle passa tout-à-coup à des accès de fureur , fit des grimaces , tourna les yeux d'une manière effrayante , & les fixa sur le jeune homme dès qu'il fut près d'elle , avec des frissons & des tremblements convulsifs. Le jeune magicien passe à côté du lit , balbutie quelques mots en langue espagnole , & en fait articuler quelques-uns à la malade ; & s'adressant ensuite au mari & aux autres spectateurs , leur dit avec le plus grand sang-froid : il n'y a plus lieu d'en

douter, elle est possédée du démon, & n'en a pas moins de 22 dans le corps ; mais ce n'est rien, je les ferai bientôt déloger, il ne tiendrait même qu'à moi de faire venir jusqu'à l'entrée du port la personne qui lui a donné ce mal, mais alors je n'aurais plus de pouvoir sur elle. — Il tira quelques cheveux de la tête de cette femme, les mit sous ses pieds, & lui en fit avaler quelques-uns : il lui fit prendre ensuite un verre d'eau. Les spectateurs, également saisis de surprise & d'effroi, le regardèrent opérer *grands yeux ouverts*, *bouche béante*, attendant l'issue de ce singulier traitement avec la plus grande impatience, quand tout-à-coup il s'écria : *en voilà trois dehors*. En même-temps il dit au mari qui étoit le plus croyant de l'assemblée, de faire sortir tout le monde, que sa femme avoit besoin de repos. Il sortit aussi lui-même : mais il revenoit d'un moment à l'autre, entroit seul dans la chambre, ou avec peu de personnes, le mari toujours présent, ou regardant par le trou de la serrure. A 11 heures du soir il publia qu'il étoit venu à bout d'expulser 19 démons, & que les trois autres étoient les plus opiniâtres. — On avoit remarqué que lorsque quelque Prêtre se trouvoit parmi les spectateurs, la malade entroit dans de plus fortes convulsions, ce qui persuadoit encore mieux qu'elle étoit véritablement possédée : comme elle étoit enceinte, & que dans cet état il y avoit à craindre pour ses jours, on crut devoir faire appeler le Curé de la Paroisse. Celui-ci accourut, examina la malade, jugea que tout ceci n'étoit qu'une comédie, fit une morale aux spectateurs, & se retira. Cependant par égard pour les préjugés, il permit à un de ses Vicaires, de se transporter chez cette femme, de veiller à son état, de l'administrer en cas de besoin, & de l'exorciser. A l'arrivée de celui-ci, les trois démons firent plus de vacarme ; les prières furent

alors récités ; lorsque le Vicaire fut à ces paroles ,
*je t'ordonne de la part de Dieu de sortir du corps
 de cette femme* , on prétend que le démon répondit
 par la bouche de la possédée , & cela plusieurs fois ,
 en langue espagnole : *Je ne veux point*. — Enfin le
 démon ne pouvant plus résister aux ordres réitérés
 du Vicaire , répondit : *Je sortirai* , mais ce sera
pour entrer dans le corps d'un autre. Aussi-tôt tous
 les spectateurs s'enfuirent ; un Avocat seul dit en
 riant : *sors , sors toujours* ; un Espagnol qui fut
 choqué lui répliqua : *Pourquoi , Monsieur , vous
 ignorez les évènements qu'il y a à courir* ; ce qui fut
 suivi de beaucoup de propos qui faillirent mettre
 aux prises les croyans avec les incrédules. Le Vicaire
 embarrassé , craignant de prendre sur lui s'il con-
 tinuoit , se retira. On rappella le jeune homme qui
 avoit chassé les 19 démons ; on le conjura de ter-
 miner une si belle cure , & d'expulser les trois au-
 tres ; il s'y prêta de bonne grace , resta auprès de
 la malade jusqu'à minuit , renouvella les singeries
 qu'il avoit déjà faites , & vouloit en faire d'autres
 auxquelles le mari s'opposa : il se décida même à
 le remercier , à le prier de se retirer , ainsi que les
 autres curieux , & à courir le risque de se remettre
 au lit auprès de sa femme , quoiqu'elle eût encore
 trois diables dans le corps : ainsi finit cette comédie ,
 qui a donné lieu à cette réflexion , que malgré le
 progrès des lumières , la superstition exerce encore
 son empire sur une multitude d'esprits.

Les Règlemens de Police défendent d'é-
 lever les maisons bâties en pans de bois
 au dessus de 48 pieds ; la fréquence des in-
 cendies justifie la sagesse du Règlement ,
 & l'attention qu'on doit avoir de le main-
 tenir , sur-tout dans un moment où l'on
 ne voit de toutes parts que de nouveaux
 bâtimens en train , qu'on a la témérité

d'élever à des 70 & 80 pieds. La Grand^e Chambre du Parlement de Paris vient d'en ordonner l'exécution rigoureuse dans une circonstance assez malheureuse pour celui contre lequel elle est prononcée.

M. Henri, acquéreur de l'emplacement d'une maison au coin de la rue Saint-Nicaise, payé fort cher, avoit bâti sa maison en pierres de taille sans avoir pris les alignemens du Bureau de la Voierie ; elle étoit presque finie, lorsque le Voyer le fit condamner à démolir sa maison pour la faire reculer, & suivre les alignemens. Le préjudice considérable que cette démolition lui fit souffrir, l'engagea à demander la permission de reconstruire en pans de bois, étant hors d'état de faire les frais d'une nouvelle construction en pierres de taille. Cette permission lui ayant été donnée sans lui fixer la hauteur qu'il pouvoit donner à son bâtiment, M. Henri l'avoit entièrement reconstruite & élevée à 68 pieds ; on étoit occupé à la recrépir en plâtre, lorsque le Voyer, instruit de son élévation, l'a fait assigner au Bureau des Finances & a obtenu au Châtelet Sentence, qui lui enjoint de réduire sa maison à la hauteur de 48 pieds, conformément aux réglemens. M. Henri a interjeté appel de cette Sentence dont il demandoit l'infirmité, & donnoit pour motif de considération en sa faveur, la perte immense qu'il avoit éprouvée par la double reconstruction, & l'ignorance dans laquelle le Voyer l'avoit laissé en ne lui fixant pas la hauteur du bâtiment qu'il lui avoit donné la permission d'élever en pans de bois, ce qui lui avoit fait croire qu'il pourroit l'élever aussi haut qu'il voudroit, de même que beaucoup de nouvelles maisons semblables qu'il voyoit. — Par ces considérations personnelles à M. Henri, M. l'Avocat Général Joly de Fleury avoit conclu à l'infirmité de la Sentence, mais l'Arrêt du 6 Juillet a confirmé cette Sentence avec amende & dépens «.

Jacques de Grace , Evêque d'Angers ; Abbé Commendataire de l'Abbaye Royale de St-Aubin , est mort en cette Ville rue Pot-de-Fer , Fauxbourg St-Germain.

Arman-Mathurin , Marquis de Vassé ; Vidame du Mans , Maréchal des Camps & Armées du Roi , est mort en son Hôtel à Paris.

Louise-Françoise le Pelletier , veuve de Gabriel-Jacques de Salignac , Marquis de la Mothe-Fenelon , Chevalier des Ordres du Roi , & son Ambassadeur près des Etats-Généraux des Provinces - Unies , est morte en cette Ville , âgée de 85 ans.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi , qui supprime , à compter du premier Octobre 1782 , la perception des Droits établis sur les Huiles & Savons , par l'Edit du mois d'Août 1781 , du 17 Juillet 1782 , Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

» Le Roi étant informé que le doublement de droits sur les Huiles & Savons , ordonné par son Edit du mois d'Août dernier , peut porter préjudice au commerce de ces denrées ; & Sa Majesté voulant accorder dès-à-présent à ses sujets les soulagemens que les circonstances permettent : ouï le rapport du sieur Joly de Fleury , Conseiller d'Etat ordinaire & au Conseil royal des finances ; Sa Majesté étant en son Conseil , a supprimé & supprime , à compter du premier Octobre prochain , la perception ordonnée par l'article 4 de l'Edit du mois d'Août 1781 , du doublement dans tout le royaume des droits sur les Huiles & Savons , & des 10 sols pour livre dudit doublement : ordonne pareillement Sa Majesté la suppression , à compter du même jour premier Octobre prochain , des droits principaux établis par l'article 5 dudit Edit , sur les Huiles & Savons ,

à l'entrée & passage de la ville, fauxbourgs & Banlieue de Paris, & des 10 sols pour livre en sus desdits droits principaux. Fait au Conseil d'Etat du Roi, &c. &c.

Edict du Roi, portant création d'un Trésorier général alternatif de la Marine & des Colonies, donné à Versailles au mois de Juin, enregistré en la Chambre des Comptes le 8 Juillet. — Par notre Edict du mois de Novembre 1778, nous avons supprimé les offices de Trésoriers de la Marine & des Colonies, & leurs Contrôleurs; & réuni les fonctions des deux Trésoriers dans la personne du sieur Baudard de Sainte - James, en faveur duquel nous avons créé un nouvel office, dont la finance a été fixée à un million; & nous lui avons attribué des gages au denier vingt, avec un traitement annuel de trente mille livres sans retenue, sous la réserve d'y ajouter une gratification dépendante de la satisfaction que nous aurions de ses services : pour être mieux instruits de la dépense des frais de Commis & de Bureaux, de correspondance dans les Ports & dans nos Colonies, & de la reddition des comptes, nous les avons pris à notre charge, plutôt que de les comprendre par forme d'abonnement dans son traitement. C'est d'après les connoissances acquises par l'expérience des trois années 1779, 1780 & 1781, & par les motifs exprimés dans notre Edict de ce jour, portant création d'un Trésorier alternatif du département de la guerre, que nous nous sommes déterminés à créer un second Trésorier de la Marine & des Colonies, pour faire aussi alternativement avec celui pourvu de l'office créé par ledit Edict du mois de novembre 1778, les fonctions de ladite Trésorerie, à compter de l'année prochaine 1783, à porter la finance desdits offices à 1200000 livres chacun, & à fixer leurs

gages à 60000 livres, aux déductions du dixième, &c.

Les Numéros sortis au Tirage de la Lotterie Royale de France, du 1er. de ce mois, sont : 46, 45, 25, 21 & 84.

De BRUXELLES, le 6 Août.

LES Députés des Etats de Flandres, ont adressé à l'Empereur un Mémoire, dans lequel il lui représentent que l'on regardoit dans cette Province les biens des Couvens comme un patrimoine appartenant aux Habitans, & ils supplient en conséquence S. M. I. de les employer, en cas de suppression, à l'avantage des Sujets de cette Province.

» Notre première escadre, aux ordres de l'Amiral Harfing, écrit-on de la Haye, partie le 7 Juillet du Texel, a abandonné à eux-mêmes le 13, par un vent favorable, les navires armés de la Compagnie des Indes Orientales & de celle des Indes Occidentales, qu'elle convoyoit; elle étoit alors à l'ouest de Berg en Norwège, vis-à-vis la pointe méridionale des Îles de Scherland, au nord de l'Ecosse. Deux jours après on l'a apperçue redescendant vers le Cap Lendeanés à l'entrée de la Baltique, où elle aura été jointe par la seconde escadre qui a fait voile le 9, & par l'*Eensgezindheyt*, le *Dolphyn* & l'*Enckhuysen*, dont le départ du *Vlie* a été retardé de quelques jours. — On dit que le 20 elle a reparu à la hauteur du Texel, où le *Batavier*, de 54 canons, & l'*Argo*, de 44, l'ont rejoint, l'un à la hauteur du Texel & l'autre du *Vlie*. Elle a dû être renforcée encore par le *Schiedam* & le *Goes*, de 54, le *Jason*, de 36, qui ont fait voile le 21 de Flessingue, où croisoient encore alors le *Zierickzee*, de 60 canons, le *Landscroon*,

de 44, l'*Oranjezaal* & le *Walcheren*, de 24. — Les Anglois ayant cessé d'inquiéter nos pêcheurs, les Etats-Généraux ont pris la résolution d'user de réciprocité envers les leurs.

Selon les mêmes lettres, M. de Saint-Saphorin, Envoyé de la Cour de Danemarck, après avoir reçu un Courier de Copenhague, a présenté aux Etats-Généraux un nouveau Mémoire relatif aux plaintes qu'il a déjà faites sur le traitement que le Capitaine Fuglede, commandant le navire Danois le *Château de Dansborg*, assure avoir essuyé au Cap de Bonne-Espérance; on ajoute qu'il demande une réponse cathégorique dans 8 jours; la Compagnie des Indes a cependant déjà répondu à ces plaintes, par un Mémoire, dans lequel elle articule de son côté des griefs très-graves à la charge du Capitaine Fuglede lui-même.

Les lettres d'Amsterdam portent que le bruit s'y répandoit que la résolution proposée en Zélande, de demander communication de la correspondance de lettres tenue pendant le cours de cette guerre, entre le Stadhouder & les Officiers supérieurs de la République, avoit passé, & qu'on croyoit que d'autres Provinces étoient disposées à l'adopter également. Elles assurent encore que la Province de Frise est au moment de publier des résolutions importantes, & d'envoyer une députation sur le même objet. On parle aussi des disposi-

tions de la plupart des villes de la Province de Hollande pour une démarche de cette nature.

Les Fortins, ajoutent les mêmes lettres, que le *Leander*, vaisseau Anglois de 50 canons, aidé du sloop l'*Alligator*, nous a enlevés sur la Côte d'Or, en Guinée, sont le Moere, le Gormantyn, l'Apan, le Bakoe & l'Acra; ils étoient tous faciles à prendre, & on ne pense pas ici que leur restitution occupe beaucoup le futur Congrès. Il y avoit 20 canons dans le premier, 32 dans le second, 22 dans le troisième, 18 dans le quatrième, & 32 dans le cinquième; mais il n'y avoit presque ni poudre, ni boulets, ni canonnier. Ces bâtimens ennemis ont pris & détruit, sans sauter, à la hauteur de ces Fortins, un bâtiment de plus d'importance, puisqu'il leur a produit 30,000 liv. sterl. «.

Il a été question dans l'assemblée des Etats de Hollande & de Westfrise, du 19 du mois dernier, d'envoyer un Ministre de la République auprès des Etats-Unis de l'Amérique. La désignation de la personne chargée de cette mission, a été remise à un Comité. On auroit pris en même-temps une résolution définitive sur le traité d'amitié & de commerce avec la République Américaine, si le Corps des Nobles & les Villes d'Amsterdam, de Rotterdam & de Hoorn ne l'avoient pris *ad referendum*, faute d'instructions de leurs Commettans à cet égard.

Ceux qui entrevoyent la paix prochaine, assurent que le Comte de Shelburne a envoyé un de ses amis, pour re-

nouer, s'il est possible, avec le Ministère de France; cet Agent est M. Vaughan, Négociant de la Jamaïque qui passe pour être fort instruit. Cependant on croit que M. Fitz-Herbert, Ministre du Roi d'Angleterre depuis 3 ou 4 ans, est chargé de cette négociation; ce qu'il y a de certain c'est qu'il est actuellement à Paris.

On dit que le passage entre Calais & Douvres doit être ouvert depuis quelques jours pour tout le monde.

PRÉCIS DES GAZETTES ANGLOISES, du 30 Juillet.

La flotte de la Jamaïque que nous attendons, & qui, selon les apparences, sera bien protégée par le Lord Howe, est évaluée près de deux millions sterling. Sa prise dédommageroit amplement nos ennemis des derniers succès de Rodney.

On n'a point encore appris l'arrivée d'aucun des bâtimens de cette flotte, soit dans les Ports de l'Angleterre ou de l'Irlande.

L'*Ajax* de 74 devoit revenir en Europe avec cette flotte; mais il s'est trouvé hors d'état de faire le voyage. En conséquence il restera jusqu'à ce que la flotte qu'on attend des Isles mette à la voile. Le départ de cette flotte est fixé au 14 Juillet, & elle sera escortée par l'*Ardent*, le *Jason* & le *Caton*, tous trois de 64.

Il est arrivé le 28 au soir à Spithead, écrit-on de Gosport, un senau dépêché par le Lord Howe, donnant avis qu'il avoit joint la flotte de la Jamaïque. Des avis postérieurs assurent que 49 vaisseaux de cette flotte viennent de mouiller à la rade de Sainte-Hélène avec les convois,

Il est entré aujourd'hui le cutter le *Griffin*, Capitaine Cook, portant des dépêches de Sir Richard Bickerton, qu'il a laissé le 5 de ce mois à la hauteur du Brésil : l'escadre étoit en bon état, mais il lui manquoit les vaisseaux le *Sceptre* & la *Medea* qui s'étoient séparés.

Les François ont débarqué 2800 hommes à Porto-Novo, pour assister Hyder-Aly. Le Comité secret de la Compagnie des Indes est très-étonné de ce que le Gouvernement de Madras a laissé l'ennemi prendre & conserver cette place, la seule où ils peuvent débarquer leurs troupes.

Deux navires Indiens chargés en riz appartenans à la Compagnie avoient été pris par les François pendant que Sir Edouard Hughes leur prenoit deux transports.

On a dernièrement fait une recherche pour découvrir les causes qui font que la poudre des François dans l'Inde, est infiniment supérieure à la nôtre. En voici la raison : les François la tiennent toujours exposée à l'air, ce qui lui conserve toute sa force; nous, au contraire, de crainte d'accident, nous la conservons renfermée & impénétrable à la circulation de l'air, ce qui lui fait perdre toute sa qualité. C'est sans doute à cette manière de tenir les poudres, qu'il faut attribuer les fréquens accidens qui arrivent à bord des vaisseaux François.

On apprend d'Irlande qu'il y a eu des débats à l'occasion d'un bill qui avoit été renvoyé à Dublin avec des altérations, précisément après qu'il avoit été décidé que le Cabinet de St-James n'en altérerait plus. M. Hartley, après avoir fait cette observation, se leva en disant qu'il se flattoit qu'aucun Membre n'auroit l'audace de le passer. Il passa cependant à la pluralité de 55 voix contre 25. M. Flood se récria contre l'inconséquence des Communes, &

dit qu'il ne falloit pas attendre pour écraser le serpent qu'il fût éclos. Il annonça une motion pour assurer l'indépendance constante de l'Irlande. On ignore quelle sera la suite de ces nouveaux mécontentemens; mais plusieurs corps de volontaires ont cessé de battre la caisse pour l'enrôlement des gens de mer.

On assure que le Chevalier Yorke doit être chargé en chef de la négociation de la paix à Paris.

Le Cabinet Britannique ne s'est jamais trouvé aussi embarrassé qu'il l'est actuellement par rapport aux Colonies. Continuer la guerre, ce seroit une imprudence qui déplairoit à la Nation. Traiter avec l'Amérique seulement, la chose n'est pas possible; & comprendre la France dans une négociation entre l'Angleterre & ses Colonies, c'est vouloir s'exposer à bien des embarras : aussi le Cabinet abandonnera-t-il cette affaire importante à la sagesse du Parlement.

Lorsque l'Amiral Rodney a écrit le 10 Juin, il n'y avoit que trois vaisseaux à la mer, dont le *Royal-Oak* & le *Prothée* étoient en croisière avec le contre-Amiral Drake, au nord de la Jamaïque, & le *London*, avec le contre-Amiral Rowley, au cap Tiberon. La santé de Rodney l'avoit obligé de se retirer dans les montagnes pour y respirer un air plus salubre. Il avoit donné le commandement de l'escadre à l'Amiral Hood, & il n'avoit point encore appris son rappel à cette époque.

Une personne arrivée de New-Yorck, nous apprend que la garnison de cette Ville, celle de Long-Island, &c. ne doivent agir que sur la défensive, ce qui alarme beaucoup les Loyalistes, parce que cette mesure semble annoncer l'indépendance qui les forcera à quitter leur patrie, où on ne les regarderoit que comme des traîtres.

JOURNAL POLITIQUE

DE BRUXELLES.

R U S S I E.

De PÉTERSBOURG, le 10 Juillet.

S. M. I. & les deux jeunes Grands-Ducs sont venus de Czarsko-Zélo dans cette Capitale, où la fête anniversaire de la victoire navale remportée dans les eaux de Tschesme, a été célébrée avec la pompe accoutumée; Samedi dernier S. M. I. vit lancer en sa présence le vaisseau de 74 canons, construit sur le chantier de l'Amirauté; ce vaisseau a été nommé le *Pobaditel* ou le *Vainqueur*; elle ordonna la construction de 2 autres de 100 canons chacun, & elle se rendit ensuite à Péterhoff, où l'on a célébré hier l'anniversaire de son couronnement; cette année est la vingtième de l'Administration de S. M. I., qui saisit cette occasion de distribuer plusieurs grâces.

L'inoculation de la petite vérole se fait avec beaucoup de succès dans cet Empire. L'année dernière on inocula dans le Gouvernement de Kolyvan 1456 personnes, dont

17 Août 1782.

e

13 sont mortes pendant le traitement ; le nombre des inoculés dans diverses Villes du Gouvernement d'Irkuzk a monté dans la même année à 3082 , dont 16 sont morts.

D A N E M A R C K.

De COPENHAGUE, le 17 Juillet.

On travaille à la construction d'une nouvelle batterie dans la forteresse de Cronenbourg , près d'Helsinghor. /

L'escadre Russe qui doit protéger le commerce & la navigation cette année , a mis à la voile de Cronstadt le 3 de ce mois ; la première division composée de 5 vaisseaux & 2 frégates , sous les ordres de l'Amiral Tschitschagow , a mouillé dans cette rade , & le lendemain la seconde aux ordres du contre-Amiral Kruse , & du même nombre de vaisseaux & de frégates , est arrivée le lendemain.

Il se trouve actuellement dans le Sund 150 bâtimens de diverses Nations , dont 110 sont des bâtimens Anglois , sous le convoi de 3 vaisseaux de guerre , de 3 frégates & d'un cutter.

La pêche de la baleine ne nous a pas été favorable cette année , parce que les glaces ont pris de bonne-heure nos bâtimens. On dit même qu'il y en a un de perdu , que les Groenlandois ont pillé , parce qu'il ne pouvoit plus être remis à flot.

S U È D E.

De STOCKHOLM, le 18 Juillet.

UN de nos vaisseaux nouvellement arrivé de la Chine, nous a appris que le *Prince Royal*, navire de notre Compagnie Asiatique, étoit le 9 Avril à l'ancre au Cap de Bonne-Espérance, ainsi que le *Gange*, chargé pour le compte de particuliers. Ces bâtimens, accompagnés du vaisseau de guerre le *Wagrien*, devoient faire voile le 27 Avril pour l'Europe.

La Reine Douairière, sœur du Roi de Prusse, est morte avant-hier d'une fièvre inflammatoire, dans son Château de Swartfioë; elle étoit née le 24 Juillet 1720, & étoit âgée de 62 ans moins 8 jours.

A L L E M A G N E.

De VIENNE, le 24 Juillet.

ON mande de Prague que tout y est préparé pour la réception du Comte & de la Comtesse du Nord. Le Prince d'Esterhazy compte sur l'honneur de recevoir ces illustres Voyageurs dans ses terres lorsqu'ils retourneront en Russie; il fait faire de grands préparatifs pour les fêtes qu'il se propose de leur donner.

On écrit de Groswaradein, que le 15 du mois dernier, le Grand Palatin y a publié la Patente de tolérance, & les autres Décla-

rations interprétatives à ce sujet , émanées du Souverain. Cette publication a été reçue avec des acclamations égales de la part des Catholiques & des Protestans.

Les Chapitres & Couvens qui , dans la Gallicie , jouissent de l'exemption de la Jurisdiction épiscopale & d'autres privilèges , ont ordre de produire leurs titres devant le Gouvernement , qui en fera le rapport à S. M. I. pour la nouvelle confirmation ; mais en attendant cette confirmation , ces privilèges n'auront point d'effet.

Les lettres de Crems & des environs , nous apprennent que les orages y ont causé les plus grands ravages ; la grêle a tout haché & les inondations ont tout dévasté. Le dommage occasionné est évalué à plus d'un million de florins.

Les biens de l'Abbaye de Neubourg ont été , dit-on , sequestrés. Le nombre des Chanoines sera réduit à 12 ; il sera donné annuellement à chacun d'eux la somme de 300 florins , & à l'Abbé celle de 3000.

Le 14 de ce mois un navire a fait naufrage vers le Pont-neuf de la Roslau. C'est le second qui périt au même endroit ; l'inexpérience des matelots en est cause ; l'équipage , ainsi que la cargaison , qui consistoit en toiles , mouffeline , soie , &c. sont sauvés.

De HAMBOURG , le 30 Juillet.

M. le Comte & Madame la Comtesse du Nord continuent heureusement leur voyage ;

ils doivent passer par Dresde, & nous apprenons de cette Ville que l'Electeur a donné des ordres pour former un camp dans le voisinage. On compte que ces illustres Voyageurs y arriveront vers la fin du mois prochain; on les attend à Stuttgard au commencement du mois prochain. Les fêtes que le Duc régnant leur prépare seront très-brillantes. On espère que l'Empereur, les Ducs de Saxe-Veymar, de Saxe-Gotha, le Duc Ferdinand de Brunswick, le Prince Héréditaire de Hesse-Darmstadt, le Prince de Wellerstein & les Princes Evêques de Constance & de Spire y viendront à cette époque.

» Les Starosties de Kalusz, de Halicz & de Kuty, écrit-on de Lemberg, viennent d'être incorporées au Domaine Royal. — Les habitans du Cercle de Pils & de Wielitsch, sont dans la plus grande misère depuis l'abolition de la servitude; ils manquent de pain & sont réduits à manger des feuilles d'arbre. Les Seigneurs, jaloux de la liberté que leurs vassaux ont obtenue, leur refusent du bled & de l'argent; & s'il arrive que quelqu'un fasse des avances à ces malheureux, ils sont écrasés par une usure isouie. Le Gouvernement vient d'être instruit de l'état déplorable de ces sujets de S. M. I. & il a donné ordre de leur fournir du grain des magasins Impériaux ».

On apprend de Prague que le 29 Juin on signifia aux Chartreux, près de Gitschin, la suppression de leur Maison; les Religieux ont pris sur-le-champ leur parti, en revêtant l'habit des Prêtres Séculiers. On remarque que ce Couvent avoit été

consacré le même jour 29 Juin , il y a 200 ans.

Selon les lettres de Munich , il a été défendu aux Chirurgiens de traiter des maladies internes , & aux Apothicaires de se mêler de la Médecine pratique. Les uns & les autres doivent s'occuper uniquement de leur profession particulière ; les Empyriques ne recevront plus la permission de débiter leurs drogues dans la Bavière.

I T A L I E.

De R O M E , le 22 Juillet.

Le Prince , dont la Princesse de Modène , épouse de l'Archiduc-Ferdinand , est accouchée le 14 de ce mois à Milan , a été baptisé le jour même de sa naissance , au nom de l'Archiduc-Maximilien ; il a reçu les noms de Maximilien-Joseph-Jean-Ambroise-Charles.

On apprend de Trieste que la nouvelle Compagnie des Indes y fait construire un bâtiment de 1200 tonneaux , & qu'il y en a un second du même port pour le compte de cette Compagnie sur les chantiers de Porto-Ré.

E S P A G N E.

De M A D R I D , le 30 Juillet.

MONSIEUR le Comte d'Artois est arrivé le 23 au soir à St-Ildefonso ; s'il a eu à

souffrir dans la route de la chaleur de la saison & du pas lent de ses mules , il en a été bien dédommagé par l'empressement que le peuple a témoigné de le voir , & par la joie que causoit sa présence. Dans les principales Villes qu'il devoit traverser , on avoit préparé des fêtes , qui ont dû beaucoup l'amuser. Les courses de taureaux , les carroufels , devoient en effet lui faire d'autant plus de plaisir , que c'étoient des spectacles nouveaux pour lui , & les petites comédies , les chansons , les danses de la bonne compagnie qui s'est empressée d'aller au-devant de lui , ont dû lui donner une idée bien différente de celles qu'on se forme ordinairement de la gravité de notre Noblesse & de ses divertissemens. Le Prince trouva à Ségovie les gendarmes du Roi & un détachement des Gardes-du-Corps. Son entrevue avec la Famille Royale fut des plus touchantes. Le Roi & le Prince des Asturies , ne cessèrent de l'accabler de leurs caresses ; Mgr. le Comte d'Artois les recevoit avec cette grace & cet abandon qui caractérisent l'homme aimable & un cœur vraiment sensible. Il resta près d'une heure avec le Roi , & un quart-d'heure auprès de la Princesse des Asturies ; & comme il avoit besoin de repos , il se retira dans son appartement. Le lendemain le Prince ne vit que la Famille Royale ; il dîna seul , & toute la journée fut employée à écrire ses dépê-

ches. Le 25 il dîna avec le Prince des Asturies & les deux Infants ; il étoit servi avec le même cérémonial qu'on observoit pour les autres Princes. Le 26 il fut traité par l'Ambassadeur de France ; les Capitaines de ses Gardes , les deux Maréchaux-de-Camp de sa suite , & M. le Prince de Nassau étoient de ce dîné. Le 27 l'Infant D. Gabriel lui donna un concert & à souper avec le Prince des Asturies ; le 28 il a dîné dans son appartement , & tout le monde a été admis à lui faire la Cour.

Mgr. le Comte d'Artois doit rester à St-Ildesonse jusqu'au 2 Août , qu'il viendra dans cette Capitale , où il ne s'arrêtera que 4 jours. Il en mettra 12 pour se rendre à Cadix , de sorte qu'il pourra entrer au camp la veille de St-Louis.

» Deux frégates Françaises , écrit-on de Cadix , qui étoient venues ici après avoir laissé leur convoi à Algésiras , sont sorties pour aller croiser au détroit. On a fait aussi partir hier un bricq de la même Nation , chargé de porter des dépêches aux Indes Orientales. — Le 14 , un paquebot venant du Cap Saint-Domingue , mouilla dans cette baie. L'Officier porteur des paquets ayant pris la poste sur le champ & personne n'ayant encore approché du paquebot , nous ignorons les nouvelles qu'il apporte. — M. le Duc de Crillon pousse les travaux d'Algésiras avec son activité ordinaire. Trois batteries flottantes sont déjà prêtes , & on se dispoisoit à les armer ; 4 autres seront finies cette semaine. On a su au camp , par 4 déserteurs , que sur 5000 hommes de troupes , dont est composée la garnison de Gibraltar , 1800 sont à l'hôpital , & les autres plus ou moins attaqués

du scorbut ou de la dyssenterie ; ils manquent de vin , d'eau-de-vie , de viande fraîche , de bois &c. Le soldat , à la vérité , a du pain & de la viande salée avec assez d'abondance ; mais son service est très-pénible , & il désire d'en voir la fin. D'après ce rapport , le Capitaine général a décidé qu'il falloit encore fatiguer cette garnison ; en conséquence , le 10 du mois prochain , les bombardes commenceront à jeter des bombes sur la place. L'attaque générale commencera certainement le 28 Août , si même elle n'a pas lieu le jour de St-Louis. Les batteries flottantes sont disposées & arrangées avec un art & une intelligence qui font beaucoup d'honneur à M. d'Arçon , & en les voyant , il est aisé de juger que leur effet sera prodigieux .

Le desir qu'a témoigné l'Empereur de Maroc , de voir le siège de Gibraltar , & la demande qu'on dit qu'il a faite , ne sont pas encore trop publics. Mais une chose qui sembleroit venir à l'appui de cette nouvelle , c'est qu'une Compagnie de commerce qui avoit été requise d'envoyer du bétail au camp de St-Roch , a reçu contre-ordre , le camp en attendant d'Afrique plus qu'il ne lui en faudra pour sa consommation ; cela paroît à quelques personnes , qui se trompent sans doute , ne regarder que l'offre de l'Empereur de Maroc.

Le 26 de ce mois nous avons éprouvé ici un orage affreux. Toutes les vitres des croisées exposées au couchant ont été brisées par la grêle. On estime le dommage causé au Palais du Roi , tant aux croisées qu'aux combles , à 150,000 liv. Le dégât n'a pas

été moins prodigieux à Buenretiro , & à proportion dans toutes les maisons de Madrid.

ANGLETERRE.

De LONDRES, le 7 Août.

ON attend toujours des nouvelles de l'Amérique Septentrionale , où notre position ne laisse pas d'être embarrassante ; le Général Carleton qui est parti avec ordre de ne faire qu'une guerre défensive , a , dit-on , sollicité la permission d'en faire une offensive , à présent que nous n'avons plus l'espoir de faire une paix séparée. S'il l'obtient , comme cela peut paroître vraisemblable , il faudra lui faire passer des renforts & le mettre en état d'agir ; mais en attendant il est très-exposé. L'affaire du Capitaine Lippencott ajoute à l'embarras de sa position par les suites qu'elle peut avoir. On dit que si le conseil de guerre le condamne à mort , tous les Officiers Provinciaux donneront leur démission , & cet exemple fâcheux peut être suivi par les subalternes. Le Corps Provincial peut alors se mutiner ou mettre bas les armes ; nous n'avons avec lui que cette alternative , ou il restera neutre , ou il se tournera contre nous , & dans l'un & l'autre cas la perte de New-Yorck est inévitable. Nos troupes ne peuvent défendre cette place sans le secours des Régimens Provinciaux , & des habitans dont 3000 ont été armés & incorpo-

nés ; ils sont nécessaires pour garnir les lignes que leur absence laisseroit sans défense.

On assure que cette place est menacée ; le Général Washington , selon les dépêches de Sir Gui Carleton , a 10,000 hommes au moins de bonnes troupes dans les Jerseys ; l'armée du Comte de Rochambeau s'est rapprochée pour le joindre ; & on attend à Rhode-Island une escadre avec des troupes , qui peuvent mettre nos ennemis en état de tenter quelque chose sur New-Yorck. Il est vraisemblable que le Marquis de Vaudreuil ait quitté St-Domingue à la fin du mois de Juin , & qu'il ait pris avec l'escadre Française la route du Continent , où pendant l'hivernage des Antilles il peut seconder les opérations du Général Washington. Nous n'apprenons pas que l'Amiral Rodney se propose de prendre cette route ou de la faire prendre au moins à une partie de la flotte , en état de s'opposer à celle du Marquis de Vaudreuil. Il a annoncé seulement dans ses dépêches du 10 Juin , qu'il comptoit partir le 15 pour retourner à Ste-Lucie , où il dit que les François & les Espagnols réunis avoient dessein de faire une descente. Il se peut que cette nouvelle ne soit pas aussi positive que le dit ce Général ; ce n'est pas cette expédition qui exigeroit la réunion de toutes les forces de nos ennemis ; & il est bien à craindre que pendant qu'il ira protéger Ste-Lucie , ils n'aillent nous porter ailleurs des coups plus sensibles.

Selon plusieurs lettres particulières apportées par l'*Aigle*, partie de Mont-Serrat le 15 Juin, & arrivée à Douvres, une flotte devoit mettre à la voile d'Antigoa le 19 du même mois, sous le convoi du *Robuste* & du *Janus*, après le départ desquels il ne restera aux Isles que le *Prudent*, de 64 canons. La flotte en route actuellement est de 70 voiles.

La querelle, ajoutent ces lettres, qui s'étoit élevée à St-Christophe au sujet de deux bâtimens Américains, détruits par un corsaire, est sur le point d'être terminée à l'amiable, & l'on dit à Mont-Serrat que le Gouverneur a consenti à ce que les bâtimens Anglois appareillassent pour Antigoa, afin d'y joindre le convoi, comme les bâtimens des autres isles qui s'y étoient rendus, en vertu de la capitulation; en général les François se comportent très-bien envers les Colons Anglois. On dit ici que l'Amiral Rodney n'étant plus nécessaire à la Jamaïque, reviendra dans ces mers; nous avons besoin de son escadre pour protéger nos isles, où nos ennemis pourroient faire de nouvelles entreprises avec succès. Celles que nous pourrions former contre les leurs ne seroient pas aussi heureuses; elles sont en général bien munies de troupes, bien approvisionnées & bien défendues. Ils s'occupent actuellement à fortifier St-Christophe & Mont-Serrat. On juge même la première de ces isles absolument inexpugnable; il n'en est pas de même de Nevis, où il y a si peu de défense, que cette isle ne peut manquer de recevoir la loi de la Puissance qui sera maîtresse de la mer; mais aussi c'est la seule qui puisse être attaquée.

Nous faisons des vœux pour que la flotte d'Antigoa soit aussi heureuse que celle de

la Jamaïque. La gazette de la Cour a annoncé le 30 du mois dernier que l'Amiral Peter-Parker étoit arrivé la veille à Spithéad avec le vaisseau le *Sandwich*. Dès le 20 il avoit détaché une frégate avec les vaisseaux de commerce destinés pour Bristol & les autres ports du canal St-George, & il avoit envoyé le reste aux Dunes sous le convoi de deux vaisseaux de ligne.

» Nous voilà donc rassurés, dit un de nos papiers, sur cette précieuse flotte de la Jamaïque; la Providence, qui nous a si bien servis jusqu'à présent, semble continuer de nous traiter en enfans gâtés. Elle a ralenti la marche de ce convoi pour le préserver, en l'empêchant d'arriver trop tôt. C'est au moment où il étoit près de nos côtes, & exposé à tomber entre les mains de nos ennemis, qu'elle a disposé les choses de manière que celui que ces mêmes ennemis attendoient de Saint-Domingue, a paru; alors l'armée combinée a eu ordre de s'écarter de sa croisière pour se rapprocher des côtes de France, & protéger la rentrée de ce convoi intéressant. Le nôtre, qui ne l'étoit pas moins, a paru au moment où elle s'est éloignée, & est arrivé heureusement. Il s'en est fallu, comme on voit, de bien peu qu'il ne soit tombé dans l'escadre Française & Espagnole. Si le convoi de St-Domingue eût tardé, elle seroit restée sans doute deux ou trois jours de plus à sa première station, & notre flotte étoit perdue. La Providence, car c'est à elle qu'il faut en rendre gloire & grâces, en a disposé autrement. La Nation & les Ministres lui doivent une reconnoissance éternelle. Elle ne se lasse point de nous favoriser; il y a trois ans qu'elle protégea ainsi 14 vaisseaux de la Compagnie des Indes, qui entrèrent dans la Manche pendant qu'une grande

armée ennemie croisoit vers les Sorlingues. Mais en usant de ses bienfaits, ne nous reposons pas uniquement sur ses secours ; craignons de la lasser, & alors où en serions-nous ?

Le *Sandwich* après avoir mouillé le 29 à Spithéad, est entré le 31 au matin dans le port de Portsmouth, où le Comte de Grasse & son Etat-Major ont été débarqués. L'Amiral Howe est, dit-on, revenu partie à Sainte-Hélène, partie à Plymouth ; le résumé qu'on offre de sa croisière est très-précis, & ne contient que ceci. Le 21 Juillet il croisoit sur le Cap Cléar, le 27 sur les Sorlingues, le 28 à l'ouvert de la Manche, le 30 la flotte de la Jamaïque étoit en sûreté.

« Cet Amiral, dit un de nos papiers, n'a pas reçu tous les renforts qu'on lui avoit envoyés ; nous venons de voir rentrer dans la Sonde le *Belle-Isle*, de 64 canons, qui ne l'a pas rencontré. Maintenant les vaisseaux qu'on pourroit lui envoyer n'ont plus d'obstacle à rencontrer ; car comme on n'a pas aperçu la flotte combinée depuis quelque tems, on suppose qu'elle s'est éloignée, & cela est vraisemblable ; mais ce qui l'est moins, c'est qu'elle soit allée à Brest ; on sait que sa présence est plus nécessaire à Cadix que par-tout ailleurs, & il est à présumer qu'elle est en route pour s'y rendre. Dans ce cas, qui est sûrement le plus simple & le plus vrai, on ne voit pas surquoi sont fondés les beaux projets qu'on prête au Gouvernement, & les brillantes espérances qu'on en conçoit. Le Lord Howe, dit-on, continuera de tenir la mer jusqu'à ce qu'il ait joint la flotte des Isles ; alors il reviendra à Torbay pour faire de l'eau & ravitailler ses vaisseaux ; on travaille avec la plus grande diligence à armer & équiper ceux qui doivent le renforcer ; & l'arrivée de la flotte de la Jamaïque a été, on ne peut

plus à propos, parce qu'elle fournira les matelots qui nous manquoient. On s'occupe en même-temps à mettre en état de rejoindre l'escadre, une quantité considérable de transports; s'il faut en croire tous nos papiers, on les destine à secourir Gibraltar; on donnera au Lord Howe une flotte considérable pour les y conduire; mais cette flotte ne peut être en tout que de 35 à 36 vaisseaux de ligne; & nous ne voyons pas le secours de Gibraltar aussi facile aujourd'hui, que lorsque l'Amiral Rodney s'y rendit; il ne trouva que quelques vaisseaux Espagnols dans le Déroit, & à présent il y trouvera l'armée combinée forte de 45 à 46, & il est douteux qu'une force aussi supérieure lui laisse le passage libre.

Nos lettres de Gibraltar sont du 2 Juillet, & se réduisent à très-peu de chose; on peut en juger par la suivante.

Comme l'occasion ne se présentera pas probablement d'ici à quelque tems de vous donner de mes nouvelles, je profite avec empressement du départ d'un courrier à bord duquel sont embarqués des Invalides, pour vous envoyer quelques détails sur notre position. Les Espagnols avancent leurs ouvrages; ils ont jetté dernièrement dans cette place des bombes d'un très-gros calibre. Nous devons nous attendre dans peu à une attaque vigoureuse. Avec 8000 hommes pleins d'ardeur, (car nous n'avons actuellement que des soldats) un Général Anglois ne rendra pas une place d'une si grande importance sans y être forcé par une situation désespérée. Il n'y a que les ouvrages à l'épreuve de la bombe où l'on soit en sûreté; nous allons y chercher un asyle, lorsque la fatigue nous oblige de prendre du repos. Notre vie, depuis plusieurs mois, est semblable à celle d'un peuple abandonné & attaqué par le monde entier; nous avons été cependant assez heureux en ce qui regarde l'envoi des vivres &

munitions de guerre à bord de bâtimens non escortés. Ils sont presque tous arrivés sans accident, ce qu'on devoit peu espérer. Aussi-tôt que les Espagnols voyent entrer un bâtiment dans le Détroit, ils se hâtent d'aller l'attaquer, & très-souvent lorsqu'on en débarque la cargaison, ils la détruisent en faisant feu sur notre rivage. Les galères Maures, dont plusieurs sont arrivées ici dernièrement, nous servent avec le plus de succès. Elles entrent si vite à la rame, sur tout vers le soir, que leurs cargaisons sont débarquées avant que les Espagnols sachent qu'il est arrivé un bâtiment. Tous les Juifs ont été renvoyés sans en excepter un seul. Il seroit à désirer qu'ils eussent été remplacés par autant de soldats : on auroit trouvé de quoi les occuper. Les troupes reçoivent une paye en sus pour les travaux extraordinaires. Les Allemands sont infatigables.

La garnison fait bonne contenance ; mais elle a besoin d'être secourue ; quoiqu'on en dise cette entreprise, qui est très pressée, n'est pas aussi facile aujourd'hui qu'elle l'a été dans d'autres tems, dont on n'a pas profité. Enverra-t-on l'Amiral Howe ? Si on le fait, il faut lui donner des forces en état de se présenter devant l'armée ennemie combinée, & pour cela il faut envoyer avec lui tous les vaisseaux que nous avons ; mais alors qui protégera nos côtes ? Oubliions-nous que les Hollandois n'attendent qu'une occasion, & que sans doute ils profiteront de celle là pour nous faire beaucoup de mal. En voulant nous défendre au loin, il est important de nous assurer aussi quelque défense ici. On dit qu'on formera une autre escadre pour remplir cet

objet ; mais de quoi la formera-t-on ? Loin de distraire aucun des vaisseaux de celle que doit conduire avec lui l'Amiral Howe , il seroit prudent de lui en donner de nouveaux.

» Le corsaire le *Lively* , écrit-on d'Edimbourg , est arrivé le 27 d'une croisière ; il a rencontré le 21 l'escadre Hollandoise à 12 lieues à l'ouest de North-Bergen , portant au nord. Elle étoit composée de 14 vaisseaux à 2 ponts ; mais elle n'avoit avec elle ni frégates , ni transports , ni aucune sorte de petits bâtimens. D'après ce rapport , il est probable que les Hollandois , se fiant sur la force des escadres combinées en Europe , vont aux Indes , pour y donner une supériorité décidée sur nous dans cette partie du globe. Le *Lively* , après avoir perdu de vue l'escadre Hollandoise , a arraisonné un bâtiment neutre venant d'Amsterdam , dont le Capitaine a déclaré que la destination de ces 14 vaisseaux de ligne étoit soigneusement cachée , même par les Officiers ; que l'escadre étoit sortie du Texel pendant la nuit , & qu'elle n'avoit pris aucun convoi sous sa protection.

Au milieu des inquiétudes que nous avons en Europe sur le sort de Gibraltar , en Amérique sur celui de New-Yorck , nous n'avons pas de perspective plus consolante en Asie ; on remarque qu'il est assez singulier qu'on ne nous donne de l'Inde que des nouvelles très-avantageuses , & que cependant les actions de la Compagnie baissent tous les jours. Voici comme s'exprime un de nos papiers sur l'état de nos affaires dans cette partie du monde.

» La réunion des trois vaisseaux , partis d'Europe

avec le Commodore Johnstone , à l'escadre de Sir Edouard Hughes , au moment où il alloit être attaqué par les forces supérieures des François , est d'autant plus heureuse qu'on désespéroit presque dans l'Inde de les voir arriver. Un bâtiment dépêché par le Commodore les avoit annoncés pour le mois d'Octobre de l'année dernière , & on ne les a vus qu'au mois de Janvier ; mais ce renfort ne lui a pas donné la supériorité. On a lieu de se défier de ce qu'on dit du prétendu combat dont on a parlé dans plusieurs papiers , & dont la Cour n'a pas daigné dire un mot : on a sans doute raison de dire & de répéter que les choses ne vont pas bien pour nous. La reddition du Colonel Braithwait , les plaintes de Sir Eyre Coote , sur la mortalité qui règne dans son armée , & la diminue par conséquent , doivent en effet alarmer sur sa sûreté , & sur celle du peu de troupes qui lui restent ; pourquoi tous les renforts que nous avons envoyés dans cette partie du monde , au lieu de se rendre à leur destination , s'arrêtent-ils en chemin de ce côté-ci de la péninsule ? Pourquoi ne vont-ils pas jusqu'à Madraff ou au Bengale , où l'on a un si grand besoin d'eux ? Comment l'escadre Françoisse a-t-elle la supériorité , au point de nous livrer bataille , de continuer le combat pendant 6 heures , de le renouveler ensuite , & de se retirer sans avoir fait aucune perte ? Pourquoi ayant mouillé à Pondichéry , pendant que Sir Hughes a gagné Madraff , dit-on , qu'elle n'a pour se réparer que l'Île de France , tandis qu'elle est dans un port où elle peut le faire ? Jusqu'à ce qu'on ait répondu d'une manière satisfaisante à ces questions , il est certainement bien permis d'avoir des doutes & même des alarmes ?

Les plaintes que l'on fait des retards qu'éprouvent nos renforts , se renouvellent à l'occasion de celui de l'Amiral Bickerston ; on le disoit ici arrivé ou bien près d'arri-

ver à sa destination ; comme il conduit 3 vaisseaux de guerre & 3 frégates , on spéculoit déjà sur la supériorité qu'il nous avoit donné dans ces mers ; lorsqu'on apprit tout d'un coup qu'il étoit à Rio-Janéiro au commencement de Juin , ce qui ne fait pas espérer qu'il puisse arriver avant la fin de cette année ; & dans cet intervalle les plus grands coups peuvent nous avoir été portés. Il est certain que ce n'est pas Hyder-Aly qui est notre seul ennemi dans l'Inde ; il y a beaucoup d'autres Puissances qui sont mal disposées pour nous , & nous ne pouvons accuser que nous de les avoir aliénées. Elles sont prêtes à se déclarer si nous essuyons quelque échec , & à entrer en ligne avec Hyder-Aly. Nous n'ignorons pas que M. Dorves a des troupes Françoises de débarquement , & sans doute elles sont jointes à présent à Hyder-Aly.

Les renforts qu'on doit envoyer , & que l'Amiral Howe doit escorter jusqu'à la hauteur du Détroit de Gibraltar , en allant secourir cette place , ne peuvent arriver à temps ; il en est de même de tous ceux qui partent d'Europe ; il n'y a que celui qu'a conduit Bickerston qui peut les devancer , & pour le bon voyage duquel on fait des vœux ; les nouvelles que l'on en a reçues sont dans tous nos papiers , & extraites de différentes lettres de Rio-Janéiro , du 23 Mai & du 4 Juin.

•• Nous avons mis trois mois dans notre passage.

Il s'en est peu fallu que nous n'ayons été pris par l'escadre ennemie, forte de 44 voiles qui croisoient pour nous intercepter. Heureusement pour l'Angleterre nous leur avons échappé, & nous sommes arrivés ici le 18 Avril; nous sommes sur le point de remettre à la voile, quoique nos équipages ne soient pas encore rétablis. Il y a eu une grande maladie sur la flotte, 57 hommes sont morts à bord du transport l'*Anne-Amélie*, avant son arrivée à Rio-Janéiro, & 8 depuis. Nous avons à présent beaucoup de soldats Hanovriens malades à terre. Tous les malades ont été transportés dans une petite isle où nous avons établi un hospital. Les Portugais nous interdisent tout genre de plaisir à terre; ils ne permettent même qu'à quelques principaux Officiers d'y coucher; quelques Cadets, il est vrai, y passent la nuit; mais c'est à l'insçu des Portugais. — Il déserte beaucoup de matelots de nos bâtimens de la Compagnie des Indes, & l'on ne sait comment remédier à ce mal. Le Vice-Roi a renvoyé à bord du *Sceptre* plusieurs de ces matelots qui avoient déserté; on ne sauroit donc présumer qu'il favorise ces désertions. Le vaisseau qui s'étoit séparé de nous pendant la traversée, étoit ici depuis un mois, & en avoit appareillé avec la *Médée*, une semaine avant notre arrivée. — Du 4 Juin. Nous sommes sortis hier du port de Rio-Janéiro, mais le vent contraire nous a forcés d'y rentrer. Notre voyage, dans cette saison de l'année, exige des hommes courageux & de bons vaisseaux. Nous avons avis que les François ont dessein de nous intercepter près de Ceylan. Prévenus comme nous le sommes, nous nous flâtons de les éviter, & nous prendrons des mesures à cet effet.

S'il faut en croire quelques-unes de ces lettres, les Portugais ont assuré l'Amiral Bickerston que les soulèvemens subsistoient toujours dans l'Amérique méridionale; mais

personne ne croit à cette nouvelle. On fait positivement que la Cour de Madrid n'a reçu aucun avis relatif à cette prétendue révolte , & qu'elle est instruite au contraire que depuis le commencement des hostilités , il n'y a pas eu l'apparence même d'un soulèvement dans ces contrées.

On parle toujours de paix ; on annonce même que bientôt les Puissances en guerre nommeront des Ministres pour traiter ce grand objet. En attendant on fait qu'il y a eu de fréquens Couriers d'ici pour Versailles , & l'on ne doute point qu'il ne soit question des préliminaires. Cependant ils offrent encore bien des obstacles. Nos papiers contiennent le pour & le contre sur ce sujet.

» Les négociations , lit-on dans un , ne sont point abandonnées ; c'est M. Fitz Herbert , Ministre du Roi à Bruxelles , qui en est chargé ; il est parti de sa résidence pour Paris , sans avoir été obligé de venir ici chercher des instructions , elles lui ont été expédiées de Londres à Bruxelles. Cette attention qu'on a eue pour éviter les lenteurs & les délais prouve que l'on est pressé. Si les pleins-pouvoirs sont comme on le dit , ils sont non-seulement plus étendus que ceux qu'avait eus M. Gréenville , mais ils annoncent dans le Lord Shelburne des dispositions un peu contraires à celles que M. Fox lui impose. Ils l'autorisent , assure-t-on , à traiter de la paix avec les quatre Puissances actuellement en guerre avec la Grande Bretagne. On n'avait pu se résoudre à mettre ces mots sacramentaux dans les pleins-pouvoirs de M. Gréenville qui portaient seulement qu'il pourroit traiter de la paix avec S. M. T. C. & les puissances & pays en guerre avec la Grande-Bretagne «.

D'après cela les Etats-Unis seroient enfin reconnus comme une Puissance; mais s'il faut en croire d'autres papiers cela n'est pas encore décidé.

Le but de notre premier Ministre, en envoyant un Agent en France, n'est pas encore bien connu; il ne peut ignorer qu'une reconnoissance positive & expresse de l'indépendance de l'Amérique doit être la base de toute négociation de paix. On sait aussi que MM. Fox & Burcke l'accusent d'avoir refusé de concourir sur cet article avec les autres membres du Cabinet; le duc de Richmond & le Vicomte Keppel ont fait des déclarations qui appuient cette accusation; ce qui la confirme encore, c'est qu'on assure qu'immédiatement après la mort du Marquis de Rockingham, le roi parla ainsi au Comte de Shelburne. — Je serai franc avec vous, lui dit-il; le point que j'ai le plus à cœur, & que je suis déterminé, quelles qu'en soient les suites à ne jamais abandonner qu'avec ma couronne & ma vie, c'est d'empêcher une reconnoissance totale & non équivoque de l'indépendance de l'Amérique; promettez-moi de m'appuyer sur cet article, & je vous laisserai libre & tranquille sur tout autre, avec plein pouvoir de premier Ministre de ce royaume.

Les obsèques du Marquis de Rockingham se sont faites avec beaucoup de pompe, ses revenus montoient à 40,000 liv. sterl. (environ 880,000 liv. tournois) dont le Comte Fitz William reste seul héritier à l'exception d'un legs annuel de 5000 liv. sterl. à l'épouse du feu Marquis, & quelques autres petits legs à ses amis & domestiques.

Suivant un relevé des ouvriers employés le 30 Juillet dernier dans les divers arsenaux de la Marine, & qui a été présenté au Bureau de l'Amirauté, leur nombre consistoit en 4536.

D'après une liste des exportations de la France en Amérique, depuis le traité qu'elle a conclu avec elle, il paroît que cette Puissance a exporté dans le Continent pour 3,230,640 liv. sterl. qui font 73,842,200 livres tournois. On prétend que pendant le cours de l'année dernière seule, les 5 septièmes de cette somme énorme ont été exportés en marchandises & autres productions Françaises.

Le Parlement d'Irlande a terminé sa séance le 26 Juillet, il y a eu bien des débats au sujet de la grande discussion entre les deux Royaumes, & qui auroient été de nature à renouveler les troubles. M. Flood, comme nous l'avons dit, avoit demandé la permission de présenter un Bill, dont l'objet est de constater le droit exclusif du Parlement d'Irlande de faire pour ce pays des loix relatives à toutes espèces de sujets, tant intérieurs, qu'extérieurs.

Il appuya cette motion des observations suivantes : qu'il dit être le résumé de tout ce qui avoit été dit. 1°. Avant l'acte de la 6e année de George I, l'Angleterre a-t-elle prétendu ou non le droit de faire des loix pour l'Irlande ? On a répondu oui. 2°. Conformément à cette prétention, a-t-elle fait ou non des loix pour l'Irlande ? Oui. 3°. N'existe-t-il pas à présent des statuts Anglois antérieurs à la 6e année de

George I , dont l'objet étoit d'affervir l'Irlande ? Oui.
 4°. Le statut de la 6e année de George I , n'est-il pas une déclaration de ce droit antérieurement existant ? Il faut encore répondre oui. Je conclus , ajouta M. Flood , que la révocation de cette déclaration ne détruit pas le droit qui existoit antérieurement. Qu'oppose-t on à ces raisonnemens victorieux ? Que gagnerez-vous , nous dit-on , à une réconciliation qu'une Administration subséquente peut révoquer ? A cela je demande ce que nous avons donc gagné à tout prendre , si l'on ne peut compter sur rien. Moi je vois la chose d'un autre œil , je vois que la révocation d'une simple déclaration ne lie aucunement l'Angleterre ; mais dans la renonciation , je vois la foi du Roi & de la Nation Britannique irrévocablement liée. — La motion de M. Flood fut rejetée sur une autre motion de M. Gratham , conçue & motivée ainsi. — Résolu que le bill présenté par M. Flood a été rejeté , parce que le droit qu'a le Parlement d'Irlande de faire des loix en toutes matières internes & externes , a déjà été établi dans cette Chambre , reconnu pleinement , finalement & sans équivoque par le Parlement Britannique.

F R A N C E ,

De VERSAILLES , le 13 Août.

LE 28 du mois dernier S. M. a nommé à l'Abbaye de Saint-Aubin , Diocèse d'Angers , l'Evêque de Séez , sur la nomination & présentation de Monsieur , en vertu de son apanage ; à l'Abbaye de Réconfort , Ordre de Cîteaux , Diocèse d'Autun , la Dame de Seveyrac , Religieuse Professe de l'Ordre de Saint-Benoît , à Couvrepierre , Diocèse de Clermont ; à l'Abbaye du Lieu-Dieu , Diocèse

Diocèse d'Autun , la Dame de Busséul , Religieuse Professe à l'Abbaye de Saint-Julien , Ordre de Saint-Benoît , Diocèse de Dijon.

Le 4 de ce mois , l'Abbé Robin a eu l'honneur de présenter à LL. MM. , à Monsieur , à Madame , & à Madame la Comtesse d'Artois , un Ouvrage ayant pour titre : *Nouveau Voyage dans l'Amérique Septentrionale en l'année 1781 , & Campagne de l'Armée de M. le Comte de Rochambeau.*(1).

De PARIS , le 13 Août.

LA rentrée de la flotte de la Jamaïque dans les ports d'Angleterre n'est plus douteuse ; elle étoit dans la Manche le 29 Juillet dernier. Les circonstances l'ont favorisée ; l'armée combinée s'étoit rapprochée de nos côtes pour protéger l'arrivée du convoi de St-Domingue , & le départ de ceux assemblés à l'Isle d'Aix. C'est dans ce tems que la flotte Angloise a passé. Rien ne pouvant retenir actuellement l'armée combinée sur nos parages , on présume qu'elle a repris la route de Cadix , & si

(1) Cet Ouvrage contient plusieurs observations curieuses & intéressantes sur les parties de l'Amérique Septentrionale que l'Auteur a parcourues ; la campagne glorieuse de 1781 ne peut que piquer la curiosité générale dans les circonstances actuelles ; & les détails qu'on en donne ici sont faits pour la satisfaire : cet Ouvrage se trouve à Paris chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comtesse d'Artois, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.

17 Août 1782.

f

D. Louis de Cordova est servi par les vents , il ne peut tarder à être dans les eaux de cette place.

Les lettres de Brest contiennent le Journal suivant de l'armée combinée , depuis le 15 Juillet jusqu'au 27.

» Le 16, à la pointe du jour, le tems étant fort brumeux, l'escadre manqua de tomber dans la nôtre; & si le brouillard eût duré encore un quart-d'heure, les armées se seroient trouvé mêlées; mais l'Amiral Howe eut le tems de reconnoître le danger qu'il couroit, & il s'éloigna à l'ordinaire sans qu'il fût possible d'engager aucun de ses vaisseaux. — Le 19 & le 20 l'escadre Angloise fut encore chassée infructueusement; on la perdit de vue les jours suivans, & D. Louis de Cordova ayant reçu ordre de se rapprocher de nos côtes pour protéger le convoi de St-Domingue qui étoit attendu, les armées ne se sont plus rencontrées. — Le 27, la flotte reçut les paquets de la Cour, qui lui enjoignoient de faire voile pour Cadix, où elle pourra arriver vers le milieu de ce mois. Il lui avoit été ordonné en même-tems de s'approcher assez de l'Isle d'Aix, pour s'informer si les convois en avoient appareillé, & de les prendre sous sa protection dans le cas qu'ils fussent encore à ce mouillage. — Les Espagnols trouveront devant le Déroit 8 ou 9 de leurs vaisseaux, qui, joints aux 27 de D. Louis de Cordova, & à 12 ou 13 François, formeront une flotte assez respectable pour ne pas craindre que les Anglois puissent troubler le siège de Gibraltar, avec 39 ou 36 vaisseaux qu'ils sont en état d'armer depuis l'arrivée du convoi de la Jamaïque, & qu'il n'est pas même vraisemblable qu'ils veuillent conduire si loin de leurs côtes, dans

un moment où ils ont au moins besoin d'en conserver une division assez forte pour faire tête aux Hollandois , qui pourroient tenter quelque chose pendant l'éloignement de leur flotte «.

Nos lettres de Toulon sont du 24 Juillet , & contiennent les détails suivans.

« Un convoi de 80 bâtimens de Marseille, qui avoit mouillé ces jours derniers dans notre rade, remit à la voile le 23 au soir, pour se rendre dans divers ports du levant, sous l'escorte des frégates la *Boudeuse* & l'*Aurore*, commandées la première par M. de Chevalier de Ligondés, & la seconde par M. Thoron de la Robine. — Les bâtimens de transport que le Roi a achetés depuis quelque tems, & qui doivent être chargés de munitions de guerre & de bouche, ne tarderont pas à aller en rade; on croit qu'ils seront escortés par les vaisseaux le *Dictateur* & le *Suffisant*, & par la corvette la *Belette*, jusqu'au Derroit, & qu'ensuite les deux vaisseaux iront se joindre à l'armée combinée «.

Il est entré à Brest, le 4 de ce mois, un lougre Anglois, dont la frégate du Roi la *Fée* s'est emparée.

Le corsaire de Cherbourg le *Comte-de-Valentinois*, a conduit dans ce port deux bâtimens Anglois; la *Janny*, d'environ 40 tonneaux, chargée de charbon de terre, allant de Milford à Darmouth, & le *Darmouth*, d'environ 10 tonneaux, portant des passagers de Bris Haven à Guernesey.

Les dernières lettres d'Espagne nous ont apporté le Journal suivant du camp de St-Roch, dont on avoit déjà reçu quelques

détails par le Courier du Cabinet de Madrid , arrivé précédemment.

« Le 3 Juillet on n'a point travaillé aux ouvrages avancés. L'ennemi a tiré 49 coups de canon & quelques artifices sans succès. — Le 4 il n'a fait aucun feu pendant le jour; dans la nuit, il a tiré 7 coups de canon. — Le 6 pendant que le Comte de Lasçy, Général de l'artillerie, parcouroit les ouvrages extérieurs, avec ses Aides-de-camp & le Prince de Masserano, les ennemis lui ont tiré 24 coups de canon qui ne lui ont causé aucun dommage. — Le 7 le chébec le *Saint-Louis* & 2 chaloupes canonnières ont pris un brigantin Anglois, chargé de provisions, qui vouloit se glisser dans la place. Il se défendit pendant trois quarts-d'heure. Ce jour-là, le Capitaine général fut à Algésiras; il y rassembla les Généraux pour avoir leur avis sur l'attaque projetée des batteries flottantes. — Le 8 & le 9, les ennemis ne firent aucun feu. — Le 10 un grenadier du régiment d'Ultonie déserta & passa dans la place; en conséquence, le Général envoya sous bonne escorte à Ceuta tous les soldats Irlandois de ce bataillon; le second bataillon de ce régiment, qui se trouve à Ceuta, le remplacera ici. — Dans la nuit du 11 quatre matelots Anglois vinrent au camp sur une chaloupe. Ils avoient formé, avec plusieurs de leurs camarades, le projet d'emmener un bâtiment plus considérable; mais ils furent surpris dans leur fuite, & ces quatre échappèrent. Ils ont rapporté que la place manque de viande fraîche, de vin, de beurre, &c. qu'une poule coûtoit 30 liv. & un mouton 17 1/2 liv. le bled & la viande salée y sont encore abondans. Les malades y sont au nombre de 1800., & il reste pour le service de la place environ 4000 hommes fort fatigués & mécontents, la plupart atteints du scorbut & de la dysenterie. Crainte d'une attaque

du côté de la mer, le Général Elliot tient toujours sous les armes un régiment entre les deux moles de la pointe de terre. Ils nous ont encore appris que le Général fait élever une batterie de 24 canons contre le fort Sainte-Barbe, le plus avancé de notre ligne. Du reste, on ignore dans la place la construction de nos batteries flottantes, & on s'y attendoit seulement à être attaqué à la fin du mois d'Août, par terre & par mer; & ils croient qu'avant ce tems-là ils auront été secourus. Ils attendoient avec impatience une grosse frégate qui doit leur apporter des objets de dernière nécessité. — Le 12 un vaisseau de guerre & 2 fregates ont appareillé d'Aigé-firas pour intercepter une frégate de guerre qu'on a signalé sur Rora, & qui est sans doute celle qu'on attend dans la place α.

On a fait sur les registres de toutes les Paroisses & Hopitaux du Dauphiné, l'on dans des lettres de Grenoble, un relevé dont il résulte que pendant l'année 1781, il est né dans cette Province 13,877 garçons, 13,461 filles, & qu'il y est mort 10,508 hommes & 10,321 femmes, ce qui donne un excédent de population de 6409 personnes. Pendant la même année, il y a eu 6250 mariages, 31 professions Religieuses, & il est mort aussi 39 personnes en religion.

Les accidens fâcheux occasionnés par le méphitisme, se renouvellent encore quelquefois; on ne sauroit trop les mettre sous les yeux du public, en même-tems que le remède qui peut en préserver, &c

qu'il est à souhaiter que les personnes qui lisent , fassent connoître à ceux qui ne lisent pas.

» On a vuide dernièrement à l'Abbaye de Chelles , pendant l'absence du Concierge , le puisart de la laiterie ; le premier homme qui y descendit fut suffoqué ; le second , qui vint au secours de son camarade , & tour-à-tour trois autres éprouvèrent le même sort : cela fait 5 victimes malheureuses du méphitisme qui régnoit dans ce puisart. Il y a 20 ans , dit-on , qu'un pareil événement avoit eu lieu. Il suffisoit de jeter quelques boisseaux de chaux vive pour prévenir cet inconvénient. Ce remède simple , facile , à la portée de tout le monde , ne sauroit être trop répandu ; les Curés devroient s'occuper à en instruire leurs paroissiens ; des vérités utiles , & qui servent à la conservation de l'espèce humaine , sont de nature à s'allier avec celles de l'Evangile & de la morale , (1) «.

On lit dans un papier public un article très-intéressant , & qui mérite d'être cité ; c'est l'annonce d'un mastic impénétrable à l'eau ; & dont l'emploi peut être d'une grande économie dans la construction des bâtimens.

» La charpente , la latte , la tuile ou l'ardoise , la main-d'œuvre , la toiture enfin d'une maison , obser-

(1) Le Gouvernement a fait imprimer & publier , un Ouvrage intéressant sur cet objet. C'est le *Cathéchisme sur les morts apparentes dites Asphyxies* par M. Gardanne ; il se trouve à Paris chez Valade , Imprimeur-Libraire rue des Noyers. Chaque exemplaire coûte 12 sols. Ceux qui en prennent 12 & au-delà ne payent que 4 liv. 4 s. pour la douzaine.

ve-t-on , coûtent beaucoup , & pèsent d'ailleurs sur le bâtiment , dans lequel elle nécessite des mansardes peu logeables & des greniers inhabitables. Les frais d'entretien , de réparation , sont très-chers , & tout cela ne préserve pas toujours les étages inférieurs des infiltrations de l'eau , &c. Les combles à l'italienne , les terrasses recouvertes en plomb ou en dalles , offrent aussi des inconvénients & sont très-dispendieux. M. d'Etienne , ancien Capitaine , Chevalier de Saint-Louis , a , rue de Mesnil-Montant , une maison qu'il a construite , & qui se termine par un plancher ordinaire , carrelé & recouvert d'un mastic si mince qu'il laisse appercevoir le carreau ; il règne autour une balustrade à hauteur d'appui ; ce plancher forme une terrasse ornée de berceaux couverts de vigne ; il y a des fleurs , un porager , des arbres fruitiers , une volière , deux belvederes , dont la surface fait encore terrasse , & une pièce d'eau également carrelée & garnie de ciment , contenant 8 à 10 muids d'eau. Cette terrasse a 100 toises de superficie , qui sur le pied de 200 liv. que coûte la toise de terrain dans ce quartier , seroit un objet de 20,000 liv. Une toiture de cette étendue auroit coûté 12 à 15,000 liv. ; & la terrasse , en y comprenant les berceaux , les treillages , les embellissemens ne coûtent pas 100 louis à M. d'Etienne ; on peut calculer de-là l'économie avec laquelle il a construit : l'entretien est peu dispendieux ; on conçoit combien doit peu coûter celui d'un pareil mastic qui revient à 30 sols la toise. Il y a eu 11 pouces de glace pendant cet hiver dans le bassin ; cette épreuve peut faire apprécier les avantages de cette toiture. Combien le coup-d'œil d'une ville , pris à vue d'oiseau , seroit agréable si toutes les maisons se terminoit par un pareil jardin ! Combien cela n'ajouterait-il pas à la salubrité de l'air si épais & si lourd dans les grandes villes ! Le mérite principal

de ce mastic est dans sa *minceur*, si l'on peut se servir de cette expression ; par-là il fait partie du corps sur lequel on l'applique & n'en fait pas corps séparé comme le mastic ordinaire, qui par son épaisseur conserve sa manière d'être, se resserre au froid, se dilate à la chaleur, se fend, & oppose assez de résistance au corps qu'il défend pour s'en détacher par éclats. Il n'est pas douteux que cette découverte, qui réunit l'économie à l'agrément, ne soit bientôt adoptée ; beaucoup d'intérêts s'opposeront sans doute à la faire adopter ; mais un intérêt plus fort, celui des propriétaires, l'emportera sans contredit.

M. Fabre, Avocat au Parlement de Paris, vient de former une entreprise, que la Noblesse ne peut manquer d'accueillir ; un travail long & pénible, & des recherches immenses, l'ont mis dans le cas de lui rendre les services les plus importants ; l'Ouvrage qui en est le fruit, offrira les fastes de la Noblesse du Royaume ; ils contiendront une collection de Diplômes, Chartres, Rouleaux, Contrats & autres Titres & Documens en originaux ou *vidimus*, authentiques, la plupart revêtus de leurs sceaux. Cette collection sera divisée en 3 parties, dont l'une sera consacrée aux titres & monumens historique & honorifiques pour les Maisons Nobles, contenant entr'autres les preuves de leurs services militaires & civils depuis St - Louis jusqu'à Louis XV. La seconde, les titres généalogiques & héraldiques, depuis l'an 1196, jusqu'en 1700 ;

& la troisième, les titres féodaux & domaniaux, contenant un très grand nombre de Seigneuries, Communautés d'habitans & Bénéfices, depuis 1200 jusqu'en 1701. Cet exposé suffira pour montrer l'importance de cette entreprise, dédiée à Mgr. le Gardes des Sceaux (1).

L'Académie de Montauban propose pour le sujet du prix d'Agriculture qu'elle doit distribuer l'année prochaine, la question suivante: — *Quelles sont les causes qui produisent les charançons dans le bled, & quels sont les moyens sûrs & faciles de les préserver sans en altérer le genre ni la qualité?* Les Ouvrages doivent être envoyés dans le mois de Février prochain, francs de port, à M. Lade, Avocat à la Cour des Aides, Membre de l'Académie. Le Prix de cette année a été adjugé à M. l'Abbé Bertholon, des Académies de Beziers, Montpellier, Pau, &c.

Les succès de l'Ecole d'Architecture & de Dessin, Figure, Mathématique, Paysage, &c. tenue, rue & île Saint-Louis, par M. d'Aubenton, Architecte & Professeur du Corps des Ponts & Chaussées,

(1) Chaque partie n'étant pas nécessairement liée & formant un Ouvrage à part pourra s'acquérir séparément. On commencera par la partie historique & honorifique qui contiendra 3 ou 4 vol. grand in-4°. d'environ 600 pages; le prix de la souscription est de 15 liv. par vol. Ceux qui n'auront pas souscrit le payeront 18. On ne demande aucune avance, mais une soumission de retirer l'Ouvrage. On souscrit chez l'Auteur rue Gist-le-Cœur,

f 5

sont démontrés par le mérite des sujets qui , en peu de tems , se trouvent en état de remporter les premiers Prix qui se distribuent annuellement par le ministère du Corps. Les personnes de Province y trouveront des places de pensionnaire pour le prix de 1200 liv. dont les quartiers payables d'avance. Les Elèves se fourniront de lit ou payeront 12 liv. de plus par chaque quartier , & apporteront un couvert d'argent , trois paires de draps , une douzainé de serviettes. L'on enverra un Prospectus circonstancié aux personnes qui désireront confier leurs enfans. On désire souvent se procurer des copies ou réductions de plans, dessins de différens genres , & faire lever le plan de ses possessions. L'on trouvera dans cette Ecole la facilité de se procurer toutes ces choses à un prix raisonnable.

Nous avons parlé des premiers Volumes du Cours d'éducation pour les demoiselles & les jeunes gens qui veulent s'instruire dans les Sciences sans apprendre le latin. L'objet de cet Ouvrage intéressant & utile appartient à ce Journal ; nous nous empressons d'annoncer que M. l'Abbé Wandelaincourt vient de publier deux nouveaux Volumes , l'un consacré à la Géographie , & l'autre à la Physique. Ces deux parties sont traitées d'une manière très-neuve , & très-claire ; elles ne peuvent qu'ajouter à la reconnaissance qu'on doit à un citoyen estimable , qui a consacré son travail à l'instruction de la génération naissante (1).

(1) Ce Cours se trouve à Rouen chez Leboucher le

Parmi les inventions utiles faites dans ce siècle , nos Lecteurs ont distingué celle des fourneaux économiques du sieur Nivert , qui , par une heureuse combinaison de l'eau & du feu , a appris à préparer les alimens à peu de frais , & à leur conserver toute la saveur dont ils sont susceptibles , cet Artiste ingénieux vient d'inventer une nouvelle table , dont l'objet est de la plus grande utilité , par les avantages qu'elle peut procurer aux personnes valétudinaires , sujettes aux insomnies , & qui ont besoin de prendre souvent des boissons chaudes , de changer de linge pendant la nuit.

Ce meuble portatif joint à la propreté l'avantage de pouvoir servir de table de nuit , de table à jouer , à écrire , de poêle en hiver , & tous ceux d'un bain-marie , sans en avoir les inconvéniens. M. Nivert a trouvé le moyen d'assujettir , d'entretenir & de conserver dans le centre de cette table une chaleur suffisante pour tenir les pieds chauds ou tièdes à volonté ; de pratiquer des compartimens propres à contenir des choses nécessaires , une écritoire , du papier , du linge , une éponge , des tasses , des flacons , une boule d'étain , des lampions & autres articles utiles , sur-tout pour la nuit. On peut avoir continuellement , par ce moyen , 3 pintes de liqueurs chaudes , dans des vases de verre , de crystal , de porcelaine , de

jeune , rue Ganterie , & à Paris chez Durand , neveu , rue Galande ; chez lesquels on trouve tous les Ouvrages de M. de Waudelaîncourt , à l'usage des Colléges & nécessaires à toutes les personnes qui veulent faire des éducations particulières.

fayance, &c., & même de la lumière toute la nuit, par le moyen d'une petite mèche dans une soucoupe d'étain. On peut également y avoir à l'instant de la liqueur bouillante si l'on veut. Le tout est sous une seule clef. Il y a de plus une espèce de chancelière pour tenir les pieds chauds, au cas qu'on veuille s'en servir pour écrire. Rien de plus simple que cette table, qui a la forme & la grandeur d'une table à cadrille, & qui n'est pas plus embarrassante. M. Nivert demeure rue & vis-à-vis le Couvent du Cherthe-Midi, maison de M. de la Fontaine, au premier; ceux qui voudront lui écrire sont priés d'affranchir leurs lettres.

On nous a fait passer de Sefanne en Brie les détails suivans, sur une machine hydraulique propre à faire remonter les bateaux sur une rivière quelconque. L'inventeur de cette machine est M. Carette, Horloger de cette ville.

Cette machine fait remonter deux bateaux accouplés l'un à l'autre à une distance suffisante, entre lesquels est un moulinet, moteur d'une mécanique des plus simples qu'on puisse imaginer, qui fait mouvoir quatre perches ou crocs de batelier, qui font le point d'appui, & qui, ayant une griffe à trois ongles par le bout, poussant au fond de la rivière, font remonter les bateaux; la force motrice est arbitraire par le moyen du moulinet plus ou moins grand: on a l'avantage de l'augmenter sans perdre de tems, (ce qui n'est pas ordinaire dans la mécanique). On ne court aucuns risques, le point d'appui en est sûr; il n'est besoin que d'un homme pour la gouverner dans les tournans de la rivière. — Cette machine n'est point d'une grande dépense, il ne faut pas d'habiles artistes pour l'entretenir; un Serrurier & un Charpentier, ou à leur défaut un

Maréchal & un Charron sont suffisans pour la réparer. — L'Auteur annonce ici les effets de cette machine faite en petit, il l'a éprouvée dans un ruisseau d'environ douze, quinze à dix-huit pouces de profondeur ; elle chemine suivant la rapidité de l'eau, & les différentes profondeurs ne l'empêchent pas de cheminer. Il se propose d'établir cette machine en grand, lorsqu'il en sera requis, après qu'elle aura été approuvée par MM. de l'Académie.

M. Vidal vient d'enrichir sa collection d'une nouvelle Estampe qui est la quatrième suite d'après les tableaux de M. Lavrence, Peintre Suédois, dont les productions se distinguent par la composition des sujets, la fraîcheur, les graces & l'élégance de l'exécution ; celle-ci a pour titre *les offres séduisantes*. C'est une jeune personne très-aimable, debout auprès d'un homme en robe de chambre, assis devant un Secrétaire dont il tire un écrin qu'il lui présente ; derrière un paravent est une femme déjà âgée qui épie ce qui se passe ; toutes ces figures sont pleines de graces & d'expression. La jeune personne est charmante ; l'Artiste a rendu le tout avec supériorité ; on distingue surtout la robe, qui est d'un effet peu commun (1).

(1) Cette Estampe qui fait le pendant du *Restaurant*, se trouve chez M. Vidal, rue des Noyers ; le succès des deux jolies Estampes, gravées en couleur d'après M. Lavrence, le *Printemps* & l'*Eté* l'ont déterminé à continuer ces essais ; il s'occupe actuellement de la suite, que des travaux commencés auparavant & qu'il falloit finir ont dû retarder. Il

Un incendie , écrit-on d'Ambert, ville dans les montagnes de la basse Auvergne , a éclaté la nuit du 19 au 20 Juillet. Cinq maisons , dans l'une desquelles logeoient les Cavaliers de la Maréchaussée , furent réduites en cendres. Les autres étoient occupées par le Directeur de la Poste , & 3 particuliers ayant des moulins à tordre du cordonner. Tous ces particuliers mariés , & ayant des enfans , n'ont rien pu sauver de ce qui leur appartenoit.

Louis-Samuel Tascher, Prêtre, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne , Prieur Commendataire du Prieuré de Sainte-Gauburge , & Aumônier du Duc de Pen-thievre , est mort à l'Hôtel de Toulouse.

Edit du roi concernant le Corps de la Musique du Roi , donné à Versailles au mois de Mai , enregistré à la Chambre des Comptes le 28 Juin. S. M. réduit à 259,600 livres , non compris les pensions des vétérans , qui ne pourront en aucun cas excéder la somme de 50,000 livres , la dépense , tant de la musique que des concerts & ballets qui montoient à 499,848 liv. 7 sols 6 d. y compris les vétérans. — Cet Edit est suivi d'un règlement en date du premier Mai , & pareillement enregistré à la Chambre des Comptes.

Déclaration du Roi concernant les Communautés d'Arts & Métiers dans les villes dont l'état est annexé à l'Edit de 1777 , donnée à Versailles le premier Mai , enregistrée au Parlement le 28 Juin.

songe aussi à nous donner en couleur quelques-unes des suites de ses gravures. Nous avons vu dans son cabinet le *Restaurant* exécuté ainsi ; rien de plus piquant , de plus agréable & de plus grand effet que cette Estampe ; elle fait réellement Tableau , l'illusion est complète ; & nous ne pouvons qu'inviter M. Vidal à la publier. Elle mérite le plus grand succès.

Lettres-Patentes du Roi en date du 15 Mai, & enregistrées au Parlement le 28 Juin, qui ordonnent que ceux qui jouissent du droit de *Commitimus* à la Chambre des Requêtes du Palais, pourront y porter leurs causes, même pendant les vacances du Parlement.

Ordonnance du Roi du 7 Juillet, qui fait défenses aux Domestiques - Coureurs, sous les dénominations de *Chasseurs & Heiduques*, aux Nègres & à tous autres serviteurs & gens de livrée, & à toutes personnes sans état, de porter aucunes armes, épées, couteaux de chasse, sabres, cannes, bâtons ou baguettes, à peine d'être emprisonnés sur le champ.

Arrêt du conseil d'Etat du Roi du 7 Juillet, l'un pour la confection du chemin de la Ferté sous Jouarre, à Crecy par Sameron & Montebise; l'autre pour la confection du chemin de Sablonnières à la route de Meaux à Monmirel, au village de Lisle, ainsi que la partie de communication de la route de Meaux à Monmirel, avec celle de Coulommiers à Sezanne. — Autre du 25 Juillet, qui supprime deux imprimés ou mémoires pour le sieur Serpaud, contre les créanciers du sieur Haudry.

De BRUXELLES, le 13 Août.

L'IMPOSITION du soixantième pour les marchandises de la valeur de 60 florins, exportées de la Province de Namur, a été abolie. On se flatte que toutes les impositions quelconques sur les marchandises qui seront exportées des Pays-Bas Autrichiens cesseront, & qu'on n'y conservera que les droits d'importation sur les marchandises venant de l'Etranger.

L'affaire du vaisseau Danois retenu au Cap de Bonne-Espérance, continue à faire beaucoup de bruit en Hollande; le Ministre du Roi de Danemarck, comme nous l'avons dit, a présenté plusieurs Mémoires sur ce sujet; la Compagnie des Indes en a donné un, dans lequel elle présente des informations bien différentes de celles qu'on a reçues à la Cour de Danemarck.

» Il étoit arrivé au Cap, observe-t-on, plusieurs navires neutres, & notamment sous pavillon Danois, qui favorisoient la désertion de bons matelots dont la compagnie avoit besoin, & qui ayant des Anglois à bord, avoient causé de vives inquiétudes au Gouvernement qui crut devoir prendre des précautions. Lorsque le Capitaine Fuglede arriva, on lui fit dire de ne laisser venir personne à terre provisionnellement, jusqu'à ce qu'on eût pris des arrangements ultérieurs. On jugea à propos de faire mouiller entre le navire & le vaisseau Danois l'*Espérance*, sur lequel il y avoit des Anglois, un bâtiment en vedette, que M. de St-Saphorin appelle un bâtiment armé, & qui n'étoit qu'une embarcation montée de 25 hommes. On n'avoit d'autre but que d'empêcher la correspondance entre les deux bâtimens Danois, parce qu'on ne savoit si le nouveau venu n'avoit point d'Anglois. Le Capitaine Fuglede écrivit au Gouvernement, pour qu'on lui permît de descendre, & qu'on lui dit les raisons du refus, pour pouvoir se justifier près de ses maîtres. Le Gouverneur instruit par d'autres lettres que 3 Officiers Anglois étoient à bord du *Dansbrog*, ne jugea pas qu'il convînt de laisser partir le vaisseau dans un moment où un navire de la Compagnie & un vaisseau François étoient sur le point de partir

pour l'Isle de France, avec des cargaisons de la plus grande importance. Le Directeur des armemens, Stahring, chargé de notifier cette résolution au Capitaine, & de l'assurer qu'on lui procureroit tous les rafraîchissemens qu'il pourroit demander, fut traité avec violence, & détenu à bord. Le Capitaine voulut même partir sur le champ, & l'emmener, &c. &c. &c.

Ces griefs qui demandent à être éclaircis, ce qui exige nécessairement du tems, n'ont pas empêché le Ministre de Danemarck d'insister sur une réponse prompte, & pour laquelle il donnoit 8 jours.

Les Etats-Généraux, écrit-on de la Haye, ont fait savoir verbalement que la constitution de la République ne lui permettant pas de lui donner sur ce une résolution formelle, parce qu'il falloit auparavant recevoir les avis des confédérés respectifs pour ce sujet; S. E. pouvoit provisionnellement assurer le Roi son maître qu'on donneroit sur tout les satisfactions qu'il pouvoit prétendre raisonnablement, & que sans délai il seroit expédié des ordres précis au Gouvernement du Cap de Bonne-Espérance, de traiter à l'avenir le plus amicalement possible tous les vaisseaux Danois qui viendroient y mouiller. — M. de Saint-Saphorin a renvoyé sur le champ avec cette réponse verbale le Courier qu'il avoit reçu de Copenhague. — On dit que les Ministres de Russie, de Suède & de Prusse, en vertu de ce qui se trouve stipulé dans le traité de la neutralité armée, savoir, que s'il s'élevait un différend par rapport au commerce, &c. les Ministres des Puissances qui ont part à ce traité pourroient faire cause commune avec celui de la Puissance que régardoit ce différend, sans demander préalablement des ordres de leurs Cours, se

sont joints au Ministre de Danemarck , pour représenter à L. H. P. que l'affaire exigeoit qu'elles donnassent la réponse demandée. Elles ne la refusent point ; mais elles ne peuvent en faire aucune sans suivre les formalités prescrites par la constitution.

On dit que la ville de Flessingue s'est unie à celles de Middelbourg , de Goés & de Zirickzée , en insistant , pour qu'on envoie aux Etats-Généraux & au Prince Stathouder une commission solennelle , après en avoir donné avis aux autres Membres de l'Union , afin de savoir pourquoi la flotte n'a pas mis plutôt en mer , ce qu'on fera des autres forces de la République , l'état dans lequel elles se trouvent , quelles instructions ont été données aux Officiers Commandans dans les rades , quel plan d'opérations on a arrêté avec la France , & enfin où l'on en est quant aux négociations de la paix avec la G. B. La ville de Leyde a , dit-on , pris la même résolution. On ajoute que le Stathouder se prêtant aux désirs de la Province de Zélande , lui a envoyé déjà des copies légalisées de toute sa correspondance pendant cette guerre avec les Officiers de l'Erat-Major de la Marine de la République ; & que de pareilles copies ont été aussi adressées aux 6 autres Provinces de l'Union , quoiqu'elles ne les eussent pas encore demandées.

» On dit , écrit-on d'Amsterdam , que notre flotte se trouve en croisière le long de nos côtes. On a

envoyé d'ici les canons de bronzes qui doivent servir sur le vaisseau neuf le *Vassenaar* de 60, aux ordres du Capitaine Orthuis. — On apprend du Texel que la frégate le *Hoorn* y a amené 13 prisonniers Anglois, formant l'équipage des deux prises faites par le Capitaine Vaillant. Le *Goes*, vaisseau de 50 & le *Jason* de 36, remirent de nouveau en mer le 26 du mois dernier, pour joindre la flotte avec la frégate la *Vénus* de 24, & le sloop la *Zwaluwe*. Le lendemain le *Phénix* de 44, & la *Bellone* de 20, mirent à la voile, l'un pour la Zélande, où il va servir de vaisseau de garde, & l'autre pour la Meuse. — Selon une lettre d'Embden, il y est arrivé un brick de Curaçao, d'où il est parti le 26 Juin. Le patron de ce navire rapporte que cette Isle se trouvoit en bon état «.

Il circule en Hollande une lettre qu'on dit arrivée de Lisbonne, mais dont le contenu est trop étrange pour ne pas s'en défier.

» Il est arrivé ici (à Lisbonne) de Rio-Janeiro, un Express apportant cet avis. — Le Capitaine Makdul, commandant un vaisseau de guerre Anglois, a pris possession d'une Isle Portugaise, nommée la Trinité, située entre Bahia & Rio-Janeiro, où il a élevé un petit fort garni de 12 pièces de canon & arboré pavillon Anglois. Le Gouverneur de Bahia en ayant été informé, lui fit dire qu'il eût à retirer ce drapeau, attendu que l'Isle étoit sous la domination du Portugal. Mais le Capitaine Makdul répondit qu'il ne pouvoit le faire sans un ordre de sa Cour. On assure que la Reine a donné ordre d'armer 4 vaisseaux de ligne pour aller chasser l'usurpateur, & on a expédié un aviso pour toutes les côtes du Brésil, & autres possessions Portugaises en Amérique «.

On a des lettres de Cadix en date du 13 du mois dernier, dans lesquelles on lit les détails suivans.

On va faire sortir aujourd'hui, 5 vaisseaux de ligne & 2 frégates, aux ordres du Brigadier D. F. Cisneros, qui iront joindre à l'ouest du Déroit les 2 vaisseaux de ligne & les 7 frégates qui y sont déjà. Le *Sr.-Isidore* & les autres vaisseaux de guerre ne quittent point l'entrée du déroit que pour aller de tems en tems mouiller à Algésiras. — Les nouvelles du camp jusqu'au 20 de ce mois, sont qu'il y est arrivé un déserteur, caporal d'un régiment Anglois, qui a confirmé entièrement les rapports des 4 Matelots venus quelques jours auparavant. Les ennemis s'attendent à être vivement chauffés, & ils croient que nous n'avons pas moins de 60 mille hommes dans notre camp. Ils tâchent de fortifier les points les plus foibles entre les môles; & par le bruit des pétards qu'on entend toutes les nuits, il paroît qu'ils veulent pratiquer des trous dans les rochers, depuis les môles jusqu'à la pointe d'Europe, pour leur servir de casernes où ils puissent se retirer au besoin, y déposer leurs blessés, &c. — De notre côté, il a été décidé d'élever une nouvelle batterie à la tête de notre ligne. Pour cet effet, un piquet de chaque brigade fut commandé il y a 5 jours, & les soldats furent prendre pendant la nuit dans les magasins du corps du Génie, les fascines & tous les ustensiles nécessaires pour un pareil établissement. Les troupes s'y portèrent avec beaucoup d'ardeur; & avant que le jour parût, l'ouvrage étoit déjà fort avancé sans que l'ennemi s'en fût aperçu, & que les travailleurs eussent été inquiétés. De cette manière la batterie, qui aura au moins 24 canons, ne tardera pas à être élevée. Le Général faisoit

donner aux soldats, par chaque fascine qu'ils apportent, 4 reaux (vingt sols). M. de Crillon va souvent à Algéiras, & toujours pour presser les travaux, & travailler avec les Officiers de marine, dont les opérations doivent nécessairement correspondre avec celles de terre, & réciproquement s'appuyer. — Un des blindages des batteries flottantes qu'on avoit posé étant tombé sur les côtés par le mauvais effet des poulies, cet accident a coûté la vie à deux malheureux ouvriers, & en a blessé quatre autres fort grièvement. — 400 hommes sont occupés nuit & jour à élever à St.-Roch un appartement convenable pour y loger Mgr. le Comte d'Artois & sa suite.

Voilà tout ce qu'on peut dire du camp aujourd'hui; plus les travaux avanceront, & plus les nouvelles deviendront intéressantes.

Les lettres de Madrid en date du 30, ne parlent que des préparatifs de fêtes destinées pour Mgr. le Comte d'Artois, & sur-tout d'un combat de taureau fixé au 5 Août, l'un des plus recherchés & des plus superbes qu'on ait eu depuis long-tems en Espagne. M. le Comte d'Artois devoit partir pour Cadix le lendemain 6 Août.

Le nouveau Patriarche des Indes n'a pas joui long-tems de sa dignité; il est mort dans un âge fort peu avancé (à 48 ans). Comme à cette place sont réunies celle de grand Aumônier, & de Chancelier de l'Ordre de Charles III, &c. beaucoup de prétendans se mettent sur les rangs; mais le Roi d'Espagne est sourd aux sollicitations.

PRÉCIS DES GAZETTES ANGL. du 8 Août.

L'attachement que le Prince de Galles rémoigne pour M. Fox, fait infiniment de plaisir à la Nation,

& donne beaucoup d'inquiétude au Lord Shelburne.

Les billets sur la Marine par les Commissionnaires dans le Nord pour l'achat du bois de construction, du chanvre, du fer, & autres articles, depuis le commencement de l'année, montent, dit-on, à plus de 630,000 l. st.

Il y a 30 millions st. de dettes non fondées à pourvoir, si la paix ne se fait pas tout de suite, & si la guerre continue encore un an, il faudra encore 20 millions de plus pour la pousser avec vigueur. Ces considérations semblent de la plus grande importance dans ce moment-ci.

Le public, dit un des papiers du jour, doit apprendre avec joie que l'aimable sœur du brave Capitaine Agill étoit un peu soulagée ce matin, de la fièvre ardente qui s'empara d'elle au moment où elle apprit le sort qui menaçoit les jours de son frère. Les Médecins avoient inutilement mis en usage tous les principes de leur art, lorsqu'ils imaginèrent hier au soir de lui faire accroire que son frère avoit la grace. A l'instant même les convulsions ont été remplacées par les transports de la joie la plus pure, la fièvre a diminué sensiblement, & cette charmante & belle personne dit à tous ceux qui entrent dans sa chambre : il vit, il vit, nous le verrons encore, vive à jamais Washington. Combien tous les cœurs humains qui liront ce bulletin ne doivent-ils point former des vœux, pour que les premières nouvelles d'Amérique ne désabusent point cette pauvre créature en la plongeant au tombeau.

Un Commissionnaire Russe s'est rendu à Portsmouth pour y prendre des provisions pour une escadre de sa Nation, composée de 7 vaisseaux de guerre, & attendue journellement du Nord.

Une des plus grosses maisons, faisant le com-

merce de l'Inde, vient de faire une faillite de 250,000 livres, ce qui doit en entraîner plusieurs autres.

Les fonds de l'Inde sont toujours au même taux.

Ce matin un exprès a apporté à l'Amirauté la nouvelle de l'arrivée à Spithead du Lord Howe & de l'Amiral Barrington, avec 11 vaisseaux de ligne ; Neuf sont restés à Torbay, & 5 sont entrés à Plymouth dans l'intention de prendre des vivres pour une expédition plus importante. — Il paroît constant aujourd'hui que la grande escadre sera forte de 34 vaisseaux de ligne. C'est avec cela qu'on lui prête le projet de secourir Gibraltar, tandis que l'on compte 58 vaisseaux, tant François qu'Espagnols & Hollandois, prêts à lui en fermer le chemin.

On ne découvre plus, disent plusieurs de nos Papiers, la moindre apparence de paix ; l'Amérique la refuse, la France & l'Espagne sont déterminées à continuer la guerre ; & la résolution des Etats-Généraux du 17 du mois dernier a fait évanouir toute espèce de réconciliation avec la Hollande. — La réunion des habitans de Vermont & du Congrès a en quelque manière déconcerté l'attente de nos Commandans en Amérique, qui se sont flattés de leur alliance avec l'Angleterre, non-seulement à raison de l'assistance qu'ils auroient pu donner, mais de l'influence que leur exemple eût pu avoir sur plusieurs Colonies.

On se plaint que plusieurs navires de la Jamaïque sont chargés moins richement qu'on ne l'espéroit ; un d'eux, dont la cargaison est cependant estimée 40,000 sterling, a péri près

de Nore; l'*Emmanuel & Hercule* a été brûlé dans le golfe de la Floride; le *Reynolds* y a coulé bas, & le *Major* & le *Charles* ont fait côte près de Liverpool, & sont pleins d'eau.

Le Capitaine Archer, commandant la frégate l'*Unicorn*, est arrivé de la Jamaïque. Il est parti de Port-Royal le 12 Juillet, & il apprend que le paquebot le *Lord Hyde* devoit appareiller le 15 du même mois. L'*Unicorn* s'est battue à la hauteur du Cap Lezard avec une frégate Françoisise qui lui a échappé par la supériorité de sa marche.

L'Amirauté a expédié des ordres pour faire passer le plutôt possible les Matelots du *Russel* & de l'*Intrépide* sur la *Princesse-Royale*, le *Bleinhem* & le *Polyphème*, trois vaisseaux de guerre qui ont ordre de joindre la grande escadre.

On assure aujourd'hui que des 2500 hommes avec lesquels le Général Meadows étoit parti d'Angleterre, il en avoit péri 1400.

La Compagnie des Indes attend en Novembre 8 voiles seulement, savoir, le *Contractor*, le *Duc de Portland*, le *Grosvenor* & l'*Yorch*, de la Chine; la *Royale-Charlotte* & le *Royal-Amiral*, de Bombay; la *Résolution* & le *Neptune*, de Bengale; le vaisseau de cette même Compagnie l'*Arabelle*, qu'on croyoit péri ou enlevé par son équipage, se trouve aujourd'hui à Madraff.

Le Comet de Shelburne a repris faveur depuis que M. Fox perd sa popularité. Il a eu l'adresse, au moment de la retraite de celui-ci, de rétablir l'Amiral Rodney dans son commandement, & de rappeler l'Amiral Pigot qui devoit le remplacer, & la Nation, qui n'attendoit pas grand'chose de celui-ci, a fort approuvé cette résolution.



JOURNAL POLITIQUE

DE BRUXELLES.

TURQUIE.

De CONSTANTINOPLE, le 25 Juin.

ON a reçu ici la nouvelle de la révolte de la Crimée, contre Sahim Gherai, son Kan. Il paroît qu'elle a eu pour auteur Barti & Arlan Gherai, les propres frères de Sahim. Le premier à qui il avoit donné le gouvernement du Cuban, s'étant rendu maître de la forteresse de Temen & en ayant confié la garde au second, marcha vers Bascha-Seraï avec un corps nombreux de Tartares, gagnés secrètement depuis long-tems, dans le dessein de se saisir de son frère Shim, qui prévenu à propos a eu le tems de se sauver avec le Ministre de Russie. Les Tartares ont, dit on, reconnu d'abord l'usurpateur. Cette nouvelle fait ici beaucoup de sensation; la conduite que le Gouvernement doit tenir dans cette circonstance ne laisse pas d'être embarrassante; il ne se-

24 Août 1782.

8

roit pas éloigné d'approuver le choix du peuple Tartare ; mais il est vraisemblable que la Russie ne voudra pas abandonner sa créature. On est fort curieux de savoir le parti qu'on prendra de part & d'autre.

» Une caravane partie d'Alexandrette pour cette ville, écrit-on d'Alep, avec environ 2600 balles de marchandises appartenant aux Francs, a été attaquée non loin d'ici par 300 Kurdes, qui lui ont enlevé 530 chameaux. Comme le Gouvernement n'a fait aucune démarche pour les faire restituer, les Marchands ont été obligés d'employer 12,000 piastres au rachat des chameaux seuls qui leur étoient nécessaires pour continuer leur commerce. En général les Consuls des Puissances Européennes se plaignent du manque de protection & des vexations même qu'ils éprouvent de la part de quelques Bachas ».

Le Capigi Baschi qui avoit été à Alger avec M. Temoni, Commissaire de l'Inter-nonce de la Cour de Vienne, est de retour. Comme les Algériens n'ont rendu que les vaisseaux & les équipages qu'ils avoient pris, on croit qu'on insistera pour obtenir aussi la restitution des marchandises.

D A N E M A R C K.

De COPENHAGUE, le 20 Juillet.

Le Roi ayant appris que le bois de chauffage est devenu excessivement cher ici, a donné ordre à la Chambre des Finances d'établir dans cette ville un magasin de bois de cette espèce, & d'en vendre la corde à raison de 6 rixdahlers,

Des lettres de l'Isle de Sainte-Croix nous apprennent que le bâtiment l'*Enighed*, appartenant au Conseiller d'Etat Hemmert, a eu le malheur d'être dévoré par les flammes dans la rade de Friederichstadt. On n'a rien sauvé de sa cargaison qui consistoit en 700 tonneaux de sucre, 60 sacs de café, & quantité de rum & de coton.

» Le 16, écrit-on d'Helsingor, il est entré dans le Sund 54 bâtimens venans de la mer du Nord; il y en avoit dans ce nombre 11 Anglois, sans convoi, & destinés pour Pétersbourg. — Un Armateur François s'est emparé d'un brigantin Anglois de Hull; & un Armateur Hollandois a pris un bâtiment venant d'Ostende, chargé de plomb pour Copenhague; il l'a conduit à Gothenburg. — La flotte Angloise, sous l'escorte d'un vaisseau de guerre, de 3 frégates & d'un cutter, est toujours dans le Sund; elle est composée de 116 bâtimens ».

A L L E M A G N E.

De VIENNE, le 28 Juillet.

IL est arrivé ici plusieurs caisses remplies de livres rares & d'une partie du Cabinet d'Histoire naturelle du feu Prince Charles de Lorraine; le reste de la Bibliothèque & du Cabinet a été vendu à la Cour de Lisbonne. S. M. I. a enrichi son Cabinet d'Histoire naturelle d'une très-belle collection de Chalcédoines, de Zoolites, de Laves Irlandoises, &c. Cette collection a été faite à Hambourg & a coûté à S. M. I. 1500 ducats.

Le Comte Khevenhuller, Président du Conseil Suprême de Graz, est arrivé ici; on assure qu'il vient remettre à l'Empereur un nouveau plan d'Administration pour cette Province.

On assure que le projet du Comte de Zinzendorff, de réduire à trois & demi pour cent les intérêts de la banque, a reçu l'approbation impériale; il y a en caisse un fonds de 19 millions de florins tout prêts à être employés au paiement des capitaux de la banque.

La liste de tous les bénéfices ecclésiastiques dans la domination Autrichienne, a été mise sous les yeux de l'Empereur; & on attend avec impatience ce qu'il décidera à ce sujet.

Les Feudataires du Royaume de Bohême ainsi que les grands Dignitaires de ce Royaume, ont reçu l'ordre de se rendre à Prague vers la fin du mois dernier; ce qui fait présumer que le couronnement de l'Empereur, comme Roi de Bohême, y aura lieu au mois de Septembre. Le camp qui doit être assemblé dans ce Royaume le sera le 10 du même mois; le 13 l'Empereur & le Comte du Nord s'y rendront; ils en verront les manœuvres, dans les intervalles desquelles il y aura des repas, des concerts & des bals jusqu'au 20. Il n'y aura que 1200 billets de distribués pour chaque bal; savoir, 600 pour la haute Noblesse; 200 pour les Seigneurs étrangers, 200 pour la

suite de S. M. & de S. A. I., & autant pour les Officiers du camp.

On apprend de Loffonz , dans le Comté de Néogrod , que le 11 de ce mois , le feu a pris pendant la nuit à Thomasy , où une partie du régiment de Geswiz étoit en garnison. Ce village a été entièrement détruit ; on n'a pu sauver que les chevaux du régiment ; les armes , les bagages , les harnois , les fourrages , les bœufs les cochons , &c. ont été la proie des flammes dans lesquelles trois jeunes gens ont aussi péri.

De HAMBOURG , le 3 Août.

L'ATTENTION des spéculatifs , fixée jusqu'à ce moment sur la guerre qui exerce ses ravages dans les quatre parties du monde où les cinq Puissances qui combattent ont des établissemens , se détourne un instant sur les troubles survenus dans la Crimée ; les suites qu'ils peuvent avoir sont faites pour exciter leur curiosité.

» Cette révolte , disent-ils , ne paroît point avoir été entreprise aussi légèrement ni sur des prétextes aussi frivoles qu'on l'avoit cru d'abord. Ce n'est point , autant qu'on en peut juger par diverses lettres , l'ouvrage de quelques jours de mécontentement , mais un projet formé avec toutes les précautions & accompagné de mesures dictées par la prudence. Les principaux Tartares , tant dedans la presqu'île que dehors , y prennent part. Les habitans de la Crimée & du Cuban , ne sont pas les seuls qui aient levé l'étendart ; les Circassiens se sont joints à eux , & l'affaire semble prendre un tour très-sérieux. La

plupart des réglemens que le Kan Sahim-Gherai vouloit introduire, l'attachement qu'il témoignoît pour les Chrétiens, ont été le prétexte que ces peuples turbulens ont pris pour se soulever. Mais dans ce pays, comme par-tout ailleurs, le peuple n'est que l'instrument dont les grands se servent pour favoriser leurs desseins ambitieux. Le parti que prendra la Russie, peut entraîner bien des débats entre cet Empire & celui de Turquie. La première a des troupes dans le voisinage de la Crimée, où elle peut faire entrer promptement 30,000 hommes. La Porte verra-t-elle de bon œil disposer de ce pays? La convention de 1779, stipule expressément : « qu'au cas qu'il vint à s'élever des troubles parmi les Tartares, ou que ceux-ci mécontents de leur Prince en voulussent mettre un autre à sa place, on les laisseroit à cet égard jouir d'une liberté entière, à moins que ces dissensions intestines ne montassent à un point qu'elles ne pussent être apaisées sans l'intervention de Puissances étrangères; qu'alors la Russie & la Porte agiroient de concert ». D'après cet article la Porte ne se croira-t-elle pas obligée de soutenir les Tartares dans l'expulsion qu'ils ont faite de leur Kan & dans l'élection d'un autre. Ne s'exposeroit-elle pas en cédant, aux reproches du peuple qui l'accuseroit d'abandonner les Musulmans? C'est ce que le tems éclaircira ».

On lit dans quelques-uns de nos papiers la lettre suivante d'Ispahan, en date du 12 Mars; elle a été écrite par un Négociant en Perse à son Correspondant en Allemagne.

« Les dernières marchandises, qui m'ont été apportées de l'Europe par Constantinople, se sont bien débitées. J'ai commandé, par la même Ville, quantité d'Quvrages de verrerie lisse : on les paie

ici au double de leur valeur , & le nombre n'en est jamais trop grand. Quant aux nouvelles politiques , je ne m'en occupe guère. Se batte qui voudra , pour moi je commerce. Cependant , pour satisfaire votre curiosité , je vais vous faire le récit d'une émeute arrivée dernièrement à Schiras , dans le Farfistan, Province de ce Royaume.... Il faut que vous sachiez , ce que vous aurez peut-être déjà lu , qu'il y a 3 Sectes Religieuses en Perse , celle d'Aly , celle d'Omar & celle des Guebres. La première & la seconde donnent , d'après les idées de leurs Chefs , différentes interprétations à certains textes de l'Alcoran. La troisième , dont l'origine remonte presque à la Création , rejette Mahomet & admet Zoroastre , qui lui apprend , dit-elle , à n'adorer que le Soleil. Celle d'Aly est la plus nombreuse , & elle déteste moins celle des Guebres , dont les mœurs sont douces & qui n'injurient personne , que celle d'Omar , dont les Adhérens ont , comme l'eut autrefois leur Patriarche , un caractère opiniâtre & de sang : aussi la nomment-ils avec mépris la Secte d'Akhuan , c'est-à-dire , celle du Corrompu , du Pervers.... Un Fakejir , sorte de Dervis de la Secte d'Aly qui , par abnégation , mendie son pain de porte en porte , ne connoissant pas bien les allures de Schiras , eut le malheur , il y a quelques semaines , de se présenter , en faisant sa quête , à la porte d'un Sectateur d'Omar , lequel , au lieu d'aumônes , le régala de coups de bâton. Celui-ci ne les lui rendit point , ou par religion ou par impuissance : mais il courut chez le Cadi , qui étoit de sa Secte & qui , pour venger le Fakejir , envoya d'abord trancher la tête à l'Omariste. Ce fut comme un coup de tocsin. Les Sectateurs d'Omar , rassemblés en un clin d'œil , assassinèrent le Cadi , mirent sa maison en feu & y précipitèrent le Fakejir. Sur quoi , ceux d'Aly , plus nombreux , se formèrent à leur tour & tombèrent

sur les Omaristes qu'ils chassèrent de rues en rues , de places en places : mais , au moment où l'on s'y attendoit le moins , les Guebres , par un principe secret , dont on ne fait pas bien la cause , sortirent , en apparence , de leur caractère doux & modéré , & se joignirent aux Omaristes , ce qui porta leur nombre à plus de 10,000 hommes. Tout Schiras ruissela alors de sang.... Les troupes du Gouvernement ayant bientôt paru , la crainte s'empara des 3 Sectes furieuses , mais non disciplinées ; & elles durent pour n'en pas être taillées en pièces , leur livrer 47 personnes , à qui l'on trancha d'abord la tête. Cette juste sévérité a totalement apaisé le tumulte qu'elle eût peut-être augmenté dans l'Europe ».

On dit que les établissemens de la nouvelle Compagnie Autrichienne des Indes orientales , se trouvent à Nicobar près du golfe du Bengale , vers la partie septentrionale de Sumatra : ils se nomment , ajoutent-on Mancaveri , Sourî , Iricutte & Catefiout. Hider-Aly a cédé à cette Compagnie quelques districts à Mongator & à Carwar dans le Royaume de Canara pour y établir des factoreries.

La Chambre des Guerre & Domaines de la Poméranie Prussienne , a reçu de la part du Roi des défenses d'employer & de contraindre jamais les Navires d'Oost-Frise à pavillon Prussien , & encore moins les étrangers , pour le transport du sel de la Couronne , voulant Sa Majesté que les seuls Navires de la Poméranie Prussienne soient assujettis à cette charge.

« Le navigateur Christian Fiedler, écrit-on de Königsberg, commandant le bâtiment la *Demoiselle Amélie*, appartenant à M. Weiss de cette Ville, vient d'essuyer, de la part d'un corsaire Anglois, des traitemens semblables à ceux dont plusieurs navigateurs neutres ont eu à se plaindre dans le cours de la guerre actuelle. Il rapporte qu'ayant fait voile de Bordeaux au mois de Juin, avec une cargaison de sucre & de vin, il a été rencontré par un corsaire Anglois de Guernesey, qui l'a arrêté, & non content de le maltraiter dans sa personne, lui a enlevé, avec violence, une partie de sa cargaison, lui a coupé une de ses voiles, & l'a forcé de lui donner un billet de 12 liv. sterl. sur M. Weiss, propriétaire du bâtiment ».

Un Courier a apporté ici la nouvelle de la mort d'Auguste-Frédéric-Charles-Guillaume, Duc régnant de Saxe-Meiningen, arrivée le 22 de ce mois; il étoit âgé de 27 ans & quelques mois.

On lit dans des lettres d'Abo, en Finlande, que le 24 Juin dernier le Prince Charles Duc de Sudermanie, Frère du Roi, est arrivé dans cette Capitale. Ce Prince s'étoit embarqué à Carlscrone le 28 Mai, à bord de l'*Esplandian*, commandé par M. Sahlstedt, Capitaine de Vaisseau. A sa descente, il fut reçu par le Comte de Posse, Général en chef des troupes de Sa Majesté Suédoise en Finlande, ainsi que par MM. de Hastfer & de Legonhielm, Colonels. Le même soir, le Prince se rendit au camp général, à une demi-lieue de la ville.

Le 25 au matin , les différens Ordres eurent audience de Son Altesse Royale , qui , le 26 , affitta dans le camp aux manœuvres des troupes. Le 27 elle retourna à Abo , se rendit au Parlement , & alla visiter la Cathédrale , l'Université fondée en 1640 par la Reine Christine , ainsi que les jardins & les nouvelles plantations de M. Godd , Professeur d'Histoire naturelle en l'Université. Vers le soir , le Prince se mit en route pour se rendre au camp , où les Troupes manœuvrèrent encore en sa présence. Le 28 , il partit , accompagné du Baron d'Armfeldt , Gouverneur de la Province , pour Tawastchuz , d'où il a dû se rendre à Helsingfors.

E S P A G N E.

De MADRID , le 4 Août.

MONSIEUR le Comte d'Artois , dans les Provinces d'Espagne qu'il a traversées , ne s'est pas apperçu qu'il avoit quitté la France ; il a trouvé par-tout une foule immense , des illuminations , des acclamations , toutes les démonstrations de la joie & de l'amour. Tous les Alcades étoient à ses ordres , toutes les maisons à sa disposition ; on lui a donné des spectacles dans les endroits où cela étoit possible , comédie à Valladolid , combat de taureau à

Vittoria , à Burgos , & à Olmedo ; on avoit fait venir les plus fameux Matadors d'Espagne. Le célèbre Pepillo a reçu au combat de Burgos un coup de corne à la cuisse , dont on ne croit pas qu'il puisse revenir. Il y en aura demain un. 18 taureaux y seront mis à mort.

On ne peut rien ajouter à la réception magnifique , affectueuse & touchante que le Roi & la Famille Royale ont faite à ce Prince ; il a été traité comme Infant , & a pris rang dans toutes les occasions immédiatement après le Prince des Asturies. Il s'est conduit avec toute la noblesse & la grace qui le caractérisent ; aussi a-t-il eu le plus grand succès à la Cour , & auprès de toute la nation. Les adieux qui se sont faits avant-hier à St-Ildefonse , ont attendri tous ceux qui en ont été témoins.

Mgr. le Comte d'Artois part après demain pour Cadix. Les Espagnols veulent fournir seuls au camp la garde extérieure du Prince. L'armée Française vouloit en donner la moitié. Quant à la garde intérieure , il est parti 3 Exempts & 24 Gardes-du Corps du Roi d'Espagne. Il a été réglé , dit-on , que les Officiers des Gardes de Mgr. le Comte d'Artois serviront conjointement avec ceux du Roi , en leur donnant toujours la droite. On assure que tout sera prêt pour le siège avant le 25,

de ce mois. Le Prince sera rendu au camp à cette époque.

Une frégate & une béliandre Angloises voulurent à la fin du mois dernier se glisser dans la place; elles furent chassées par nos chébecs & nos chaloupes, auxquels elles n'échappèrent qu'en faisant le tour de Gibraltar; elles n'ont pas reparu depuis.

Ce fut le 2 au soir que M. le Duc de Bourbon arriva à St-Ildefonse. Le Roi n'étoit pas encore de retour de la chasse. Il étoit 9 heures lorsque S. M. rentra; elle reçut sur-le-champ le Prince, qui eut lieu d'être content de l'accueil que lui fit S. M., ainsi que toute la Famille Royale; il a dû partir aujourd'hui pour se trouver à la fête qui s'y prépare.

On vient d'apprendre dans cette Capitale de l'Arragon, écrit-on de Saragosse, qu'après le rétablissement & la continuation du canal Impérial, à la distance de plusieurs lieues, les eaux sont entrées, à la grande satisfaction de cette Ville, sur son territoire, dans une étendue de plus d'une lieue, & à une hauteur d'où l'arrosement peut se pratiquer depuis Pinseque jusqu'aux environs de St-Michel del Teroio; les eaux ont passé par les ouvrages de jalon, dont cette épreuve a constaté la solidité, & l'arrosement a pu se faire sans empêcher la

navigation des bâtimens les plus considérables. Les Citoyens, qui jusqu'ici avoient douté de la réussite du projet, sont aujourd'hui convaincus de leur erreur; & pour que les eaux parviennent jusqu'à la rivière de la Huerha, il ne reste plus à terminer que l'excavation & la maçonnerie nécessaires; tous les conduits sont déjà pratiqués, & ce territoire va être incessamment fertilisé à la gloire du Roi, qui au milieu d'une guerre coûteuse a entrepris & poursuivi un ouvrage dispendieux, essentiel au bonheur de son royaume, sans qu'il en ait rien coûté à ses Sujets.

A N G L E T E R R E.

De LONDRES, le 13 Août.

LE bruit se soutient que le Gouvernement est décidé à évacuer la Caroline & la Géorgie; tous nos papiers ont été remplis ces jours derniers de lettres apportées par le Capitaine Macpherson, du 71^e. régiment, arrivé de Charles-Town à Douvres en 6 semaines de traversée, qui annoncent qu'avant son départ des transports étoient venus pour prendre les troupes qui défendent Savanah & St-Augustin; que les habitans de Savanah, avec la permission du Gouverneur & du Commandant de Charles-Town, s'étoient adressés au Général

Wayne pour en obtenir sûreté pour leurs personnes & leurs biens. On dit aujourd'hui qu'une personne arrivée par le *Fame* rapporte que Savanah avoit été évacué ; mais que le 23 Juin on ne songeoit pas encore à en faire de même à Charles-Town.

Les papiers du jour annoncent toujours des négociations entre le Chevalier Carleton & le Congrès ; les uns les disent très-avancées , ce qui est peu vraisemblable avec les réponses qu'on en a reçues ; les autres disent qu'elles auroient réussi sans les atrocités dont se sont rendus coupables les Loyalistes Américains réfugiés à New-Yorck. Le Congrès irrité demande péremptoirement l'annéantissement de ce corps , & Sir Guy qui sent qu'il ne peut conserver New-Yorck sans eux est très-embarrassé , & a fait , dit-on , part de ses peines au Gouvernement.

Ces nouvelles vagues ramènent l'attention sur l'affaire du Capitaine Huddy & sur le sort qui menace le Capitaine des Gardes Apgill destiné à expier le crime des Loyalistes de New-Yorck. On lit sur ce sujet dans nos papiers la lettre suivante signée *Common Sense* , adressée à Sir Guy Carleton.

» Il est de la nature de la compassion de s'associer avec l'infortune ; je vous adresse donc cette lettre en faveur même d'un ennemi, un Capitaine dans le ser-

vice Britannique , actuellement en chemin pour se rendre au Quartier-Général de l'armée Américaine , & malheureusement destiné à mourir pour un crime qui n'est pas le sien : une sentence aussi extraordinaire , une exécution aussi répugnante à toute sensation humaine , ne devoient jamais être mentionnées sans les circonstances dont elles tirent leur origine ; & comme la victime dévouée existe encore , comme sa vie ou sa mort est en vos mains , je vais établir le fait & ses fâcheuses conséquences. — Le Capitaine Huddy , de la milice du Jersey , ayant été attaqué dans un petit fort sur la rivière Tom , par un parti de réfugiés à la solde de la G. B. a été fait prisonnier avec sa Compagnie , conduit à New-Yorck , & délivré à la Prevôté de cette Ville ; 3 semaines après il fut transféré de la Prevôté sur le bord de l'eau , mis sur un bateau & ramené sur le rivage du Jersey ; là , d'une manière répugnante à l'usage de toutes les Nations (à l'exception des Sauvages) il a été pendu à un arbre , & laissé suspendu jusqu'au moment où nos gens l'ayant trouvé mort l'ont inhumé. — Les habitans de cette partie du pays où le crime avoit été commis , envoyèrent une députation au Général Washington avec un détail du fait certifié ; frappé d'horreur , comme doit l'être toute ame humaine , d'un outrage aussi barbare , déterminé à le punir pour en prévenir à l'avenir de pareils , le Général représenta le cas à Sir Henry Clinton , qui commandoit alors , & demanda que l'Officier réfugié qui avoit ordonné & été présent à l'exécution , & dont le nom est Lippencot , fût délivré comme un assassin ; déclarant qu'en cas de refus , un Officier Britannique souffriroit à sa place ; si cette demande n'a pas essuyé un refus du moins on ne lui a pas fait droit , & le lot fatal (non par choix , mais par la voie de la ballotte) est tombé sur le Capitaine Asgill , du régiment des gardes , qui est en chemin pour se rendre

de Lancaſter au camp , martyr de la méchanceté de la cauſe dans laquelle il eſt engagé , & de l'ingratitude de ceux au ſervice deſquels il eſt attaché. — La première réflexion qui ſe préſente à l'occaſion de cette affaire atroce eſt celle-ci. » Quelle eſpèce d'hommes doivent être ces Anglois ? Quelle eſpèce d'ordre & de diſcipline eſt établie dans leur armée ? lorsqu'au centre de leur quartier général , ſous les yeux de leur Commandant en chef , un prifonnier peut être tiré de priſon & mis à mort par manière de paſſe-temps ! — L'hiſtoire de pluſieurs ſauvages Indiens ne produit pas tout-à-fait des exemples de cette eſpèce. Les peines qu'ils infligent ont au moins une ſorte de légalité parmi eux ; s'ils ſe livrent à l'atrocité des repréſailles , ils ſe ſont fait une loi de la vengeance. Dans votre armée c'eſt autre choſe , votre atrocité eſt celle de l'amuſement ! — Les Généraux Britanniques , depuis le Général Gage juſqu'à vous , ont tous affecté de parler un langage auquel ils n'avoient aucunes prétentions ; dans leurs proclamations , leurs adreſſes , leurs lettres au Général Washington , & leurs ſupplices au Congrès , (car elles ne méritent pas d'autre nom) ils parlent de l'honneur Britannique , de la généroſité Britannique , & de la clémence Britannique , comme ſi ces grands mots étoient des faits. Nous , dont les yeux ſont ouverts : nous qui parlons la même langue que vous , dont pluſieurs ſont nés ſur le même terrain , & qui ne pouvons pas plus nous méprendre au ſens de vos expreſſions qu'à l'objet de vos actions , nous pouvons déclarer à toute la terre , que dans toute l'étendue de nos connoiſſances , il n'eſt pas un caractère plus déteſtable , pas un ennemi plus vil & plus barbare que l'ennemi Britannique , tel qu'il ſe montre actuellement : avec nous vous avez perdu toute prétention à la réputation , & ce n'eſt qu'en vous contenant

comme une bête féroce , rugissant sous le bras qui l'enchaîne , qu'on peut vous rendre traitable.

— Mais revenons au point en question. —

Quoique je ne puisse croire tout-à-fait innocent celui qui a prêté sa main pour détruire le pays qu'il n'a pas planté , & ruiner ceux qu'il n'a pu rendre esclaves , néanmoins , abstraction faite de toutes idées de droit ou de tort sur la question originaire , le Capitaine Agill , dans le cas présent , n'est pas coupable. Le scélérat & la victime sont ici séparés. L'un est en votre possession , l'autre en la nôtre. Vous désavouez ou affectez de désavouer & de condamner la conduite de Lippencot ; cependant vous lui accordez un asyle ; & par cet acte , vous vous rendez aussi réellement le bourreau d'Agill , que si vous lui aviez mis la corde au cou , & si vous l'aviez lancé au vent. — Quelle peut être votre manière de sentir sur ce cas extraordinaire ? vous en êtes le meilleur juge. Le sort d'Agill dépend de la manière dont vous l'envisagez ; sa mort est l'effet de votre insensibilité , sa vie celui de votre justice. Livrez l'un , vous sauvez l'autre ; retenez l'un , l'autre meurt par votre choix. — Quant à nous , le cas est très-simple : *Un Officier a été retiré de la prison où il étoit détenu , & assassiné ensuite ; l'assassin est dans vos lignes.* Votre armée est coupable de mille exemples de pareille cruauté , mais ils ont été enveloppés de nuages , les coupables ont évité toute découverte personnelle. Ici le crime est déterminé ; c'est un de ces cas extraordinaires qui ne peut être ni nié ni pallié , & auquel l'usage de la guerre n'a point d'application ; car il n'étoit pas possible de supposer qu'un outrage aussi barbare pût jamais être commis. Il est original dans l'histoire des barbares civilisés , & est réellement Britannique. — Quant à vous , vous nous êtes respon-

tables de la sûreté, personnelle des prisonniers détenus dans l'enceinte de vos murailles ; là il ne peut y avoir de méprise ; ils ne peuvent être ni espions , ni soupçonnés de l'être ; votre sécurité n'est point exposée de leur part à aucun danger ; vos opérations ne sont point sujettes à échouer par les intrigues de gens enfermés dans un donjon ; ils diffèrent à tous égards de ceux que l'on arrête dans un camp , & sont à l'abri de tout prétexte dont on voudroit justifier à leur égard la sévérité & la punition. Mais si à la triste condition d'être vos prisonniers, il faut ajouter la crainte constante d'être mis à mort ; si être emprisonné ressemble de si près à être enterré ; si enfin parmi vous les meurtriers doivent être protégés , le crime conséquemment encouragé ; en quoi différez-vous des sauvages en caractère & en conduite ? — Nous ne pouvons avoir aucune idée de votre justice dans une transaction ultérieure, tant que vous donnerez asyle dans vos lignes à un atroce assassin , & qu'on vous verra disposés à sacrifier à sa place un de vos propres Officiers. Si vous n'avez pas d'égards pour nous , épargnez du moins le sang qu'il est de votre devoir de sauver. — Quelque déclaration que vous puissiez faire , nous n'ajouterons foi à rien. C'est l'homme & non la justification qu'on demande. — Vous vous voyez pressés de tous côtés pour sauver la vie de votre propre Officier ; car il mourra si vous vous refusez à faire justice. Le meurtre du Capitaine Huddy est une offense impardonnable ; & la seule sûreté que nous puissions avoir que de telles actions n'aient plus lieu , est de faire tomber la punition sur vous-mêmes. Détruire un captif , pendre un prisonnier désarmé qui ne fait point de résistance pour se faire un jeu de le mettre à mort de gaieté de cœur , c'est porter trop loin la barbarie. Il faut

mettre fin à de pareilles atrocités ; le choix des personnes est en vos mains. Mais si votre attachement pour le coupable l'emporte sur ce que vous devez à l'innocent , vous donnez le premier exemple d'un crime tout neuf qui doit détruire votre réputation ; & si la cause de votre Roi a besoin d'être supportée , cessez pour toujours , Monsieur , de tourmenter notre réminiscence avec les pitoyables phrases d'honneur Britannique , générosité Britannique , & clémence Britannique. — Que cette triste circonstance vous serve , M., d'une leçon morale. Les réfugiés sont des hommes que vos prédécesseurs ont instruits dans la méchanceté , afin de les mieux disposer à exécuter les desseins de leurs maîtres. Pour les rendre utiles , ils les ont rendus méprisables , & la conséquence de la scélératesse dans laquelle ils ont été instruits , descend sur la tête de leurs Mécènes. Ils ont été dressés comme des chiens courants à saisir l'odeur du sang , & protégés dans toute espèce de cruauté effrénée. Leurs idées du droit & du tort sont corrompues par l'habitude constante de l'infamie , au point que , comme des bourreaux habitués aux exécutions , ils ne sentent plus le prix de la vie d'un homme. — Votre tâche , quoique pénible à remplir , n'est pas difficile ; livrez l'assassin , & sauvez votre Officier , ce sera le prélude d'une réforme nécessaire.

L'intérêt qu'inspire l'infortuné Apgill fait désirer qu'on ait employé l'unique moyen offert pour le sauver ; mais cela n'empêche pas de craindre que les premières nouvelles ne nous apprennent qu'il a subi la mort. Si l'évacuation de l'Amérique septentrionale a lieu , comme celle de la Caroline

& de la Géorgie semble y préparer , les hostilités auront fini sur le continent par un évènement bien cruel. On commence à se persuader ici que le Ministère , malgré les assertions précédentes , le vœu même du Roi qui est opposé à reconnoître l'indépendance , se rapproche de ce grand point sans lequel il ne faut pas compter sur la paix. La difficulté n'existe plus aujourd'hui à ce qu'on prétend que sur la manière de reconnoître cette indépendance ; un de nos papiers présente ainsi au Gouvernement ce qu'il appelle un moyen de sortir d'embarras.

» Cette guerre a déjà duré tant d'années , s'est étendue sur tant de nations , & a été accompagnée de circonstances si dénaturées & si choquantes , que tout homme sensible doit en souhaiter la fin : aussi tous les vœux sont pour la paix. La Grande-Bretagne d'un côté , la France , l'Espagne , l'Amérique & la Hollande de l'autre le déclarent. Les puissances neutres manifestent un désir pareil ; & quelques-unes se donnent beaucoup de peine pour le réaliser , en entamant des négociations , & en offrant leur médiation. Les nations en guerre avec l'Angleterre sentent également que toute paix séparée ne seroit que retarder la paix générale , & causeroit ainsi plus de mal que de bien. Il ne s'agit donc que des mesures à prendre , pour parvenir , avec la plus grande apparence de succès , à une paix générale. — Jamais nation ne s'est trouvée dans une situation plus critique que l'Angleterre actuellement. L'Irlande & tous les pays de sa domination externe sont mécontents , & à peu près murs pour suivre l'exemple de l'Amérique. La nation Angloise elle-même est presque également

divisée entre l'ancien Ministère & le nouveau, & par conséquent entre le vieux & le nouveau système ; aucun des partis n'a assez d'influence pour résoudre quelque démarche décisive. Il n'est pas impossible, quoiqu'il ne soit pas apparent dans une telle crise, qu'un sentiment de compassion pour l'Angleterre n'ait lieu chez quelques puissances neutres, & ne les induise à la longue, sur-tout si quelque nouveau motif se présentait, à prendre parti dans cette guerre, & à mettre tout le reste de l'Europe à feu & à sang.

— De toutes les nations du monde, l'Amérique auroit peut-être le moins à craindre, & peut-être le plus à gagner, si cela arrivoit. Mais la paix avec toutes lui vaudra mieux sans doute, qu'un mal si funeste à tant d'autres. Comment s'y prendra-t-on pour l'obtenir ? Voilà toujours la grande question. Si l'Angleterre pouvoit être unanime dans l'unique plan sage dont l'option lui reste, elle pourroit aisément résoudre cette question, en reconnoissant incessamment les Etats-Unis de l'Amérique pour ce qu'ils sont, pour une puissance absolument souveraine & indépendante, & en invitant cette puissance, comme telle, à un Congrès de pacification générale, sous la médiation des deux Cours Impériales, ainsi qu'on l'avoit proposé l'année dernière. Mais le Ministère Britannique actuel n'est pas assez affermi dans la confiance, ni du Roi, ni de la Nation, pour hasarder un moyen si éclatant, qui déplairait au Roi, qui alarmerait la Nation, & dont les anciens Ministres, avec leurs partisans, se prévaudroient, pour exciter la voix du peuple contre eux, comme ayant sacrifié l'honneur & la dignité de la Couronne, avec les intérêts essentiels de la Nation. Il manque donc quelque chose au gouvernement Anglois, pour être en état de faire ce qui est absolument nécessaire au salut de la Nation. Or, pour découvrir ce que c'est, il faut se souvenir d'une résolution du Congrès, du

3 Octobre 1780, portant ce qui suit. — S. M. I. de toutes les Russies, attentive à la liberté du commerce & au droit des gens, ayant, dans sa déclaration aux Puissances belligérantes & neutres, proposé des réglemens, fondés sur des principes de justice, d'équité & de modération, auxquels L. M. T. C. & C., ainsi que presque toutes les Puissances maritimes neutres de l'Europe, ont donné leur approbation déclarée; le Congrès voulant témoigner son égard pour les droits du commerce, & son respect pour la Souveraine qui a proposé, & pour les Puissances qui ont approuvé lesdits réglemens, a résolu que l'Amirauté préparera & rapportera des instructions pour les Commandans des vaisseaux armés, commissionnés par les Etats-Unis, conformes aux principes contenus dans la déclaration de l'Impératrice de toutes les Russies, concernant les droits des vaisseaux neutres; & que les Ministres Plénipotentiaires des Etats-Unis, lorsqu'ils y seront invités, soient, comme ils le sont par la présente, autorisés respectivement à accéder à tels réglemens, conformément à l'esprit de ladite déclaration, dont on pourra convenir dans le Congrès, qui pourra s'assembler en conséquence de l'invitation de S. M. I. — Cette résolution fut communiquée par lettres, en date du 8 Mars 1781, à L. H. P., ainsi qu'aux Couronnes du Nord, par leurs Ministres résidans à la Haye, avec offre d'engager la foi des Etats-Unis pour l'observation des principes de la neutralité armée, conformément à cette résolution du Congrès. Que la méthode la plus simple & la plus naturelle pour les Puissances neutres, de mettre une fin générale à cette guerre, seroit donc de consentir que le Congrès accède par un Ministre aux principes du traité de neutralité maritime, de la même manière que la France & l'Espagne y ont accédé. On dira que c'est reconnoître la souveraineté des Etats-

Unis de l'Amérique : d'accord. Mais la démarche est désirable par cette même raison qu'elle mettra la grande question hors de chicane ; qu'elle réconciliera immédiatement toute la partie mal disposée de la nation Angloise avec le moyen même ; qu'elle applanira aux deux Cours Impériales la voie pour inviter les Ministres des Etats-Unis de l'Amérique à un Congrès de paix sous leur médiation ; qu'elle mettra le Ministère Britannique en état de faire consentir le Roi & l'opposition présente à un acte Parlementaire pour déclarer que l'Amérique est indépendante ; & que très-probablement elle est l'unique expédient qui reste , pour sauver la G. B. de toutes les horreurs d'une guerre civile interne. Ce grand point une fois pour toutes décidé , la modération des Puissances belligérantes , & l'équité impartiale des deux Cours Impériales médiatrices , ne laisseroient aucun doute sur la prompte conclusion d'une paix générale. Sans quelque interposition semblable des Puissances neutres , la guerre vraisemblablement se prolongera jusqu'à ce qu'il éclate en Angleterre une guerre civile , pour laquelle tout y paroît tendre à sa maturité. La vanité de la Nation fournira toujours à des hommes artificieux de quoi la flatter , par l'espérance illusoire , tantôt de quelque diversion à faire à ses ennemis , tantôt d'une réconciliation avec l'Amérique , & d'une paix séparée , dont ils voudroient profiter pour se venger des autres. Mais jamais l'Amérique ne sera infidèle ni à ses alliés , ni à elle-même. Ainsi , conduite de chimères en chimères , la G. B. deviendra à la fin incurable ; & le système de la neutralité armée , qu'on n'eût osé former sans la révolution Américaine , & qui ne sauroit subsister si les Etats - Unis ne sont admis à la jouissance de ses avantages & à l'observation de ses devoirs , restera sans effet , & s'évanouira dans l'ancienne anarchie ».

Nos autres nouvelles du continent parlent d'une action qui a eu lieu entre un corps d'Indiens & l'arrière-garde de l'armée du Général Wayne ; mais dans laquelle ils conviennent qu'ils furent repoussés avec perte. Quant aux îles on ne publie que des nouvelles vagues ; on dit que l'Amiral Pigot est arrivé à la Barbade le 18 Mai, d'où il comptoit mettre à la voile pour la Jamaïque où il va prendre le commandement de l'armée ; en ce cas le Comte de Shelburne, comme on le désiroit ici, n'a pas envoyé de contre-ordre à cet Amiral, ou ce contre-ordre n'est point encore arrivé.

On prétend aussi que l'Amiral Hood ; avec 20 vaisseaux, a repris la route des Îles, sur la nouvelle que M. de Vaudrenil retourne à la Martinique, d'où il pourroit tenter quelque chose sur la Barbade & Antigua. Nous ne croyons point ici que ce Général prenne cette route, & nous sommes toujours persuadés qu'il se rend sur les côtes du Continent. La flotte qu'on attend des Îles sous le vent, apportera sans doute des nouvelles plus positives. En attendant, la Cour a rempli les vœux que fermoient les habitans de la Barbade, en rappelant le Gouverneur Major - Général Cunningham, & nommant à sa place M. David Parry. Le Gouvernement de la
Jamaïque

Jamaïque a été aussi ôté à M. Dalling, dont on n'étoit pas content, & qui est remplacé par M. Archibald. Celui de la nouvelle Ecosse a été donné à M. Jean-Parr.

Nos papiers parlent toujours du projet de secourir Gibraltar. L'escadre de l'Amiral Howe consistoit en 23 vaisseaux seulement à sa rentrée; il n'en a ramené que 17, qui sont répartis à Spithead, à Plymouth & à Torbay; il en a laissé 6 & 3 frégates en croisière auprès des Sorlingues, pour attendre la flotte des Isles sous le vent; ils ne rentreront qu'avec elle; comme ils sont nécessaires pour grossir la grande escadre, elle ne partira pas qu'ils ne l'aient joint; & quoiqu'on dise qu'elle sera prête le 20 ou le 25 de ce mois, on a lieu de douter qu'elle soit alors équipée & pourvue; on la porte à 38 vaisseaux de ligne; mais dans ce cas, il faudra qu'il conduise tout avec lui, & on a raison de douter que l'intention du Gouvernement soit de n'en pas conserver au moins quelques-uns pour protéger nos côtes; quoi qu'il en soit, c'est avec ces forces qu'on veut dans nos papiers qu'il conduise 60 à 80 transports à Gibraltar, à travers une escadre que l'on fait être de 50 vaisseaux de ligne, sans compter ceux que peuvent lui fournir les Hollandois. Mais ces renforts ne sont pas nécessaires; les vaisseaux Hollandois seront plus utiles à nos ennemis, en restant à portée de nos côtes qu'en s'éloignant; ils

24 Août 1782.

h

nous forceront nécessairement à nous diviser.

Malgré l'arrivée de la flotte de la Jamaïque , qui nous a procuré un bon nombre de matelots , nous n'en avons pas assez pour équiper nos vaisseaux ; on a fait ces jours derniers une presse très-vive dans les environs de cette Ville.

On ne compte pas moins de 25 vaisseaux de guerre en construction dans les arsenaux de Deptford , de Woollwich , de Chatham , de Sheerness & d'Harwich , de Portsmouth & de Plymouth. Il y en a un de 110 canons , un de 100 , un de 98 , deux de 90 , huit de 74 , un de 64 , cinq de 50 , un de 35 & un de 32. On en compte encore dans les ateliers particuliers sur la Tamise , 10 de 74 , deux de 64 , & 3 frégates. Mais il y en a beaucoup qui sont à peine commencés ; cela n'empêche pas nos papiers de faire des plans pour les armer & les équiper ; ils ajoutent même à ces constructions , beaucoup d'autres qui doivent être reprises aux frais de plusieurs Comtés. Celui de Suffolk en a offert un ; on est parti de là pour donner l'état de ceux que les différentes Provinces peuvent donner ; & on les porte à 3 de 100 canons ; 5 de 90 ; 17 de 74 ; 5 de 64 ; 10 de 50 ; 5 de 44 ; 5 de 36 , & 2 de 30. Mais un de nos papiers détruit ainsi ce bel édifice , qu'il appelle un Château de cartes.

• La démarche du Comté de Suffoick & l'affecta-

sion avec laquelle il se pique d'être le premier à offrir un vaisseau de ligne au Gouvernement, est dans le fait une tentative ridicule. Où le construira-t-on ? y a-t-il un lieu dans la G. B. où on le puisse ? y a-t-il un seul chantier dans le Royaume qui ne soit pas occupé ? S'il s'en trouve un, selon la doctrine de l'ancienne opposition, les Lords de l'Amirauté actuelle méritent d'être pendus.

L'Irlande, dit un autre papier, n'est pas encore contente ; il s'en faut de beaucoup. Le Lord Charlemont, M. Grattan & les deux Chambres du Parlement de Dublin ne font pas l'Irlande. M. Flood a pour lui les volontaires, & ils lui feront gagner sa cause bonne ou mauvaise. Tous les avis de ce Royaume, à l'exception de ceux dits officiels, démontrent ; 1°. que M. Flood remue ciel & terre pour s'assurer l'appui de ces terribles volontaires ; 2°. que ceux-ci font au moins la moitié du chemin ; 3°. que si M. Flood est l'homme du peuple désarmé, M. Flood est l'homme du peuple armé ; qu'au premier jour paroîtront des résolutions calquées sur celles déjà dictées par M. Flood. — La paix, & la paix prompte, est nécessaire pour calmer cet orage.

Les amis du Lord Shelburne ont publié quelques-unes de ses lettres adressées au comité de Wiltshire en 1780. On vient d'en publier de dates antérieures qu'il a écrites aussi dans le tems qu'il étoit Secrétaire d'Etat pour faire connoître à la Nation comme il pensoit alors.

9 Août 1766, au Chevalier Henri Moore, Gouverneur de New-Yorck. S. M. m'ordonne de vous témoigner toute la satisfaction qu'Elle éprouve du bonheur de ses Sujets, qui provient des soins & de la considération de son Parlement ; mais j'ai ordre de vous signifier en même-tems que comme il est du devoir indispensable de ses Sujets en Amérique

d'obéir aux Actes de la Législation de la G. B. , le Roi attend & exige une prompte & complète obéissance à ces mêmes Actes. Ainsi je suis persuadé que l'Assemblée ne perdra aucune des occasions qui s'offriront de prouver à S. M. que le Peuple de New-York ne cédera à aucune autre partie de ses Sujets en devoir , loyauté & soumission aux Loix que le Roi & le Parlement ont jugé devoir faire pour l'avantage & la protection des Sujets Britanniques.

13 Septembre 1766, au Gouverneur Bernard. S. M. voit avec beaucoup de chagrin qu'il reste quelque levain de mécontentement dans la Colonie de la baie de Massachusetts , ou qu'on agite mal-à-propos certains points tendans à renouveler des disputes , que tout ami de l'Amérique devrait désirer qu'on oubliât. L'Amérique a vu le Parlement de la G. B. donner l'attention convenable à toutes les plaintes des Provinces justement fondées , quoiqu'elles aient paru à ce Parlement manquer de formes de la part de plusieurs Colonies ; & bien que la Législation soit déterminée à exercer & à corroborer , en toute occasion fondée , son pouvoir législatif sur les Colonies , il n'y a point de doute qu'elle ne l'exerce avec des égards dûs à la nature de leur connexion avec la Métropole.

Au même , le 17 Septembre. J'ai la satisfaction de vous informer que S. M. est contente de votre conduite , & qu'elle approuve que vous ayez fait usage du pouvoir dont vous êtes revêtu par la constitution de la Province , en vous opposant à la nomination des Conseillers dans la dernière élection. Ceux qui ont dressé la présente charte , ont très-sagement ordonné que ce pouvoir seroit placé dans le Gouverneur , pour arrêter en certaines occasions l'usage indiscret qu'on pourroit faire du droit d'élire des Conseillers , droit qui a été accordé par la charte à l'Assemblée , ce qui peut rendre en certains tems par un exercice non convenable , à troubler les

délibérations de cette partie de la législation. C'est pourquoi tant que l'Assemblée exercera son pouvoir d'élection à l'exclusion des principaux Officiers du Gouvernement, dont la présence y est si nécessaire pour faciliter l'expédition des affaires, on ne doit pas s'étonner que le Gouverneur de S. M. fasse usage des droits dont il est revêtu pour exclure du Conseil ceux dont le zèle mal entendu pourroit lui suggérer des résolutions dangereuses.

F R A N C E.

De VERSAILLES, le 20 Août.

Le 4 de ce mois le Roi a nommé à l'Evêché d'Angers, l'Evêque de Tarbes; à l'Abbaye de Bourgueil, Ordre de Saint-Benoît, Diocèse d'Angers, l'Evêque Duc de Langres; & à l'Abbaye de la Chaume, même Ordre, Diocèse de Nantes, l'Abbé Meslé de Grand-Clos, Vicaire - Général de St-Malo.

Le Comte de Moustier, Ministre Plénipotentiaire du Roi près l'Electeur de Trêves, de retour ici par congé, eut l'honneur d'être présenté à S. M. le 11 de ce mois, par le Ministre des affaires étrangères.

La Cour a pris le 15 de ce mois le deuil à l'occasion de la Reine douairière de Suède : il durera jusqu'au 4 Septembre.

De PARIS, le 20 Août.

Nous n'avons point de nouvelles de l'Armée combinée depuis le 2 de ce mois, qu'on disoit l'avoir vue près de Belle-Isle.

Il faut qu'elle se soit élevée en mer , & qu'elle ait fait route pour sa destination , puisqu'aucun navire arrivé dans nos Ports ne l'a rencontrée. Si elle étoit restée sur nos côtes , il est impossible qu'avec les vents de sud-ouest qui ont régné , quelques uns de ses petits bâtimens ne fussent pas rentrés. Peut-être actuellement est-elle à Cadix.

Le 3 , plusieurs navires de l'Isle d'Aix se mirent en mouvement & furent dans la rade des Basques ; le lendemain le *Protecteur* essaya de mettre à la voile avec 17 bâtimens qui le suivoient ; mais ils furent forcés de se remettre en rade. On a su depuis que ces convois rassemblés à l'Isle d'Aix ont essuyé de grands coups de vent dans la nuit du 7 au 8 ; ils furent si violens , qu'une trentaine de bâtimens chassèrent sur leurs ancres , que quelques uns les perdirent ; l'*Andromaque* fut jetée sur l'Isle de Rhé , où son gouvernail reçut quelque dommage. Cependant ces bâtimens n'ont pas souffert beaucoup d'avaries , puisqu'elles ont été réparées au bout de quelques heures ; & comme le vent tournoit au nord-est , on écrit de la Rochelle qu'ils auront pu sortir le lendemain ; cependant on doute ici que le tems se soit soutenu assez favorable pour cela.

» Le vaisseau l'*Eveillè* , de 64 canons , commandé par M. le Gardeur de Tilly , écrit-on de l'Orient , a mouillé ici le 8 de ce mois ; il étoit parti le 20 Juin du Cap St-Domingue , pour escorter jusqu'à la Havane un convoi de 6 à 700 hommes de troupes

Espagnoles , que D. Bernard de Galvez y envoyoit , pour remplacer ceux que le Gouverneur de la Havane avoit laissés à Providence. — L'Eveillé avoit pris ensuite dans ce port 700,000 piastres , qu'il devoit porter dans l'Amérique Septentrionale ; mais il les versa sur une frégate de Boston , qu'il rencontra dans la route , & après l'avoir escortée jusqu'à la vue du Cap de Virginie , il fit voile pour l'Europe , selon que le portoient ses instructions. Il n'a mis que 44 jours , dont il s'étoit arrêté 4 à la Havane pour faire ces différens trajets «.

On parle toujours du projet qu'ont les Anglois de secourir Gibraltar ; leurs papiers ne sont remplis que des assurances que la Cour de Londres en a formé le dessein , des préparatifs qui se font pour l'exécuter , & de la liste des vaisseaux qui doivent en être chargés. Quelques personnes que leur imagination emporte , & qui ne voyant que les plans qu'on leur annonce , ne réfléchissent pas sur les obstacles qu'ils peuvent rencontrer , attendent avec impatience des nouvelles de l'arrivée de l'Armée combinée ; elles craignent qu'en éprouvant des retards elle ne donne à l'Amiral Howe le tems d'arriver à Gibraltar en même-tems qu'elle ; elles observent qu'obligée de rentrer à Cadix pour 10 ou 12 jours , elle laissera libre l'entrée du Détroit : on peut leur répondre que l'escadre entière de l'Amiral Howe ne rentrera pas dans ses ports , sans avoir vu passer le convoi qui est attendu des Indes Occidentales ; qu'elle a besoin de faire de l'eau & des vivres , ainsi que les Espagnols ;

qu'il faudra un peu de tems pour rassembler , équiper & approvisionner les transports destinés à cette expédition , s'il est vrai qu'on l'a en vue ; que quand même le Lord Howe marcheroit avec des forces suffisantes vers cette place ; quand même il battrait la flotte ennemie , ce qui est la plus forte des suppositions , les vivres , les munitions , les troupes qu'il jetteroit dans Gibraltar , n'empêcheroient point que cette place ne fût attaquée le lendemain de son départ , & ne fût enlevée ; comme tous les militaires de l'Europe conviennent aujourd'hui qu'elle le fera.

Mais à quoi bon tant de suppositions ? est-il bien vraisemblable que les Anglois se décident à abandonner leurs côtes pendant 2 ou 3 mois , & à les laisser à la merci des Hollandois , quoiqu'ils feignent de ne pas les craindre , pour aller combattre à 300 lieues de-là une escadre supérieure d'un tiers à la leur , pour courir les risques de voir leurs efforts , même les plus heureux , devenir inutiles , parce que ne pouvant pas mouiller dans la baie de Gibraltar , leurs transports seroient pris ou détruits par les chaloupes canonnières , les batteries flottantes & les batteries de terre , qui , à cette époque , domineront entièrement la baie. Il sembleroit que tout porte à croire que l'Amiral Howe ne cherchera pas à troubler des opérations qu'il lui est de toute impossibilité de faire manquer.

Les Anglois portent à 38 vaisseaux l'escadre que l'on prétend que cet Amiral doit conduire à Gibraltar; elle est, comme l'on voit, bien inférieure à celle qu'elle doit trouver prête à lui en fermer le chemin; mais pour avoir ce nombre, il faut laisser les côtes de la G. B. dégarnies, ce qu'il n'est pas vraisemblable qu'on se propose; & la nécessité de les protéger doit forcer à le diminuer.

On a observé plusieurs fois que les listes de la marine Angloise sont fort exagérées; nous avons donné en 1781 (1) un Errata à celle insérée dans *l'Etat militaire naval, Nobiliaire, Ecclésiastique, Civil & Particulier de la G. B.* pour la même année; la même personne qui nous l'avoit fait passer, vient de nous en adresser un pour l'année 1782; nos Lecteurs seront bien-aisés de le trouver ici; & nous observerons à ceux qui voudront le comparer avec l'Almanach de la G. B., qu'il se rapporte aux pages 63 jusques & compris 75.

Vaisseaux.

Le *Barfleur*, de 90, aux Isles, vieux vaisseau. Le *Bleinheim*, 98, n'est que de 90, hors d'état de servir. Le *Formidable*, 98, aux Isles, n'est que de 90. Le *Namur*, 90, aux Isles, a été oublié. Le *Sandwich*, 90, arrive de la Jamaïque, a besoin de fortes réparations. L'*Océan*, 98, avec l'Amiral Howe, n'est que de 90; vieux vaisseau.

(1) Voyez le Journal du 5 Mai 1781, page 33.

L'Achillus, 60, vieux vaisseau hors de service.
L'Alcide, 74, aux Isles, vieux vaisseau pris sur les François en 1755. **L'Arrogant**, *idem*, vieux vaisseau. **L'Auton**, 54, lisez l'**Anson**. Le **Boine**, 70, n'est que de 68, a besoin de fortes réparations. Le **Burford**, 78, dans l'Inde, n'est que de 64. Le **Bleinheim**, 92, n'est que de 90; vieux vaisseau. Le **Cambridge**, 80, avec l'Amiral Howe, a plus de 50 ans de service. Le **Comte d'Arsois**, 64, vieux vaisseau François. Le **Conquestador**, 64, vaisseau de garde. La **Défense**, 64, dans l'Inde, est de 74. Le **Dreadnought**, 60, vieux vaisseau condamné au mois de Juin dernier. Le **Dragon**, 74, vieux vaisseau hors de service. Le **Dunkerque**, 60, vaisseau de garde. La **Diligence**, 70, vaisseau de garde à Portsmouth. **L'Elisabeth**, 74, usé de service. **L'Effex**, 64, vieux vaisseau, condamné au mois de Juin dernier. Le **Foudroyant**, 74, avec l'Amiral Howe, est de 80. Le **Fame**, 74, aux Isles, usé de service, avoit été condamné à Sainte-Lucie. Le **Ferme**, 60, vieux vaisseau hors de service. Le **Kent**, 74, *idem*. **L'Hercule**, 74, aux Isles, vieux vaisseau. Le **Héros**, 74, dans l'Inde, vieux vaisseau. **L'Intrépide**, 64, arrive de la Jamaïque, a besoin de fortes réparations. Le **Lenox**, 74, vaisseau de garde en Irlande. Le **Lion**, 74, aux Isles, n'est que de 64, usé de service. Le **Mars**, 74, vieux vaisseau affecté aux prisonniers. Le **Medway**, 60, le **Montmouth**, le **Monarca**, 70, dans l'Inde, usés de service. Le **Neptune**, 90, est depuis plusieurs années en reconstruction. Le **Housuch**, 64, aux Isles, lisez le **Nonsuch**. Le **Orford**, 70, lisez l'**Oxford**, vieux vaisseau servant d'hôpital. La **Princesse Amélie**, 80, avec l'Amiral Howe, vaisseau ruiné, a plus de 50 ans. Le **Prince de Galles**, usé de service. Le **Prothée**, 74, aux Isles, n'est que de 64; vieux vaisseau François. Le **Russek**, 74, arrivé

de la Jamaïque , a besoin de fortes réparations. Le *Royal William*, 84, vieux vaisseau, n'a pas servi depuis la guerre dernière. Le *Robust*, 74, revient des Isles, usé de service. La *Revenge*, 64, vieux vaisseau. La *Sainte-Anne*, 54, vieux vaisseau ; condamné au mois de Juin dernier. Le *Téméraire*, de 74, *idem*. Le *Terrible*, 74, brûlé en Amérique Septentrionale le 5 Septembre 1781. Le *Tigre*, 64, vieux vaisseau hors de service. Le *Thunderer*, 74, péri à la Jamaïque en 1780. L'*Yarmouth*, 64, aux Isles, vieux vaisseau. Le *Warspite*, 74, vieux vaisseau de garde à Portsmouth.

Frégates.

L'*Aurore*, 28 c., est de 32. L'*Alcmène*, 32, n'est que de 26, vieille frégate Française. L'*Affurance*, 42, aux Isles, est de 44. La *Belle-Poule*, 36, n'est que de 32. Le *Crescent*, 28, pris en Europe en Juin 1781, par les François. La *Danaë*, 32, n'est que de 26 ; vieille frégate. Le *Dromedari*, 30, vaisseau de garde aux Dunes. L'*Eolus*, 32, est de 34. La *Fortune*, 42, aux isles, lisez, la *Fortunée* n'est que de 36. Le *Janus*, 44, revient des Isles. Le *Laurel*, 28, péri près la Martinique en Octobre 1780. Le *Launceston*, 44, hors de service. La *Licorne*, 32, vieille frégate. La *Mnerva*, 38, n'est que de 36. La *Nymphe*, 36, n'est que de 32. L'*Oiseau*, 32, n'est que de 26. La *Persévérance*, 32, aux Isles, est de 36. La *Pallas*, 36, n'est que de 32. La *Prudente*, 36, *idem*.

Sloops.

Le *Béaver*, 14 canons, perdu en Amérique en 1780. L'*Oronoque*, 14, est une frégate de 22 prise en Amérique le 31 Janvier dernier par les François. Le *Shark* 14, péri en 1780.

Vaisseaux en construction.

Le *Royal-Souverain*, 100 canons. Ce vaisseau

devoit être prêt pour le mois de Juillet 1780. Le *Médiateur*, 44, est en croisière. Le *Polyphème*, 64, est en armement. Le *Succès*, 32, est aux Isles.

Le même Citoyen à qui nous devons les détails précédens, nous fit passer la même année un Tableau des pertes que l'Angleterre avoit faites en bâtimens de guerre depuis le commencement des hostilités avec l'Amérique, la France & l'Espagne; il a bien voulu le continuer cette année & nous le faire passer; ce Tableau se joint naturellement à celui que nous avons donné (1); dont il forme la suite; nos Lecteurs, en les réunissant, pourront le comparer à celui qui a paru dans plusieurs papiers.

Vaisseaux.

Le *Terrible*, de 74 canons, brûlé près de New-Yorck, le 5 Septembre 1781. L'*Hector*, 74, vient de couler bas en entrant à la Jamaïque. (Pri e François.) L'*Annibal*, 50, pris dans l'Inde par les François, au mois de Février dernier.

Frégates.

Le *Charron*, de 44 canons, brûlé en Amérique Sept. le 19 Octobre 1781, par les François. L'*Iris*, 32. Le *Richmond*, 32. La *Guadeloupe*, 28, prises en Amérique Sept. le 19 Octobre 1781, par les François. La *Santa Monica*, 36, périt près Tortola, le 28 Avril 1782. Le *Castor*, 36, pris en Europe par les François, au mois de Juin 1781. Le *Southampton*, 32. Le *Pelican*, 24, périt à la Jamaïque le premier Août 1781. Le *Greyhound*, 28, péri aux Danes au mois d'Août 1781. Le *Chevalier Bathurst*, 24 pris à Pensacola, en 1781, par les Espagnols. Le *Scarborough*, 24. Le *Deal-Castle*, 24, périt à la Jamaïque, en 1781. Le *Seahorse*, 28, péri dans

(2) Voyez le Journal du 28 Juillet 1781, page 169.

l'Inde, en 1781. Le *Fowey*, 24, coulé bas en Amérique Sept. le 19 Octobre 1781, par les François. La *Blanche*, 32, péri à la Jamaïque en 1781. La *Thétis*, 32, coulé bas à Stè-Lucie, en Mai 1781. Le *Solebay*, 28, brûlé en Amérique, le 26 Janvier 1782. Le *Hinchinbroke*, 28, naufragé à la Jamaïque, en Février 1781. La *Sybille*, 28, prise en Amérique, en 1782, par les Espagnols. La *Barboude*, 28. L'*Orenoque*, 22. Le *Rodney*, 12, pris en Amérique, par les François, le 31 Janvier 1782.

Sloops.

L'*Atalanta*, de 14 canons, pris en Amérique Sept. le 27 Mai 1781, par les Américains. Le *Trépasséy*, 14, pris en Amérique Sept. le 27 Mai 1781, par les Américains. Le *Mentor*, 18. Le *Port Royal*, pris par les Espagnols à Penacola, en 1781. La *Jamaïca*, 18. Le *Beawers-Prize*, 18. Le *Victor*, 14. Le *Cameleon*, 16. Le *Barbadoës*, 16. Le *Tack*, 16, pris en Amérique Sept. en 1781, par les François. Le *Savage*, 16. Le *Hazard*, 8, pris en Amérique Sept. en Août & Septembre 1781, par les Américains. La *Furi*, 14, pris dans la Méditerranée, au mois de Novembre 1781, par les Espagnols. Le *Rattlesnake*, 14, pris en Amérique, en 1781. L'*Elenora*, 10. Le *Lord North*, 14, pris en Amérique Sept. en 1781. Le *Sylph*, 18, pris en Amérique par les François, le 31 Janvier 1782. Le *Général-Monk*, 18, pris en Amérique Sept. en Avril 1782, par les Américains. Le *Loyaliste*, 14, pris en Amérique, en 1781, par les François. L'*Alligator*, 18, pris en Europe par les François, le 26 Juin 1782.

Cutters.

Le *Spéedwel*, de 18 canons. Le *Tartar*, 18. La *Résolution*, 18. Le *Collector*, 20. Le *Linch*, 20, pris dans la Méditerranée par les Espagnols, aux mois d'Octobre & de Novembre 1781. Le *Fly*, 14, pris en Amérique Sept. en 1781, par les Américains. Le *Hope*, 12, pris en Irlande par un corsaire Fran-

çois, en Août 1781. L'*Amélie*, prise en 1781, par une frégate Française. Le *Rambler*, 8, pris en Amérique Sept. le 19 Octobre 1781, par les François. Le *Stormont*, 16, pris en Amérique par les François, le 31 Janvier 1782.

Goëlettes.

La *Mouche*, de 14 canons, pris en Amérique en 1781, par les François. L'*Elizabeth*, prise en Amérique Sept. en 1781.

Paquebots.

Le *Mercuri*, de 8 canons, pris en Europe le 16 Juin 1781, par un corsaire Américain. La *Couleuvre*, prise en Europe, le 20, par *idem*. La *Diligence*, prise en Amérique, en Septembre 1781, par les Espagnols. L'*Adder*, 14, pris le 20 Juin 1781, par les Américains. La *Queen-Charlotte*, prise en Amérique Sept. en 1781. Le *Courier*, 6, pris en Europe par les François, en Février 1782. L'*Eagle*, pris en Amérique Sept. en 1781, par les Américains. Le *Prince William-Henri*, pris par les mêmes, le 18 Janvier 1782.

Brûlots.

Le *Firebrand*, sauté en l'air en Europe, en Septembre 1781. Le *Vulcan*, coulé bas en Amérique Sept. par les François, le 19 Octobre 1781. L'*Infernal*, perdu en Europe en 1781.

Bâtimens armés.

Le *Britannia*, de 20 canons, péri dans la mer du Nord, en Janvier 1782. Le *Two-Brothers*, pris en Amérique Sept. par les François, le 19 Octobre 1781. La *Défiance*, le *Formidable*, le *Spitfire*, par les mêmes.

Aviso.

Le *Henri*, de 8 canons, pris en Amérique le 31 Janvier 1782, par les François.

RÉCAPITULATION.

Vaisseaux. Pris. Pérés, brûlés ou coulés bas.

.	.	.	.	1	.	.	2
Frégates,	.	.	10	.	.	12	

Sloops, . . .	14	. . .	6
Cutters, . . .	10	. . .	
Goëlettes, . . .	2	. . .	
Paquebots, . . .	8	. . .	
Brûlots, . . .		. . .	3
Bâtimens armés, . . .	4	. . .	1
Avisos, . . .	1	. . .	

50

24

Le corsaire de Dunkerque la *Sophie*, Capitaine Moulton, a pris dans une course qu'il vient de faire, l'*Elisabeth*, de 40 tonneaux, chargée principalement de harengs blancs; la *Liberté*, allant de Liverpool à Corke, avec un chargement de sel & d'autres marchandises; le *Briggy*, venant de Liverpool, & allant à Guernesey, chargé de vin & de liqueurs; le *Fischer*, venant d'Ecosse, en allant aussi à Guernesey, chargé de charbon de terre; la *Dove*, chargée d'écorces d'arbres pour les Tanneurs; le *Wilhelm* & le *Janus*, expédié de Liverpool pour Corke, avec eau-de-vie, bœuf, suif, savon & autres marchandises. Le Capitaine Moulton n'ayant pas assez de monde pour amariner ce dernier bâtiment, y a mis le feu, de crainte qu'il ne fût repris par l'ennemi, & il a envoyé les autres dans différens ports du Royaume.

» Le 14 Juillet, écrit-on des Sables d'Olonne, sur les 11 heures du matin, nous apperçûmes dans le N. O. plusieurs bâtimens cinglant vers le pertuis Breton: d'abord on ne distingua pas s'ils étoient François ou neutres; mais 2 heures après, 4 corsaires les ayant chassés, ils mirent le cap à terre, ce qui nous les fit présumer de notre Nation, & qu'ils

vouloient se réfugier en notre port. Ils étoient convoyés par une corvette, qui leur fit signal de gagner le port le plus voisin. Les corsaires ayant eu connoissance de ce signal, forcèrent de voiles pour les joindre. Leurs efforts furent inutiles : le convoi entra dans le port à 3 heures du soir, sans avoir essuyé un seul coup de canon. La corvette qui s'étoit toujours tenue à sa queue, pour le couvrir, l'ayant vu en sûreté, cargua une partie de ses voiles, & s'approcha de la batterie de St-Nicolas, pour en être secourue en cas de besoin. Après cela, elle assura son pavillon par un coup de canon à poudre, suivi de plusieurs autres à boulet, dirigés sur un sloop, corsaire qui se trouvoit à la portée de son canon, & qui venoit pour l'attaquer. Deux autres corsaires mâtés en longre n'étoient pas fort éloignés, & paroissoient disposés à couper le chemin à la corvette, si elle avoit tenté de gagner le large. Le sloop, à la seconde volée de la corvette, accepta le combat & lui envoya sa bordée. L'Anglois avoit pour lors les amures à tribord & le cap au S. E. Le François les avoit à bas-bord & le cap sur St-Nicolas. Le feu fut très-vif de part & d'autre, & le combat dura trois quarts d'heure, pendant ce tems un briq corsaire de 20 canons venoit à toutes-voiles. Le Commandant de la corvette, voyant qu'il ne pouvoit résister au feu de ces 4 ennemis, prit le parti d'entrer en ce port, quoiqu'il se fût battu jusqu'à l'arrivée du briq, la mer qui étoit sur le point de se retirer ne lui permettant pas de rester plus long-tems sous la batterie. Cette corvette se nomme le *Triomphe*, elle est percée pour 16 canons & n'en a que 12 en batterie, dont 2 de 4 livres de balles, & 10 obusiers de 12 ; elle a aussi 8 pierriers & 90 hommes d'équipage. L'Officier auxiliaire qui la commande se nomme M. Bertrand de Quérangaing, de Brest. La manière dont il a agi en cette circonstance lui fait honneur. Son bâtiment n'a reçu qu'un boulet qui

a traversé son foc. On ignore le dommage que peut avoir enduyé l'ennemi a.

Le tems que nous éprouvons constamment depuis quelques semaines, ramène incessamment l'attention sur les récoltes ; celle du vin, l'année dernière, a été très-considérable ; elle promet de ne l'être pas moins cette année, qui cependant est tardive. Que de sujets d'inquiétudes , & quelles pertes pour les Propriétaires , si à la surabondance des vins se joignoit leur mauvaise qualité. Il y a deux moyens propres à prévenir cet accident, c'est de prendre la vendange plus à propos , & de mieux façonner les vins. Ces deux moyens paroissent également nécessaires , & l'un ne semble pas devoir être plus négligé que l'autre. Ils sont exposés dans deux Ouvrages de M. Maupin , avec les faits & les expériences, qui prouvent l'efficacité de sa manipulation , pour rendre les vins meilleurs & moins verts. Cette manipulation est un secours dont les Vignobles ne peuvent se passer , & dont, pour leur propre intérêt , on ne peut trop les exciter à faire usage (1).

(1) Ces ouvrages sont *la richesse des vignobles , partie des vins formant le complément de la nouvelle manipulation générale des vins , contenant ; 1°. la description d'une nouvelle fouloire économique à double usage ; 2°. les principales expériences de la nouvelle manipulation des vins en France & dans les pays étrangers , & notamment sur les vins les plus fins de la Bourgogne & de la Champagne ; 3°. le procédé pour la manipulation & l'amélioration des*

(186)

Le 13 de ce mois , M. l'Archevêque de Paris s'est transporté chez les Dames Religieuses de l'Union-Chrétienne , dites de St-Chaumont , rue St-Denis , pour y faire la bénédiction de la nouvelle Eglise qu'elles viennent de faire construire , d'après les dessins & sur la direction de M. Couvers , Architecte de Madame la Princesse de Conti , qui en posa elle-même la première pierre le 28 Avril de l'année dernière. Après la cérémonie de la bénédiction , il a célébré la Messe au Maître-Autel ; il est rentré ensuite dans l'Eglise pour l'examiner , & il a paru fort satisfait tant de la disposition que de la décoration & exécution de ce Temple ; il a sur-tout beaucoup admiré le tableau de l'Autel , qui est de M. Menageot , & qui est un don de Madame la Princesse de Conty.

Les Numéros sortis au tirage de la Loterie Royale de France , du 16 de ce mois , sont : 79 , 18 , 81 , 87 , & 13.

vins ; 4°. un moyen particulier pour les conserver ; à Paris , chez Mufier & Gobreau , quai des Augustins ; prix 3 liv. 12 s. — *Théorie ou leçon sur le tems le plus convenable de couper la vendange dans tous les pays & toutes les années , avec l'exposé critique des différentes manières en usage dans les Royaumes pour la manipulation des vins , & la réfutation de quelques-uns des écrits publiés dans ces derniers tems sur la même matière ; suivi de nouveaux éclaircissements sur la nouvelle fouloire & le tems juste du décuvement des vins ; à Paris , chez les mêmes , prix 3 liv. 6 s.*

De BRUXELLES , le 20 Août.

ON dit qu'il est arrivé ici un ordre de S. M. I. pour exiger les démissions des Commandans , Grands - Majors & Aides-Majors des différentes Villes des Pays-Bas Autrichiens , à l'exception de ceux de Luxembourg & de la Citadelle d'Anvers.

Les Conseillers du Conseil Souverain de Brabant, qui à leur installation payoient à l'Etat une finance de 8000 florins , sous le titre de *Medionat*, n'en payeront plus à l'avenir que 4000 , afin de ne point écarter de ce Conseil les Jurisconsultes éclairés , dont la fortune est modique.

Les nouvelles de Hollande parlent toujours des plaintes formées par diverses Provinces & Villes , au sujet de l'inaction de la Marine de la République. Les Députés de la Ville de Leyde ont fait à l'assemblée des Etats de Hollande & de Westfrie , au nom & par l'ordre exprès de leurs Principaux , des propositions très-fortes.

» Le préambule contient un exposé général des résolutions prises par les différentes Provinces , & des plaintes sur le peu d'exécution qu'elles ont eues. Les propositions sont au nombre de 4. La 1^{re}. contient à l'exemple de la Zélande , demande de la copie des ordres envoyés aux Officiers, Commandans de la Marine de la République, par le Prince Stadhouder, depuis 18 mois. La 2^e. qu'il soit recherché pourquoi depuis le départ du Chevalier Yorke, les Capitaines Satynk, Volbergen & Prooyen, n'ont pas d'abord été avertis de la rupture. La 3^e. demande les raisons qui ont empêché que les vaisseaux des Capitaines

Bruyn, Van-Kinkel & Bauws, se soient trouvés au combat de Doggersbanks ; pourquoi l'on a tardé si long-tems à réparer les vaisseaux qui y avoient souffert ; pourquoi on a négligé de faire rentrer dans les ports de Hollande, 9 navires de la Compagnie des Indes, dont 6 sont à Cadix & 3 à Drontheim ; pourquoi pouvant nuire au commerce des Anglois dans la Baltique, & sur-tout enlever leurs transports de troupes Allemandes, on ne s'est pas même mis en devoir de le tenter ; pourquoi l'ennemi se montra-t à la vue du Texel, l'escadre Hollandoise n'en est pas sortie pour la combattre ; pourquoi enfin la République, quoique abondamment pourvue de frégates, de sloops & de cutters, n'en envoie aucun pour protéger, du moins sur les côtes, les navires marchands & les Armateurs. Par la 4^e. on desire que ces propositions soient communiquées à tous les Membres de l'union ».

Il paroît que le Stadhouder a répondu d'avance à toutes ces plaintes ; on lit du moins un extrait des registres des résolutions des Etats-Généraux, en date du 5 Juillet, où il est dit que le Stadhouder s'étant rendu à l'assemblée du comité tenue ce jour-là, exposa aux Députés la conduite qu'il avoit tenue relativement à la flotte depuis les derniers jours de Mai ; il en résulte que la force considérable des ennemis n'a pas permis à l'escadre Hollandoise de sortir du Texel, jusqu'à ce qu'on fût instruit de l'arrivée de l'armée combinée de France & d'Espagne. Cette conduite a eu le suffrage des Etats-Généraux. Une remarque singulière qu'on a faite en Hollande sur cette résolution, c'est qu'elle n'a paru d'abord dans aucun papier de la République ; que

c'est dans une Gazette étrangère qu'elle a été insérée pour la première fois , & que c'est de-là qu'elle a passé dans celles de Hollande.

» Dans une assemblée extraordinaire des Etats de Frise du 17 Juillet, lit-on dans une lettre de Leeuward, on a beaucoup délibéré sur les causes de l'inaction actuelle de nos forces navales & sur les moyens de la faire disparaître. Le quartier d'Oostergoo étoit d'avis de proposer un million de florins, outre l'impunité en cas de complicité à quiconque pourroit découvrir ceux qui entretenoient des correspondances traîtreuses ou illicites avec l'ennemi. Le quartier des villes objectoit l'inutilité de ces promesses, sur la raison que les causes de l'inaction actuelle étoient suffisamment développées dans les rapports faits par les Collèges de l'Amirauté; qu'un particulier ne pouvoit jamais être en état de découvrir les trahisons aussi bien que les Administrateurs, qu'il n'y avoit d'ailleurs rien qui pût donner lieu à des soupçons de correspondance illicite; & qu'enfin les loix du pays étoient suffisantes dans ces sortes de cas. Le quartier d'Oostergoo répondit qu'un particulier complice d'une trahison, pourroit être attiré par l'appas d'une grosse récompense à révéler ceux qui le font agir plus aisément que par le Souverain, qui ne pouvoit tâter que dans le mystère; qu'une pareille promesse pourroit procurer des éclaircissemens de l'Angleterre même «.

» On parle toujours de paix; on dit que l'Angleterre a témoigné le désir qu'elle a de la traiter dans un Congrès formé par les Plénipotentiaires des Puissances belligérantes. On ajoute qu'il lui a été répondu de la part de la principale de ces Puissances, qu'on se prêteroit à tous les moyens qui seroient offerts pour accélérer ce grand ouvrage, & qu'en conséquence on ne se refuseroit pas à la tenue d'un Congrès; mais qu'au préalable, il falloit que l'indépen-

dance des Etats-Unis fût reconnue , afin que cette Puissance pût envoyer à cette Assemblée des Plénipotentiaires chargés d'y soutenir ses intérêts. Ce pas préliminaire & indispensable une fois fait , on a lieu d'espérer que les autres difficultés seront bientôt levées , les papiers Anglois qui ont si souvent varié sur ce point , prétendent que le Ministère Anglois n'a plus le même éloignement ; les réponses que l'Amérique a faites à ses propositions , ont dû contribuer à le faire disparaître. Nous lisons dans un de ces papiers , une excellente fable allégorique , qui trouve naturellement sa place ici. Nous nous empressons de nous l'approprier , dans la persuasion qu'elle ne peut que faire beaucoup de plaisir à nos Lecteurs. Ils y reconnoîtront un Ecrivain exercé dans le genre de la Fontaine , & dont les succès ont laissé bien loin derrière lui ceux qui ont essayé de courir la même carrière.

Le Chardonneret en liberté.

Un beau Chardonneret venu du Canada ,
 (On fait cas sur-tout de ceux-là
 Pour la simplicité de leur noble plumage (1)) ,
 D'une Dame de haut parage
 Etoit l'esclave. Bon ! c'étoit pis que cela :
 Le pauvre oiseau vivoit enchaîné dans sa cage ,
 payant par mille efforts d'adresse & de courage ,
 Ce qu'à tous les oiseaux la nature donna ,
 Le boire & le manger (2). Un jour il s'échappa.
 Le voilà sur un arbre. On crut pouvoir l'y prendre.
 Chacun dans le jardin se hâte de descendre.

(1) Le Chardonneret du Canada , dit M. Valmont de Bomare , dans son *Dictionnaire d'Histoire naturelle* , ressemble beaucoup à un Serin , dont la queue , les ailes & la tête seroient noires.

(2) Des Oiseliens sans pitié dressent , pour le vendre mieux , le Chardonneret à tirer deux seaux qui contiennent son eau & sa graine , & qui sont suspendus à une poulie dans une cage ouverte où il est attaché à une chaîne.

Les plus sages disoient : *Voilà l'oiseau perdu,*
 La Dame imprudemment ordonne de lui rendre
 Le lien qu'il avoit rompu.
 Bel appât ! franchement cette Dame étoit folle.
 Il s'envola plus loin. Eh bien donc ! que mes gens
 Tâchent de l'engager à revenir céans ;
 Et je lui donne ma parole
 Qu'il sera libre désormais.
 Libre ! eh ! ne l'est-il pas , dit l'un d'entre eux encore
 Essayons cependant : mais ce fut sans succès.
 J'ai , répondit l'oiseau , ce que tu me promets :
 A ta Dame il faudroit quelques grains d'ellébore.
 Qu'ai-je besoin de ses bienfaits ?
 Sers-là , toi , c'est ton lot , rampe sous sa puissance.
 Moi , je chéris l'indépendance :
 Eh ! vive les Chardonnerets !
 Une fois hors de cage , ils n'y rentrent jamais.

 D'un tableau qui paroît choquer la vraisemblance ,
 Permis à qui voudra de s'appliquer les traits.
 Sur le nom de la Dame on voit que je me tais :
Honny soit donc qui mal y pense.

PRÉCIS DES GAZETTES ANGLOISES , du 14 Août.

IL faut prendre son parti sur l'Amérique & sur Gibraltar ; il le faudra peut-être prendre aussi sur les Indes Orientales. Notre position y est très-critique ; & si Sir Edouard Hughes y essuye quelque échec avant l'arrivée de Bickerton , qui ne peut y être qu'à la fin de cette année , un miracle seul peut sauver Madraff. Toutes les Puissances du pays sont intéressées à la chute de la Compagnie ; & le corps des troupes Françaises qui a joint Hyder Aly , est presque égal à l'armée entière de Sir Eyre Coote.

L'Amérique est indépendante ; l'Irlande veut faire ses loix ; on prétend que l'Ecosse songe à obtenir à son tour ce qu'elle demande , & ce qu'on lui refuse depuis long-tems , la liberté de s'armer pour sa propre défense.

Les Hollandois ont , dit-on , trouvé le secret de

continuer leur commerce sans craindre nos vaisseaux armés. Le pavillon Impérial dont ils couvrent leurs opérations mercantiles, dérouté nos Armateurs. Ils ont envoyé une multitude de prises dans nos Ports, mais il a fallu les relâcher sur le serment que les cargaisons appartenoient à des Marchands d'Ostende, d'Anvers, &c.

On écrit de Charles-Town qu'Abraham Della Palba, Juif Portugais, est mort à sa campagne à une lieue de cette Ville, âgé de 142 ans. Il étoit né à Lisbonne la même année que le Duc de Bragance monta sur le trône. Comme il ne laisse aucun descendant, il a ordonné que ses biens qui consistent en 300,000 liv. st. soient distribués en œuvres de bienfaisance & de charité.

On lit dans nos papiers le tableau comparé suivant des exportations de l'Angleterre pour les colonies Américaines & des importations de ces mêmes Colonies en Angleterre, avant l'année 1770. L'objet de ce tableau est de montrer à la Nation ce qu'elle perdra en reconnoissant l'indépendance de l'Amérique.

*Exportations.**Importations.*

	liv. st.		liv. st.
1764 . .	2,513,425 16 0	. .	1,212,346 7 5
1765 . .	2,327,194 11 2	. .	1,186,736 9 2
1766 . .	2,121,632 10 3	. .	1,403,398 10
1767 . .	2,413,319 7 2	. .	1,376,937 6
1768 . .	2,509,835	. .	1,582,472 10
1769 . .	2,476,314 10 5	. .	1,394,385
1770 . .	2,713,471 9 3	. .	1,206,873 16 1

Total . 17,075,203 4 3 . . 9,363,149 18 2

JOURNAL POLITIQUE

DE BRUXELLES.

TURQUIE.

De CONSTANTINOPLE, le 6 Juillet.

CETTE Capitale vient d'éprouver encore un incendie ; il a été causé par la foudre qui est tombée la nuit du 30 du mois dernier au rer. de celui-ci, dans le quartier des Sept-Tours, où plus de 7000 maisons ont été réduites en cendres.

Les dernières lettres d'Albanie portent, que les troubles y règnent toujours ; le Visir Soliman avoit rassemblé 5000 hommes pour mettre à la raison le Bacha Mustapha-Cocha, qui s'est révolté. Il a livré avec ces troupes trois assauts consécutifs à la ville de Giannina, où le Bacha s'est réfugié ; mais il a toujours été repoussé avec perte, & dans le dernier il a été réduit à abandonner son artillerie & ses équipages. On dit que la Porte va faire marcher 10,000 Janissaires contre ces Rebelles.

Le Divan vient de faire publier une Ordonnance, qui défend de fumer dans les rues ; le

31 Août 1782.

i

danger des incendies paroît en avoir été le motif ; on croit que des scélérats se sont souvent servi du feu de leurs pipes pour allumer des artifices qui ont embrasé quelques quartiers. Il n'y a que cette raison qui puisse justifier la rigueur de la peine contre les contrevenans. Tous ceux qu'on trouvera fumant dans les rues seront étranglés sur-le-champ. On assure que le Grand-Seigneur se promène fréquemment *incognito* dans les endroits les moins fréquentés , pour veiller à l'exécution de la loi , & qu'il a fait exécuter lui-même quelques transgresseurs.

R U S S I E.

De PÉTERSBOURG , le 20 Juillet,

IL est arrivé à Cronstadt , pendant le séjour qu'y a fait l'Impératrice , un accident fâcheux ; le feu prit dans un petit dépôt où il y avoit 27 à 30 liv. de poudre ; l'explosion dont on n'a pas su la cause , a tué 2 hommes & en a blessé 10. Trois ou quatre jours après , comme on essayoit sur un vaisseau de guerre un affût de nouvelle invention , par le moyen duquel on peut donner au canon toutes les directions possibles en un moment , le canon dont on se servoit , & qui , par malheur , étoit vieux , creva , endommagea le vaisseau , tua un Major , quelques matelots , & blessa une vingtaine de personnes , au nombre desquelles sont l'A-

Amiral Creigg, & les Vice-Amiraux Suchottha & Tschikoussen.

S. M. I. vient d'accorder à tous les possesseurs de terre, la liberté de faire exploiter pour leur compte les mines d'or & d'argent, ou de tout autre métal qu'ils découvriront dans leurs terres, en payant la dixme ordinaire. Cette exploitation étoit auparavant réservée au Souverain, comme faisant partie des droits régaliens.

D A N E M A R C K.

De COPENHAGUE, le 8 Août.

HIER les deux divisions de l'escadre Russe aux ordres des contre-Amiraux Tschitschagoff & Cruse; destinées à croiser, la première dans la Méditerranée, & l'autre dans la mer du Nord, ont passé le Déroit.

Il y a actuellement dans le Sund 240 bâtimens de diverses Nations, parmi lesquels il y en a 148 Anglois, qui attendent pour retourner chez eux une escorte plus forte que celle qu'ils ont actuellement.

Le Baron de Bismarck, Ministre de Prusse, doit rester ici jusqu'à la conclusion du Traité de commerce projeté entre les deux Cours, ce qui, dit-on, pourra durer encore un ou deux mois; il sera remplacé alors par le Baron de Roth.

D'après un rescript royal qui vient de paroître, tous les passe-ports de mer ne seront donnés à l'avenir que par le Collège

général de Commerce & d'Economie, & par la Chambre générale de Douane & des Rentes des Compagnies des Indes Occidentales & de Guinée. La Chambre les expédiera en latin pour la navigation des Indes Occidentales, & le Collège donnera tous les autres passe-ports.

ALLEMAGNE.

De VIENNE, le 10 Août.

ON est toujours fort occupé de l'affaire du Secrétaire du Cabinet, Gunther, qui a été arrêté il y a quelque tems & qui est accusé de correspondances illicites; si le fait est prouvé, cet abus coupable de confiance sera sans doute sévèrement puni.

On dit que le Grand-Seigneur envoie à S. M. I. 26 chevaux de la plus grande beauté, qu'ils sont en route & qu'on les attend incessamment ici.

La Chambre d'Assurances pour le commerce établie à Trieste sous la direction de M. Bellette, dont le fonds est actuellement de 500,000 florins en 1000 actions, vient de payer à ses actionnaires un gain de 57 florins, 34 kreutzers par action, du premier Juin 1781 au 31 Mai 1782; elle a cependant fait une perte de 110,000 florins pendant cet intervalle.

» Le jour de l'arrivée de l'Empereur dans le camp qui doit être assemblé près de cette Ville, écrit-on de Prague, & qui sera composé de 80,000

hommes, n'est pas encore fixé ; mais on fait que les exercices commenceront le 10 Septembre. Les illustres Voyageurs du Nord y sont attendus le 13 ; ils ne comptent rester ici que 7 jours. — On assure que l'Archevêque d'Olmütz doit envoyer son Suffragant à Vienne, pour y passer par l'examen épiscopal. On en conclut que tous les Evêques nommés à des Evêchés, seront à l'avenir assujettis à un pareil examen avant leur consécration. — Depuis quelque tems, lisons-nous dans nos lettres de Transylvanie, cette Province est infestée d'une bande de voleurs qui se cachent dans le territoire des Turcs ; leur nombre est considérable, & si on n'emploie pas tous les moyens pour les capturer, ils feront désertir beaucoup d'habitans qui demeurent sur les frontières. Bien des familles sont déjà venues se retirer à Carlsburg & à Hermannstadt.

De HAMBOURG, le 12 Août.

LA plupart des Puissances maritimes que le fléau de la guerre n'a point gagné, ont senti la nécessité de se confédérer pour l'empêcher de s'étendre sur leurs Etats. C'est à ce sentiment que l'on doit la confédération du Nord, & l'empressement avec lequel divers Etats se sont empressés d'y entrer. Le Portugal qui avoit été invité a long-tems suspendu toute démarche à cet égard. Il paroît que tant qu'il a compté sur la protection de l'Angleterre, il n'en a point cherché ailleurs. Les circonstances ayant changé, la Grande-Bretagne paroissant décliner, & la Puissance navale par laquelle ses possessions en Europe se trouvent cir-

consignées augmentant en forces , il a demandé à accéder à la neutralité armée , & l'acte qui en est , dit-on , déjà conclu & signé par les Plénipotentiaires respectifs , n'a plus besoin à présent que d'être échangé.

Selon des lettres de Pétersbourg , l'Impératrice paroît décidée à déployer toutes les forces pour faire rentrer la Crimée dans l'obéissance du Kan-Sahim-Guerai ; 30,000 hommes qui se trouvent sur les frontières de cette péninsule , ont eu ordre d'y entrer ; on attend avec impatience le parti que prendra le Grand-Seigneur à cet égard , s'il se déclarera en faveur du Kan dont les Tartares ne veulent plus , ou en faveur de celui qu'ils ont élu après avoir chassé l'autre.

On lit dans plusieurs papiers que l'on a reçu à Constantinople des lettres d'Alep qui vont jusqu'au 11 Juin. L'escadre Française aux Indes orientales , disent-elles , étoit à Cochin & causoit beaucoup d'inquiétude à Bombay ; Hyder-Aly loin de s'être retiré s'étoit avancé dans les environs de Madras , & les principaux établissemens des Hollandois étoient en sûreté.

On lit ici une liste des Bâtimens partis en 1781 de Stockholm avec des cargaisons ; le nombre en est porté à 766. Les manufactures de salpêtre dans le Royaume de Suède , font tous les jours de nouveaux progrès ; on en fabrique annuellement jus-

qu'à 35,000 lipsfund , ce qui revient à 525,000 livres.

Le procès survenu depuis plusieurs années entre l'Electeur & le Magistrat de Cologne , relativement à la Jurisdiction de cette ville , & qui est maintenant à la Cour Souveraine de Wetzlaar , sera accommodé à l'amiable. Il a été expédié pour cet effet des ordres de part & d'autre de ne plus pousser cette affaire.

» Le Professeur Zimmermann , écrit-on de Brunswick , est chargé d'offrir au public la vente de deux collections précieuses ; la première est composée de plus de 8000 cartes géographiques , topographiques & autres différens plans. Ces cartes de tous les pays commencent à l'année 1595 , & sont continuées jusqu'en 1747 ; il y en a dans le nombre de très-rares , par exemple , de Kepler , de Langran , de Klœrius , de Gastaldi , de Vadaguino , de Ruby , & de Forlani. L'autre consiste en plus de 11000 portraits gravés , de Souverains , Seigneurs , Savans & Artistes. Une partie de cette collection est reliée ; & il y a dans ce nombre des ouvrages très-rares «.

I T A L I E.

De R O M E , le 28 Juillet.

DEPUIS quelques tems on travaille au cadastre des biens de l'Etat Ecclésiastique , pour parvenir à une juste répartition de l'impôt qui a été fixé à un million & demi d'écus pour les Communautés.

» On assure , écrit-on de Trieste , que les Capitalistes de notre immense Raffinerie de sucre , tirent maintenant 40 pour 100 de leurs capitaux. Elle a 6

sucreries qui ont chacune en exercice 4 chaudières d'où il sort annuellement 6 millions de livres de sucre en pains, aussi bons au moins que ceux d'Hambourg ; elle donne la subsistance à plus de 700 personnes, potiers, chaudronniers, charrons, charpentiers, menuisiers, maçons, ferruriers, forgerons, &c. Tous ces ouvriers ont leurs logemens dans les bâtimens de la Raffinerie, hauts chacun de 3 ou 4 étages, & qui s'étendent à plus d'un quart de lieue le long de la mer, laquelle vient rouler ses eaux aux bords des dernières allées du jardin. Les magasins sont aux ailes de la porte du milieu, dont les appartemens où demeurent les Directeurs sont construits & meublés avec goût. Il n'y a guères que 30 ans que cette Raffinerie subsiste. On faisoit venir à grands frais de Hambourg ceux qui en dirigeoient d'abord les opérations ; mais ils firent enfin des élèves dans ce pays ; ceux-ci en ont fait d'autres, & à présent elle est tout-à-fait entre les mains des Nationaux. La Compagnie, pour éviter les transports incommodes des vaisseaux au rivage par des barques, a fait commencer il y a deux ans une digue superbe, composée de pierres quadrangulaires qui s'étend au loin & ne tardera pas à être achevée. C'est un morceau d'architecture fort curieux.

ESPAGNE.

De CADIX, le 3 Août.

Nous avons vu mouiller il y a quelques jours dans notre baie, un bâtiment Américain & une polacre de Marseille, venant tous les deux de St-Domingue ; le premier qui en est parti le 15 Juin, rapporte que peu de jours après qu'il mit à la voile un grand convoi devoit appareiller sous l'escorte

de 11 vaisseaux de ligne chargés de le débouquer. Il y avoit au Cap lors de son départ 36 vaisseaux, dont 14 Espagnols. D. Bernard Galvez avoit disposé ses troupes de manière à leur procurer aisément tout ce qui est nécessaire à leur subsistance & à la défense de la Colonie s'il en étoit besoin. L'Amiral Rodney étoit toujours à la Jamaïque, d'où il faisoit sortir de tems en tems quelques vaisseaux pour aller en croisière. Son escadre manquoit de beaucoup de choses, & il n'avoit pas trouvé à la Jamaïque les bois & les principaux agrès nécessaires pour se réparer. Voilà la nouvelle du port; quant à ce qui se passe dans celui d'Algésiras les travaux y sont en autant d'activité que ceux de l'armée.

» Pendant la nuit des 21, 22 & 23, 6000 hommes furent employés à transporter des fascines, des sacs à terre & des saucissons de 6 & de 12 pieds de long, à l'emplacement qu'on a choisi pour y élever les nouvelles batteries. On en construit 3; l'une aura 18 canons, l'autre 40, de 24 livres de balles, & la 3e. sera de 80 mortiers. Il est impossible que le Général Elliot n'ait pas eu connoissance de ces nouveaux travaux, & on ne peut deviner la raison qui l'a empêché de les troubler. Ceux qui prétendent qu'il manque de poudre doivent être détrompés, puisque le 25 on a entendu des salves inutiles, qui ont cependant coûté la vie à 3 ou 4 de nos soldats, à l'occasion de la victoire de Rodney, dont il n'avoit été instruit que la veille, par une frégate & une goëlette, qui venoient de Livourne, & qui ont eu le bonheur de se glisser dans la place le 24, pendant l'absence de nos vaisseaux,

qui s'étoient rapprochés d'Algésiras , pour participer aux salves que ce port devoit faire en l'honneur de St-Jacques. On croit que le Général ennemi attend que les ouvrages soient plus avancés pour les détruire ; mais cette entreprise alors sera plus difficile. S'il vouloit tenter de faire une sortie , on est préparé à le bien recevoir , & il est douteux qu'elle lui réussisse. Au reste ces batteries sont si fort avancées au delà des lignes , qu'elles protégeront efficacement l'attaque des deux môles .

Le Journal d'Algésiras va jusqu'au premier de ce mois , & contient les détails suivans :

Le 26 , on a continué , pendant la nuit dernière , le transport de saucissons par les troupes des tranchées , indépendamment de 50 piquets de travailleurs Espagnols & de 12 François. Les ennemis continuent leurs travaux toujours avec la même ardeur. Ils ont augmenté de quelques canons la batterie qui est au-dessus de celle appelée la *Escalirilla* , & ils continuent celle de la Reine Anne. On a vu débarquer des bâtimens qui sont entrés à Gibraltar hier de grand matin , nombre de sacs & de barils. — Le 27 , transports de saucissons à l'ordinaire par le même nombre de travailleurs. — Les ennemis ont travaillé sur un petit terrain au-dessus du sommet de la montagne , ils y ont fait transporter des pierres & des matériaux pour y établir sans doute une nouvelle batterie , ils ont placé des mortiers au sud de la pointe d'Europe , dirigés vers la mer , & ils continuent de mettre en état les batteries de la Reine Anne & du vieux môle. — Les Vigies du Ponent ont signalé 5 vaisseaux de ligne , 4 frégates & 4 petits bâtimens Espagnols , croisant à la vue de l'ouest du Détroit. Une grande felouque que nous apercevons dans la baie ennemie , nous fait juger qu'elle a dû entrer en même tems que les deux bâtimens. — Le 28 , on continue à travailler avec beaucoup d'activité aux bar-

teries flottantes ; celle qu'on nomme *la Paula* de 24 canons sera faite & parfaite dans les premiers jours du mois prochain, & alors on en fera l'épreuve ; elle ira de la baie d'Algéiras à *Punte Mayorja*, vis-à-vis l'une de nos batteries de la côte, & là on essaiera sa portée, & l'on jugera de l'effet qu'elle peut produire, tant sur la batterie que sur elle-même. La mâture & la voilure avec lesquelles on fera cette expérience, indiqueront le meilleur moyen de les asscoir à la mer. — Transports de fascines & de saucissons comme les jours précédens. Des 3 batteries qu'on élève, celle de 40 canons de 24 livres sera dressée & servie par les François. Notre ambassadeur à Lisbonne a expédié un courier à nos deux Généraux en Chef de terre & de mer : d'après les renseignements qu'il a donnés, on a pris des précautions, pour garantir les batteries flottantes & les autres bâtimens armés de l'attaque des Anglois, en cas qu'ils se présentent en force devant notre baie pour jeter du secours dans la place. — Le 29, on a continué le transport des fascines qui, jusqu'à ce moment, se montent à 30 mille. Le soldat obtient pour cet effet 1 liv. de gratification, le caporal 1 liv. 10 s. le sergent 2 liv. & l'officier 3 liv. Les ennemis travaillent aussi sans relâche à perfectionner leurs batteries. — Le 30, on a commandé hier au soir 4 piquets de travailleurs pour les dehors & le dedans de la ligne. Ils ont été relevés à minuit par un même nombre ; on les a employés à arranger les saucissons en pi'es, de manière qu'ils soient moins exposés à la vue de l'ennemi, qui a tiré environ 40 coups de canon ; nous ignorons s'il y a eu morts ou blessés. Les ennemis s'occupent à mettre dans le meilleur état toutes leurs batteries, nommément celles au sud des Moulins, celles du Château des Maures, celle du sommet de la montagne, &c. Ils ont porté le plus grand nombre de leurs travailleurs à l'épaulement de la batterie du

vieux môle , & pour en établir un autre en avant de la batterie des mortiers qui est au sud de la pointe d'Europe, ils ont établi une estacade au môle & ont détruit une baraque qui étoit au-dessous de l'Hopital , qui leur servoit à distribuer la ration aux soldats. — La corvette entrée dernièrement dans la baie ennemie a presque fini de mettre à terre tout son chargement. — Le 31 , le Général est venu aujourd'hui à Algéiras , il a dîné chez l'Intendant de l'armée , & après avoir tenu conseil , il s'est retiré à son quartier général. Il est entré ces jours derniers dans notre baie plusieurs bâtimens venant de Cadix & de Séville chargés de diverses provisions & munitions pour l'armée & des canons pour le parc d'artillerie. — Les ennemis construisent deux nouvelles batteries vers le vieux môle. Le premier Août, on n'a pas commandé de travailleurs la nuit dernière ni la précédente , & il n'y a rien de nouveau dans la baie ennemie.

Les lettres de Madrid nous apprennent que la démolition de Mahon à laquelle on ne travailloit que foiblement , sera entièrement achevée dans le mois , la Cour ayant donné à ce sujet les ordres les plus précis. On ne conserve que le Fort St-Charles & le Fort Philippet.

A N G L E T E R R E.

De L O N D R E S , le 20 Août.

L'ÉVACUATION de Savannah est pleinement confirmée ; les troupes qui l'occupoient sont arrivées à Antigoa sous l'escorte des frégates le *Pégase* & la *Surprise* , & non sous celle du *Léander* qui venoit de

la côte d'Afrique où il a été détruire plusieurs forts. On ne sait pas encore si Charles-Town a été également évacué; nos Négocians qui ont reçu des commissions pour cette place & pour New-Yorck, ont demandé avant de les faire des éclaircissements au Comte de Shelburne qui ne leur a point donné de réponse directe.

» Il y a eu, dit un de nos papiers, une grande discussion dans le Cabinet sur cette question : si d'après le refus du Congrès, d'entrer en négociation avec nous, il faut continuer la guerre en Amérique? Les Ministres ont été très divisés à cet égard. Les Ducs de Richmond & de Grafton, le Lord Chancelier, le Vicomte de Keppel & le Lord Townshend, ont fortement insisté sur la nécessité d'évacuer aussi New-Yorck, & d'envoyer Sir Gui Carleton avec son armée aux Antilles; mais le Comte de Shelburne & ses partisans, qui dans ce moment suivent pleinement le desir du Roi, n'ont point voulu convenir de cette nécessité; après de longs débats, on s'est enfin rapproché, en décidant qu'on laisseroit le Général Carleton absolument maître d'agir comme il le jugeroit convenable, relativement à la conservation ou à l'évacuation de New-Yorck, avec promesse cependant de le soutenir, s'il y étoit assiégé «.

Quoiqu'il en soit de ce résultat du Conseil, il est très-certain que l'administration de ce Général a commencé sous de funestes auspices. L'affaire du Capitaine Huddy l'a mis dans une position très-critique. Nos papiers ne manquent pas de dire que si elle n'étoit point arrivée, les négociations avec le Congrès auroient eu une meilleure issue;

que tout tournoit favorablement, qu'il avoit réussi à mettre dans nos intérêts plusieurs des Membres de cette assemblée, au nombre desquels ils nomment même Sir James-Jay ; que malheureusement le meurtre d'Huddy avoit tout dérangé ; il semble qu'en satisfaisant les Américains sur cet objet, en livrant le coupable, tout auroit pu se raccommoder. Aussi doute-t-on fort ici de ses prétendus succès. Nous avons donné déjà quelques détails sur cet événement atroce ; on ne sera pas fâché de lire encore ceux-ci que nous fournit une Gazette de Providence en date du 15 Juin.

» Le meurtre du Capitaine Huddy, de la Milice de Jersey, a été accompagné de circonstances révoltantes qui réclament vengeance ; c'étoit un de nos plus braves Officiers. L'été passé, seul & sans autre secours que celui d'une femme, il défendit sa maison, attaquée par 70 réfugiés pendant plusieurs heures, & ne se soumit qu'après avoir obtenu une capitulation honorable & fait mordre la poussière à plusieurs des ennemis, parmi lesquels se trouvoit le fameux Nègre Tye, qui méritoit l'estime & le respect par ses vertus, en qualité d'ennemi, plus qu'aucun de ses associés au teint blanc. Avant de rendre le Fort sur la rivière Tom, Huddy se soutint contre le nombre supérieur des assaillans jusqu'à ce que ses munitions fussent épuisées. Les réfugiés annoncèrent leur projet de sang, en massacrant d'abord cinq combattans qui demandoient quartier. Ils traînèrent le Capitaine Huddy à New-Yorck & le mirent dans une prison, les fers aux pieds & aux mains. Huit jours après, un certain Tilton vint lui annoncer qu'il alloit être pendu. Le Capitaine demanda ce qu'il avoit fait pour mériter ce supplice.

Tu as, lui dit-on, pris Philippe Withe ; tu lui as coupé les deux mains, brisé les jambes, crevé un œil, & tu l'as damné en lui disant de se sauver. Huddy prouva qu'il étoit tenu dans une étroite prison à New-Yorck, dans le tems que Withe avoit été, non massacré, mais tué pour sa perfidie. Le 30 du mois passé, surpris par un de nos détachemens, White mit bas les armes ; mais après s'être rendu, il reprit son fusil & tua le fils du Colonel Hendrickson : on le conduisit à Freoud ; mais il s'échappa du détachement de cavalerie légère qui le gardoit : il fut souvent entouré sans pouvoir être forcé à se rendre ; mais ayant voulu se sauver dans un bois impénétrable à la cavalerie, il reçut un coup qui termina ses jours. Les prisonniers qui se trouvoient alors dans nos mains, ont donné le même témoignage. Cependant, sur le faux prétexte que White avoit été cruellement massacré, les réfugiés tirèrent Huddy de sa prison & le conduisirent sur la rive du Jersey. Le Capitaine, après avoir protesté de son innocence, fit, avec la présence d'esprit qui convient à un enfant de la liberté, son testament sur le tonneau qui devoit l'élever à la fatale branche. Il fut ensuite pendu à l'arbre où il fut trouvé, ayant sur la poitrine l'écrêteau suivant. — Nous, les Réfugiés, ayant, avec douleur, vu long-tems les massacres cruels de nos frères, & témoins chaque jour de pareils procédés, nous déterminons en conséquence de ne pas les souffrir plus long-tems, sans tirer vengeance de ces cruautés, & nous avons exécuté le Capitaine Huddy comme le premier objet qui s'est offert à nos yeux, résolu à pendre homme pour homme, tant qu'il y aura un Réfugié existant. Huddy va payer pour Philippe White «.

La Gazette de Pensilvanie a annoncé le départ du jeune Apgill, Capitaine des Gardes, pour le lieu de l'exécution où il doit périr pour un autre ; ceux qui s'intéressent

à ce malheureux Officier attendent avec impatience la confirmation d'une nouvelle consolante qui se répand ; on dit qu'une dernière Gazette de New-Yorck annonce que le Capitaine Lippencott a été livré aux Américains.

Les autres détails que nous apprennent nos papiers du continent de l'Amérique, se réduisent au traité conclu le 8 Juin entre les Chefs du peuple du Petit-Pédée avec le Général Américain Marriot, contenant les conditions auxquelles ils obtiennent la grâce de rentrer dans le sein de leur patrie. S'il faut en croire des lettres de Charles-Town, ces conditions ont paru si dures à une partie de la milice de cette contrée, qu'elle a voulu retourner à Charles-Town avec ses armes & bagages, mais qu'on l'en a empêché en les retenant.

Les mêmes papiers nous présentent une adresse des Presbytériens Américains, à l'occasion de la naissance du Dauphin ; elle a été présentée au Ministre de France par un Comité nommé par le Synode de New-Yorck & de Philadelphie ; dans le tems où l'on nous répète ici que les Américains sont mécontents de leur allié, on voit leur Clergé s'accorder avec les autres Ordres pour s'exprimer bien différemment.

Le Synode de New-Yorck & de Philadelphie a l'honneur de féliciter V. E. sur l'heureuse naissance du Dauphin de France, & elle espère que vous voudrez bien témoigner à Votre Souverain l'intérêt qu'il prend à tous les événemens qui con-

cernent son honneur ou sa félicité. Il a profité avec empressement de l'occasion que lui offroit son assemblée dans cette saison de l'année, pour faire échouer les mesures insidieuses de l'ennemi commun, qui cherche à nous diviser pour mieux parvenir à son but. Il désire sincèrement que cette adresse soit regardée comme un témoignage public de la satisfaction que lui cause l'alliance dans laquelle les Etats-Unis sont entrés avec la France, & comme un aveu sincère des avantages que cette union fédérative a déjà procuré à l'Amérique, & de ceux qu'elle espère encore en retirer. Le Synode ne cessera d'adresser au Dieu de la grace les vœux les plus sincères, pour que le nom de l'illustre allié des Etats & de sa postérité la plus reculée, soit à jamais distingué comme celui du défenseur de la liberté & de la justice, de l'ami de l'humanité, & du libérateur des opprimés.

Le Ministre a fait à cette adresse la réponse suivante. — MM. c'est avec la plus grande satisfaction que je me trouve chargé de communiquer au Roi mon maître, l'adresse de félicitation du Synode de New-Yorck & de Philadelphie, à l'occasion de la naissance de Monseigneur le Dauphin. Je puis vous assurer, MM., que S. M. sera très-flattée du témoignage de l'intérêt, que ce Corps respectable prend à tout ce qui la concerne. L'avantage que j'ai eu de vivre parmi vous, MM., pendant plusieurs années, m'a mis à portée de juger de l'amour qu'ont tous les ordres des citoyens, pour leur indépendance & l'alliance qui en est le soutien; on ne sauroit révoquer ce fait en doute, sans supposer que le peuple Américain soit tout-à-fait dépourvu de vertu, de patriotisme, & d'une connoissance intime de ses vrais intérêts. Il est donc nécessaire de désabuser jusqu'à nos ennemis; les sentimens du Corps éclairé au nom duquel vous présentez cette adresse, sont très-propres, MM., à les con-

vaincre de l'impossibilité qu'il y auroit à semer parmi vous la désunion & l'inimitié. La divine Providence couronnera sans doute l'œuvre qu'elle a jusqu'ici si heureusement protégée, & notre alliance, ayant pour base la justice & le bien de l'humanité, elle sera certainement aussi permanente que les principes sur lesquels elle est établie «.

Nos nouvelles des isles se réduisent aux détails suivans que nous lisons dans une lettre de Liverpool.

Le *Golden-Lion*, parti de Ste-Lucie le 7 Juillet, a mouillé à Liverpool le 11 de ce mois. La veille de son départ la frégate l'*Expérience* étoit arrivée d'Antigua à la baie du Gros-Islet; nous avons su par ce bâtiment qu'une flotte de 20 voiles, qui a été signalée le 7 Juillet au matin, conduisoit d'Antigua à Ste-Lucie les dix-neuvième & trentième Régimens. Le 25 Juillet le quatre-vingt-sixième Régiment, commandé par le Major-Général St-Leger devoit être incorporé dans le vingt-septième Régiment d'Infanterie, & le quatre-vingt-septième, commandé par le Lord Chewton, dans le trente-cinquième. Il y a sept ans que ces deux Régimens ont quitté l'Angleterre; & lors de la prise de Ste-Lucie, où l'on a incorporé sept Régimens, ils ont perdu plus de 1100 hommes, non compris 14 Officiers & plus de 200, tant femmes qu'enfans. Suivant quelques lettres de Ste-Lucie, il paroît qu'on a formé le projet d'une expédition contre St-Christophe. On porte à 3000 hommes les troupes parties d'Antigua sur les transports qui ont dû mettre à la voile le 5 Juillet, que le *Golden-Lion* a vu le 7.

Nos lettres de la Jamaïque sont des 13, 20 & 25 Juin.

Le 10, l'*Athén*, lit-on dans la première, est arrivé d'une croisière au Port-Royal; le 5 au soir, il a rencontré au passage du Vent 300 vaisseaux marchands,

rant François qu'Espagnols, portant au nord-est, sous l'escorte de 20 vaisseaux de ligne. Le lendemain au point du jour il se trouva bord à bord du bâtiment le plus avancé, qui étoit un vaisseau marchand, dont il s'empara. Quelques vaisseaux lui donnèrent chasse, mais comme il étoit au vent il leur échappa.

Le 20, l'Amiral Hood est allé passer quelques jours à terre, à cause du mauvais état de sa santé. En conséquence l'Amiral Drake, à bord de la *Princesse*, de 70, avec 14 vaisseaux, a mis à la voile, pour croiser à la hauteur du Cap-François, où il doit observer les mouvemens de l'ennemi; & s'il est nécessaire, le suivre aux Isles du Vent. Le Commodore Affleck est parti avec lui à bord du *Bedford*, de 74 canons.

Samedi 22 Juin, vers les dix heures du matin, l'Officier de quart vint nous dire que le feu avoit pris à un gros vaisseau qui se trouvoit environ à un demi-mille de l'avant à nous. C'étoit le *Mersey*, vaisseau munitionnaire du port de 1200 tonneaux, chargé de vergues, chanvre, goudron, cordages, & autres munitions. Il avoit par bonheur déchargé une partie considérable de sa cargaison, & étoit alors mouillé à la distance de douze verges du rivage de Port-Royal. Entre ce vaisseau & le nôtre étoient mouillés l'*Hercule* & le *Prince-William*. On mit aussi-tôt à la mer plusieurs chaloupes afin de le remorquer, & l'éloigner des autres vaisseaux; mais malheureusement quelques Matelots du *Mersey* avoient largué la hune du mât de misaine, & amené la misaine dans la vue d'empêcher le vent d'étendre les flammes. Ils avoient de la sorte imprimé un mouvement circulaire au vaisseau, qui ayant reçu le vent entre les deux écoute, porta droit sur les autres vaisseaux, les chaloupes n'étant pas en état de l'en empêcher. Le *Mersey* prolongea le *Prince-*

William de très-près ; mais comme il étoit sous le vent, il ne lui causa aucun dommage. Il s'approcha ensuite de l'*Hercules*, & se trouva embarrassé pendant une ou deux secondes dans son grément ; mais le vent ayant fraîchi le dégagés sans qu'il en résultât aucun accident fâcheux. Vers ce tems notre Capitaine se flattoit qu'il ne nous aborderoit point. Le *Barfleur*, qui étoit le vaisseau le plus proche du nôtre, appareilla, & évita ainsi l'abordage du *Mersey*. Le *Namur* n'étoit pas dans une si heureuse position, car il avoit beaucoup de danger à redouter ; si nous coupions notre cable placés comme nous étions, il y avoit dix à parier contre un que nous serions jetés à la côte, ou que nous aborderions l'un des vaisseaux de guerre qui étoient en peloton autour du nôtre. Le Capitaine Fanshaw désiroit de se soustraire à ces dangers ; mais voyant que c'étoit impossible, il donna ordre de couper le cable. Le *Mersey* étoit au vent à nous ; & nous-mêmes, pendant quelque tems, nos vergues engagées avec les fiennes ; de sorte que nous étions environnés de flammes. Toutes les chaloupes de l'escadre furent envoyées au secours du *Namur*. On n'avoit point l'espoir de le sauver, mais bien de sauver l'équipage. Aussi-tôt que le cable du *Namur* eut été coupé, ce vaisseau échappa aux flammes, à la grande satisfaction de toute l'escadre & encore plus à la nôtre. L'escadre fut menacée en cette occasion d'un désastre plus affreux que celui que nous éprouvâmes lors du fatal ouragan ; car si l'on considère qu'il y avoit 40 vaisseaux de ligne mouillés l'un près de l'autre, & que deux étoient déjà en flammes, c'est un miracle que la plus grande partie n'aient pas été brûlés au raz de l'eau ; mais la Providence a permis que cet accident n'eût aucunes suites.

Au départ de ces lettres, on dit que le contre-Amiral Drake croisoit au vent

avec la division de 22 vaisseaux de ligne ; le *Shrewsbury* , l'*Ajax* & l'*Invincible* , alloient être mis en carene avant de retourner en Europe. L'*Hector* & le *Jason* , doivent aussi être réparés considérablement. La *Ville de Paris* , le *Caton* & l'*Ardent* , prises faites sur les François , doivent partir avec le convoi qui suivra celui qui a dû mettre à la voile le 10 Juillet.

L'arrivée de la flotte des Isles nous donnera des nouvelles sûres de l'état où se trouvent les nôtres , ainsi que celles de nos ennemis ; cette flotte intéressante est enfin arrivée ; la division destinée pour Bristol est entrée dans ce port , après s'être séparée le 12 à la hauteur du Cap Clear de celle destinée pour Londres. Elle avoit été jointe le 10 par le *Gange* , de 74 , & le *Vigilant* , de 64 , faisant partie des 7 vaisseaux que le Lord Howe avoit laissés en croisière pour la protéger. Ces deux vaisseaux viennent , dit-on , de rentrer à Portsmouth avec le *Cerberus* & le *Monsieur*.

Maintenant qu'on est tranquille sur le sort de cette flotte , on revient à l'expédition de Gibraltar. Le Lord Howe est à Portsmouth , où son pavillon est toujours hissé à bord du *Victory* , de 100 canons.

« On prépare dans ce port , dit un de nos papiers , des provisions pour tous les vaisseaux de ligne. Le Commissaire Martin a passé à bord de tous les vaisseaux à Spithead pour les visiter & rendre compte à l'Amirauté de leur état. On assure qu'à l'exception de 2 ou 3 mâts , il y a peu de réparations à

faire. — Environ 60 vaisseaux marchands , transports & flûtes , indépendamment des Vaisseaux de l'Inde , doivent partir avec la grande flotte quand elle mettra à la voile. — Le 16 , le Lord Keppel est parti de l'Amirauté pour se rendre à Portsmouth , où il doit hâter le départ de la grande escadre , & conférer avec le Lord Howe ; mais il paroît bien difficile que l'escadre puisse appareiller avant la fin de ce mois ou le commencement de l'autre au plus tôt. De nouveaux embarras se présentent pour déranger l'expédition projetée. — L'Amirauté a reçu des dépêches du Capitaine Dacres , commandant le vaisseau de guerre le *Perseus* ; elles sont datées d'Elfenor. Il mande que vu le nombre & la valeur des bâtimens qui se sont mis sous son escorte , il juge qu'il seroit imprudent de faire route pour l'Angleterre , tant que l'escadre Hollandoise restera dans la mer du nord. En conséquence de ces avis , l'Amirauté avoit envoyé des ordres pour faire partir sur le champ neuf vaisseaux de ligne pour cette mer , afin d'escorter les bâtimens de commerce de la Baltique destinés pour l'Angleterre : la flotte qu'ils composent est , dit-on , de près de 300 voiles. Plusieurs personnes assurent que l'Amiral. Kempenfeld aura le commandement de cette escadre ; d'autres prétendent au contraire qu'il appartient de droit à l'Amiral Milbank , qui a déjà fait porter son pavillon à bord de l'*Océan*. — Quoi qu'il en soit , le démembrement que les Hollandois nous obligent de faire , affoiblit singulièrement les forces qui étoient destinées pour Gibraltar , & à moins que les vaisseaux de la mer du Nord ne se rallient à tems , ce seroit beaucoup hasarder que de porter à plus de 30 vaisseaux de ligne l'escadre du Lord Howe.

Cela n'empêche pas nos papiers d'annoncer qu'il va partir avec l'ordre & la résolution de combattre sans compter. Plusieurs semblent croire qu'il ne rencontrera au-

cun obstacle , & arrangent ainsi le plan de cette expédition.

» Si les ennemis tiennent toujours à leur projet d'empêcher le ravitaillement de Gibraltar , & que toutes ces gasconades ne finissent point par se réduire à rien , cette expédition sera l'une des plus dangereuses que nos armes aient eu à former dans cette guerre. Le Gouvernement est certainement de cette opinion , car outre les Amiraux Howe , Barrington & Ross , qui doivent commander l'escadre , le Commodore Elliot est chargé de conduire les transports dans la Baye , tandis que l'escadre combattra l'ennemi s'il ose hasarder une action. Le Lord Howe ne doit point courir le risque d'être bloqué à Gibraltar par l'ennemi , mais il doit croiser dans le Détroit , & si l'escadre combinée entre à Cadix , c'est alors qu'il doit s'efforcer de la bloquer dans ce port. Les flottes des Indes Orientales & Occidentales , avec tous les transports munitionnaires , &c. porteront le convoi à 130 voiles , sans compter les vaisseaux de guerre «.

On suppose ici que les ennemis seront à Cadix à l'arrivée de notre escadre ; mais on devrait juger que peut-être ils y sont déjà à faire leur eau & leurs vivres ; qu'ils seront sortis , & que l'attaque même aura commencé avant que nos secours soient partis de nos ports , de manière qu'il se pourroit faire que notre grand armement n'arrive que pour apprendre la reddition de la Place. Un homme très-instruit de l'état de notre Marine , après avoir examiné le projet de secourir Gibraltar , & pèsé la vraisemblance & l'invraisemblance du succès , a publié les observations suivantes.

» Tous nos papiers ne parlent que de préparatifs

pour aller au secours de Gibraltar , on porte à 38 le nombre des vaisseaux que doit commander le Lord Howe pour tenter cette belle expédition. Mais nous ne faisons pas attention que notre escadre n'est pas encore prête , & que beaucoup de nos vaisseaux manquent encore du complet ; nous ne remarquons pas que l'armée combinée n'est pas rentrée à Brest , comme nous le croyions , & qu'en ce moment elle est peut-être dans les eaux de Cadix ; nous nous aveuglons sur le nombre des vaisseaux de guerre qui la composent ; jettons un coup d'œil sur la table ci-après , & nous verrons ensuite si nous sommes réellement en état de nous mesurer avec des forces aussi supérieures , & d'empêcher le siège de Gibraltar. — *Vaisseaux Espagnols*. La *Sainte-Trinité* , 110 , la *Conception* , 100 , le *Saint-Ferdinand* , la *Foudre* , la *Sainte-Elisabeth* , le *Saint-Damase* , le *Terrible-Catalan* , le *Saint-Vincent* , 80 , le *Saint-Michel* , l'*Arrogant* , le *Sérieux* , le *Saint-Paul* , l'*Espagne* , l'*Atalante* , le *Saint-Jean-Baptiste* , le *Septentrion* , l'*Ange-Gardien* , le *Saint-Just* , le *Vainqueur* , l'*Afrique* , la *Galice* , la *Ferme* , l'*Orient* , le *Saint-Joachim* , le *Brillant* , le *Saint-Isidore* , 70 , la *Castille* , 64. Total 27. — Au Détroit , les Espagnols trouveront encore 8 ou 9 de leurs vaisseaux , ce qui fera 36 bâtimens de guerre de la part de cette seule Puissance. Joignons à ce nombre les vaisseaux François ci-après. Le *Terrible* , le *Majestueux* , le *Royal-Louis* , la *Bretagne* , l'*Invincible* , 110 , le *Bien-Aimé* , le *Robuste* , le *Guerrier* , le *Protecteur* , le *Zodiaque* , l'*Aëif* , 74 , le *Lion* , l'*Indien* , 64. Total 13. — Si les François ont dépêché des ports de Toulon & Rochefort les 4 vaisseaux neufs de 74 qui y étoient , ils auroient de leur côté 17 vaisseaux qui réunis aux 36 Espagnols , formeroient une armée de 53 vaisseaux de ligne. Les Ennemis auront donc de leur côté une supériorité marquée ;
d'ailleurs

d'ailleurs dans le prétendu nombre de 38 vaisseaux dont seroit composée l'escadre de l'Amiral Howe, on connoît la quantité de vieux vaisseaux ruinés ou usés de service qu'on y a employés, tels que le *Blenheim*, l'*Océan*, le *Cambridge*, la *Princess-Amélie*, le *Royal William*, le *Medway*, &c. d'autres n'ont point vu la mer depuis qu'ils ont été lancés ou réparés, tels que le *Bombay-Castle*, le *Gange*, l'*Atlas*, la *Princess-Royale*, l'*Egmont*, le *Goliath*, la *Vengeance*, le *Belle-Isle*, le *Crown*, le *Samson*, le *Poliphemus*, &c. »

Cependant la détresse de Gibraltar est très-grande; on peut en juger par les détails suivans, tirés de plusieurs de nos papiers.

» Les dernières dépêches du Général Elliot ont causé de plus vives alarmes au Ministère, qu'aucune de celles qu'il a reçues précédemment. Cet Officier demande un corps additionnel de troupes; il fonde la nécessité de ce secours sur ce que les Espagnols conduisent des travaux dans la proximité du rocher; ils sont déterminés malgré les frais énormes & les fatigues auxquelles ils seront exposés, d'élever leurs ouvrages au niveau du rocher; ils ont dessein d'y établir une grande batterie. Le Général ajoute que les fatigues qu'endurent ses soldats, l'empêchent nécessairement d'interrompre les travaux de l'ennemi jusqu'à ce qu'il ait reçu un renfort. Il dit que depuis la dernière sortie qu'il a faite avec succès, les ennemis ont usé de prudence, qu'au lieu d'avoir leur grand-garde à la distance de quatre milles de leurs ouvrages, ils ont trouvé le moyen de l'établir à un demi-mille des Ingénieurs. La garnison de Gibraltar ne peut donc tenter de troubler les travaux de l'ennemi sans courir les plus grands risques. — Depuis que les Ingénieurs François ont favorisé les approches des troupes Espa-

31 Août 1782.

k

gnoles, les bombes sont jetées avec beaucoup plus de succès qu'elles ne l'ont été depuis le commencement du siège. — On prétend que plus de 3000 hommes ont reçu ordre de s'embarquer sur les bâtimens de transport que le Lord Howe doit conduire à Gibraltar «.

Les affaires d'Irlande inquiètent toujours beaucoup ; on peut en juger par cette lettre de Dublin.

» La majorité des Délégués de Belfast, en faisant passer la motion tendante à faire biffer en entier le paragraphe qui exprime dans l'adresse au Comte de Charlemont, le *consentement & la satisfaction*, a déclaré de fait que la révocation de l'acte de la sixième année du règne de Georges, n'est point, de la part de l'Angleterre, une renonciation pleine & sans équivoque au droit qu'elle prétendoit avoir à la Législation, tant intérieure qu'extérieure de l'Irlande, — Il se débite depuis quelques jours que le Comte de Temple est chargé par le Ministère Anglois de déclarer ouvertement que le Roi & ses Ministres sont d'avis que la Grande-Bretagne renonce pour toujours à toute prétention concernant la législation intérieure & extérieure de l'Irlande. — Les objets de discussion qui existent entre l'Angleterre & l'Irlande, sont d'une nature très-délicate. Il ne se passe presque pas un jour qui ne donne lieu à quelque nouvelle observation. Si l'Irlande persiste dans le projet de faire le commerce aux Indes orientales, & si elle parvient à triompher des obstacles que la Compagnie des Indes ne manquera pas de faire naître, il en doit résulter que les Anglois s'intéresseront dans le commerce des Indes à la faveur des bâtimens Irlandois, & alors le monopole des productions orientales sera vraisemblablement anéanti en peu d'années «.

L'état actuel de l'Angleterre, & le parti qui lui reste à prendre, sont l'objet des réflexions de tous nos Politiques ; ils ont

publié successivement leurs observations ; celles d'un Philosophe politique méritent d'être distinguées. C'est ainsi que l'Auteur de l'*Histoire des causes de la décadence de l'Empire Romain*, M. Gibbons, a présenté les siennes dans une lettre adressée au Docteur Robertson, Auteur de l'*Histoire de l'Amérique*.

» Vous me demandez, mon cher Docteur, ce qu'il faut penser de la situation incertaine & flottante de notre patrie. Sans cesser d'être citoyen, je vais exposer mes tableaux sans cette partialité & cet enthousiasme qui balancent, dans les esprits de nos compatriotes, mille opinions diverses & mensongères, & qui couvrent d'un voile séduisant l'abîme ouvert où l'Administration nous entraîne. — Je sais bien que les raisons qui ont engagé la France & l'Espagne à déclarer la guerre à la Grande-Bretagne offrent presque toutes à la réflexion des conséquences péremptoires : mais du milieu de ces subterfuges mal éclaircis, jaillissent quelques rayons qui éclairent, dans une perspective un peu obscure encore ; d'un côté nos imprudences hâtives dictées & combinées par le desir sordide d'une aveugle cupidité ; & de l'autre une guerre injuste, suivant notre politique ; mais, dans le fait, conduite au nom de tous les droits les plus saints de l'égalité des titres, des prérogatives, des propriétés à établir parmi les habitans de ce globe : soyons pour un moment, mon cher ami, hommes & cosmopolites. Amis ou ennemis, tous les mortels sont nos frères. Voilà la morale de la philosophie. Depuis 1768 jusqu'en 1774, l'Angleterre, au comble de la grandeur & de l'opulence, a été de tous les empires de l'Europe le plus riche & le plus florissant. Recueilli au sein de ma retraite, je me

disois alors , en écrivant mon *Histoire de la décadence de l'empire Romain* , je fais peut-être d'avance celle de ma patrie. Mon pressentiment étoit vrai , parce que les prétentions de notre commerce me paroissoient vexatoires & préjudiciables aux intérêts communs des Nations. Vous devez être bien persuadé que le droit de nos conquêtes n'étant pas légitime , se trouve sans cesse exposé à être plaidé , discuté ; & ensuite , pour nous le conserver , il faut avoir recours aux armes & répandre notre sang , d'après les ordres capiteux de nos Maîtres , plus intéressés que tous les autres à conserver nos domaines conquis , d'où ils ont tiré la masse énorme de leurs fortunes , & d'où ils voudroient encore extraire de nouvelles richesses. Leurs intérêts , cachés sous une enveloppe imposante , s'accumulent de toutes parts pour présenter aux yeux stupides d'un vulgaire , toujours abusé , ces deux grands mots , *liberté & patriotisme* : mais les fruits de cette liberté & de ce patriotisme ne croissent que pour eux. Le peuple , toujours corrompu par leurs bienfaits empoisonnés , toujours vendu à leurs opinions , n'en est que plus vil & plus humilié , trop ignorant pour sentir que la vraie indépendance consiste dans la conscience d'une impartialité fière & courageuse qui , suivant l'esprit de nos Loix , ne devrait admettre dans nos Tribunaux que des Juges vertueux & incorruptibles , & non des magistrats riches & turbulens. Nous avons voulu donner à notre République une tournure romaine , quand nous ne possédions pas les mœurs simples & pures de cette ancienne Rome , qui n'a jamais oublié de couronner la vertu la plus modeste , & de la revêtir des dignités Sénatoriales. Cincinnatus , Fabius , Camille étoient des hommes pauvres , mais vertueux. Quel Magistrat , quel Général l'a jamais été parmi nous ? La vertu , dans cet empire , suit

la richesse, ou du moins l'opulence la donne. Rome, sobre & guerrière, avoit des citoyens. Londres n'a que des Sybarites exaltés, & quelques élégans discoureurs. — On parle beaucoup de vaincre, de ruiner, d'humilier la Maison de Bourbon, les Républiques de Hollande & d'Amérique, de détruire aux Indes le despotisme envahisseur d'Hyder-Ali-Kan. On se suppose encore aux beaux jours de la marine Angloïse. On se rappelle les victoires de Henri V & d'Edouard III, remportées sur les forces navales de Charles VI & de Philippe de Valois, & celles de Henri VIII sur François I. On dit : — nous étions maîtres des mers sous Henri IV & Louis XIII ; nous avons anéanti la marine de Louis XIV pendant la guerre de la succession d'Espagne : si nous remontons vers le milieu de ce siècle, nous verrons Don Carlos III, montant sur le trône de son frère Ferdinand IV, voulant conquérir le Portugal, être frustré de ce desir par la résistance courageuse de la petite armée Anglo-auxiliaire, aux ordres du très-peu expert le Comte de la Lippe-Schonbourg ; nous verrons l'Amiral Pocock & le Comte d'Albemarle s'emparer de la Havane, & y trouver un butin de 80 millions ; nous volons aux Philippines, dont nous sommes, à notre arrivée, les maîtres ; le riche vaisseau d'Acapulco tombe en notre puissance ; nous avons conquis sur les François tout le Canada ; nous avons pris les meilleures Isles des Antilles ; enfin, nous avons partagé l'hémisphère du nouveau monde, & choisi même les propriétés territoriales qui ont paru être, à notre meilleure bienséance. Que de succès accumulés couronnés par 50 ans de victoires ! Tout fleurissoit sous l'influence lucrative d'un commerce libre & illimité, mais préjudiciable à tous nos voisins..... Nous tenions alors des mains de l'Allemagne la balance entre les Maisons d'Autriche & de Bour-

bon. Les ordres du Cabinet de St-James étoient des loix qui s'étendoient d'une extrémité du Globe à l'autre. Alors , nous jouissions d'une paix glorieuse que la honte des François & des Espagnols avoit scellée. — Orgueilleux de tant de gloire , au lieu de soutenir nos Rivaux pacifiés , quelle a été notre conduite ? Nous avons voulu nous approprier le droit d'importation & d'exportation de toutes les marchandises ou productions de ce Continent aux Indes & en Amérique. Nous avons recueilli le grand tiers des richesses du monde. Le spectacle imposant de nos prospérités nous éblouissoit : plus nous avons été riches & puissans , moins nous avons eu d'humanité ; nous avons foulé aux pieds les devoirs les plus saints , prescrits par la Nature , les égards que l'homme doit à l'homme. Ne sembleroit-il pas , mon cher Docteur , que , trop engoués , trop enivrés de notre fière indépendance , nous nous sommes dit en secret : nous sommes des hommes par excellence , nés pour la liberté & le bonheur. Nos voisins nous ont paru d'une espèce inférieure , faite pour le joug de l'asservissement. Les Romains pensoient ainsi des autres peuples , lorsqu'ils voyoient passer en triomphe les Marius , les Scylla , les Scipion & les Pompée. Quels ont été les fruits de leur superbe erreur ? Seroit-il vrai qu'une Nation , accourumée à des succès , se persuadât difficilement ses malheurs ? Illusion funeste qui charme le sentiment de la douleur & enveloppe d'ombres épaisses l'abîme où la destruction l'attend ! Les Hommes qui tiennent les rênes de l'Etat , veulent sans doute nous donner à entendre que la conservation de l'honneur est préférable aux taches indélébiles d'une honte , d'une humiliation précoce qui auroit dû sceller un traité de paix indispensable dans les circonstances présentes — Oui , il faut l'avouer sans rougir & de bonne foi : nous allons sans doute descendre dans la classe des peuples du second ordre , ayant perdu l'Améri-

que Septentrionale , nos Antilles , la confiance des Indiens & nos meilleurs comptoirs , au milieu de ces Nations douces & paisibles qui , accoutumées à nos marchés usuraires , oublioient quelquefois notre avarice pour gémir en secret sous l'oppression flétrissante de la tyrannie & du Despotisme ; l'Angleterre , l'Ecosse & l'Irlande deviendront bientôt nos uniques Domaines. Eh ! quel commerce pourrons-nous faire avec les productions de la mère-patrie , en comparaison de celui que nous faisions avant 1774 ? Il n'est plus possible de le dissimuler , le moment de la fatale révolution arrive. En vain le patriotisme voudroit armer les bras de tous les citoyens. En vain cette brillante jeunesse Angloise , née entre le commerce & les armes , voudra fondre sur nos ennemis. En vain réunissons-nous toutes nos forces pour les déployer contre la France , l'Espagne , la Hollande , les Etats-Unis & Hyder-Aly-Kan : parmi les Sujets de ces Puissances , l'amour de la Patrie n'est pas moins vif que parmi nous ; ils ont conçu pour notre politique , nos mœurs , notre caractère , nos individus , une haine implacable , excessive , qui ne s'éteindra jamais qu'avec l'annihilation de notre prépondérance coactive , tant sur l'état maritime de l'Europe que sur son commerce. Tous les Gouvernemens qui conspirent notre ruine , se donnent des secours mutuels ; ils ont la sève de la force & de la vigueur. Isolés au milieu de tant d'attaques meurtrières , nous opposons , il est vrai , à nos ennemis , le bouclier d'une résistance assez bien conduite. Nous avons été vaincus & quelquefois vainqueurs. Nos succès ou nos adversités ont tourné jusqu'à ce moment à notre gloire : si nous sommes malheureux , nos malheurs nous honorent , nos ennemis même nous rendent cette justice ; mais nos finances sont épuisées : l'arbre de notre commerce a perdu toutes ses branches : nous n'avons plus que des ressources centrales & précaires : tous les ressorts de

notre Gouvernement sont altérés ou dérangés ; nos capitaux égalent à peine le dividende des sommes dont on aura besoin pour la guerre , si on la continue encore pendant trois années. A cette époque , en 1785 , nous supplierons pour obtenir la paix , à quelque prix qu'on veuille nous l'accorder ; mais alors nous recevrons de nos vainqueurs des conditions plus ou moins & toujours trop humiliantes , en proportion de nos désastres. Que nous restera-t-il donc à subir ? La honte , l'indigence & la privation du commerce. En effet , notre crédit dans l'Inde diminue tous les jours , de manière à faire présumer que les Nations en prévoient la ruine très-prochaine dans cette partie de l'univers. Que produit aujourd'hui notre Compagnie établie à Bombai & à Madras ? quelles ressources nous envoie-t-elle pour soutenir les frais de cette guerre ? Elle n'a pas même les fonds nécessaires pour les dépenses que doivent lui occasionner nos armées de terre & de mer , tant pour résister aux escadres Françaises , plus puissantes que les nôtres , que pour s'opposer aux marches prospères d'Hyder-Aly-Kan. Nos ennemis veulent nous dépouiller de cette partie essentielle des domaines de notre commerce. Leurs prétentions , exposées sous un point de vue politique , sont-elles légitimes ou injustes ? Il convient de les analyser un instant avec réflexion & impartialité. En 1498 , époque où Vasco de Gama découvrit l'Indostan & alla mouiller à l'embouchure du Gange , dans le golfe de Bengale , nous étions loin alors de présumer que le droit de conquête nous attribuerait un jour un commerce immense dans ces régions éloignées , la source de notre grandeur & de notre chûte , & que nous y serions négocians , à l'exclusion , pour ainsi dire , de tous les autres peuples. Cependant cette révolution est arrivée : mais , plus nos conquêtes ont été heureuses & rapides , plus nous avons voulu reculer les limites de nos

possessions dans ces terres fertiles, où, au milieu d'un peuple sobre, simple encore & désintéressé, circule l'abondance, entre des monceaux d'or & de diamans. Quel droit avions-nous sur ces peuples ? Celui de commercer avec eux & d'entretenir la paix & l'union, source féconde pour la prospérité de notre industrie. Mais, à l'exemple des Portugais, nous avons voulu envahir des Royaumes; nous avons su y parvenir & forcer les Indiens à acquérir de nous des marchandises Européennes, dont les bénéfices énormes remplissent les projets de notre avarice. L'Inde a donc pu gémir long-tems de la nécessité de pourvoir à des besoins de luxe que nous lui avons apportés, & d'être obligée d'attendre & d'obtenir, de nos combinaisons spontanées, les moyens de les satisfaire. Ces moyens, fournis de notre part, étoient marqués du sceau de l'oppression & de tous les subterfuges qui abusent la confiance & la simplicité. Il est vrai que le plan de nos lésines a été une suite de celui du célèbre Portugais Alphonse Albuquerque : mais combien nous avons augmenté les maux qu'il auroit pu faire, si le Portugal eût été toujours maître de négocier exclusivement avec les 3 côtes de l'Inde ! Avouons-le de bonne foi : l'Empire Mogol & les Royaumes voisins nous ont produit des sommes immenses qui se perdent insensiblement dans les dépenses de cette guerre, parce que, sur un million d'affaires, il y a 300,000 l. de perçues par les douanes; & cet argent, qui passe dans des mains étrangères, ne revient plus dans les nôtres par la filiation alternative du commerce à chaque instant interrompue.

F R A N C E.

De VERSAILLES, le 27 Août.

LE 18 de ce mois, le Marquis de Cha-
k 5

bert , Chef-d'Escadre , eut l'honneur d'être présenté au Roi par le Ministre de la Marine.

Le Roi ayant acheté , pour l'utilité de sa Marine , de M. Musnier , le secret des tablettes de bouillon incorruptibles , a bien voulu gratifier l'Inventeur de ces tablettes d'une pension assignée sur ce département.

S. M. a nommé à l'Evêché de Taibes , l'Abbé de Gain de Montagnac , l'un de ses Aumôniers , Vicaire-Général de Rouen ; à l'Abbaye de Mortemer , Ordre de Cîteaux , Diocèse de Rouen , l'Abbé de Boisgelin , Agent-Général du Clergé , Vicaire-Général d'Aix ; à l'Abbaye de Mondée , Ordre de Prémontré , Diocèse de Lisieux , l'Abbé de la Rochefoucault du Breuil , Vicaire-Général d'Aix.

De P A R I S , le 27 Août.

On écrit de Brest qu'on y travaille avec la plus grande activité à mettre tous les vaisseaux qui sont revenus des Isles , en état de retourner à la mer le plutôt possible ; ces travaux commencés immédiatement après leur arrivée , avancent beaucoup , & seront incessamment terminés.

Un petit bâtiment & la frégate l'*Amphitrîte* , qui étoient sortis une seconde fois pour aller à la rencontre de la flotte combinée , sont rentrés , après l'avoir inutilement cherchée pendant 10 à 12 jours. L'Officier Espagnol qui portoit à D. Louis de Cordova des paquets de sa Cour , étoit à

(22)
bord de l'*Amphitrite* : en revenant à Brest il en aura trouvé d'autres qui y étoient arrivés. On a lieu de croire que ce Général ne les ayant pas reçus , & ayant le vent favorable pour son retour à Cadix , a pris cette route avec toute l'armée ; on étoit persuadé à Brest qu'il seroit le 20 ou le 25 de ce mois dans la baie.

Il paroît décidé que l'Amiral Howe va à Gibraltar ; toutes les nouvelles de Londres , tous les papiers Anglois assurent , du moins , que c'est le projet du Gouvernement ; mais nous sommes fort éloignés de croire qu'il puisse se présenter dans ces parages avec 37 ou 38 vaisseaux. Quoiqu'il en soit , si la flotte Angloise s'écarte ainsi de ses côtes , pendant deux mois & demi ou trois mois , toute l'Europe attentive à la grande scène qui va s'ouvrir , aura aussi les yeux sur les Hollandois qui profiteront sans doute de ce moment pour se venger de leur ennemi.

Au reste le départ de l'Amiral Howe , s'il est en effet décidé , ne peut avoir lieu qu'après que l'armée combinée aura pris les vivres & l'eau dont elle a besoin à Cadix. Il paroît maintenant impossible qu'il ne la trouve pas sur son chemin ; il pourroit également arriver trop tard pour la mission qu'on lui suppose. Les nouvelles du Camp de St-Roch annonçoient que tout se dispoit pour commencer l'attaque générale de Gibraltar le 25 ou le 28 de ce

mois ; des lettres particulieres d'Espagne portent aujourd'hui que cette époque sera devancée ; Mgr. le Comte d'Artois , lit-on , dans quelques-unes , ne va plus à Cadix. Il a changé de route , & il étoit le 11 à Arenguer dans l'Andalousie. M. de Crillon lui ayant envoyé un Courier pour lui apprendre qu'il ouvreroit la tranchée le 15 , ce Prince a voulu arriver au camp le 14. Si ces avis sont vrais , le feu terrible qui doit réduire la place est commencé , & les dispositions qui ont été faites promettent un prompt succès.

« Les vaisseaux le *Dictateur* & le *Suffisant* , l'un & l'autre de 74 canons , écrit-on de Toulon en date du 15 , sont en rade depuis le commencement de ce mois. Ils auroient mis à la voile s'ils n'avoient pas été obligés d'attendre le convoi qu'ils doivent escorter. Ils appareilleront , suivant toutes les apparences , au premier moment. — Les vaisseaux du convoi de Marseille pour les isles sont attendus ici tous les jours : dès qu'ils seront arrivés , ils remettront à la voile pour leur destination , sous l'escorte de la frégate la *Lutine* & de la corvette la *Belette*. — On a lancé hier à l'eau la frégate la *Junon* de 40 canons ; elle sera doublée en cuivre , ainsi que la *Minerve* , qui fut mise à l'eau le premier de ce mois. Ces deux frégates sont , dit-on , destinées pour l'Inde. — La frégate l'*Issis* est arrivée avant-hier au soir : on va la doubler en cuivre , & elle repartira tout de suite. — On embarque beaucoup de troupes , qui vraisemblablement sont destinées pour les isles ; elles sont réparties sur les vaisseaux , les frégates & les bâtimens du convoi. — La barque l'*Eclair* va , dit-on , être armée en flûte «.

La flotte de 48 voiles partie de St-Domin-

gue le 20 Juin sous l'escorte des vaisseaux du Roi aux ordres du Baron d'Arros est arrivée à Belle-Isle le 19 de ce mois.

LES lettres d'Angleterre nous apprennent que les 1100 hommes qui formoient la garnison de Savanah, sont arrivés à la Barbade; on ignore si Charles-Town a été évacué dans le même-tems; mais il paroît que St-Augustin est abandonné comme Savanah, parce que la première de ces places sans le seconde devient inutile aux Anglois.

« La frégate marchande le *Lord Howe*, de 20 canons de 6, écrit-on de Cadix, sortie de Plymouth le 3 Juiller, chargée de farines, via d'Opporto; rum, savon & cercles de fer, pour des tonneaux de Madère, où elle devoit se rendre, en faisant route pour Québec, est entrée dans ce Port; elle avoit eu à bord 16 Anglois, y compris le Capitaine Jean Edwards, outre 25 Américains qui s'étoient engagés sur ce bâtiment, dans l'intention de s'en rendre maîtres pendant la route; la nuit du 21, pendant que le Capitaine Anglois étoit à table avec ses compatriotes, les Américains armés parurent tout-à-coup dans la chambre, menaçant de tuer le premier qui remueroit. Les Anglois se reconnurent prisonniers; alors Jean Palmer, un des Américains, prit le commandement de la frégate. A la vue de Faro, il fit mettre à terre le Capitaine & 10 de ses gens, en leur faisant restituer ce que chacun d'eux déclara leur appartenir. Il avoit gardé les 5 autres. Deux pilotes qu'il avoit pris à Faro, l'ont amené dans ce Port où la frégate a jetté l'ancre. Il n'y a eu dans cette occasion aucun mort ni blessé des deux parts ».

On lit dans les Affiches de la Rochelle une lettre de M. Benoist, à bord du vaisseau du Roi l'*Hercule* en rade du Cap François

le 19 Mai dernier , à M. Cochon du Vivier , Chirurgien-Major de la Marine & des Armées navales au département de Rochefort , sur la mort de M. de la Clocheterie ; nous nous empressons de la transcrire pour contribuer à détruire un bruit répandu mal-à-propos , & qui se trouve dans quelques papiers publics sur ce sujet. C'est un hommage que l'on doit à la vérité , & que tout bon François ne peut refuser au brave défenseur de la *Belle-Poule*.

» Vous avez sûrement appris , M. , l'évènement arrivé à notre armée le 12 Avril ; à l'époque du départ de la frégate qui en a porté la nouvelle en France , le sort de l'*Hercule* étoit inconnu ; nous voilà réunis à M. de Vaudreuil au Cap : je vous apprends avec bien du deuil la mort de M. de la Clocheterie , mon Capitaine , qui a été blessé de trois coups de feu , les deux premiers à une jambe , sans avoir voulu descendre se faire panser , malgré les instances de ses Officiers ; il avoit encore un vaisseau à combattre , & il méditoit une superbe manœuvre en doublant le dernier vaisseau sous le vent ; c'est dans ce moment qu'il fut frappé par un boulet de quatre à l'hypocondre droit ; ce boulet ne lui fit pas de plaie , l'habit & le dessus de la veste furent déchirés ; la doublure , la chemise & la peau étoient entières ; il y avoit seulement une légère éraflure à la surpeau , le foie & tout le ventre étoient tuméfiés : je crus reconnoître un épanchement ; mais l'extrême foiblesse & l'absence du pouls ne me permirent aucune recherche ; je portai toute mon attention à le rappeler à la connoissance , à quoi je parvins pour un instant ; il me dit alors : Je me meurs , mon cher Major , je vous recommande ces braves gens ; une seconde foiblesse termina sa vie entre mes bras. Ah !

que je le regrette. — J'ai jugé, M., que la commotion avoit occasionné une plaie à la veine cave & peut-être à la veine porte, car il n'a survécu à la dernière blessure que quinze ou vingt minutes. Cette mort mit la plus grande consternation dans tout l'équipage, parce qu'il est impossible de réunir plus de qualités estimables : il étoit alors cinq heures & demie ; on ne songea plus qu'à faire retraite, y étant convenu qu'il n'y avoit que ce parti à prendre ; nous sommes arrivés au Cap avec trois autres vaisseaux.

Le Capitaine Meyne, Commandant le corsaire le *Voltigeur*, a conduit le 30 du mois dernier à Cherbourg le sloop Anglois l'*Elisabeth*, chargé de charbon de terre, mercerie & quincaillerie.

Il est bien à désirer, M., nous écrit-on, que la publicité donnée (par votre Journal du 10 de ce mois, n^o. 32) à l'Arrêt du Parlement du 6 Juillet dernier, concernant la maison du sieur Henry, fasse cesser l'abus de l'excessive hauteur des maisons ; mais le compte que vous avez rendu des procédures & des circonstances qui ont précédé & accompagné cet Arrêt, est trop inexact & trop contradictoire pour que vous vous refusiez à le réformer. — Il n'est pas vrai, M., que le sieur Henry ait d'abord bâti sa maison en pierres de taille, sans avoir obtenu les alignemens ; qu'elle fût presque finie quand il a été condamné à la démolir ; qu'on eût, au moins tacitement, permis au sieur Henry, en considération de ses premières dépenses, de la reconstruire en pan de bois, à telle hauteur qu'il lui plairoit, & que cette maison fût élevée de 68 pieds, & presque achevée, quand le sieur Henry a été condamné, par une Sentence du Châtelet, à la réduire à 48 pieds de hauteur. — Voici les faits dans la plus exacte vérité. — Lors de la reconstruction du Palais

royal & des maisons qui en ont agrandi & embellie la place, il a été dressé & arrêté un plan de cette partie de la rue St.-Honoré, en conformité duquel ces maisons & la façade du Palais royal ont été édifiés : ce plan comprenoit surtout toute la partie de la rue St.-Honoré, bordée par les bâtimens des Quinze-Vingts, & conséquemment la maison du sieur Henry, à laquelle il indiquoit un retranchement assez considérable. — Le sieur Henry, devenu propriétaire de cette maison, n'ignoroit pas le retranchement qu'elle devoit subir ; mais croyant avoir grand intérêt de s'y soustraire, il essaya d'abord de se borner à réconforter très-solidelement cette maison sur les anciens vestiges ; & d'après une erreur assez commune, il prétendit qu'il pouvoit, sans alignement ni permission, faire à sa maison, quoique soumis au retranchement, telles réparations que bon lui sembleroit, pourvu qu'il ne touchât pas aux fondations : ce système très-abusif fut rejeté ; le sieur Henry fut condamné, par une Ordonnance du Bureau des Finances, à démolir les réparations qu'il avoit déjà faites, & dès-lors sa maison ne pouvant plus subsister, il prit la résolution de la reconstruire suivant l'alignement qui lui seroit donné, en conformité du plan en question. — Par l'effet de cet alignement, le sieur Henry perdit sur la rue Saint-Honoré un terrain fort précieux ; mais il en fut presque dédommagé par la ligne qui lui fut indiquée sur la rue St.-Nicaise, parce que le plan pour le redressement de cette rue le permettoit. — Ensuite on a accordé au sieur Henry la permission de faire en pan de bois les murs de face de sa maison, non dans la vue de le dédommager encore, mais parce qu'on doit permettre de construire ainsi sur un emplacement qui a moins de 4 pieds de profondeur ; & tel étoit à cet égard la position du sieur Henry. — Il n'est pas nécessaire de spécifier dans ces permissions la hauteur

qu'on pourra donner à ces maisons bâties en pans de bois ; entr'autres réglemens qui ont fixé cette hauteur à 48 pieds du sol à l'entablement, est un Arrêt du Parlement du 6 Juin 1681. Telle est la loi sur ce point ; or quand on permet de faire une chose, il est sous-entendu & de droit qu'elle n'aura rien de contraire aux réglemens sur la matière. — Au surplus, il est certain qu'on n'a pas attendu que la maison fut élevée pour l'arrêter : aussi-tôt qu'il a été reconnu qu'on se dispoisoit à excéder la hauteur de 48 pieds, le sieur Henry a été assigné au Bureau des Finances, & il étoit déjà condamné, *non par une Sentence du Châtelet*, mais par une Ordonnance de MM. les Trésoriers de France, à restreindre son bâtiment à cette hauteur, quand il a réellement commencé à faire poser la charpente des deux étages qui l'excèdent. A la vérité au même instant, le sieur Henry avoit obtenu Arrêt sur Requête du Parlement, qui le mettoit par provision à l'abri des condamnations prononcées contre lui par le Bureau des Finances ; mais cet Arrêt, en portant *que provisoirement toutes choses demeureroient en état*, étoit une nouvelle preuve de la sage prévoyance de la Cour, qui, en même-tems qu'elle ordonnoit la suspension du Bureau des Finances, vouloit que pour son propre intérêt les constructions du sieur Henry fussent aussi suspendues : ce particulier a donc été duement & utilement averti, & de la contravention qu'il commettoit aux Réglemens, & des risques qu'il couroit en définitif, s'il achevoit l'élévation de sa maison, notwithstanding la surseance portée par cet Arrêt ; & quant à l'exécution de l'Ordonnance du Bureau des Finances, & quant à la continuation de cette élévation démesurée. — Sans doute, le sieur Henry avoit en sa faveur l'exemple de plusieurs maisons

élevées autant , & même plus que la sienne , puisqu'il en est dans Paris où l'on compte jusqu'à neuf étages ; il pouvoit citer notamment celle d'un Maréchal rue de Paradis , vis-à-vis l'hôtel Soubise , & celle d'un Chapelier au coin de la rue Coquillière ; mais il est bon que le Public sache que les propriétaires de ces maisons sont dans la même position que celle où s'est mis le sieur Henry , c'est-à-dire , qu'autant d'Ordonnances de MM. les Trésoriers de France prononcent la réduction de ces maisons à la hauteur de 48 pieds prescrite par les Règlemens ; que des Arrêts sur Requête du Parlement , par *un toutes choses demeurant en état* , en ont suspendu l'exécution ; mais qu'il est très-possible & même assez vraisemblable qu'en définitif , ces propriétaires qui sont dans le même cas & ont tenu la même conduite que le sieur Henry , éprouvent le même sort. — Je vous demande , M. , place pour ces observations , dans votre premier Journal , à un double titre ; d'abord , parce qu'il est juste de réparer les erreurs de détails qui se trouvent dans le compte qui y a été rendu de l'Arrêt du Parlement du 6 Juillet dernier , où l'on confond très-involontairement sans doute , le Bureau de la Voierie , avec le Bureau des Finances & les fonctions de MM. les Trésoriers de France , avec les opérations des Commissaires de la Voierie , & où l'on prend une Sentence du Châtelet qui n'a jamais existé , pour l'Ordonnance du Bureau des Finances , dont le Parlement a ordonné l'exécution. Je vous le demande en second lieu , parce qu'il est infiniment intéressant que le public soit instruit , que quand MM. les Trésoriers de France refusent la permission de bâtir des maisons en pans de bois , ou ordonnent la démolition de celles construites ainsi , sur-tout quand leur élévation excède 48 pieds , ils ne font que suivre des règlemens dont le Parlement lui-même maintient l'exécution ; j'ai l'honneur d'être , &c. *signé* GUICHARD , *Avocat du Roi*.

Le 2 de ce mois on a essuyé un orage assez violent du côté de Briançon en Dauphiné. La pluie, le tonnerre & les éclairs ne discontinuèrent point depuis 6 heures du soir jusqu'au lendemain matin à 4 heures. La foudre tomba dans trois endroits, & fit sur-tout des ravages dans le petit village de Presse, sur le chemin de Saint-Martin, où elle brûla 11 maisons. Le Propriétaire de celle qui fut frappée la première, a eu la peau du visage arrachée, de manière qu'elle lui tomboit sur la poitrine; il a eu aussi une partie du corps grillée, & il y a tout à craindre pour sa vie. La foudre est encore tombée assez près du magasin à poudre du Château, pour que la sentinelle ait eu l'épaule brûlée. Heureusement que des réparations nécessaires à un plancher de ce magasin, avoient obligé d'en éloigner les poudres qu'on en avoit retirées deux jours auparavant; il y en a ordinairement près de 300 milliers. Le 4, le tonnerre est tombé aussi sur un petit village près du fort Barraux, & a mis le feu à 7 maisons, qui ont été réduites en cendres avec leurs granges pleines de récoltes. Aucun homme n'a péri; mais 53 personnes qui ont perdu leurs effets & denrées, sont réduites à la dernière misère. On a dû beaucoup aux secours donnés par les habitants des environs & la garnison du fort Barraux.

Les deux Artistes qui ont entrepris de graver une suite des principales actions

de cette guerre glorieuse pour la Nation , & qui ont déjà publié 2 Estampes , dont le sujet est la prise du Lord Cornwallis & de son armée , & la surprise de St Eustache , viennent d'en donner une troisième ; c'est le siège du fort St-Philippe vu de la batterie de la Mola , pendant la nuit du 15 au 16 Janvier 1782 , & durant l'incendie des magasins qu'elle occasionna , lequel dura trois jours & demi , tandis que 111 pièces de canons & 33 mortiers foudroyoient cette place. Cette Estampe , est montée à un ton de vigueur surprenant. Les fumées des différentes batteries forment plusieurs foyers de lumières subordonnés les uns aux autres , avec une intelligence qui ne peut être que le fruit d'une longue observation. C'est surtout du côté de l'harmonie que l'Art de la gravure a fait de grands progrès de nos jours ; cette Estampe , qui fait le plus d'honneur au burin de M. Godefroy , en est une nouvelle preuve (1).

M. de la Blancherie , *Agent général de correspondance pour les Sciences & les Arts*, devant , selon le but de l'Etablissement *gratuit* qu'il dirige , & les vues du Comité qui le préside , passer en voyages le tems des vacances d'automne , prévient le Public qu'il recevra dans tout le mois

(1) Cette Estampe & les deux précédentes se trouvent à Paris , chez M. Godefroy , rue des Francs Bourgeois , Porte St-Michel , & chez M. Ponce , Graveur de Mgr. le Comte d'Artois , rue Hyacinthe. Les mêmes Artistes vont donner incessamment trois autres Estampes dont les sujets sont la prise de St-Vincent , celle de St-Christophe & celle de la Grenade.

de Septembre, pour *la Flandre & la Hollande* ; toutes les demandes relatives aux Sciences & aux Arts auxquelles sa présence sur les lieux pourra le mettre à même de répondre d'une manière satisfaisante. Les lettres doivent lui être adressées *franches de port à l'hôtel Villayer*, rue Saint-André-des-Arcs à Paris, d'où on les lui fera parvenir dans ses différentes stations. Il sera de retour dans les premiers jours de Novembre.

De BRUXELLES, le 27 Août.

ON mande de la Haye que quatre Bourgmestres de la Ville de Dordrecht se sont présentés à l'audience du Stadhouder pour lui déclarer, au nom du Sénat de leur Ville, que ce Sénat avoit pris la résolution de disposer à l'avenir de tous les emplois vacans dans son ressort sans en donner avis à S. A. S. Les mêmes lettres ajoutent que plusieurs autres Villes de Hollande & de Frise paroissent décidées à suivre cet exemple ; on lit aussi cette nouvelle dans la plupart des papiers publics des Provinces-Unies.

» Nous lisons, écrit-on d'Amsterdam, dans une lettre du Sund, du 6 de ce mois, que le même jour il y étoit arrivé 2 frégates de guerre Hollandoises, ayant sous leur convoi 8 navires marchands ; deux jours auparavant ce convoi avoit rencontré entre Winge & Mydingh, un convoi Anglois, qui à l'arrivée des Hollandois avoit pris la fuite dans le plus grand désordre vers la côte de Suède ; cependant une de nos frégates s'est emparée d'un navire Anglois ; une seconde étoit à la poursuite des autres ; & selon une lettre d'Elfsborg, elle avoit déjà fait trois prises ; le reste a été chassé partie sur les côtes de Gothemburg, partie sur les rochers de Marstrand où ils ont échoué. — Des lettres du Wille du 13 de ce mois, nous apprennent l'arrivée de 36 navires venant de la Baltique, & d'un na-

vière de cartel de Plymouth: — Parmi plusieurs navires arrivés dans le Wlie & au Texel, on compte celui du Capitaine H. Haasten, parti de Surinam le 11 Juin; il nous a appris que les frégates l'*Amphitrite* & le *Zéphir* parties du Texel le 8 Avril dernier, étoient arrivées heureusement à Surinam le 10 Juin avec la flotte marchande armée, consistant dans les navires le *Phénix*, le *Hugo-John*, l'*Unie*, l'*Harmonie*, le *Batavia*, la *Catharina-Sophia*, le *Liefde*, le *Willelm & Jean*, la *Gyfberta-Petronilla*, la *Catharina*, l'*Harmonie* & la *Princesse de Prusse*. La joie avoit été extrême à Surinam à l'arrivée de cette flotte; tout s'y trouvoit en bon ordre & en état de défense, au cas que les Anglois voulussent tenter quelque chose contre cette Colonie; on y avoit eu une bonne récolte tant en café qu'en autres productions.

On attend incessamment au Texel les trois navires de la Compagnie des Indes Hollandoises qui se trouvent à Drontheim. Partie de notre escadre a été chargée de le ramener; l'autre s'est rapprochée du Texel, ou quelques vaisseaux sont rentrés; il est vraisemblable qu'ils repartiront incessamment avec tous ceux qui s'y sont rendus des différens ports de la République, pour saisir les circonstances favorables de porter quelque coup aux Anglois; s'ils ont l'imprudence d'envoyer toutes leurs forces à Gibraltar avec l'Amiral Howe, leurs côtes resteront sans défense.

» Nous avons, lit-on dans quelques papiers Hollandois, une lettre du Capitaine Waterberg, arrivé le 2 Juin à Surinam, il dit qu'il a rencontré une Lettre de marque Angloise, qui l'obligea de se rendre à son bord avec ses papiers, & que le Capitaine lui demanda aussitôt s'il étoit le navire parti d'Amsterdam pour le compte de M. Brandligt. Ayant répondu que non, & qu'il avoit mis à la

voile d'Embden, l'Anglois examina une liste qu'il avoit à bord, & qui lui confirma la déposition de Waterberg, qui fut renvoyé, parce que tous ses papiers étoient en ordre. Le Capitaine Anglois qui ne le voyoit lui échapper qu'avec honte, reprit sa liste & s'écria : *un navire Hollandois venant de pêche du Groenland, le Capitaine tout ce qui est à bord Hollandois.* Sur cette exclamation, on juge que les Anglois doivent avoir en Hollande une correspondance bien suivie, & qui les instruit bien exactement du départ des vaisseaux, &c.

PRÉCIS DES GAZETTES ANGL. du 21 Août.

L'amiral Rodney a reçu ses lettres de rappel : il n'en a point été fâché, parce qu'il ne désiroit que de revenir en Angleterre pour y rétablir sa santé. D'après cela, le bruit qui s'étoit répandu du rappel de l'Amiral Pigot, étoit sans fondement.

On s'attend à la retraite prochaine du Duc de Richemond & de l'Amiral Keppel. Ils ont souvent déclaré en plein Parlement que, lorsqu'ils verroient la présente Administration se départir du système adopté par le Lord Rockingham, ils quitteroient leurs postes. C'est donc à eux de soutenir ces fréquentes protestations. Sous quel prétexte pourroient-ils garder leur place du moment qu'ils ont vu le Lord Avocat d'Eccle entrer dans l'Administration ? Cet homme n'est-il pas connu de toute l'Angleterre ? Ne l'est-il pas également de l'Amérique ? N'est-ce pas par sa conduite envers la dernière qu'il a mérité le sobriquet de Lord *Starvation* (famine.) Il est actuellement assez bien dans ses affaires : on en peut juger par la liste suivante des places qu'il occupe.

Trésorier de la Marine	4000 liv. st.
Garde du Cachet du Roi	2500
Lord Avocat	1000
Emblemens attachés à cette place	1000
Total	8500

Le Prince de Galles devoit faire cet été le tour de l'Angleterre ; son voyage ayant été suspendu, cette

circonstance a occasionné un refroidissement que le Duc de Montague travaille à faire cesser.

Suivant une lettre de Philadelphie, le Congrès a offert une somme considérable à tout homme des troupes du Roi, prisonnières en Amérique, en endu dans la culture des terres, qui voudra s'établir dans les Etats-Unis & conduire une ferme pendant le reste de la guerre, afin que les terres ne restent point en friche. Lors de la conclusion de la paix, tous ceux qui auront pris ce parti, seront les maîtres de retourner en Angleterre ou de rentrer en Amérique, où on leur donnera un terrain suffisant pour leur entretien, &c.

La prise de l'Isle de Roatan porte le dernier coup au commerce de l'Angleterre, dans la baie de Cam pêche. On sait que dans les années 1766 & 1768, cette Puissance avoit 200 navires employés à ce commerce.

Les Hollandois sont aujourd'hui les maîtres de la mer du Nord, & menacent nos flottes de la Baltique, de la Norvège & de la baie d'Hudson. Nos Charbonniers ne sont plus en sûreté, & nous ne cessons de craindre des descentes & des incursions sur nos côtes. Toutes nos flottes marchandes de l'est & de l'ouest sont abandonnées à leur destinée, & nos côtes à l'est sont exposées aux insultes d'un ennemi que rien ne trouble dans ses opérations. Nous battons les Hollandons & nous voulons secourir Gibraltar; mais ce n'est que sur le papier, & quand nous voudrons le faire il ne sera plus tems. — Le Capitaine Hall de l'*Expériment*, arrivé à Hull, écrit qu'il a fait voile d'Heisingor le premier du courant avec 40 voiles sans convoi; que le 4, près du Naze de Norvège, ayant rencontré 2 frégates Hollandoises de 44, la flotte se sépara. Le lendemain le Capitaine Hall découvrit 7 vaisseaux de ligne de la même Nation; & il craint que plusieurs navires de cette flotte ne soient tombés entre les mains de l'ennemi.

Le 14 M. Cunningham, ci-devant Gouverneur de la Barbade, est arrivé à Londres, venant des Indes Occidentales.

JUN 4 - 1937



JUN 4 - 1937

